

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a dark gray color, framing the entire page.

Au bout de la route, l'enfer

C. J. Box

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



C.J.

BOX

Au bout de la route,
l'enfer

POLICIERS
SEUIL



C.J. BOX

**AU BOUT
DE LA ROUTE,
L'ENFER**

roman

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR FREDDY MICHALSKI

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

COLLECTION DIRIGÉE
PAR MARIE-CAROLINE AUBERT



Titre original : *The Highway*
Éditeur original : Minotaur Books
© C.J. Box, 2013

ISBN original: 978-0-32-58320-0
ISBN: 978-2-02-112299-2

© Éditions du Seuil, septembre 2014, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À mes filles Molly, Becky et Roxanne
... et Laurie, toujours

Soyez sobres, veillez. Votre partie adverse, le Diable, comme un lion rugissant, rôde, cherchant qui dévorer.

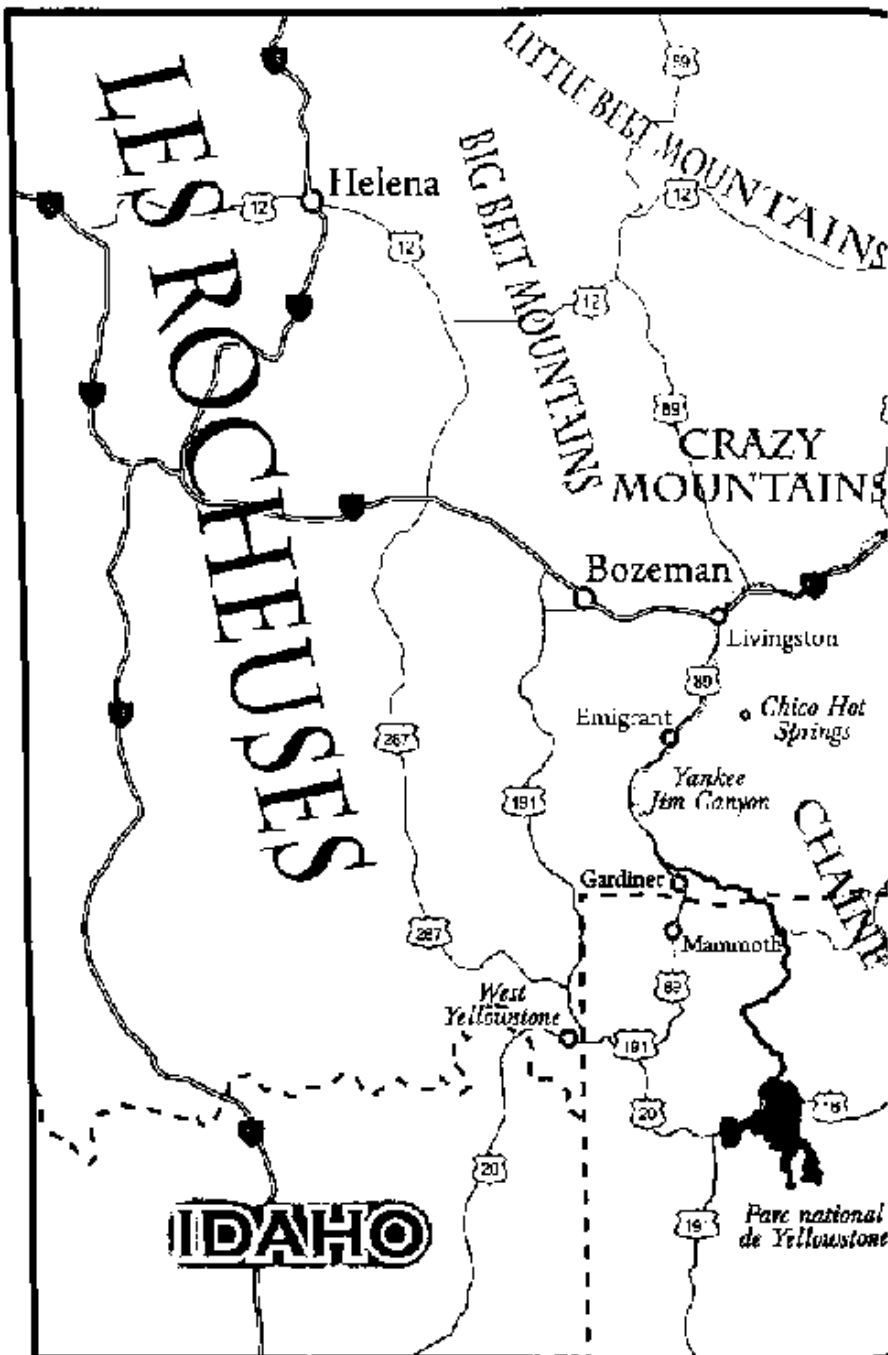
Première Épître de Pierre, 5,8

Deux routes s'ouvrent à moi, laquelle choisirai-je Au bout de l'une, je trouverais le bonheur, au bout de l'autre je perdrais

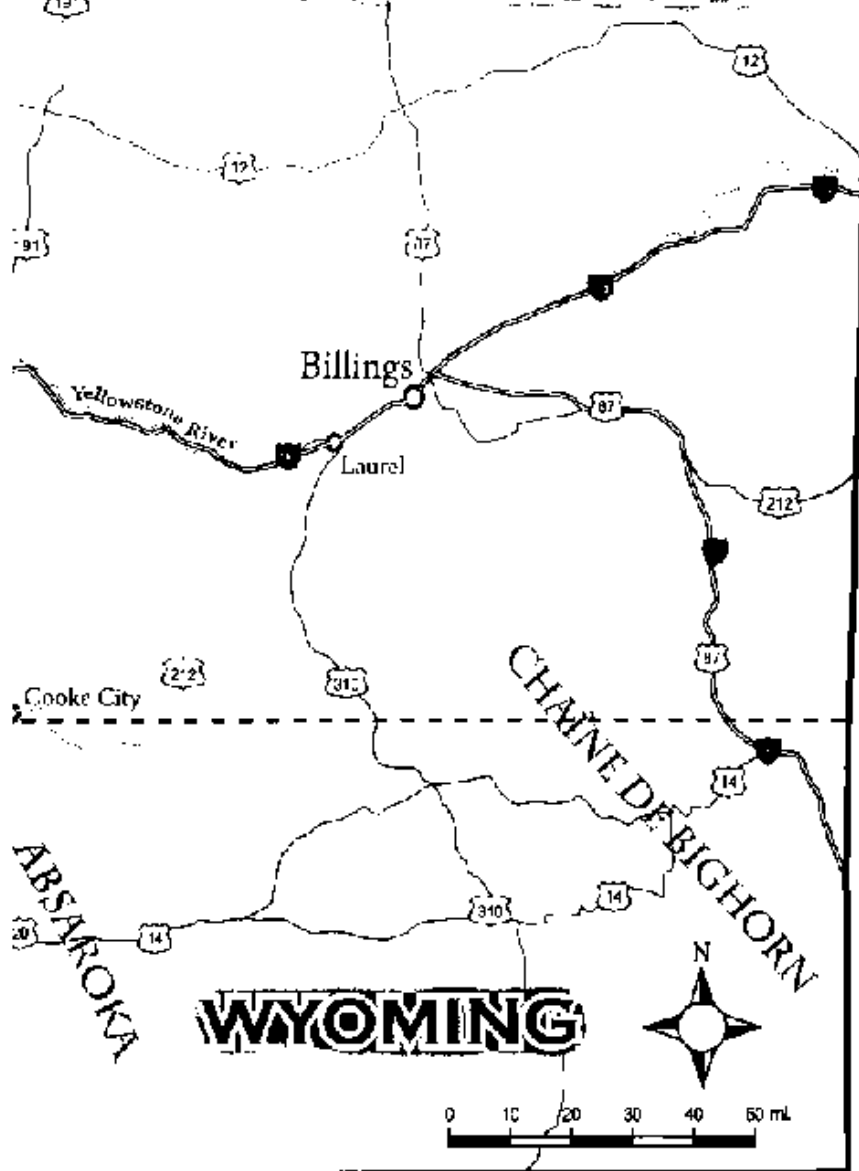
Et personne en qui je puisse avoir confiance, je dois décider seul

Ma décision est terrible, laquelle de ces deux routes me ramènera chez moi

Alison Krauss, « Two Highways » (Deux routes)



MONTANA



Map by Molly Daniels

La nuit précédente

I

Cassandra Dewell, enquêtrice auprès des services du shérif du comté Lewis et Clark, Montana, fit la grimace, éblouie par l'éclat soudain des phares qui venaient d'apparaître au sommet d'un long épaulement dégarni de végétation situé dans les contreforts des Big Belt Mountains au nord d'Helena. Elle débutait tout juste dans le métier et la mission qu'on lui avait affectée lui hérissait le poil au point qu'elle espérait ne pas la mener à bien. Dans le cas contraire, son partenaire – une légende vivante, son ténébreux mentor Cody Hoyt – risquerait fort de perdre son emploi et de se retrouver derrière les barreaux.

À l'apparition des phares, elle faisait un sort à sa petite boîte de beignets nappés de chocolat, à jouer à son petit jeu stupide devenu chez elle une seconde nature. Pour « garder le tonus », se disait-elle. Un toutes les heures, promis, juré. Trois heures s'étaient écoulées et la boîte de douze était vide.

Elle s'était garée sur une vire balayée par les vents, un promontoire surplombant la vallée en contrebas avec vue panoramique de la seule route à deux voies reliant le comté à la maison du meurtre. Sur le siège passager, à côté de la boîte de beignets, était posé un appareil photo du service équipé d'un téléobjectif à vision nocturne.

Cassie était lasse, ses yeux la brûlaient de fatigue. Il y avait douze heures qu'elle n'avait pas vu son fils et sa mère devait être furieuse. Mais en reconnaissant la silhouette sombre du véhicule en contrebas qui coupa ses phares et poursuivit son chemin au ralenti jusqu'à la maison, elle ne put que lâcher :

— Nom de Dieu, Cody !

II

Il avançait doucement dans le noir, scrutant la nuit pardessus le volant de la Ford Expédition du service, dans l'espoir de distinguer un semblant de chaussée carrossable, mais pour l'essentiel, il roulait au feeling. Lorsque ses pneus avant commençaient à sortir des ornières, il donnait un coup de volant pour les réaligner. Malgré le froid de la

nuît, un peu en dessous de zéro, il gardait sa vitre ouverte et sentait les odeurs de pin et de sauge mêlées à la poussière soulevée par ses roues. Le ciel limpide constellé d'étoiles offrait suffisamment de lune pour qu'il distingue vaguement les voies jumelles de la route, pâles et crayeuses.

Sur le siège passager trônait un sac en papier chiffonné rempli de choses qui lui faisaient chaud au cœur.

Malgré l'heure tardive, sa journée n'était pas terminée : il venait sur le lieu d'un meurtre déposer de fausses preuves à conviction qui, espérait-il, conduiraient à l'arrestation et à la condamnation d'un dégénéré du nom de Brantley « B. G. » Myers. Une entreprise qui exigeait à la fois discrétion, talent et réflexion. Une mission à sa mesure, en fait, une de ses spécialités.

La route était dégagée sur l'épaulement. À sa droite, le flanc de montagne abrupt disparaissait vers l'horizon et à sa gauche, il s'étalait en plateau sur près de deux kilomètres avant de plonger dans les profondeurs d'une vallée à la jonction de deux versants. Un petit lac miroitait aux reflets de la lune et des étoiles, ses berges ourlées par une guirlande de glace, la surface de ses eaux ponctuée d'un semis en vrac de canards et d'oies. À la droite de la route qui rejoignait le lac, il distinguait la forme rectangulaire d'une maison basse en rondins, tout en coins et recoins – la scène de crime qu'il était sur le point de déranger.

Il continua son avancée à basse vitesse, espérant ne pas heurter un élan au passage ou glisser sur le bas-côté, ce qui l'obligerait à allumer ses phares pour regagner la chaussée.

Sur sa droite, distants d'un bon kilomètre, trois chalets se nichaient entre les troncs au sommet de la colline, chacun séparé de son voisin par au moins cinq cents mètres. Les carrés de lumière jaune parmi les arbres sombres prouvaient à l'évidence qu'ils étaient habités et leurs occupants, s'ils surveillaient les environs, distinguaient clairement la route qu'il empruntait en contrebas. Cody voulait obstinément passer inaperçu et il était impératif que *personne* ne remarque sa présence. Surtout le dénommé B. G., mineur de saphirs de son état, qui habitait le chalet à l'extrême droite et disposait d'un télescope monté sur trépied devant sa baie vitrée, de manière à pouvoir espionner ses voisins situés plus bas et garder à l'œil les véhicules s'aventurant sur cette route paumée.

Le bonhomme, Cody n'avait jamais pu l'encaisser, mais si ce n'était que ça... Ce mec était un tueur. Il jeta un regard en direction de son chalet et de sa mine de saphirs et murmura :

— Va te faire foutre, B. G.

Il ralentit et passa la tête à sa portière pour ne pas rater l'embranchement qui le conduirait à la maison en rondins près du lac. Il l'aperçut trente mètres droit devant et s'y engagea sans effleurer les freins pour éviter d'actionner ses feux de stop. Son 4x4 était en première et il ne changea pas de vitesse, laissant le couple moteur l'entraîner doucement dans la pente. Certes, il y aurait des traces de pneus mais ce n'était pas un souci. Après tout, il était déjà venu là et en était reparti trois fois dans la journée. Lorsque la bâtisse apparut, il la contourna et se gara sur l'arrière, à l'abri des regards des trois chalets de montagne.

Comme à son accoutumée, Cody avait pris les précautions habituelles pour couvrir ses arrières et disparaître de la carte. Une fois la ville derrière lui, il avait glissé la main sous le tableau de bord et basculé le commutateur qui éteignait le GPS mis en place par le service afin de connaître les déplacements de ses inspecteurs et les distances parcourues. Un commutateur qu'il avait personnellement installé, enfrenant de fait le règlement de police. Il n'avait pas non plus averti Edna, la standardiste, qu'il avait pris son véhicule au départ de son domicile, une infraction supplémentaire. Pour autant qu'elle sache, il était censé se relaxer devant son grand écran ou lire un de ses livres. Depuis son départ de la ville, il avait maintenu le silence radio.

Il avait des cheveux blonds en broussaille zébrés de gris, la mâchoire carrée, les pommettes saillantes, un nez cassé, des iris marron mouchetés d'or, et une bouche qui souriait moins qu'elle ne se vrillait en rictus narquois. Il accrocha son reflet dans le rétroviseur intérieur. Son regard était désormais limpide, depuis qu'il avait arrêté de boire, deux ans auparavant, deux foutues années. Et aussi un peu vide, même à ses propres yeux. Une nouvelle sobriété qui ne le convainquait pas vraiment mais il ne l'aurait avoué à personne. Il portait un jean, des bottes de cow-boy, une chemise de pêcheur à longues manches et un gilet molletonné Carhartt. Sa chemise pendante masquait son Sig Sauer calibre .40, une paire de menottes et l'étoile à sept branches de son insigne d'enquêteur du shérif.

Il sortit de la voiture et s'accroupit sur le sol gelé en relevant la tête vers le versant pour vérifier s'il était visible depuis le chalet de B. G. Aucun danger.

Il glissa le bras dans l'habitacle, saisit le sac en papier et le fourra sous son aisselle.

B. G. risquait de connaître des moments difficiles au pénitencier d'État de Deer Lodge, songea Cody. Une fois que le message serait

passé parmi la population carcérale sur le genre de dégénéré qu'il était... Ça le fit sourire.

III

Tout ce qui avait trait à Cody Hoyt était exaspérant, se disait Cassie en l'observant avec ses jumelles. Sur une scène de crime, il était méthodique et curieux, à l'affût du moindre détail et ne laissait rien passer. À croire que ce faisant, avec son regard étrangement clair et limpide, il abandonnait sa coquille de cynique débraillé. Mais le reste du temps...

Cassie Dewell avait trente-quatre ans, des cheveux marron coupés court et de grands yeux noisette. Ses dix kilos de trop lui pesaient et la dérangeaient. Le genre de femme qu'on décrivait toujours comme « ayant un joli visage », ce qui augurait mal du jugement sur le reste de sa personne. Elle était devenue officiellement la partenaire de Cody deux semaines auparavant, après que le shérif Tubman lui eut fait gravir en un temps record quelques échelons en réaction à une série d'articles dans l'*Independent Record* d'Helena relatifs au manque de mixité dans les services de police. Cassie avait parfaitement conscience des circonstances auxquelles elle devait sa rapide ascension et aurait très certainement trouvé à y redire si elle n'avait pas eu besoin de cet emploi et de l'augmentation de salaire qui l'accompagnait pour faire vivre sa famille, à savoir elle-même, sa mère et son fils. Tubman lui avait forcé la main en lui agitant cette promotion sous le nez mais c'était un problème qu'elle devrait résoudre quand cette mission serait terminée.

Cassie était née et avait grandi à Helena. Feu son père était chauffeur routier au long cours et sa mère – qui se décrivait comme un « esprit libre » – habitait avec sa fille et son petit-fils. Lorsque Cassie avait accepté sa promotion, Tubman lui avait assuré qu'elle disposerait de beaucoup de temps auprès de sa famille. Il avait menti.

Ce matin-là, à l'intérieur du chalet en contrebas, ils avaient découvert le corps de Roger Tokely, cinquante-huit ans, penché dans une chauffeuse à dossier droit, la tête baissée comme s'il examinait un détail sur le plancher entre ses pieds. Son ventre de buveur de bière l'avait empêché de glisser et de tomber nez en avant. Vêtu d'un ample pantalon de survêtement gris et d'un tee-shirt jaune, il était assis face à un grand écran de télévision monté sur le mur est devant lui, ses bras pendant de part et d'autre de son torse, paumes vers l'avant. Ses pieds nus avaient enflé et l'œdème faisait ressembler ses gros orteils violacés à des saucisses viennoises grotesques.

Une grande flaque de sang s'étalait sous la chauffeuse. Au jugé, soixante-dix bons centimètres, avait estimé Cody. Les dix centimètres en périphérie de liquide étaient transparents et tranchaient sur le centre ovale et sombre.

À la droite du cadavre, en bordure de la flaque, se trouvait un revolver en acier inoxydable.

Cassie avait pensé suicide, Cody, homicide. Mais il ne s'était pas arrêté en si bon chemin, précisant qu'il était pratiquement certain de connaître le coupable. Un dénommé B. G.

— B. G. est un dégénéré d'un mètre quatre-vingt-dix qui habite là-haut sur la crête.

Personnellement, elle n'avait pas vu le moindre indice désignant un éventuel meurtrier.

— Ne t'en fais pas, lui avait expliqué Cody avec un rictus mauvais qui lui avait glacé les sangs, ne faisant que confirmer ses pires craintes sur son partenaire. Nous le prouverons.

IV

Cody n'alluma pas la lumière et s'avança à tâtons dans la cuisine de Roger Tokely en faisant appel à son souvenir du lieu. La chauffeuse de salon où ils avaient trouvé le cadavre était toujours là, dans un clair de lune terne. La tache de sang n'avait pas encore été nettoyée mais l'arme du crime avait été emportée comme pièce à conviction.

Sur le côté du comptoir de la cuisine était posée une poubelle dont il leva le couvercle de ses mains gantées en se recevant au passage une bouffée de nourriture en décomposition. Puis il ouvrit le petit sac en papier qu'il avait apporté et en inspecta le contenu, récupéré dans la benne à ordures de B. G. Des emballages de fast-food écrasés et un cheeseburger de chez McDonald's à moitié entamé susceptible de porter son ADN. Ces restes établiraient la présence de B. G. sur les lieux du meurtre.

Cody ferait de son mieux pour avoir l'air surpris quand le technicien de scène de crime lui annoncerait la découverte.

Sur le point de remonter dans sa Ford, il crut entendre au loin un moteur qui démarrait. Il revint sur ses pas dans l'herbe et scruta le sommet de l'épaule avant de balayer du regard la ligne d'arbres sombres. Il ne vit aucun véhicule ni la moindre lueur de phares. N'empêche, il sentit son estomac se nouer.

Mardi 20 novembre

*There is a killer on the road
His brain is squirming like a toad*

*Il y a un tueur sur la route
Son cerveau palpite comme un crapaud*

Jim Morrison, « The Hitchhiker »

16 h 03, mardi 20 novembre

King Lizard – le Roi Reptile. C'était le nom qu'il se donnait et les prostituées connues sous l'appellation de « couleuvres de parking » le craignaient. Plus précisément, elles craignaient sa légende, *l'idée de lui*. Aucune de celles qui avaient pu voir son visage de près n'avait survécu pour le décrire.

Il était garé dans la dernière rangée de bahuts, son moteur diesel tournant au ralenti, tous phares éteints, sa chevelure luisante plaquée en arrière, une trousse à outils sur le plancher à sa droite, à portée de main. Il était en chasse mais n'éprouvait aucun besoin de se dénicher une proie. Les couleuvres viendraient à lui.

Le relais routier était situé à sept kilomètres à l'ouest de Billings, Montana, en bordure de la 1-90. Une brume froide s'accrochait dans l'air et son humidité emperlait les vitres et les carrosseries rutilantes de plus de soixante-dix énormes semi-remorques. Entre les rangées de camions, l'asphalte noir luisait comme verni de frais, réfléchissant les panneaux lumineux de l'autoroute et les centaines de guirlandes clignotantes des véhicules garés, proprement alignées en strates horizontales. L'air ambiant était emplí du ronronnement des diesels et les volutes de vapeur se levaient de sous les moteurs pour se combiner aux vagues ondulantes des échappements surchauffés.

Depuis son promontoire, haut perché à l'intérieur de sa cabine chaude et sèche, il disposait d'une vue imprenable sur le vaste parking bruisant d'activité. Il l'étudia en détail.

À une centaine de mètres, des véhicules entraient et sortaient des longs couloirs de pompes à carburant situés devant le bâtiment du relais aux couleurs criardes. D'un côté, les chauffeurs professionnels remplissaient leurs réservoirs en aluminium de cinq cents litres de gazole, de l'autre, berlines et camionnettes faisaient le plein d'essence.

À l'intérieur du restaurant, les serveuses proposaient le T-bone

Spécial à 10,95 dollars affiché sur le chapiteau près de la sortie. Dans la section réservée aux routiers, les conducteurs flânaient distraitemment ou consultaient leurs mails, comparant les conditions de circulation ou buvant du café. Les employés du relais cuisinaient poulet frit et pommes de terre sautées dont ils garnissaient les conteneurs éclairés du comptoir de façade et s'affairaient aux caisses enregistreuses, vendant en-cas salés et barres énergétiques, bœuf séché et boissons.

C'était ça, la route, des îlots d'activité en pleine lumière dans la mer obscure de la prairie. Voitures et familles d'un côté, camionneurs de l'autre se partageaient le lieu. Deux univers radicalement différents qui ne se croisaient qu'à ces endroits-là. À l'intérieur du relais, c'est à peine si les chauffeurs de poids lourds et les automobilistes en transit se saluaient au passage et le bâtiment était justement conçu pour limiter leurs contacts au minimum. Bien sûr, lesdits chauffeurs ne manquaient jamais de communiquer entre eux par radio et rigolaient des clowns entrevus dans la salle en se moquant de leur allure et de leurs conversations stupides, mais dans le bâtiment proprement dit, ils restaient à part, relégués de fait entre les amateurs et les professionnels, les consommateurs débiles – les civils, les amateurs – et l'univers clos de la restauration de masse.

Il passait tellement de temps sur la route que sa perception en avait complètement changé au fil des années. En premier lieu, il n'avait plus du tout le sentiment de se déplacer : il se sentait désormais immobile et la route roulait sous ses pieds tandis que défilait le décor. Le monde venait à *lui*.

Pareil au capitaine d'un grand navire sur l'océan, une vaste part du paysage lui restait hors limites, confiné qu'il était par les autoroutes inter-États devenues ses seuls couloirs de circulation. Lorsqu'il garait son camion sur une aire de repos ou dans un relais routier pour la nuit, il lui était impossible de s'aventurer en ville car il n'avait aucun moyen de la rejoindre hormis à pied. À l'image d'un capitaine contraint de jeter l'ancre et de prendre un dinghy pour gagner le rivage.

Oh, c'était peu dire qu'il en voulait à tous ces snobinards de la ville, convaincus comme un seul homme que leur nourriture et leurs vêtements, leurs meubles et leurs équipements électriques se contentaient d'apparaître comme par magie dans leurs magasins ou sur leur pas de porte. Jamais ils ne s'arrêtaient pour s'interroger sur le fait que tout ce qu'ils mangeaient, avaient sur le dos ou utilisaient avait été logiquement transporté par tout le pays dans la remorque de son camion ou de ceux de sa confrérie, ou que les péquenots, ces prolos durs à la tâche qu'ils évitaient dans la vraie vie et méprisaient

sur la route, étaient les passeurs obligés de leur confort et le grand pipeline de leurs richesses.

C'était le mardi qui précédait Thanksgiving et la circulation autoroutière était plus importante qu'en temps normal. La situation empirerait le lendemain, lorsque les familles traverseraient le pays, avec une accalmie le jour même de Thanksgiving et un nouveau pic le dimanche pour les retours. Il en avait l'habitude. Les rythmes de la route étaient comme les fleuves débordant de leurs berges avant la décrue et la reprise de leur cours normal, cadencés pour l'éternité.

Les Beartooth Mountains, au sud, étaient bleu pâle sous leur neige fraîche et les étoiles absentes se cachaient derrière une épaisse couverture nuageuse. Il faisait encore assez chaud en fond de vallée pour que l'humidité de la nuit ne se change pas en flocons mais l'air était vif et les automobilistes sortant de leurs voitures refermaient vite leurs manteaux pour rejoindre le relais routier. Il pouffa au spectacle d'une famille d'imbéciles obèses juste vêtus de tee-shirts et de shorts, qui jaillirent de leur camionnette pour gagner au pas de course ou tout comme la porte des toilettes. *Putains de tarés*. Et s'ils tombaient en panne dans cette tenue? À qui feraient-ils appel pour leur porter secours? À *moi*, songea-t-il. L'invisible camionneur sans visage.

Dans la cabine obscure de son Peterbilt Model 379 à dix-huit vitesses, le Roi Reptile était seul, silencieux et immobile, perché au-dessus de cinq cent cinquante chevaux de muscles d'acier abrités par le capot carré si caractéristique de son camion. Un camion noir mat, sans un chrome, aussi subtil qu'un coup de poing. Un bahut de vrai camionneur de la même façon qu'une Harley-Davidson était la moto d'un vrai motard. Il avait même repassé les cheminées d'échappement jumelles à la peinture noire réfractaire pour en casser l'éclat.

Sans même baisser les yeux, il laissa glisser sa main droite contre le flanc de son siège jusqu'à toucher le cordon qui tenait sa trousse à outils fermée. Une traction, le ballot s'ouvrit et il frôla chaque instrument du bout des doigts. Ils avaient tous été nettoyés et stérilisés depuis leur dernière utilisation: le démonte-pneu, une matraque courte en bois plombée qu'il utilisait pour vérifier la pression de ses dix-huit roues, les tenailles et les pinces coupantes, deux paires de menottes, quatre couteaux – le lourd poignard de chasse Buck, le Spyderco court à lame pliante, le long couteau pour lever les filets et la hachette en acier inoxydable. Son semi-automatique poids plume Taurus 738 TCP calibre .380 ACP [1]. Dans une boîte rigide oblongue à charnière qui avait servi jadis d'étui à lunettes de soleil était posée une seringue remplie de Rohypnol. Et aussi sa scie de boucher Knapp,

une pièce de collection, longue de trente-cinq centimètres, avec poignée alu en forme de T et une lame à double denture, pour le bois d'un côté et, de l'autre, pour les os. Elle était conçue pour débiter rapidement le gros gibier. Il passa doucement le doigt sur la denture à os.

Tout était en ordre et il était satisfait. Il sortit le démonte-pneu et le posa sur le tableau de bord à côté de son rouleau d'adhésif industriel marron de marque Gorilla. Deux articles standard utilisés par tous les chauffeurs de poids lourds et personne n'y regarderait à deux fois. Il referma la trousse à outils et glissa la main sous son siège pour attraper sa serviette, qui contenait des sacs plastique épais, des ligatures en fil de fer, une pelle pliante, un pistolet paralysant Stun Master de trois cent mille volts et le rouleau d'adhésif large de huit centimètres. Il remit ses outils dans la serviette et tira la fermeture à glissière.

Si tout se déroulait comme prévu, il n'aurait peut-être même pas besoin de sortir sa serviette. *Si tout se déroulait comme prévu...*

Le Roi Reptile balaya sa cabine du regard pour s'assurer qu'il avait bien passé mentalement en revue les différents points de sa liste. Les tapis de sol moquettés, enlevés et rangés, laissant le plancher métallique à nu. Les deux sièges, recouverts de protections en plastique transparent. Ses carnets de route, ses cartes et autres papiers – tout ce qui était susceptible d'absorber des fluides – bien à l'abri. Il pivota sur son siège. Les draperies en tissu séparant la cabine de la couchette avaient été remplacées depuis bien longtemps par des rideaux de douche transparents qui lui permettaient de voir à l'arrière. Sur sa couchette était posée une protection spéciale en toile de bâche bleue et les parois étaient doublées de plastique. L'unique petite fenêtre était occultée.

Il n'avait rien oublié. Plus de surface poreuse ni le moindre fragment de tissu auxquels sang, cheveux ou fibres s'accrocheraient: la cabine et la couchette pouvaient être lavées en quelques minutes au moyen d'un nettoyeur à pression.

Il était prêt.

Il attendit que la ségrégation entre professionnels et amateurs se concrétise. Ce qui se produisit quand une camionnette rouillée passa à vitesse de croisière le long des rangées de camions pour s'arrêter dans la pénombre sur le côté du relais routier. Immatriculée dans le Dakota

du Nord.

Deux couleuvres de parking descendirent et la camionnette s'éloigna. Ce qui signifiait qu'elles avaient fait du stop ou s'étaient organisées pour qu'on repasse les prendre plus tard. Sous-entendu: aucun véhicule suspect attendant près du relais ne risquait d'éveiller l'alarme. Un bon point.

Moins bon : elles étaient deux. Ce qui n'était pas inhabituel, car elles avaient tendance à travailler plus ou moins en duo. Conséquence: si l'une d'elles disparaissait, l'autre le saurait immédiatement.

La première, la peau sombre, petite et trapue – peut-être une Indienne de la réserve plus au sud –, se dirigea vers l'extrémité la plus éloignée du parking. C'est par là qu'elle commencerait, estima-t-il. Il poussa un soupir de soulagement : elles s'étaient séparées.

L'autre se planta mains aux hanches et regarda dans sa direction.

Maigre, le visage hâve, ses longs cheveux d'un blond filasse cerclés d'un halo bleuâtre sous la brume à la lueur des lampadaires en surplomb. À cause de l'obscurité, il ne réussissait pas à distinguer ses traits. Un long chandail ou un châle faisant cape masquait sa silhouette, une des astuces du métier. Elle vacillait sur ses hauts talons, les mains écartées sur les côtés comme pour garder l'équilibre, et avança à petits pas vers la rangée de poids lourds en stationnement.

Parfait.

Il écrasa sa cigarette et plissa les paupières sous les dernières volutes de fumée pour regarder par le pare-brise. Il sentait son ventre qui commençait à se nouer.

Il préparait sa chasse depuis ce matin-là, aux abords de Chicago. Il s'était réveillé sur sa couchette en y pensant et pendant le petit déjeuner, il avait passé mentalement en revue sa check-list. Plusieurs semaines s'étaient écoulées, il était en manque.

Il tractait une remorque de dix-huit mètres appelée « joint », signifiant que l'intérieur était régulé par une unité diesel de chauffage ou de réfrigération séparée montée à l'avant. Selon la nature de sa cargaison, il pouvait y maintenir une température de congélation pour ses palettes de nourriture fraîche ou surgelée : il faisait la navette entre les deux côtes du pays, récupérait des pommes à Yakima, État de Washington, les livrait à Boston et terminait son circuit par du yaourt du Connecticut ou des pommes de terre du New Jersey qu'il emportait ensuite dans l'Ouest. Cargaisons et destinations variaient de circuit en circuit et il lui arrivait parfois d'oublier ce qu'il transportait. Le trajet d'est en ouest lui prenait quatre jours et demi et il faisait

généralement un double tour complet avant de rentrer au bercail. Son existence était rythmée par trois semaines sur les routes, une semaine à la maison pour récupérer et assurer l'entretien et les réparations de son camion avant trois nouvelles semaines en déplacement. Il rentrait chez lui après dix-neuf jours d'affilée sur les routes, soit un maximum de onze heures de conduite par périodes de quatorze heures et dix heures de repos obligatoires avant d'être autorisé légalement à reprendre le volant pour onze heures supplémentaires.

Le Roi Reptile connaissait les bornes de toutes les autoroutes d'Amérique et savait d'avance où refaire le plein et où passer son chemin. Il chronométrait ses itinéraires pour éviter autant que possible les pesages – appelés « poulaillers » – et préférait utiliser son bidon à pisser plutôt que d'être contraint de s'arrêter sur les aires de repos fréquentées par les homosexuels, connues sous le nom de « parcs à saumure ». Comme tous les chauffeurs routiers, il faisait de son mieux pour rester à l'écart des États où la police était omniprésente et les réglementations débiles, tels le Minnesota, l'Ohio, la Californie, l'Oregon et le Washington, et se tenait à bonne distance des camions d'autres compagnies réputées pour leurs conducteurs mal formés.

La veille au soir, il lui avait suffi d'un bref coup d'œil à une jeune femme, une rouquine aux airs d'étudiante, au volant d'une voiture bourrée de cartons et de vêtements qu'elle rapportait chez elle pour les congés de Thanksgiving : elle l'avait doublé dans une montée avant de réintégrer sa file si brutalement qu'il avait été obligé de freiner et de jouer de l'avertisseur. Lorsqu'il l'avait rejointe sur la voie de dépassement, elle avait relevé les yeux et leurs regards s'étaient croisés une brève seconde. Puis elle lui avait fait un doigt d'honneur méprisant, comme s'il n'existait plus. Le geste avait suffi. Une fureur sans nom s'était emparée de lui et des étoiles orangées s'étaient mises à danser devant ses yeux.

Avant qu'il ait pu rabattre son semi dans la file de la demoiselle pour lui faire quitter la route, elle avait écrasé l'accélérateur et s'était éloignée comme une flèche. Leurs pare-chocs avaient failli se toucher mais elle avait pris de l'avance. Il maudit la moitié de cargaison qui plombait sa remorque tant il avait l'impression de traîner à ses basques une ancre de marine. Il incendia également la rouquine de mots choisis jusqu'à ce que ses feux arrière disparaissent dans la nuit.

Il avait gardé l'œil ouvert pour tenter de la retrouver, et ce, jusqu'à Janesville, Wisconsin. Mais à son arrivée à Chippewa Falls, il l'avait perdue. Soit elle avait continué pour rentrer chez elle à toute vitesse, soit elle avait quitté la route inter-États à un embranchement.

Elle avait eu de la chance, avait-il pensé, elle ne savait pas à quel point. Il avait à peine fermé l'œil aux abords de West Fargo en se l'imaginant menottée et bâillonnée : son attitude aurait changé du tout au tout.

Donc, après le petit déjeuner, sous une pluie fine à la périphérie de Mandan, il s'était garé sur une aire de repos avant d'enfiler son imperméable. La première chose à faire était de rendre son semi-remorque de quarante tonnes invisible. À cet effet, il couvrit le dôme de transmission de son émetteur Qualcomm d'un bonnet de douche doublé de papier aluminium avant d'en sceller la base à l'adhésif. De cette façon, ni ses employeurs ni des policiers trop curieux ne pourraient pister ses déplacements ou sa vitesse.

À mesure qu'il se dirigeait vers l'ouest, il sentait monter l'anticipation. Il prêta une attention particulière à la radio et ralentit bien avant les pièges à radars ou les postes de pesage aux abords de Wibaux et de Bad Route, Montana. Il ne s'arrêta pas pour le déjeuner ni pour les périodes de repos réglementaires, falsifiant son carnet de route. Sur la 1-94 dans le Montana, il poursuivit son chemin sans jamais dépasser cent kilomètres heure, le compromis parfait entre vitesse et économie de carburant pour son moteur Caterpillar C15 qui lui permettait de gagner un maximum de temps sur son périple. On ne l'attendait pas avant dix heures du soir. Si la standardiste, cette garce, déclarait qu'elle avait eu du mal à le suivre à la trace au moyen de son Qualcomm, il lâcherait quelques jurons en disant que l'émetteur avait de nouveau mal fonctionné, comme la fois précédente.

Logiquement, il avait dû gagner quatre heures, estima-t-il, en arrivant à Miles City, Montana. Quatre heures de temps libre, là où personne ne le surveillerait. Il emporterait ses quatre heures avec lui en fonçant vers l'ouest et n'en perdrait pas une minute tant qu'il n'aurait pas rejoint le relais routier aux abords de Billings.

Quatre heures étaient plus que suffisantes pour faire ce qu'il avait à faire. Deux avaient suffi par le passé, il était donc sûr de lui.

Il était arrivé tôt au relais routier, une heure avant la tombée de la nuit. Les places de stationnement ne manquaient pas dans la dernière rangée du parking poids lourds et il s'était garé sur un emplacement médian sans voisin immédiat de part et d'autre.

Le choix délibéré de la dernière rangée n'était pas sans signification pour les autres routiers. Le chauffeur qui s'y arrêta avait vraiment décidé de dormir dans sa couchette derrière la cabine, ou alors il tenait à son intimité, pour se reposer ou remplir ses paperasses

ou encore, comme dans le cas présent, il envoyait le signal qu'il était disponible. À l'adresse des prostituées du relais routier qui travaillaient là. Les couleuvres de parking.

Un sac en toile à la main, il traversa l'aire de stationnement au crépuscule et se dirigea droit vers l'entrée du bâtiment réservée aux chauffeurs. Il paya onze dollars pour une douche, se rasa et enfila une combinaison jetable avec élastiques aux poignets et aux chevilles. Dans le salon réservé aux routiers, sa tenue n'attira pas le moindre regard car les accoutrements les plus disparates ne manquaient pas. Le barbu en poncho bariolé et chaussé de tongs, occupé à compléter son carnet de bord à une table, ne daigna même pas relever la tête. Un autre habitué qu'il connaissait roulait en caleçon et maillot, le chauffage poussé au maximum.

Il n'empêche qu'en devenant le Roi Reptile, il savait que sa simple présence en un lieu donné était une prise de position. Les gens s'écartaient à bonne distance en le voyant arriver et les conversations s'arrêtaient à son passage, à croire qu'une sorte de nuage noir malfaisant s'accrochait au-dessus de sa tête. Et lorsqu'il fixait droit dans les yeux les autres routiers, les regards avaient tendance à vite se détourner. Un détail qui l'avait préoccupé au début mais désormais, il en tirait une sorte de fierté perverse. De toutes les façons, il ne voulait pas se faire de nouveaux amis. À quoi bon ?

Le Roi Reptile n'avait jamais éprouvé le moindre sentiment de fraternité à l'égard des autres conducteurs de bahuts. En fait, à ses yeux, nombre d'entre eux étaient aussi répugnants que les amateurs sur la route. Immanquablement, il remarquait le nombre de bidons à pisser et de bombes d'urine balancés sur le bas-côté de la chaussée ou les sacs plastique de chez Walmart remplis de matières fécales. Sur certains camions, il avait vu les orifices découpés dans les planchers de cabine et il avait toujours un mouvement de recul lorsque des routiers obèses se rangeaient au plus près du restaurant du relais de manière à n'avoir pas trop loin à se dandiner pour se remplir la panse. Sans oublier les fêlés de Bible, la bouche toujours pleine de leurs saintes écritures...

Il évita la boutique de détail du restoroute et pour rejoindre son Peterbilt, afin que personne ne sache où il allait, fit un long détour au milieu de dizaines de poids lourds tournant au ralenti. En passant entre deux semis garés en première rangée, il fut consterné de découvrir un groupe de cinq gars en train de bavasser. Sur la gauche, trois hommes s'adossaient au réservoir d'un Mack bleu et deux autres les imitaient sur la droite, appuyés contre un Kenworth rouge. Il n'avait plus le choix, il était obligé de passer au milieu d'eux en faisant comme si de rien n'était, sans afficher sa surprise ni sa

circonspection. À son grand désespoir, ils débattaient d'un passage de la Bible.

— C'est pas ça que ça veut dire, disait l'un d'eux.

Grand, bien bâti, rasé de près, le mec portait une chemise chamoisée jaune et une casquette de base-bail ornée de l'inscription : JE ROULE POUR JÉSUS. Derrière lui, la portière de son camion Mack affichait le même logo.

— Écoute : « Le bon sens rend l'homme lent à la colère, sa fierté, c'est de passer sur une offense. » C'est dans les Proverbes. Et ça signifie tourner la tête de l'autre côté.

Appuyé contre le Kenworth, le chauffeur avec lequel il se prenait de bec arborait de gros favoris broussailleux sous son chapeau de cowboy.

— Non, à toi d'écouter, répondit-il en secouant la tête. Romains 12,20 : « Si ton ennemi a faim, donne-lui à manger ; s'il a soif, donne-lui à boire ; ce faisant, tu amasseras des charbons ardents sur sa tête. » Pour moi, ça veut dire que c'est Dieu qui te vengera de manière que t'aies pas à frapper. Ça veut dire que Dieu tourne pas la tête mais toi, tu devrais peut-être.

— Dieu n'est pas un vengeur, dit l'homme à la chemise chamoisée en roulant les yeux au ciel. Il est pour l'amour et le pardon. Peut-être que tu devrais faire pareil.

— Et c'est ce que je ferai si Dieu frappe à ma place. Mais s'il se contente de laisser le méchant s'en tirer comme une fleur – nan, ça me paraît pas juste.

— Tu interprètes mal, mon ami, dit Chamois. Souviens-toi, un peu plus loin dans les Proverbes...

— Excusez-moi, dit le Roi Reptile, je ne fais que passer.

Il voulait se faufiler parmi eux le plus rapidement possible et les espérait tellement pris par leur discussion qu'ils ne se souviendraient même plus de lui si jamais on leur posait la question ensuite. Tous les camionneurs du premier rang n'avaient pas forcément été touchés par la grâce mais la plupart étaient chrétiens. Ils se garaient côte à côte en grands vertueux pleins de leur bon droit, le prêche toujours à la bouche, à dévider versets et leçons en regardant de haut les gens comme lui. Il cherchait à les éviter chaque fois qu'il le pouvait.

Le soir, il arrivait parfois que les fêlés de Bible suspendent des soutiens-gorge à leur vitre côté conducteur, petit stratagème destiné à dissuader les prostituées en laissant entendre que la cabine abritait un couple marié faisant équipe. Un message bien connu chez les routiers, mais les putes ne savaient pas toutes ce qu'il signifiait, ce qui ne manquait jamais de faire naître une grande consternation chez les

fidèles.

— Hé, on s'est déjà rencontrés, non ? dit Favoris au Roi Reptile.

Dans la mesure où il ne pouvait se permettre de simplement charger dans le tas vu qu'il tenait à être aussi discret que possible, il leva les yeux vers Favoris et dit :

— Désolé, je me souviens pas.

Pieux mensonge s'il en était. Le relais routier à la sortie de Amarillo. Favoris s'y trouvait, à l'intérieur de son Kentworth garé dans la rangée devant le Roi Reptile, lorsque la grosse couleuvre de parking en bottes Ugg et super mini avait trimballé son lard jusqu'à son Peterbilt. Le Roi Reptile était fin prêt – *oh, qu'est-ce qu'il était prêt* –, mais en tendant le bras pour la laisser monter, il avait relevé la tête et vu Favoris qui l'épiait par la petite fenêtre de sa couchette.

Un détail qui avait suffi pour réduire tous ses projets à néant. Si Favoris était interrogé un peu plus tard et disait qu'il avait vu monter la grosse dans le Peterbilt...

Et donc, au lieu de l'inviter à le rejoindre et d'entamer le processus prévu, il avait ouvert sa portière et, la voyant prête à attraper sa main, l'avait alignée en pleine figure d'un coup de brodequin de chasse taille 45. Elle avait dégringolé en tas sur le sol, le nez explosé dégoulinant de sang. Elle était furieuse mais ce n'était rien comparé à sa propre furie quand il avait rabattu violemment sa portière. Il espérait sincèrement que ce soir-là, Favoris n'avait pas eu le temps de distinguer ses traits quand il avait ouvert à la pute.

— McAllen, Texas, alors ? dit Favoris sans grande conviction. Au Flying J ?

— Non, mentit le Roi Reptile avec un haussement d'épaules. Y a des années que j'y ai pas mis les pieds.

Le relais routier de McAllen était à sa connaissance un des meilleurs endroits du pays pour les couleuvres de parking. Il se comparait aisément à la zone de services Vince Lombardi au péage de New Jersey ou aux restoroutes de Gary, Indiana. D'autres hauts lieux infamants étaient célèbres pour leur faune de prostituées, entre autres El Paso, Detroit et le Port d'Albany, New York. Même si désormais, ils s'en servaient rarement, les conducteurs disposaient toujours d'une C.B. Les couleuvres de parking le savaient pertinemment et de temps à autre, il entendait sa radio crachoter: « Tu te sens un peu seul ce soir ? Si c'est le cas, sors à la 21. Ici Poupée Barbie... »

Une fois que la couleuvre en question et le routier seraient passés sur l'autre canal – en même temps que tous ceux qui s'étaient garés là et voulaient entendre – s'ensuivrait une discussion sur les services offerts, les prix et l'emplacement du gars qui cherchait de la

compagnie. Le Roi Reptile ne répondait jamais. Il attendait qu'elles viennent frapper à sa porte.

— N'hésite pas à te joindre à nous, mon frère, dit Chamois. T'es plus que bienvenu. T'es pas obligé de connaître quoi que ce soit à la Bible. Mon ami ici présent ne la connaît pas non plus.

— Oh ! s'exclama Favoris, l'air faussement offusqué, et les autres rigolèrent.

— Merci, dit le Roi Reptile en les saluant par-dessus l'épaule sans se retourner.

— T'es chrétien, fils ? demanda Chamois.

— Bien sûr, répondit-il sans conviction.

— Dieu te bénisse, mon pote, lui lança Chamois. Quoi que tu sois. Quel que soit le truc qui te branche.

Un autre des gars ajouta :

— Il en a besoin.

Le Roi Reptile ne s'arrêta pas, il ne tourna même pas la tête pour savoir qui avait dit ça. Est-ce que c'était Favoris ? Est-ce que la mémoire lui était revenue ? Se souvenait-il de l'endroit où ils s'étaient rencontrés et de ce qui avait failli arriver ?

En atteignant les pare-chocs arrière des camions, avant de tourner à gauche, il jeta un coup d'œil rapide par-dessus son épaule en direction des fêlés de Bible. Ils continuaient à le suivre du regard, Favoris en leur milieu argumentant à voix basse.

« Il en a besoin » lui restait en travers de la gorge tandis qu'il suivait des yeux la blonde maigrelette qui descendait d'une cabine dix camions plus loin. Qui étaient-ils pour le juger, ces salopards ? songea-t-il. N'étaient-ils pas censés faire preuve d'un peu de tolérance ? Le pardon n'était-il pas la pièce maîtresse de tout leur grand tintouin ?

Elle se dirigeait maintenant vers lui le long de la file de véhicules, essuyant refus après refus, avant qu'un bras velu n'apparaisse à une portière quatre poids lourds plus loin : une grosse main s'empara de la sienne et l'aida à monter. La cabine plongeait dans le noir et il vit des rideaux bon marché qu'on tirait brutalement devant la fenêtre de la couchette. Avant que le plafonnier ne s'éteigne, il avait entrevu ses traits émaciés : son visage ne méritait pas vraiment le détour, mais il s'en contenterait. Il remonta la manchette élastique de sa combinaison et consulta sa montre. D'ici cinq minutes, elle en aurait terminé. D'habitude, la chose ne durait guère plus longtemps. Ce qui intéressait les routiers, c'étaient des pipes et un minimum de conversation et il

était rare qu'ils désirent autre chose exigeant plus de temps. Cinq minutes maxi, et les couleuvres redescendaient, avec habituellement à la main un mouchoir en papier, souillé et roulé en boule.

Il espérait que la fille aurait une denture intacte mais dans le cas contraire, il la préférerait encore édentée. Il se souvenait de celle à laquelle il avait fait sauter toutes les quenottes, un jour, dans l'Utah...

Les semi-remorques étaient chaque minute plus nombreux à s'engager dans le relais, de même que les voitures. En flot ininterrompu. Un afflux de circulation qu'il était incapable d'expliquer mais plus il y aurait de chaos et de confusion sur le parking, meilleure serait la chasse.

Il s'appuya à son dossier, s'efforçant de rester calme le temps qu'elle arrive jusqu'à lui.

Il s'imagina le visage de la standardiste, cette vieille vache toute desséchée, essayant de le pister au moyen de son Qualcomm et pétant un plomb parce qu'elle ne parvenait pas à localiser son camion. Ni lui, par la force des choses.

Ses oreilles bourdonnaient et il était tellement préoccupé qu'il faillit ne pas entendre les tapotements à sa portière. Le bruit le sortit en sursaut de son débat intérieur puis plus rien. Silence. Il s'était repris, complètement concentré.

Il se demanda comment diable la fille avait pu arriver aussi vite. C'était peut-être une nouvelle venue, une couleuvre qu'il n'avait pas vue ?

Il tendit le bras, agrippa la poignée et entrouvrit sa portière de quelques centimètres. Encore ce foutu Chamois, avec Favoris à ses basques.

Il garda le battant entrouvert au minimum pour les empêcher d'inspecter son intérieur.

— Hé, mon pote, attaqua Chamois. On vient tout juste d'apprendre que la 1-90 direction ouest sera probablement fermée cette nuit.

— Pourquoi ?

— La remorque d'un gros camion de propane s'est mise en travers quelques kilomètres après Laurel. La Patrouille de la police d'État du Montana a fermé les deux voies.

Ce qui expliquait l'augmentation soudaine du trafic.

— Sans déconner ? Merde, lâcha-t-il.

Le juron leur était destiné tant il était furieux de les voir là mais ils le comprendraient certainement comme une réaction normale de sa part à l'accident sur l'autoroute.

— Ouais, confirma Chamois. Probable qu'on est bons pour rester

ici toute la nuit. Les troopers [2] prennent toutes les précautions pour que le semi en vrille n'explose pas.

Il baissa les yeux vers le vide entre montant et portière. Favoris tenait tout à côté de Chamois mais il ne voyait pas son visage. Le Roi Reptile voulait qu'ils disparaissent tous les deux au plus vite, leur présence risquait d'effrayer la couleuvre de parking qui avançait jusqu'à lui. Ou alors, c'est à elle qu'ils allaient chercher des crosses, ces salopards de fêlés de Bible.

— Eh bien, dit le Roi Reptile, merci pour le tuyau. Mais je tenterai peut-être ma chance un peu plus tard. Je ne suis plus très loin de ma base et je connais quelques itinéraires de rechange.

— C'est où, ta base ? demanda Chamois. Livingston, Montana ?

Interloqué qu'ils connaissent ce détail, il comprit qu'ils l'avaient lu sur sa portière.

— Ouais.

— C'est pas très loin.

— C'est bien ce que je dis.

— En ce cas... dit Chamois, l'air de chercher à tuer le temps pour une raison qui échappait au Roi Reptile. Va falloir que tu décides toi-même du chemin à prendre.

À l'entendre, le Roi Reptile eut l'impression qu'il ne parlait nullement de l'autoroute.

— Compte sur moi, répondit-il en essayant de contenir la vague de furie sur le point de l'envahir face à ces salopards qui se foutaient de lui. En fait, ajouta-t-il, je ferai exactement ce que je veux et je n'ai pas besoin de votre aide ni de vos conseils.

Et sur ces mots, il referma violemment sa portière.

En les suivant du regard comme ils regagnaient leurs camions en première rangée, il vit Favoris allonger une bourrade dans l'épaule de Chamois, on aurait dit deux potes qui viennent d'échanger une plaisanterie. Une seconde, il songea à enclencher une vitesse et à les faucher sur place.

Et c'est alors qu'il l'aperçut. La blonde. Elle descendait de la cabine quatre camions plus loin. Le plafonnier se ralluma. Elle chaloupait sur ses hauts talons dans sa direction.

Tout était prévu à la perfection, mais certains détails le taraudaient. L'autoroute fermée, d'abord. Et aussi la curiosité soudaine des deux fêlés nouveaux chrétiens. Une des beautés de la route était justement son anonymat. Ces mecs seraient probablement à cinq États de distance au petit matin mais ils avaient vu sa figure. Ils connaissaient son camion. Si on les retrouvait par la suite, d'une façon

ou d'une autre, et si on leur posait des questions...

Une voix à l'arrière de sa tête braillait : *Laisse tomber, laisse tomber, laisse tomber.*

Mais plus la fille se rapprochait, plus son corps tout entier se chargeait d'électricité : il avait l'impression que ses extrémités nerveuses étaient en feu et crachaient des étincelles. Il y avait si longtemps, il était prêt à exploser. Il repensa à la rouquine en voiture qui l'avait pris pour un loser. Aux fêlés de Bible qui se fichaient de lui. À son plan parfait, si parfait, à toute cette préparation.

Il se sentit presque désolé pour la couleuvre de parking, elle n'avait pas la moindre idée de l'enfer qui l'attendait.

16 h 48, mardi 20 novembre

Les deux filles Sullivan, Danielle, dix-huit ans, et Gracie, seize ans, se dirigeaient vers le nord sur la 1-25 dans la voiture de l'aînée, une Ford Focus rouge aux plaques vertes du Colorado immatriculées PLNTDNL, un acronyme correspondant à « Planet Danielle », du nom de sa propriétaire. La musique cognait plein pot, les essuie-glaces laissaient des traînées sur le pare-brise mouillé de pluie et de neige et le voyant du tableau de bord signalant un problème moteur était allumé.

Le trajet était bien long jusqu'à Omaha et Gracie avait accepté d'accompagner sa sœur car elle tenait absolument à retrouver leur père pour Thanksgiving. Leurs parents avaient divorcé des années auparavant et les deux filles alternaient leurs périodes de congé entre Denver, où elles vivaient avec leur mère, et Omaha, où leur père venait récemment d'installer son entreprise de logiciels.

Il leur avait même envoyé un GPS et un atlas routier pour leur trajet jusqu'à Omaha. L'adas traînait sur la banquette arrière, là où Danielle l'avait balancé après avoir déterminé le bon itinéraire, mais le GPS était dans sa boîte toujours intacte, parce qu'elle ne voulait pas prendre le temps ni la peine de comprendre comment il fonctionnait. Elles avaient entassé leurs bagages dans le coffre, et derrière leurs sièges, le plancher arrière était jonché de sachets de fast-food, d'emballages de friandises et de bouteilles d'eau en plastique vides.

Danielle était au volant. Elle conduisait de la même façon qu'elle menait sa vie – à l'humeur, de manière impulsive, par à-coups et reprises inconsidérées. Quand elle cherchait une chanson précise sur sa sono ou tapait ses textos sur son portable, immanquablement, le compteur retombait à quatre-vingts puis elle accélérail sans hésitation jusqu'à cent trente au rythme de la musique. Gracie serrait les dents. Ce style de conduite la rendait dingue.

— Respecte au moins cette fichue *limitation*, la suppliait Gracie, les yeux comme des soucoupes. Tu as pourtant un régulateur de vitesse, non ? Pourquoi ne pas le brancher ? Ça t'éviterait de nous tuer toutes les deux avant qu'on arrive, tu ne crois pas ?

— Tout ira bien, répondait Danielle. Arrête de flipper.

— Tu roules comme une fêlée.

Danielle relâchait alors l'accélérateur et réglait de nouveau le régulateur de vitesse scrupuleusement à la vitesse de croisière, soit cent vingt kilomètres heure.

— Là. T'es contente ?

— Oui !

— C'est gonflant.

— C'est parfait !

Elles étaient parties à neuf heures du matin et le trajet jusqu'à Omaha demandait huit heures : plein nord sur la 1-25 jusqu'à Cheyenne, puis direction est sur la 1-80. Gracie regrettait amèrement de ne pas avoir son permis pour pouvoir conduire elle-même. Danielle était dangereuse. Pour elle, les voies de circulation n'avaient pas lieu d'exister.

Elle avait les cheveux foncés, de grands yeux, une silhouette tout en rondeurs et une grande bouche. Tout ce que sa cadette n'était pas. Gracie était mince comme un fil, elle avait des cheveux blond-roux, un nez couvert de taches de rousseur et bien sûr, elle portait des lunettes parce que les lentilles de contact lui irritaient les yeux.

— Et il faut que tu arrêtes avec tes SMS, dit Gracie.

— À t'entendre, on croirait une vieille, répliqua Danielle. Te manquent plus que la permanente bleutée et un déambulateur. Et aussi des chaussures orthaconiques.

— *Orthopédiques !*

— Si tu veux.

— Écoute, dit Gracie. Je suis restée debout jusqu'à deux heures du matin pour terminer mes devoirs. Je suis fatiguée...

Danielle leva les yeux au plafond. Elle, les devoirs, elle ne les faisait *jamais*.

« ... et j'ai envie de dormir. Mais je ne peux pas, vu que tu passes ton temps à ralentir et accélérer en zigzaguant entre les voies.

Danielle ne répondit rien, exactement comme si elle n'avait pas entendu. Elle contemplait son téléphone portable.

— Il ne répond pas, dit-elle.

— Qui ça ? Justin ?

— Justin, bien sûr. Qui d'autre ?

— Oh, arrête, gémit Gracie.

— Il pose tout le temps des questions à ton sujet. Il pense à toi comme à la petite sœur tarée qu'il n'a jamais eue.

— Seigneur !

— Et moi je lui réponds combien tu es intelligente, que c'est toi le grand cerveau, sauf que moi, j'ai tout le reste. Au point que nos profs n'arrivent pas à croire qu'on soit sœurs et tout ce qui s'ensuit.

Elle agitait les doigts en l'air en parlant, sachant combien son geste avait toujours agacé Gracie.

— Et lui me demande : « Elle est toujours aussi plate et gris muraille ? »

— C'est même pas vrai, se lamenta Gracie.

Le fait est que Danielle n'était pas loin de la vérité. Justin était vraiment un mec super, intelligent, athlétique, qui voyait toujours le côté positif des choses. Il lisait aussi énormément et Gracie avait beaucoup discuté littérature avec lui pendant que sa sœur, reléguée en touche, levait ses grands yeux bleus au ciel. Justin avait probablement plus de points communs avec elle qu'avec son aînée, songea-t-elle. D'abord, ils avaient tous deux dévoré la série entière des *Harry Potter*. Mais Justin avait déménagé avec sa mère à Helena, Montana, au printemps précédent et Danielle ne l'avait pas revu depuis, même s'ils restaient perpétuellement en contact par portable, Facebook et Twitter.

— Ouais, bon, d'accord, peut-être bien qu'il ne l'a pas dit en ces termes, répondit Danielle en prenant son pied à la petite torture qu'elle infligeait à sa sœur, mais je suis sûre qu'il le pensait. Je le sais, parce que Justin et moi, on ne fait qu'un. Je te parie que jamais, même en un million d'années, tu n'aurais cru qu'on serait toujours ensemble au bout de deux ans.

— Là-dessus, tu ne te trompes pas, répondit Gracie. Combien de temps crois-tu qu'il lui faudra encore avant de comprendre que tu es bête comme tes pieds ?

Danielle l'ignora.

— Tu sais, lui et moi, on est comme qui dirait une seule et même personne. Comme si nos deux cerveaux avaient fusionné. Chacun est même capable de finir les phrases de l'autre quand on discute. Je parie que tu ignorais ce détail.

— Mais n'importe qui est capable de finir tes phrases. Il suffit d'ajouter : « alors ça, je dirais, c'est énorme ». Tu vois combien c'est facile ?

— Ce que tu peux être garce quand tu veux, dit Danielle, piquée au vif.

— Je suis fatiguée ! répondit Gracie.

— Alors dors. Et fous-moi la paix.

Gracie poussa un soupir et se laissa aller contre son dossier. Elle essaya de ne pas penser à Danielle, ni au fait qu'au moment où elle fermait les yeux, sa sœur écrasa le champignon et se mit à pianoter sur son portable.

Gracie dormit d'un sommeil de plomb. À son réveil, elle se redressa sur son siège et se frotta les yeux. Elle fut surprise de constater que l'après-midi touchait à sa fin en voyant les ombres obliques dessinées par le soleil sur le paysage vide.

— Tu ronfles, dit Danielle.

Des montagnes tranchaient l'horizon au loin à l'ouest et il lui fallut un moment pour demander :

— Où est-ce qu'on est ? Ça ne ressemble pas au Nebraska.

— Vraiment ? ricana Danielle. T'es sûre ?

— Danielle, dit Gracie, inquiète soudain. Où est-ce qu'on est ?

Sa sœur rejeta sa longue chevelure en arrière.

— Quelque part entre Casper et Sheridan, Wyoming.

À ces mots, Gracie se réveilla complètement.

— Tu as raté la bonne sortie. On est dans le Wyoming, pas dans le Nebraska. On se dirige vers le nord au lieu de l'est. Fais demi-tour !

— Calme-toi, répliqua Danielle. Je sais ce que je fais.

— Quoi ?

— Je vais à Helena pour voir Justin. Il ne répond pas à mes textos et ne prend pas mes appels. Il y a quelque chose qui cloche et il faut que je le voie.

Il fallut quelques secondes à Gracie pour saisir tout ce que ça impliquait.

— Mais t'as complètement perdu la boule, ma pauvre ! dit-elle alors.

— Non, au contraire, je viens de la retrouver, rétorqua Danielle d'un ton de tragédienne. Quelqu'un a mis le grappin sur Justin. Et il est hors de question que je laisse faire une chose pareille.

Gracie secoua la tête, complètement incrédule.

— Fais demi-tour, sinon j'appelle maman.

Danielle pouffa.

Gracie comprit pourquoi en glissant la main dans son sac posé à

ses pieds : son portable avait disparu.

— Rends-le-moi, dit-elle.

— Uniquement quand tu te seras calmée, répondit Danielle.

Elle refusa de croiser le regard de sa sœur et, pour une fois, se concentra sur la route. Gracie avait rarement vu son aînée aussi déterminée... ou aussi déraisonnable.

— Je vais mettre les choses au point avec papa, dit Danielle. S'il est OK, tu ne pourras plus râler. C'est lui que ça concerne en premier. Maman passera Thanksgiving avec tante Susan et si papa donne son aval, peu importe où on sera toutes les deux.

— Mais il ne le donnera jamais ! plaïda Gracie. Il va nous dire de faire demi-tour et on n'arrivera pas chez lui avant le milieu de la nuit.

— Oui, mais si jamais il est d'accord, tu voudras bien mettre un bémol et te calmer, bordel ?

Gracie serra les poings et s'en frappa les genoux avec violence.

— C'est tellement débile que je n'en crois pas mes oreilles.

— Tais-toi, dit Danielle. Je téléphone.

Dès que Gracie entendit sa sœur entamer son baratin de sa voix de fillette la plus sirupeuse : « Hello, papa, c'est Danny ! », elle comprit la manière dont la conversation allait se dérouler. Et elle détesta son père pour ce qui allait suivre.

Danielle brancha le haut-parleur de son portable et Gracie eut le loisir d'entendre l'échange.

Leur père se laissait facilement embobiner, en particulier par les supplices de Danielle et plus encore à cause de son trop-plein de culpabilité, depuis leur excursion désastreuse dans les territoires sauvages du parc de Yellowstone [3], deux années auparavant. Il essayait perpétuellement de se racheter aux yeux de ses filles et pour cela, ne connaissait qu'une seule manière : il cédait systématiquement à tout ce que Danielle pouvait lui demander dans le seul but de regagner ses bonnes grâces.

— Ta mère est au courant ? demanda Ted Sullivan, d'une voix craintive que Gracie ne manqua pas de remarquer.

— Pas encore, répondit Danielle. Mais ne t'en fais pas. Je lui dirai.
Silence.

— Mais si je sais ce que tu fais et que je ne lui en parle pas... finit-il par dire.

— Maman, je m'en charge, dit Danielle avec assurance.

À l'évidence, Ted n'était pas convaincu.

— Elle m'a demandé de la contacter dès votre arrivée, les filles. Je

ne peux pas l'appeler et lui mentir. Ça, j'en suis incapable.

Danielle fronça une seconde le sourcil avant de sourire à pleines dents.

— Je sais, dit-elle. C'est simple, tu ne l'appelles pas. Tu lui diras demain que ça t'est sorti de la tête. Ce qui te ressemble tout à fait. À ce moment-là, tout sera rentré dans l'ordre.

— Oh, bon sang, je sais pas, répondit Ted, dubitatif.

— Papa, on sait combien tu peux être distrait. Ce ne sera pas la première fois que tu auras oublié quelque chose.

— C'est vrai, dit Ted.

— Papa ! s'écria Gracie, incapable de se taire une seconde de plus. Est-ce que tu aurais oublié aussi que tu as deux filles ?

— Bonjour, Gracie, répondit-il d'un ton penaud.

— Peut-être que moi, je ne veux pas aller là-bas, tu as pensé à ça ? demanda Gracie. As-tu un seul instant songé au fait que je n'avais pas forcément envie de passer Thanksgiving avec le mec de ma sœur ?

Avant que Ted ait pu réagir, Danielle avait coupé son haut-parleur pour coller son téléphone à son oreille.

— Papa, tu apprécies vraiment Justin, pas vrai ? Tu te souviens quand tu me l'as dit ?

Gracie était tellement furieuse qu'elle entendit à peine le reste de la conversation. Soit cinq minutes supplémentaires avant que Danielle ne conclue : « Au revoir. Je t'aime, papa », en reposant son portable sur son giron.

— Il dit qu'il prendra peut-être l'avion jusqu'à Helena pour passer Thanksgiving avec nous, dit Danielle. Alors, ça te va comme ça ?

— Pas vraiment, répondit Gracie. Par moments, il manque tellement de cran.

Danielle ajouta que leur père semblait ravi d'être dans la confidence, il aurait ainsi un secret à partager avec ses filles.

— C'est vrai qu'il peut être une vraie lopette, conclut-elle en ricanant.

Gracie n'appréciait pas cette image de leur père. Elle voulait qu'il soit brave, solide, admirable et stoïque. Mais Danielle n'avait pas tort.

Après une heure de silence furieux, Gracie montra le voyant de couleur rouge.

— Hé, c'est quoi ce petit machin qui reste allumé ? C'est le moteur ?

— Ne te tracasse pas pour ça, répondit Danielle.

— Tu ne penses pas qu'on devrait le faire vérifier ?

— Par qui ? On est au beau milieu du grand nulle part, bon sang, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, dit Danielle en montrant les montagnes obscures au lointain.

Elles venaient d'entrer dans le Montana. Le dernier panneau de signalisation indiquait qu'elles pénétraient dans la réserve indienne des Crow.

— Ne te fais pas de souci. Ça fait des heures qu'il est allumé.

— Danielle !

— On demandera à Justin d'y jeter un œil quand on sera arrivées. Il s'y connaît un peu en voitures, il me semble. Mais arrête de te tracasser tout le temps pour tout et n'importe quoi.

Remarquant l'heure à son téléphone, elle changea de sujet.

— Il est quatre heures. C'est le moment d'envoyer un texto à maman pour lui dire qu'on voit Omaha au loin. Inutile qu'elle s'inquiète.

Gracie fit la grimace.

— Tu veux dire, à part le fait que tu vas lui mentir ?

— Mieux vaut ça que de la laisser se morfondre pendant toutes les vacances. Et je te promets de l'appeler quand on sera arrivées à Helena. Je prendrai tout sur moi, ne t'en fais pas.

Danielle envoya son texto, rejeta la tête en arrière et éclata de rire.

— Je suis capable de convaincre n'importe qui de n'importe quoi, dit-elle, tournant la tête et battant des cils, en reprenant cette même voix mielleuse qui avait fait des merveilles avec leur père. C'est juste un truc bien à moi. Un don. Un merveilleux talent.

Gracie serra les mâchoires et rongea son frein. Mais c'était la vérité, et c'était aussi injuste. Sa sœur aînée, si belle et oh... si... conquérante, avait la capacité de manipuler les gens de tant de façons étonnantes sans éprouver une seconde le moindre scrupule.

— Je n'arrive pas à croire que tu fasses une chose pareille, dit Gracie en secouant la tête. Et je n'arrive pas à croire que je te laisse faire.

— Ça, c'est parce que tu m'aimes, répondit Danielle. Et qui pourrait te le reprocher ?

— Oh, Seigneur !

— Justin m'aime, lui aussi, chantonna Danielle. Il a dit que j'étais

la meilleure chose qui lui soit arrivée depuis qu'il est sur terre. Et tu sais quoi ? C'est la vraie vérité. Il est possible qu'il l'ait un peu oublié, ou qu'il se soit... comment dire... laissé distraire. Mais une fois qu'il m'aura revue et qu'il se sera souvenu de la vie sur Planète Danielle...

Elle ne prit pas la peine d'aller jusqu'au bout de sa pensée.

— Tu peux être...

— Une sœur tellement merveilleuse, l'interrompit Danielle. C'était ça, le mot que tu cherchais. C'est à cause de l'amour que nous sommes ici. Tu m'aimes et tu veux m'apporter ton soutien dans ma relation avec Justin, même si tu es un peu jalouse parce qu'il est vraiment canon, tendre et sexy.

— Je me tracasse à cause du voyant allumé sur le tableau de bord, dit Gracie.

— Oublie ça, rétorqua Danielle.

— Je n'arrive pas à l'oublier. Et si jamais la voiture tombait en panne ? Qu'est-ce qu'on ferait alors ?

— Elle ne tombera pas en panne, dit Danielle en tapotant le tableau de bord à deux mains. Elle aussi, elle m'aime. Jamais ma voiture ne me laisserait tomber.

Danielle interrompit son monologue juste assez longtemps pour rendre son portable à sa sœur et ouvrir le sien. Gracie la regarda pianoter un numéro abrégé de son répertoire.

— Il refuse toujours de décrocher, chuchota Danielle d'une voix de conspiratrice, comme une actrice de théâtre.

Puis, s'adressant à la messagerie de Justin, elle ajouta :

— Devine qui va débarquer à Helena d'ici peu pour passer Thanksgiving avec son petit ami ? Appelle-moi.

Danielle referma son portable. Elle rayonnait.

17 h 23, mardi 20 novembre

Les locaux de la police du comté étaient installés dans le bâtiment abritant le tribunal et les services de maintien de l'ordre. Assise sur une chaise face au bureau du shérif Tubman et sentant son appréhension grandir devant la mine de plus en plus réjouie de son supérieur direct, Cassie Dewell se surprit à gigoter sur son siège pour tenter de trouver une position plus confortable. Sans trop savoir pourquoi, elle avait mal aux mains avant de se rendre compte qu'elle les serrait entre ses cuisses comme un étau.

Tubman prenait son temps, et un soin infini, pour étudier un à un les tirages photo qu'elle lui avait apportés: centimètre par centimètre, ses yeux dansaient au passage de chacun de leurs détails, et les commissures de ses lèvres s'écartaient à mesure en sourire de plus en plus satisfait. Une fois son examen d'un cliché terminé, il le posait devant lui à côté du précédent, en respectant l'ordre chronologique dans lequel ils avaient été pris. Très vite, le plateau du bureau s'était couvert d'un bord à l'autre de tirages répartis en trois rangées parfaitement alignées.

Des clichés qu'elle n'avait aucune envie de revoir. C'est elle qui les avait pris la veille au soir et ce qu'elle avait mis en branle lui donnait la nausée. Ce que Tubman l'avait contrainte à faire. ⁵

La grande enveloppe contenant les tirages était restée sous son bureau, dans sa mallette fermée à clé, toute la journée. Ils étaient bien là lorsque Cody et elle s'étaient retrouvés pour rassembler leurs premières conclusions relatives au meurtre de Roger Tokely. Cody s'était montré très patient avec elle et l'avait accompagnée pas à pas dans la compilation des documents à leur disposition, rapports de scène de crime et photos, rapport préliminaire du coroner, déroulement chronologique des événements et résumés écrits de leurs toutes premières constatations.

Ils étaient encore là lorsque les techniciens de scène de crime, Tex McIntire avec ses vingt ans de métier et Alexa Manning, vingt-sept ans, sa nouvelle assistante lesbienne (preuve supplémentaire s'il en fallait du programme accéléré de diversification des sexes mis en route par Tubman), avaient débarqué en trombe dans le bureau des enquêteurs pour annoncer ce qu'ils avaient déniché dans la poubelle de Tokely. Ils avaient non seulement mis la main sur un reçu de carte de crédit, signé Brandey Meyers, alias « B. G », mais ils avaient également ensaché des fragments de nourriture qui détermineraient peut-être grâce à son ADN la présence de B. G. au domicile de Tokely le soir du meurtre.

Elle n'avait pas quitté Cody des yeux quand on leur avait appris la nouvelle. Son partenaire lui avait paru sincèrement ravi.

Cassie savait pertinemment ce qu'elle tenait sous le coude et craignait de montrer les photos au shérif. Il était resté absent toute la journée – une tournée électorale à Lincoln et dans d'autres petites communautés au nord du comté Lewis et Clark. À mesure que les heures s'écoulaient, sa tension augmentait. Elle avait fait l'impasse sur le déjeuner quand Cody lui avait posé la question en lui expliquant qu'elle essayait de faire un régime. Il avait répondu d'un signe de tête d'un air entendu comme s'il lui transmettait par télépathie son approbation d'essayer de perdre quelques kilos, mais il lui rappela cependant la maxime qui avait toujours gouverné sa vie : « Saute sur toutes les occasions possibles pour manger et chier, parce que ce pays a une surface de neuf mille kilomètres carrés, dont un tiers sans routes. »

Dès son départ, elle était partie de son côté au Taco Bell pour faire un sort à la moitié du menu. La faute au stress. La faute à l'ennui. La faute à *tout*, en avait-elle conclu piteusement.

À son retour au centre de police, à seize heures trente, le shérif Tubman était immédiatement passé les voir, elle et Cody. Elle avait relevé la tête, croisé son regard et compris aussitôt.

— Vous avez une minute ? lui avait-il demandé.

— Oui ?

— Mon bureau, s'il vous plaît, avait-il commandé en refermant la porte derrière lui.

Cody était curieux du motif de la réunion mais elle avait répondu par un mensonge.

— Comment veux-tu que je sache ?

— Dis-lui que c'est une tache. Dis-lui que comme tête pensante, j'ai

déjà connu mieux. Ma tête de ligne sur ma canne à mouche fait du meilleur travail.

— Je n'y manquerai pas, s'était-elle contentée de répondre en attrapant la poignée de sa valise sur le chemin de la sortie.

Plus de deux semaines s'étaient écoulées depuis le passage à l'heure d'hiver et elle détestait cette nuit qui tombait trop vite. Assise devant le shérif, elle regardait vers la fenêtre pardessus son épaule. Sur le parking, les lampadaires puisaient de lumières bleutées en reprenant vie. Engoncés dans leurs gros manteaux, les employés des bureaux regagnaient leurs voitures d'un pas pesant en échangeant quelques mots, leurs conversations trahies par la vapeur de leurs haleines.

À dix-sept heures, le bâtiment se vidait et elle regrettait de ne pas être du nombre des partants. Sans compter qu'elle savait ce qui allait s'ensuivre et se demandait – c'était bien la première fois – si elle était vraiment taillée pour ce boulot.

— On voit clairement ici qu'il a éteint ses phares, dit Tubman en examinant les deux premières photographies.

Tenaillée par le remords, elle se sentit aussitôt encore plus coupable: son Canon Rebel numérique à visée nocturne, c'était Cody qui lui avait appris à l'utiliser. Et la pleine lune lui avait également donné un sacré coup de pouce.

— Une seule raison peut justifier son geste : il voulait empêcher que les voisins immédiats ne remarquent son véhicule. C'est la seule explication logique, puisque nous savons que le chalet de Tokely était vide.

Elle se contenta d'acquiescer, sans ouvrir la bouche.

— C'est quoi, ça ? Ce qu'il tient dans la main et sous son bras ? On dirait un sachet de quelque chose. Un sac en papier.

« Et le voici devant l'entrée, il regarde derrière lui. Il essaie de savoir si on le surveille. Est-ce qu'il a pu vous voir ?

— Non, monsieur.

— C'est une pièce à conviction, confirma Tubman, tellement réjoui qu'il faillit s'en frotter les mains. Parce que sur le cliché suivant, on le voit plié en deux qui crochète la serrure. Donc une entrée par effraction caractérisée, et la preuve qu'il essaie de faire pire encore. Pour une raison toute simple : s'il avait un motif légitime pour retourner là-bas, il lui suffisait de remplir une demande et de récupérer les clés dans la salle des pièces à conviction.

Elle essaya bien de déglutir mais sa bouche était trop sèche.

— Avançons, dit Tubman. Les quelques clichés qui suivent ne montrent rien, hormis son véhicule et le chalet plongé dans l'obscurité. Un autre détail significatif cependant : il s'est délibérément *abstenu* d'allumer la lumière. Pourquoi un enquêteur irait-il faire une chose pareille ? Quelle bonne raison pourrait pousser un flic sérieux et honnête à retourner en douce sur une scène de crime et décider de s'y balader dans le noir en se cognant au mobilier ? Bon sang, ça, ce ne sera pas facile à expliquer, conclut-il avec une ironie pesante.

« Et le voici qui ressort. Combien de temps est-il resté à l'intérieur, enquêtrice Dewell ?

Elle eut beau s'éclaircir la gorge, elle avait du mal à parler.

— Combien de temps ? Je n'ai pas bien compris.

— Sept minutes, monsieur.

— Sept minutes. Ce qui me paraît bien rapide, quand on fait une inspection de détail ou qu'on suit une piste, vous ne trouvez pas ?

— Je vous en prie, monsieur, dit-elle.

— Okay, à votre aise, dit-il avec un mépris non dissimulé pour reporter son attention sur les dernières photos. Il en ressort au bout de sept minutes et miracle ! Son sac en papier a disparu ! Il a certainement dû le balancer à l'intérieur du chalet. Peut-être parce que monsieur est tellement respectueux de la voie publique qu'il n'irait jamais y jeter un détritrus, vous ne croyez pas ?

Elle ne dit rien.

— Et le voici qui se retourne une nouvelle fois. Il essaie de savoir si on l'a vu. Ne pensez-vous pas qu'à ce stade, il soupçonnait votre présence ?

— Possible qu'il ait entendu ma voiture, monsieur. Je l'ai démarrée parce que la température était glaciale et je voulais mettre le chauffage.

— Mais il ne vous a pas vue.

— Non.

— Et il ne vous a pas demandé ce que vous faisiez hier soir ?

— Non.

Un grand sourire aux lèvres, Tubman s'appuya au dossier de son fauteuil et la regarda.

— Bon travail, enquêtrice Dewell. Sacré bon boulot. J'ai finalement réussi à le choper, ce salopard. Grâce à vous.

Elle détourna la tête.

— Je sais que vous n'étiez pas très à l'aise lorsque je vous ai

demandé de le prendre en filature, expliqua Tubman. Mais vous avez fait votre devoir. Vous devriez être fière. Personne ne veut d'un policier ripoux dans son service, et moins encore d'un partenaire malhonnête. Pourquoi cet air aussi accablé tout à coup ?

— C'est juste que je ne me sens pas très fière de moi, dit-elle. À bien des égards, c'est un grand flic.

— Conneries, répliqua sèchement Tubman en s'avançant sur son siège pour la fusiller du regard. Il me pourrit la vie depuis que nous l'avons recruté. Il s'est fait virer des forces de police de Denver et il y a une bonne raison à ça – c'est un renégat. Il est possible qu'il ait résolu certaines affaires mais qui peut dire qu'il n'a pas eu recours à de fausses preuves à l'époque ?

— À Denver, c'est lui qui détient le record d'arrestations. J'ai été vérifier. Et c'est également le cas ici. C'est votre meilleur flic dès qu'il s'agit de crime et qu'il y a un coupable à trouver. Et vous le savez.

— Ce que je sais, répondit Tubman, c'est que le jour où je verrai ses miches passer cette porte une bonne fois pour toutes sera le plus beau de toute ma carrière.

Avant qu'elle ait pu réagir, Tubman attrapa son téléphone et pressa le bouton d'appel interne.

— Hoyt, dit-il. J'ai besoin de te voir dans mon bureau.

Cassie eut l'impression d'avoir reçu un direct à l'estomac.

— Vous allez le recevoir en ma présence ? Vous allez vraiment faire ça maintenant ? Pour qu'il sache bien que c'est moi la responsable ?

Le shérif agita ses sourcils à la manière de Groucho Marx.

— J'ai besoin d'un témoin pour la mise à mort, dit-il.

— Je préférerais que ce ne soit pas moi, monsieur.

— Votre perception de l'affaire est complètement faussée, Dewell. Vous avez fait tomber un flic marron. *L'Independent Record* va adorer. La *Gazette* de Billings va adorer. Et les électeurs vont adorer.

Elle inspira une brève bouffée d'air et souffla par le nez.

— Personnellement, je ne suis candidate à rien du tout, dit-elle.

— Poursuivez votre bon travail, répondit-il, et ça viendra peut-être un jour. Mais pas avant un bon moment, je veux dire.

De la part de Tubman, c'était une simple plaisanterie bon enfant, mais elle ne sourit pas pour autant.

On frappa à la porte.

— Entre, dit Tubman.

D'un bref coup d'œil, Cody embrassa la scène. Il plissa les yeux

devant les photos, affronta le large sourire triomphant de Tubman et se tourna vers Cassie sans prononcer une parole.

Son visage ne trahit rien mais la lumière disparut de ses yeux quand il la regarda. Les yeux d'un homme qui venait de tout perdre.

17 h 49, mardi 20 novembre

Le Roi Reptile suivait des yeux la couleuvre de parking qui s'approchait du Mack venu se garer un peu plus loin. Elle vacillait sur ses talons hauts, les bras écartés. Elle arriverait à son camion d'ici cinq minutes, maxi. Moins si le chauffeur refusait ses services. Il ne la voyait plus car elle était de l'autre côté du tracteur, devant la portière du conducteur.

C'est tout juste s'il parvenait à respirer tant il sentait son érection grandir. Non pas grâce à elle mais à cause de tout ce qu'il allait lui faire subir.

Le plafonnier s'alluma dans la cabine de son voisin quand le mec ouvrit sa portière pour répondre à sa visiteuse. Le Roi Reptile entrevit l'arrière de son crâne chauve cerclé d'une oreille à l'autre par une couronne de cheveux frisés. Le gars hochait la tête avec conviction. Il devait être en pleine discussion.

— Dépêche-toi, mon pote, chuchota-t-il. Accepte ou laisse tomber. Arrête de négocier, putain. Sors tes quarante dollars et cesse de *discuter les prix*.

Ses trois derniers mots jaillirent de sa bouche comme un cri.

La lumière s'éteignit. Il ne distinguait plus rien mais il n'avait pas vu la fille monter. Le routier tira le rideau enveloppant qui occultait toutes les vitres de sa cabine.

Il existait quatre types de cabines couchette sur la route, depuis le modèle « cercueil » – un lit minuscule large de soixante centimètres accessible au moyen d'un sas à hublot -jusqu'aux studios grand standing qui ressemblaient à des camping-cars avec lits larges, douches, lavabos et équipement médias. Entre les deux extrêmes, on trouvait des « combinés » dont le lit se relevait contre le plafond pour dégager plus de hauteur et des modèles « mi-plafond » dont la

couchette était au sol avec placards de rangement au-dessus. Le Roi Reptile préférait personnellement les « mi-plafonds » mais tous ces modèles offraient suffisamment d'espace pour permettre à deux individus de faire des galipettes. Les couleuvres de parking n'avaient pas besoin de beaucoup de place.

Il la vit soudain réapparaître, contournant le Mack par l'avant en s'appuyant à la grille du radiateur pour garder l'équilibre. Le routier l'avait envoyée paître et elle secouait la tête, sans bien comprendre, un peu désespérée par ce nouveau refus. Peut-être avait-il dit quelque chose ou tenté de la peloter vite fait. Elle s'immobilisa et rectifia rapidement sa tenue, lissant ses cheveux plats et tirant sur l'ourlet de sa jupe. Puis en vraie professionnelle, elle reprit bonne figure, releva les yeux et se dirigea vers sa portière comme si de rien n'était.

Il lui fallut dix secondes pour gagner sa cabine mais pour le Roi Reptile, ce fut une éternité. Avant d'entendre le signal : trois petits coups à sa portière. Ces filles manquaient vraiment de subtilité.

Il tendit la main gauche vers la poignée, entrouvrit le battant de quelques centimètres et, baissant le bras droit, palpa du bout des doigts la crosse en plastique de son pistolet paralysant.

— Oui ? demanda-t-il.

— Tu cherches un peu de compagnie ce soir ? demanda-t-elle.

Il ne voyait qu'un œil dans l'embrasure. Trop de rimmel, comme d'habitude. Le col en fourrure était de l'imitation et scintillait de flocons de neige.

— Absolument, répondit-il.

— Tu es seul ou tu as un coéquipier ?

— Il n'y a que moi.

— Alors... dit-elle en faisant durer le mot pour montrer la portière tout juste entrebâillée, pourquoi ne pas m'ouvrir et me laisser monter, qu'on fasse un peu la fête ? Je suis maigre mais quand même, pas à ce point-là, mec !

Elle éclata d'un rire râpeux qui ressemblait à un coassement.

Il jeta un bref coup d'œil par le pare-brise. À première vue, personne ne le surveillait, mais avec tous ces fêlés de religion, on ne pouvait jamais savoir. Apparemment, son voisin s'était installé dans sa couchette pour la nuit et le rayonnement bleuté d'un écran de télévision était visible sous ses rideaux clos.

Le Roi Reptile ouvrit sa portière et détailla la fille de pied en cap. Plus âgée qu'il ne l'avait espéré, avec des yeux qui sortaient du fond de deux orbites sombres comme ceux d'un raton laveur. Un visage anguleux, des traits émaciés entaillés par la plaie d'un rouge à lèvres

écarlate. Elle sourit, sans entrouvrir la bouche. Probablement parce qu'elle avait honte de sa denture. Le voyant tendre la main, elle hésita une seconde et releva la tête. Visiblement interloquée par sa combinaison blanche tout d'une pièce, elle eut un geste de recul en voyant son visage.

— Alors, tu montes ou pas ? lui demanda-t-il, agacé.

Elle parut y réfléchir à deux fois mais tendit cependant la main qu'il saisit pour la faire grimper dans la cabine. Tortillant de la croupe, elle s'assit sur ses cuisses pendant qu'il tirait la portière. Le plafonnier s'éteignit. Au travers de sa combinaison, il sentit ses hanches osseuses : cette fille manquait de viande. Mais devait incontestablement percevoir combien il était dur sous elle.

— T'es fin prêt pour moi, pas vrai, cow-boy ?

Il grogna, les narines pleines des odeurs rances de pluie et de fumée de cigarette sur les cheveux et le manteau de la fille.

— Alors, comment tu aimes faire ça, coco ?

— À la dure, répondit-il.

Elle se changea en statue mais avant qu'elle ait pu ouvrir la bouche, il avait saisi son pistolet paralysant et collé les deux électrodes en bout de canon sur son cou nu, sous le maxillaire, puis le claquement furieux d'une décharge électrique à haute tension retentit. La fille arquait les reins avec plus de force qu'il ne l'aurait pensé chez une camée à la méthédrine.

Il relâcha la pression du pistolet sous les relents de chair et de cheveux brûlés qui envahissaient la cabine et sentit la couleuvre inerte s'affaisser sur elle-même. Il la repoussa sans ménagement et elle s'affala avec un bruit sourd, en tas, à ses pieds, sur le plancher métallique nu.

Il s'apprêtait à la remonter sur la couchette quand elle fut prise de convulsions. Ses bras et ses jambes battaient l'air sous la violence de ses spasmes et elle tourna la tête, la bouche béante. Il ne s'était pas trompé, il lui manquait effectivement des dents. Il se recula sur son siège, inquiet, furieux. *Qu'est-ce qui se passait ?* Un de ses pieds tremblait si rapidement que la chaussure s'en arracha et rebondit contre la portière. En se débattant, elle l'avait frappé à la cheville avec son poing.

Elle lâcha un dernier geignement et cessa de bouger. Sa tête était toujours tordue sur le côté et un mince râle racla sa gorge au sortir de ses lèvres. Il comprit qu'elle était morte.

Il jura à haute voix et donna un violent coup de brodequin au cadavre. Pas de réaction. Jamais encore il n'avait connu ça. Était-elle tellement chargée de dope que son cœur s'était arrêté sous le voltage

de la décharge ? Il ne savait pas. Et s'en fichait.

Tout ce qu'il savait, c'est qu'il était complètement à cran et pas du tout satisfait. Il la haïssait, cette salope, parce qu'elle lui avait fait faux bond en mourant si vite.

— Nom de Dieu ! beugla-t-il en cognant le volant de la paume de sa main.

C'est alors qu'il entendit l'éclat de rire. Il releva les yeux. Chamois, Favoris et les autres fêlés de Bible s'étaient une nouvelle fois rassemblés entre deux camions de la première rangée. Ce n'est pas lui qu'ils regardaient, mais ils rigolaient avec force gestes à une blague partagée. On aurait dit qu'ils se fichaient de lui.

Le Roi Reptile fit rouler le corps de la fille. Il y avait du sang partout, qui s'écoulait en filets le long des bosselures du plancher en métal et se figeait en flaques aux emplacements des vis qui le fixaient au châssis. C'est alors qu'il aperçut le manche en os incurvé du couteau qui ressortait de sa poitrine. Plongé en plein cœur. Quand il la bascula sur le dos, son poulx s'arrêta définitivement.

Ainsi donc, elle avait un couteau. Un poignard de chasse bon marché caché dans son sac en toile informe. Sans sa gaine. La lame avait transpercé le tissu du sac quand elle était tombée par terre, la poignardant en pleine poitrine, sous son propre poids.

Sale conne, quelle débile, se dit-il.

17 h 55, mardi 20 novembre

À Helena, Montana, Justin Hoyt, dix-huit ans, écarta brusquement son fauteuil de la table où trônait son ordinateur et réécouta le message sur sa boîte vocale. Il leva la main à l'adresse de son ami Christian pour qu'il se taise pendant qu'il téléphonait. Christian était planté derrière le canapé dans le salon familial jouxtant la cuisine et regardait ESPN Sportscenter, son coupé, en commentant à mesure, à l'unisson des deux gars et des deux filles entassés sur le sofa. La table basse qui leur faisait face était jonchée de bouteilles de bière vides à côté d'un ordi portable diffusant des vidéos de YouTube et d'un iPad.

Grand, les épaules larges, Christian occupait le poste d'arrière dans l'équipe de football du lycée d'Helena et avait proposé sa maison pour la petite fête parce que ses parents étaient partis à Great Falls. Il leva les yeux au ciel et baissa le volume sur son iHome à l'aide de la télécommande. Les traits pâles, il était coiffé en brosse courte qui faisait ressembler ses cheveux à un échantillon de moquette beige. Eux aussi membres de l'équipe, deux autres gars occupés à siffler bière après bière dans la cuisine hurlèrent en protestant que cette chanson-là, ils l'aimaient.

— Rien qu'une minute, leur lança-t-il d'un ton faussement sérieux. Justin écoute quelque chose de vraiment important.

— J'espère que ce n'est pas son père qui arrive, dit l'une des filles. Ce mec me fout les boules.

— Merci, dit Justin.

À l'image de ses amis, il portait un sweat Bengals Football gris à capuche, un jean et une casquette de base-bail. L'ordinateur portable ouvert devant lui, il essayait de suivre l'itinéraire de Danielle et de Gracie. Il n'avait pas bu de bière et s'était promis d'attendre l'arrivée des invités. Après quoi, il en prendrait une. Au mieux. Il n'avait aucun penchant naturel pour l'alcool, peut-être parce que la boisson avait

fait de sa vie ce qu'elle était aujourd'hui – par l'intermédiaire de son père.

« Devine qui va débarquer à Helena d'ici peu pour passer Thanksgiving avec son petit ami ? Appelle-moi. »

Il sentit son ventre se crispier et redressa la tête.

— Qu'est-ce qu'y a, mec ? lui demanda Christian.

— Tu te souviens de Danielle ?

— La dingue ? dit son pote, interloqué.

— J'ai jamais dit une chose pareille, répondit aussitôt Justin.

— Mais tu l'as pensé, mec. Oui, et alors ?

Justin montra son téléphone.

— Elle m'a laissé un message pour me dire qu'elle venait me voir. Ce soir.

Scotché, les yeux comme des billes et l'air complètement ahuri, Christian regarda alentour et éclata de rire.

— Pour Thanksgiving, poursuit Justin. Et c'est *ici* qu'elle débarque.

— Tu n'as pas dit que tu avais fini par la larguer ? lui demanda Christian en se penchant plus près.

Justin se sentit blêmir.

— T'es pas allé jusqu'au bout, c'est ça ? insista-t-il en se redressant avec un large sourire. Tu t'es dégonflé.

Comment lui expliquer ? se dit Justin. Danielle était du genre intraitable, inaccessible à tout sous-entendu. La moindre référence à sa nouvelle vie dans le Montana lui passait littéralement au-dessus de la tête, de même que toute allusion aux nouveaux amis qu'il s'y était faits, à l'équipe de football...

Il ne la détestait pas, se dit-il sincèrement. Il n'appréciait plus sa présence, et voilà tout. Elle était trop dominatrice dans les conversations, lui disant ce qu'il devait penser, quels groupes de musique il fallait apprécier ou encore qu'il devrait postuler à l'université d'État du Colorado parce que c'est là qu'elle irait elle aussi, très certainement.

Deux ans auparavant, ils avaient participé au même séjour dans le Yellowstone, une expérience traumatisante dont ils s'étaient sortis indemnes d'extrême justesse mais qui se serait très mal terminée si Cody, le père de Justin, n'était pas intervenu pour leur sauver la vie. À la suite de quoi, Justin s'était installé dans le Montana avec sa mère tandis que Danielle retournait dans le Colorado. Cette séparation lui avait fait comprendre que cette fille le rendait littéralement cinglé et il

s'était souvent posé la question : accepterait-il jamais de la revoir si elle n'était pas aussi canon ? La réponse était non.

— Tu n'as pas dit que si tu pouvais prendre la personnalité de sa sœur cadette pour la mettre dans le corps de Danielle, que...

— La ferme, dit Justin, l'œil mauvais, en vérifiant aussitôt si des oreilles traînaient. Je déconnais, c'est tout. Et c'était juste entre nous, mec.

Christian lui répondit d'un clin d'œil appuyé de conspirateur et vida le reste de la bière qu'il serrait dans sa paluche charnue.

— Hé, je comprends, dit-il. J'ai vu son profil sur Facebook. Elle est *sacrément* canon, mon gars.

— C'est quoi, vos messes basses à tous les deux là-bas ? s'écria l'une des filles depuis le salon. Christian, tu étais parti me chercher une bière, tu te souviens ?

— Elle arrive, répondit-il en allant dans la cuisine sortir une autre bouteille de la glacière.

La fille, prénommée Kelsie, se leva du canapé, sourit à Justin et secoua la tête pour lui signifier que Christian était un imbécile. Elle avait des cheveux roux coupés court, des yeux verts pleins de lumière, un petit peu trop de maquillage et des seins qui distendaient les boutons de son chemisier.

— J'ai entendu, dit-elle. Alors comme ça, c'est elle la fille qui t'a rendu inaccessible aux superbes nanas du Montana pendant deux ans ?

Il ne répondit pas.

— Coucou, Justin... tu es toujours là ? lui demanda-t-elle, agacée.

Justin entendit Christian jurer dans l'autre pièce et releva la tête.

— Désolé, s'excusa-t-il. Je ne suis pas sûr de savoir ce que je dois faire.

— Dis-lui de faire demi-tour, répondit Kelsie.

— Oui ! confirma Christian en ressortant de la cuisine. Mais dis-lui d'abord de t'envoyer quelques photos.

— La ferme, lui lança froidement Kelsie.

Il ne se le fit pas répéter deux fois.

— Dis-lui de rentrer chez elle, ajouta-t-elle à l'adresse de Justin.

— Tu ne la connais pas, soupira ce dernier. En plus, elle a sa sœur avec elle. Elles sont sur l'autoroute, à des heures de Denver.

— Elle te manipule, dit Kelsie. Tu ne le vois donc pas ?

Il s'affala dans son fauteuil et contempla le plafond à la recherche d'une autre réponse que oui.

6

17 h 57, mardi 20 novembre

Dans les ombres de la dernière rangée de camions du relais routier, le Roi Reptile tira le cadavre vers sa cabine couchette et l'enveloppa dans une bâche en plastique qu'il ferma à l'adhésif industriel avant d'éponger le sang maculant le plancher pour éviter que ses semelles ne s'y engluent. Puis il défit sa combinaison, la balança dans un coin de la cabine et en enfila une propre. Il allait devoir au plus vite laver l'intérieur du semi et le désinfecter. Mais pas ici. Certainement pas avec un cadavre sur sa couchette. Tant qu'il n'aurait pas réussi à se débarrasser du corps et des vêtements ensanglantés, il devait absolument se protéger des regards indiscrets, le risque était trop grand. Heureusement, des kilomètres d'espace vide séparaient le relais routier du bercail.

Il se rassit lourdement devant son volant après avoir soigneusement planqué armes et outils. Les fêlés de Bible étaient toujours là.

Il piqua un coup de sang et eut envie de les tuer tous sur place. Mais il était seul contre cinq et ne pouvait pas les écraser, ils étaient trop bien abrités par les rangées de camions en stationnement.

Furieux, il relâcha le frein à main et passa la première sans ménagement, enclenchant les pignons de sa transmission Eaton-Fuller, avant de monter les tours. Le groupe de fêlés en plein dans le faisceau de ses phares, son tracteur bondit brusquement de l'avant et toute la troupe se dispersa aussitôt hormis Chamois, qui leva la main comme si son geste allait réussir à stopper des tonnes d'acier et de caoutchouc.

Mais le Roi Reptile ne l'écrasa pas. Il braqua violemment, jaillit de son emplacement dans un grondement de cylindres et s'engagea sur la voie de sortie si brutalement qu'il faillit accrocher le pare-chocs du camion voisin avec l'arrière de sa remorque.

Il voulait quitter le parc de stationnement au plus vite et laisser derrière lui ce lieu d'humiliation inique. Les visages, ainsi que les camions, de Chamois, de Favoris et des autres resteraient à jamais gravés dans sa mémoire. Il ne les oublierait jamais et se vengerait de tous ces mecs, l'un après l'autre. Même si pour arriver à ses fins, il allait lui falloir des années. C'était sans importance.

Entre-temps, il allait devoir se défouler sur quelqu'un, une salope.

Il roulait beaucoup trop vite sur la voie de jonction avec l'autoroute, tellement enragé qu'il en oublia de vérifier ses rétroviseurs avant de s'engager sur l'inter-États.

17 h 58, mardi 20 novembre

Danielle, son téléphone portable sur les genoux, pianotait furieusement en gloussant. Justin avait répondu.

— Justin est siiii excité de nous voir arriver, annonça-t-elle à sa sœur.

— Vraiment ?

— Ne sois pas aussi... grincheuse.

— Qu'est-ce qu'il dit exactement ? voulut savoir Gracie.

Elle ne pouvait pas imaginer Justin textant qu'il était « siiii excité ». Toujours sidérée par la bienheureuse ignorance de sa grande sœur sur tant de sujets importants, elle ne pouvait que reconnaître ses capacités à obtenir ce qu'elle voulait au moment où elle le voulait, entraînant au passage d'autres personnes avec elle dans son orbite. Pour preuve, elle-même, sa cadette.

— Alors qu'est-ce qu'il dit ? lui demanda-t-elle à nouveau.

— « Okay », voilà ce qu'il dit, répondit Danielle, agacée.

— Et c'est tout ?

— C'est un homme de peu de mots, commenta Danielle avec l'intonation devenue sa marque de fabrique, un ton affecté de petite bêcheuse que démentait visiblement l'expression de son visage.

Or Justin n'était pas nécessairement homme de peu de mots, songeait Gracie, et c'était justement là le problème, car il ne devait pas souvent réussir à en placer une quand sa chérie parlait. Un simple « okay » en guise de réponse n'était guère encourageant et, naturellement, ce petit détail n'avait pas échappé à son aînée.

En dépit de la situation dans laquelle celle-ci les avait fourrées, Gracie éprouva pour elle une soudaine bouffée de sympathie. Malgré ses airs bravaches et ses fanfaronnades, Danielle était une ado fragile

sans cesse en demande. Le divorce de leurs parents, alors qu'elle n'avait que treize ans, l'avait démolie et elle ne s'en était toujours pas remise. Baignant sans cesse dans un trop-plein d'émotions, elle recherchait désespérément les attentions masculines, invariablement entourée par une cour de garçons, comme pour tenter de remplir le vide laissé par le départ de Ted, leur père. Avant Justin, sa frangine était une petite traînée. Gracie en était gênée et plus souvent qu'à son tour, devait endosser bien malgré elle le rôle de caisse de résonance face aux doléances des garçons qui s'étaient fait jeter. Mais après Justin, Danielle s'était reprise : d'une certaine façon, c'est lui qui l'avait rendue indisponible en lui permettant de grandir car d'aussi loin qu'il était, il lui offrait l'excuse de se retirer du marché. À bien des égards, il lui faisait du bien, pensa Gracie, d'un tas de façons qui dépassaient son entendement et ne lui rendaient pas justice. Elle ne lui en voulait pas de peut-être chercher à couper les ponts mais en même temps, elle n'avait aucune envie de voir sa sœur aînée reprendre ses papillonnages de façon incontrôlée.

— Je suis en prison sur la Planète Danielle, gémit Gracie.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ? pépia sa frangine. Tu pourrais te trouver dans un endroit bien pire, non ?

Gracie regarda le tableau de bord et changea de sujet.

— Le voyant est toujours allumé, lui fit-elle remarquer.

— Et c'est reparti pour un tour, soupira Danielle.

— Quand as-tu fait la vidange de cette voiture pour la dernière fois ? Est-ce que tu le sais seulement ?

— Tout juste... sortis... de Billings, répondit Danielle à mesure qu'elle pianotait son texto à Justin.

Avant d'ajouter :

— Maman m'a envoyé un SMS. Elle nous demande de dire bonjour à papa. Waouh ! On est sorties de l'auberge.

— Je vois des lumières, dit Gracie en relevant le menton droit devant. Un relais routier ou quelque chose. Tu ne crois pas qu'on pourrait encore trouver un mécano disponible ou quelqu'un pour jeter un coup d'œil au moteur ?

— On ne s'arrête pas, répondit Danielle furieuse en relevant la tête. On va perdre du temps. Justin ou son père pourront toujours vérifier quand on sera arrivées.

— Et si on n'arrive pas jusque-là ?

— Et si ma tante en avait ?

— Tu as de ces expressions, Danielle...

— On continue à rouler !

Gracie aspira une grosse goulée d'air sans la relâcher.

Les lumières du relais routier se rapprochaient. Apparemment, il y avait beaucoup de mouvement sur les aires de stationnement, aussi bien voitures que poids lourds. Et dans le tas, qui sait... peut-être quelqu'un susceptible de les aider.

— Si tu ne t'arrêtes pas pour faire vérifier la voiture, j'appelle maman.

Silence.

— Je ne plaisante pas, insista Gracie en levant son portable pour bien montrer que ce n'étaient pas des paroles en l'air. On ne peut pas courir le risque de voir le moteur lâcher. Qu'est-ce qu'on ferait alors ?

— Tu ne peux pas me menacer comme ça chaque fois que tu veux arriver à tes fins. C'est puéril.

— C'est moi qui suis puérile ?

— Oui. Et arrête de me gonfler avec tes « J'appelle maman ».

— Eh bien, prends la sortie, qu'on puisse faire examiner ta voiture.

— Et qui est-ce qui va régler le mécano ? Tu y as seulement pensé ?

— Tu as une cane de crédit, répondit Gracie.

— Et pourquoi c'est moi qui devrais payer avec mon argent ?

— Parce que c'est ta voiture !

Une nouvelle fois, en grande cabotine, Danielle roula les yeux au plafond mais tressaillit en voyant sa sœur rallumer son portable, prête à passer son coup de fil.

— Ne fais pas ça, lui dit-elle.

Gracie appuya sur le numéro abrégé de la maison. Les bips rapides de la communication en train de s'établir s'entendirent clairement dans le haut-parleur.

— Okay ! céda Danielle. Je m'arrête.

Gracie interrompit l'appel avant qu'on ne décroche.

Danielle secoua la tête et freina.

— T'es un vrai bébé. Tu vois, je sors de l'autoroute.

Danielle se coula vers la droite et ralentit pour s'engager sur la voie de sortie du relais routier. Gracie reposa son téléphone sur ses genoux et poussa un soupir de soulagement. Soudain, jaillissant de nulle part, la masse imposante d'un pare-chocs de semi-remorque et sa calandre pareille à une gueule pleine de dents emplirent sa vitre à moins d'un mètre de distance. Elle hurla. Le puissant grondement

sourd du moteur diesel fit vibrer le plancher de la petite voiture.

Le pneu du poids lourd les rasa de si près qu'elle distingua des gouttelettes d'eau sur le chrome de l'aile. Danielle braqua complètement à gauche et l'espace d'un instant, l'intérieur du véhicule explosa de lumière sous l'éclat aveuglant d'un phare. Sans trop savoir comment, sa sœur évita la collision de justesse. Elle n'était en rien responsable de ce qui était arrivé mais le chauffeur du camion donna un coup d'avertisseur dont le volume assourdissant leur fit mal aux tympans.

— Doux Jésus ! lâcha Danielle, souffle coupé. Qu'est-ce qui vient de se passer ?

Gracie, elle, était quasiment debout au-dessus de la console centrale et aurait été projetée plus loin encore si elle n'avait pas été retenue par sa ceinture. Son cœur cognait dans sa poitrine.

— Un énorme camion, répondit-elle avec bien du mal. Il est sorti de là-bas et n'a même pas ralenti. Il a failli nous écraser.

Le gros camion noir prenait ses distances sur la voie de droite en puisant une succession de clignotements orangés à l'intérieur de la berline.

Secouée, Gracie se laissa retomber au fond de son siège. Le camion accéléra.

— Il a failli nous tuer ! dit Gracie. Et on a raté la sortie parce qu'il occupait toute la voie.

— *Connard !* hurla Danielle à l'adresse des feux arrière du gros semi. T'es qu'un sale connard !

Gracie reprit son souffle et vérifia dans le rétroviseur extérieur qu'aucun monstre d'acier ne fonçait de nouveau sur elles. Elle ne vit qu'une autoroute bien dégagée.

Sans prévenir, Danielle écrasa l'accélérateur.

— Mais qu'est-ce que tu fais ? demanda Gracie.

— Ce connard, je m'en vais le doubler, répondit sa sœur, dents serrées.

18 h 02, mardi 20 novembre

Au passage de l'éclair rouge devant la vitre de sa portière, le Roi Reptile jeta un œil en contrebas et vit la petite Ford Focus donner de la bande sur la voie de dépassement où il l'avait sans le vouloir contrainte à se rabattre. Elle s'engageait dans le virage pour rejoindre le relais mais il était tellement préoccupé par sa propre situation qu'il ne l'avait pas vue arriver. Et dans l'obscurité, à cause de sa position surélevée, il n'avait pas remarqué le chauffeur.

— Regarde où tu vas, dit-il à haute voix.

En s'adressant à lui-même aussi bien qu'au conducteur de la Ford.

Il chassa la voiture de son esprit en se défoulant comme il pouvait sur son siège passager inoccupé qu'il se mit à cogner du poing, à coups répétés, ne s'arrêtant que pour monter les rapports à mesure qu'il prenait de la vitesse.

Il les poussait à fond, sans ménagement. C'était bon de rouler vite, ses quarante tonnes filant sur l'autoroute comme une balle au sortir d'un canon. Les lumières du relais routier s'amenuisaient petit à petit dans ses rétroviseurs.

Ce qui n'empêchait pas pour autant ses extrémités nerveuses de cracher leurs étincelles comme des fils de phase dénudés. L'humiliation ressentie un peu plus tôt dans le parking du relais n'avait en rien étouffé ses besoins, elle les avait juste reportés à plus tard. Et il sentait monter la pression. Tout en roulant, il eut la vision de son crâne qui explosait comme un melon sur ses épaules, éclaboussant l'intérieur de sa cabine de matière grise.

Sur quelques kilomètres, le relief de l'autoroute se résumait à une longue montée de cinq pour cent qu'il avait déjà prise des centaines de fois. La déclivité ralentissait son semi à la vitesse limite et il rétrograda. La longue colline était connue chez les routiers sous le

nom de « libellule » – on se traînait d'un côté et on avait des ailes de l'autre.

Apercevant dans son rétroviseur extérieur une paire de phares, il reconnut la petite Ford rouge qui arrivait à ses basques, celle qu'il avait failli emboutir, mais ne prit pas la peine de surveiller ses arrières. Il remarqua seulement dans son rétro les deux silhouettes à l'intérieur. Pas bien imposantes. Probable que ces deux-là faisaient encore la gueule parce qu'il leur avait coupé la route. Il voulait les laisser derrière lui. Il voulait laisser derrière lui *tout* ce qui était arrivé dans ce relais routier.

Le Peterbilt perdait de la vitesse à grimper le col et la petite voiture gagnait du terrain. En fait, elle était juste sur ses talons, tellement près qu'il parvenait à distinguer les deux visages colorés en rouge par l'éclat de ses feux de position. Des jeunes, des filles. Deux jeunes filles.

Deux jeunes filles qui roulaient dans la nuit sur une portion déserte d'autoroute.

Il secoua la tête et montra les dents quand la Ford s'engagea sur la voie de dépassement. Il était stupide de chercher à le doubler, pensa-t-il. Il garda un œil de côté, en se demandant s'il apercevrait les deux filles à leur approche ou simplement le toit de leur voiture quand elles passeraient. Au fil des années, il avait pu voir toutes sortes de scènes depuis son perchoir quand il regardait à l'intérieur des voitures : des gamins qui conduisaient les jambes repliées à l'indienne en jappant dans leurs téléphones portables, des couples qui baisaient sur la banquette arrière, des dépravés en train de fumer du crack, des hommes qui se masturbaient le pantalon aux cuisses, des femmes qui taillaient des pipes au chauffeur.

Une question lui trottait dans la tête: y avait-il d'autres passagers sur la banquette arrière? Des hommes, des maris ou des petits copains? Peut-être des enfants?

Pour le Roi Reptile, sur l'autoroute, les voitures individuelles, les camionnettes, leurs conducteurs n'existaient que comme une variété de sous-espèce de bas étage, au mieux un agacement, au pire un risque. Ils existaient dans un monde situé bien au-dessous de lui à la fois littéralement et de manière figurée, simples amateurs dans l'univers des transporteurs routiers professionnels. Et ils n'existaient que pour une simple raison : *c'est lui qui leur en laissait le loisir*, tant il lui aurait été facile de les réduire en bouillie, leur faire quitter la route ou les écraser. Tous ces chauffeurs au volant de leurs petites bagnoles

ne se rendaient même pas compte qu'ils vivaient sur le fil du rasoir et qu'en cas de conflit avec un dix-huit-roues, ils étaient perdants.

L'angle était juste comme il fallait et il distinguait bien dans son rétro latéral la conductrice et sa passagère derrière leur pare-brise. Deux filles, non accompagnées. Personne sur la banquette arrière. Des plaques du Colorado immatriculées PLNTDNL, quoi que ça puisse vouloir dire. Donc à des centaines de kilomètres de la maison, avec tout l'État du Wyoming entre lui et ladite maison. La conductrice était plus âgée que sa passagère. Un vrai canon. Visage ovale, grosse bouche pulpeuse.

La passagère était plus jeune et les guirlandes clignotantes orange de son semi se reflétaient dans ses lunettes. Elle ne paraissait pas en âge de posséder son permis de conduire.

Ces filles n'étaient pas de taille... elles n'avaient pas idée à quel point, se dit-il. Caractéristique...

Elles appartenaient à cette génération d'individus contents d'eux qu'il détestait. Au contraire de lui, elles avaient grandi pour devenir stupides, sous une pluie de compliments incessants de la part de tous les adultes qui les connaissaient et leur répétaient à satiété combien elles étaient spéciales et merveilleuses, s'assurant à toute force qu'elles ne perdent jamais un concours ni une compétition et ne leur enseignant que dédain à l'égard des hommes qui gardaient la nation en état de marche, tous ces prolos qui bossaient de longues heures en dégoulinant de sueur... tous ces manuels comme lui. Il en avait d'ailleurs déjà connu une comme ça, plusieurs en fait. Elles appartenaient à une génération de nullardes ignares ayant une très haute estime d'elles-mêmes mais pas une once de respect pour les ouvriers qui s'en étaient sortis à la force du poignet et continuaient de bosser à la dure...

Lorsque la petite berline rouge arriva à trois mètres de son pare-chocs arrière, il braqua violemment à gauche toute et lui coupa le passage, le visage barré d'un large sourire.

Les phares disparurent de ses deux rétroviseurs.

La pensée qui lui traversa l'esprit était la même qu'un peu plus tôt, lorsque la couleuvre de parking s'était approchée de son camion : elles n'avaient pas la moindre idée du genre d'enfer dans lequel elles allaient mettre les pieds.

18 h 09, mardi 20 novembre

Les roues arrière jumelées de la remorque projetèrent un brouillard humide et aveuglant sur le pare-brise et Danielle sentit sa gorge se nouer lorsque l'énorme semi fit une embardée pour se rabattre dans leur couloir de circulation. Le monstre était si proche que Gracie entrevit au passage le détail de son bas-ventre: de longues tiges métalliques et des durites luisantes, des chaînes à neige suspendues et des coudes d'acier.

Elle sentit la Ford ralentir. Elle ne voyait rien hormis les ondulations rouges des feux arrière au travers de la brume qui voilait le pare-brise et elle avait l'impression que sa sœur allait s'engager sous l'arrière de la remorque.

— Mets tes essuie-glaces ! lui hurla-t-elle.

— Ça y est !

— Ralentis !

— Et on fait quoi, à ton avis ?

Gracie se rendit effectivement compte que c'était la vérité : les feux rouges qui emplissaient le pare-brise s'éloignaient. Danielle avait enclenché les essuie-glaces à leur vitesse maxi et le champ de vision s'éclaircit. L'énorme semi les précédait de quatre cents mètres, une distance suffisante pour que ses roues jumelles n'envoient plus de projections.

— Il l'a fait exprès ! fulmina Danielle.

— Je crois bien que tu as raison, confirma sa cadette, complètement déroutée à cette idée.

Juste avant que le poids lourd ne change de cap sans prévenir pour leur couper la route, elle avait aperçu le visage du chauffeur dans son rétro. Gras et blanc, une tête carrée, des cheveux ondulés de couleur claire et des yeux trop rapprochés. Mais elle ne l'avait pas vu assez

longtemps pour pouvoir l'identifier si on le lui demandait.

— Il l'a fait exprès, répéta Danielle, l'air sidéré. Il aurait pu nous tuer.

— *Une seconde fois*, dit Gracie.

— Quel connard.

Gracie confirma d'un hochement de tête.

— Tu crois qu'il ne nous avait pas vues tout à l'heure ? Peut-être qu'il était en train de texter ou de parler au téléphone ou quelque chose ?

— Je ne sais pas.

— Quel sale *con*.

La pente de la côte était plus raide, les obligeant à accélérer pour retrouver la vitesse autorisée.

Le camion lui aussi ralentit. Toujours *sur* la voie de gauche.

— Je vais retenter le coup, dit Danielle en écrasant l'accélérateur.

— Non, Danielle ! Ne fais pas ça !

— Quoi ? répondit sa sœur. Tu as envie de suivre ce taré jusqu'à Helena ? Je veux me débarrasser de ce connard une bonne fois pour toutes.

Et sur ces mots, la Ford regagna une nouvelle fois le terrain perdu sur le poids lourd.

Gracie s'enfonça au creux de son siège et essaya de dire une prière pour sa sœur et elle. Mais elle manquait de pratique et ne parvenait pas à se concentrer. Elles étaient presque arrivées au niveau du train arrière du camion proprement dit, la porte de la cabine était visible. La Ford était au maximum de sa vitesse dans la montée mais le bahut non plus ne pouvait pas avancer plus vite. Grade savait que si le chauffeur décidait encore de se rabattre sur leur voie, il les éjecterait de la route. Elle pouvait juste souhaiter – et prier – que Danielle parvienne à le dépasser avant qu'il ne change de file.

Elle tourna la tête et suivit leur progression. Sa sœur, courbée sur son volant, fixait la chaussée droit devant elle, une expression de folle détermination sur son visage résolu. Par sa vitre, sous les lueurs orangées qui couraient sur le verre comme une guirlande qu'on y aurait enfilée, elle vit passer un premier train de roues, puis un second. Puis les pneus de la cabine et la portière. Celle-ci portait une inscription en caractères « Frontier », trop haute pour qu'elle pût la lire en entier. Un nom en cursive qu'elle ne réussit pas à distinguer, et

les mots, *Livingston, Montana*. Elle se retourna pour se concentrer sur la chaussée, sur la bande blanche à l'extrême gauche de la voie de gauche, qu'elle surveilla de près afin que le brouillard de gouttelettes projeté par les roues ne lui fasse pas perdre son repère. Elle ne savait pas si Danielle distinguait bien la route. Elles avaient pratiquement dépassé le semi-remorque.

Gracie bondit sur son siège quand un vent froid et mouillé se mit à hurler dans l'intérieur de la Ford.

— Mais qu'est-ce que tu fais ? cria-t-elle à sa sœur.

En périphérie de sa vision, elle la vit se pencher à sa vitre, le buste sorti, le bras gauche tendu. La portière du camion lui parut immobile, sans perdre ni gagner le moindre terrain.

— Loser ! hurla Danielle en levant son majeur bien raide dans la nuit. Putain de sale con de loser !

— Arrête ! hurla Gracie. Rassieds-toi et fonce !

— Loser ! Connard !

— Danielle !

Un sourire satisfait sur le visage, sa sœur rentra son bras et écrasa le champignon. Les énormes phares battirent en retraite dans le rétroviseur à mesure qu'elles se rapprochaient du sommet de la côte et Danielle appuya sur le bouton du lève-vitre électrique. Sa fenêtre se referma.

— Ha ! fit Danielle. Je lui ai dit ce que je pensais.

— Il a pu te voir ?

— Je crois, répondit sa sœur aînée. Je l'ai vu qui se penchait pour me regarder. J'ai juste aperçu le haut de son front. Il a un front de loser.

— T'es complètement givrée, dit Gracie avec le plus grand sérieux. Pourquoi tu lui as hurlé dessus ? Pourquoi tu ne t'es pas contentée de le doubler ?

— Pour qu'il s'en sorte comme une fleur ? rétorqua Danielle. Putain, hors de question. Il a eu de la chance qu'on n'ait pas appelé les flics.

Gracie resta immobile le temps de reprendre sa respiration.

— S'il te plaît, tu veux bien cesser de parler comme un camionneur ? dit-elle.

18 h 12, mardi 20 novembre

Le Roi Reptile ne parvenait pas à oublier le corps à l'arrière de la cabine. Lorsqu'il avait donné son coup de volant, ce foutu cadavre avait dégringolé de sa couchette pour atterrir dans son dos avec un bruit sourd et il le contemplait gisant sur le plancher – ses yeux sombres et vides toujours visibles au travers de plusieurs couches de bâche plastique transparente – quand la Ford l'avait doublé. Surpris, il avait relevé la tête et aperçu la voiture parallèle à sa cabine avant de tendre le cou et y regarder de plus près...

C'étaient bien elles, elles étaient là, les deux morveuses dans leur petite berline rouge. Juste en dessous de sa portière. À ce stade, elles avaient gagné trop de terrain sur lui pour qu'il se serve de sa remorque comme d'une matraque et les éjecte de la route sans problème. Mais la Ford ne poursuivait pas sur sa lancée et restait obstinément au niveau de la vitre passager. Curieux, il se tordit latéralement sur son siège pour détailler les deux occupantes.

La minette canon au volant avait passé la tête à la portière, le visage furieux et grimaçant et lui hurlait dessus à pleins poumons. *Putain de sale con de loser*, réussit-il à entendre.

Loser.

Un mot qu'il reçut comme une gifle en pleine figure.

Mais à cause de la côte trop raide et de son chargement qui l'empêchait d'avancer plus vite, la Ford le laissa sur place et s'éloigna. Dans la montée, il ne pouvait pas pousser son semi pour la rattraper.

Il gueula comme un enragé en la voyant le dépasser et prendre de la distance avant qu'elle ne franchisse le sommet et disparaisse sur l'autre versant.

Il franchit le col à son tour et contempla le paysage parfaitement dégagé jusqu'à l'horizon. À plus d'un kilomètre droit devant, il distingua les minuscules feux de la Ford. Aussi loin que son regard pouvait porter, dans les deux sens, c'était la seule voiture visible.

Dans moins de quinze kilomètres, il arriverait au barrage installé par la Patrouille des autoroutes du Montana et là, il les rattraperait, sans coup férir. Il se monta tout un scénario dans lequel il les éjectait toutes les deux de leur voiture avant de les mettre en pièces à mains nues.

Avant qu'un calme glacé tranchant comme un rasoir ne l'envahisse tout entier. Il connaissait, il l'avait déjà éprouvé, à bien des reprises par le passé. Chaque fois qu'il pistait une proie de près.

Le Roi Reptile glissa la main dans sa combinaison, sortit son portable et pianota le numéro abrégé de son partenaire.

— Je serai là ce soir, dit-il.

— Tu as un chargement ?

— Négatif.

Silence. Un silence furieux, lourd de déception. Puis il ajouta :

— Tu te souviens de ce que tu m'as dit un jour ? La situation qui te ferait plaisir ? Tu sais de quoi je parle.

Un temps pour rien avant que son partenaire ne réponde :

— Sans déconner ? Ça va se faire ?

— Peut-être, peut-être pas.

— Mais c'est faisable, c'est bien ce que tu me dis ?

— Possible que l'occasion se présente, dit-il. Mais tant que ce n'est pas dans la poche, je ne peux rien garantir.

En songeant : elles pourraient se garer pour se relayer au volant. Elles pourraient sortir à une aire de repos. Elles pourraient même s'arrêter et simplement se dégourdir les jambes, marcher un peu pour rester éveillées, regarder quelque chose. Il avait ses chances tant que ce ne serait pas un lieu public, comme une station-service ou une boutique de relais...

— Quel genre, l'occasion ? demanda son partenaire, excité à cette perspective.

— Peut-être un double chargement.

— Tu plaisantes ? fit l'autre d'une voix plus forte.

— Nan. Prépare tout ce qu'il faut pour la réception.

— Bon Dieu, je suis occupé, là.

— Une cargaison de frais, ajouta le Roi Reptile. Fraîcheur garantie. Une *double* cargaison. On ne va pas la laisser se gâter.

Son partenaire gémit. Un son un peu déconcertant, même aux oreilles du Roi Reptile.

— Peut-être pas avant deux heures, dit-il.

— Ça devrait marcher.

— Tu aurais dû me prévenir plus tôt. Là je suis coincé.

— Trois heures. Double cargaison possible, répondit le Roi Reptile.
La viande la plus fraîche que t'aies jamais vue.

— Enfer et damnation.

— Tu l'as dit.

— Ne déconne pas sur ce coup. S'il te plaît ne déconne pas.

— Va te faire foutre, répondit le Roi Reptile.

Il referma le clapet de son portable en pensant qu'il aurait peut-être mieux fait de se taire tant qu'il n'avait pas sa double cargaison bien à l'abri.

Car si jamais le projet tombait à l'eau, il n'aurait pas fini d'en entendre parler.

18 h 31, mardi 20 novembre

Cassie était passée chez elle juste le temps de nourrir son chien, de dire bonjour à sa mère et à son fils Ben, quatre ans, et de quitter son uniforme pour se changer. Pendant qu'elle enfilait un jean en s'attardant – ce qui n'était pas dans ses habitudes – un temps infini devant sa penderie avant de se décider pour une chemise Henley à manches longues et un gilet en daim, elle essaya de joindre Cody sur son portable. Pas de réponse. Elle songea à l'appeler chez lui avant de décider de n'en rien faire. Jenny, son ex-épouse, était récemment revenue vivre avec lui. Si c'était elle qui décrochait sans savoir ce qui s'était passé ce jour-là, Cassie ne voulait pas être la porteuse de mauvaise nouvelle. Et si elle était déjà au courant, elle n'avait aucune envie d'entendre ce qu'elle-même en pensait. Elle n'avait rencontré Jenny qu'une fois et gardait en mémoire l'image d'une femme intelligente, séduisante et très volontaire. Au point que ce jour-là, Cody était remonté dans son estime.

Mais elle ignorait le jugement que Jenny avait porté sur elle – la jeune mère célibataire devenue la nouvelle partenaire de son ex-mari. Et désormais, celle qui avait fait en sorte qu'il soit viré de la police.

Elle enfila donc sa parka, dit à sa mère et à son fils qu'elle serait de retour très vite et partit à la recherche de Cody. Elle avait besoin de s'expliquer, de justifier ses actions et de lui faire comprendre qu'il n'y avait rien de personnel dans ce qu'elle avait fait. Mais elle avait peur. Cody pouvait se montrer intimidant et avait un caractère explosif. Il pourrait lui rentrer dans le lard, même si elle pensait qu'elle l'avait bien cherché.

Au volant de sa Honda, elle passa devant la maison de son partenaire. Son vieux pick-up n'était pas là.

Elle repéra le camion à plateau là où elle espérait ne jamais le trouver: devant le Jester's Bar sur North Rodney, en centre-ville. Elle gara sa Honda Civic à un bloc de là, descendit et prit une profonde inspiration d'air chiche et glacé. Elle fourra les mains dans ses poches, les ressortit aussi vite et se mit à lisser à gestes nerveux le devant de sa parka. Un lampadaire grésillait au-dessus de sa tête entre les branches dénudées des arbres, projetant une lumière froide bleutée sur le trottoir défoncé.

Jester's, un vieux bar à l'ancienne comme on n'en faisait plus, était situé au coin d'un immeuble historique en pierre, complètement décati, face au bâtiment en brique sur le trottoir opposé qui abritait le bureau du coroner, comté de Lewis et Clark. Elle n'y avait jamais mis les pieds – elle ne buvait guère et la présence de son fils l'empêchait de passer ses soirées en ville – mais elle savait ce qui s'en racontait. Il arrivait fréquemment que les flics du cru y soient envoyés à l'heure de la fermeture. On ne pouvait pas y manger, on n'y trouvait pas non plus de grands écrans télé et les clients étaient du genre peu commode. Depuis la rue, l'établissement apparaissait aussi accueillant qu'une prison, à l'exception des enseignes au néon vantant les marques de bière Ranier et Pabst qui emplissaient les fenêtres carrées. Trois Harley était garées devant l'entrée, prêtes à reprendre la route, leurs roues avant basculées sur le côté.

Elle s'arrêta devant la porte. L'odeur de cigarette était perceptible et en entendant les cliquetis des boules de billard, elle faillit faire demi-tour pour regagner sa voiture. Au lieu de quoi, elle sera les dents, se raidit et poussa le battant, accueillie par une bouffée de fumée odorante, des relents de bière éventée et Lynyrd Skynyrd sur le juke-box.

L'intérieur sombre éclairé au petit bonheur lui parut à peu près aussi chaleureux qu'un petit entrepôt délabré. Des photos étaient punaisées aux murs, des noms gravés dans les lambris en pin. Les saletés au sol crissaient sous les semelles.

Toutes les têtes se tournèrent à l'unisson dans sa direction : les trois motards à la table près du comptoir, deux tatoués penchés sur le feutre vert du billard, un cow-boy émacié qui sortait des toilettes en remontant la braguette de son Wrangler, le barman au visage grêlé coiffé en catogan en train d'écraser sa clope, et la vieille peau aux cheveux teints en roux moulée dans un tee-shirt noir sur son tabouret au comptoir.

Au fond de la salle, dans un coin dos au mur, les traits marqués par l'éclat jaunâtre de la suspension éclairant une table de billard, Cody Hoyt était assis lui aussi, sur un tabouret devant une table haute, les mains sur le plateau de part et d'autre d'un cendrier fumant. Près de

son coude trônait un grand verre, un seul, à moitié rempli d'un liquide transparent. Son regard aux paupières en berne se vrilla sur elle.

Elle le salua de la tête, fit trois pas dans sa direction et hésita. Pas le moindre signe de sa part pour l'inciter à le rejoindre. Mal à l'aise, elle piqua un fard, regarda alentour. Un des motards lui fit un clin d'œil. La vieille peau lâcha un caquètement ponctué par un raclement de gorge brutal chargé de mucosités.

Elle revint sur son ancien partenaire, s'approcha et se planta devant lui. En périphérie de sa vision, elle put constater que les joueurs de billard se dépêchaient de ranger leurs queues au râtelier pour se diriger vers la porte du fond alors même que leur partie n'était pas terminée.

— Je peux me joindre à toi ? lui demanda-t-elle d'un filet de voix si faible qu'elle en eut honte.

Cody ne dit pas oui, il ne dit pas non. Il se contenta de la fusiller des yeux.

— Je voudrais te parler, si ça ne te dérange pas, dit-elle d'une voix douce. À propos de ce qui s'est passé.

Il lâcha une brusque bouffée de fumée par les narines, sans répondre.

— Cody, reprit-elle en essayant de soutenir son regard sans détourner la tête, ce qui n'était pas facile. Ce coup monté n'a jamais été de mon fait. Ça n'a jamais été dans mes intentions. Je me sens très mal à propos de ce qui est arrivé. Le shérif Tubman...

À la mention du nom du shérif, un rictus terrifiant barra le visage de Cody et Cassie se changea en statue. Elle avait oublié à quel point il pouvait avoir l'air méchant.

— ... vous prenez ? entendit-elle derrière son épaule. Soulagée, elle tourna la tête. Petit et sec comme un coup de trique, le barman au catogan se tenait derrière elle avec, à son flanc, un poignard Bowie sous étui, un étui aussi long que sa cuisse.

— Quoi ? lui demanda-t-elle.

— J'ai dit, vous prenez ?

Elle hésita.

— Peut-être un verre de vin, dit-elle.

— Rouge ou genre rouge ? s'enquit le barman, avec un sourire sans chaleur.

— Rouge, répondit-elle sans chercher à en savoir plus.

Il acquiesça et se tourna vers Cody.

— Vous allez le boire cette fois ?

Elle ne comprit pas immédiatement. Puis lui vint la vision d'un Cody commandant de l'alcool et fixant son verre avant de le renvoyer sans y avoir touché. Elle se demanda combien de fois il avait fait ça avant qu'elle n'arrive et cette simple pensée lui fit comme un coup de poignard au cœur.

Cody hocha discrètement la tête. Mais le barman ne bougea pas pour autant et finit par dire :

— Est-ce que vous avez l'intention de rester là longtemps tous les deux ?

Cassie fronça le sourcil, sans trop comprendre.

D'un geste du menton, le barman montra l'endroit où s'étaient tenus les joueurs de billard qui venaient de vider les lieux au plus vite.

— Écoutez, dit-il en baissant la voix pour qu'ils soient seuls à l'entendre. Nous avons des habitués qui restent ici jusqu'à la fermeture. Ils aiment bien relâcher la pression et passer un bon moment, vous comprenez ? S'en jeter quelques-uns derrière la cravate ? C'est pas habituel de voir deux flics du comté dans cette salle, vous comprenez ?

— Nous ne sommes pas de service, dit-elle.

— Et pourtant, on vous renifle de loin, dit le barman. Sans vouloir vous offenser.

Elle se sentit rougir une nouvelle fois. Cody s'éclaircit la gorge et se redressa sur son tabouret en entrouvrant son blouson pour bien montrer son Sig Sauer .40 dans son holster.

— Apporte-nous nos verres, espèce de fouine à la gueule béante, dit-il au barman. Et continue à servir si nous en voulons d'autres. Nous sommes deux mais un seul d'entre nous n'est pas de service. L'autre, c'est juste un homme en colère avec une arme qui pourrait t'exploser le cœur en morceaux avant que tu aies eu le temps de dégainer ce poignard.

Et crois-moi, j'ai une putain d'envie de descendre quelqu'un. Est-ce que je me fais bien comprendre ?

Bouche bée, les yeux comme des billes, le barman s'attarda quelques secondes encore, hocha la tête et regagna timidement son comptoir.

— Jamais je n'aurais été capable de faire ça, dit Cassie en s'installant sur un tabouret avant de se pencher sur la table vers Cody. S'il te plaît, dit-elle tristement, dis-moi que tu ne bois pas.

— Pas encore, répondit Cody. Mais peut-être que je m'y prépare tout doucement. C'est de l'eau de Seltz, dit-il en faisant tinter le bord de son verre d'une pichenette. Avec un goût de... fin du monde telle

que je me l'imagine.

Avant d'ajouter, en grondant comme un furieux :

— Et tu peux remercier le ciel d'être une nana. Sinon, je t'aurais virée d'ici à coups de pied au cul dans la seconde où tu as franchi cette porte.

Des récits sur l'infâme Cody Hoyt, elle en avait entendu son comptant avant même de quitter l'académie, son diplôme en poche. Au sein des forces de l'ordre et dans tout l'État, il était une présence polarisante. Dans les rangs de la police, certains le détestaient, d'autres clignaient de l'œil à la mention de son nom. Personne, semblait-il, ne restait indifférent.

Cody avait grandi à Helena Est, descendant d'une lignée de Hoyt tous connus comme des petits Blancs pauvres vivant en marge de la loi. Les Hoyt étaient braconniers, voleurs de bétail, escrocs au petit pied et arnaqueurs. Il s'était trouvé que Cody avait choisi la loi et l'ordre, et gravi les échelons dans divers services de police y compris ceux du comté, dans le Montana comme dans le Wyoming, avant de finir chef enquêteur de la Criminelle dans les rangs de la police métropolitaine de Denver. Son dossier d'arrestations était remarquable mais à mesure que sa réputation grandissait, les rumeurs enflaient à l'unisson. Non seulement il coupait toujours au plus court sans respecter les procédures, prétendaient les mauvaises langues au sein de la police (et les avocats de la défense), mais il inventait de nouvelles procédures pour mieux les enfreindre. Son travail d'enquêteur avait eu beau se conclure sur une fusillade, il avait également permis d'éliminer un pédophile en série mais ses méthodes – y compris l'arrivée de son oncle Jeter brandissant un fusil de chasse calibre .10 – lui avaient valu d'être chassé de la police.

Vu sa réputation, la plupart des représentants de la loi du Montana furent surpris quand il réussit à trouver un poste d'enquêteur criminel dans les services du shérif, comté de Lewis et Clark. Les récits de ses beuveries rivalisaient avec des histoires d'intimidation de témoins, de brutalité, de pollution de scènes de crime. Mais une fois encore, ses résultats suscitaient l'admiration. Deux ans auparavant – après sa suspension pour avoir tiré sur le coroner du comté, un épisode classé ultérieurement sans suite comme simple accident –, Cody en était arrivé à la conclusion qu'un meurtrier en série responsable de la mort de son parrain des Alcooliques anonymes faisait partie d'une randonnée équestre de plusieurs jours dans les territoires sauvages du parc de Yellowstone. En même temps que son fils Justin qui à l'époque ne vivait pas avec lui.

Sans autorisation ni renforts, Cody avait recruté un vieux guide de la région et était parti comme un fou furieux pour le Yellowstone. Au bout du compte, les cadavres s'étaient accumulés et deux énormes conspirations criminelles avaient été mises au grand jour, dont l'une concernait directement les services de police du comté. Cody s'était réconcilié avec son fils et avait convaincu son ex-femme de venir vivre dans le Montana. Plutôt que de poursuivre son subordonné en justice, Tubman – sous la pression – lui avait apporté son soutien. En attendant son heure pour appuyer sur la détente.

Cassie se rendait maintenant compte que c'était elle qui avait pointé l'arme.

Une fois leurs boissons servies – un gobelet en plastique de merlot bon marché pour Cassie et un verre ambré accompagné d'une pinte de bière pour Cody –, Cassie proposa sa carte de crédit au barman.

— Liquide uniquement, lui dit ce dernier, en restant cette fois sur son quant-à-soi.

Elle fouilla dans son sac et tendit son unique billet de vingt dollars. Il retourna au bar chercher la monnaie.

— Ouvre une ardoise, s'écria Cody dans son dos.

Le barman acquiesça d'un signe de tête.

— Est-ce qu'on peut parler ? demanda Cassie à Cody d'un ton pressant. Ou dois-je me contenter de rentrer à la maison ? Pour moi, ça n'a rien de drôle d'être ici, tu sais. Je suis au courant en ce qui te concerne, précisa-t-elle en montrant les deux verres sur la table. Je sais que tu es sobre depuis trois ans. Je sais que c'est la raison pour laquelle ta femme et ton fils sont venus habiter chez toi. Quand on m'a engagée, tout le monde dans le service m'a prévenue à ton sujet. Ta façon de débarquer ivre au matin, les insultes crachées à la figure de tous ceux qui croisaient ton chemin. Les entorses que tu faisais au règlement chaque fois que l'envie t'en prenait. Mais j'ai également entendu dire que tu étais le meilleur enquêteur du coin et que tu ne touchais plus à l'alcool. Je voulais apprendre à ton côté. Je voulais travailler avec le meilleur.

— Si tu tenais tant que ça à travailler avec le meilleur, dit-il, pourquoi es-tu venue fouiner dans mon dos pour foutre ma carrière en l'air ? Hein ?

Elle n'était pas sûre de bien savoir répondre, sauf pour dire que c'était Tubman qui lui avait ordonné de le filer. Et elle n'était pas vraiment en position de refuser...

— Conneries, la coupa Cody. Tu aurais pu trouver dix manières de

résoudre le problème si tu avais eu... un peu de *couilles*. À te voir si pleine d'énergie et d'enthousiasme, je peux comprendre que tu tiennes à faire plaisir. Mais tu es encore jeunette, tu n'en as pas vu suffisamment. Tu ne sais pas comment fonctionne le système.

Elle goûta son vin. Une horreur. Elle en but une gorgée.

— Qu'est-ce que j'aurais pu faire ? lui demanda-t-elle. Il m'avait donné un ordre.

Cody leva les yeux au plafond d'un air dégoûté.

— Quoi ? dit-elle.

Son horrible rictus rivé sur elle, il tendit une main et se mit à compter sur ses doigts de l'autre.

— Un, tu aurais pu dire que tu m'avais perdu quand je suis sorti de la ville. Deux, tu aurais pu accidentellement effacer les clichés après les avoir pris. Trois – il fit en sorte qu'elle voie bien son majeur tendu pointé sur elle –, tu aurais pu dire à Tubman d'aller se faire foutre et d'envoyer quelqu'un d'autre, parce qu'on ne balance pas un partenaire. Quatre, tu aurais pu te défiler à la dernière minute, en expliquant que ton fils était malade ou que ta mère était tombée et s'était cassé le col du fémur. N'importe quelle excuse à la con qui aurait tenu la route. Et cinq, nous aurions pu travailler ensemble de manière à coincer notre méchant malgré tout, ce qui, jusqu'à plus ample informé, est très précisément ce que je croyais que nous étions censés faire.

Elle se mordit la langue en voyant qu'il n'en avait pas terminé.

— Sur combien d'affaires de meurtres as-tu travaillé ? lui demanda-t-il.

— Tu sais très bien, dit-elle.

— C'est exact : aucune. Combien de crimes majeurs ? Même réponse, zéro. Mais tu es allée à l'académie de police et dès ta sortie, tu as été engagée et promue presque immédiatement, en grillant au passage les chances des collègues qui travaillent dans le service depuis des années. Donc j'imagine que tu dois tout savoir, finalement.

— Je ne sais pas tout, répondit-elle avec colère, et tu ne me verras jamais agir en prétendant le contraire. J'aurais pu être l'équipière de Markey, de Stegner ou de Curley, mais je me suis battue pour travailler avec toi. Et tu sais pourquoi ?

Parce que j'ai entendu dire que tu étais le meilleur. Que tu étais acharné comme un bulldog et que tu ne buvais plus.

Le visage de Cody s'empourpra et ses yeux jaillirent de ses orbites. On aurait dit qu'il était sur le point d'exploser. Elle se détourna aussi vite tant elle percevait de violence dans l'intensité de son regard

furieux. Mais il la prit par surprise quand il souffla par le nez avant de rire doucement en secouant la tête, l'air de s'intéresser soudain bien plus à sa dose de whisky et à son verre de bière toujours intacts qu'à la confession de son équipière.

Après un long temps de silence, il reprit :

— Je sais que c'était Tubman et que tu n'es pas suffisamment aguerrie pour t'opposer à lui, en plus de quoi tu lui dois ton poste. Il s'est servi de toi, et tu n'as pas protesté. Tu as laissé faire.

— Je sais. J'ai honte de moi.

— Vraiment ?

— C'est pour ça que je suis ici.

Il plongea le regard dans les yeux de Cassie qui fut surprise de le voir aussi tendre.

— Cassie, tu vas finir par comprendre que c'est nous contre le monde. Nous faisons tout notre foutu possible pour mettre à l'ombre des dégénérés et des raclures de bidet et empêcher qu'ils fassent du mal aux innocents, mais toutes les forces à l'œuvre là-dehors sont de connivence avec un seul objectif, nous voir échouer. Des procureurs du comté qui refusent de poursuivre un suspect si le résultat n'est pas assuré d'avance, des juges qui cherchent à réinventer la loi au lieu de faire respecter celle qui existe, des avocats de la défense qui s'efforcent à tout crin de démontrer au public que nous ne sommes que de foutus incapables, et des jurys qui veulent se venger de l'autorité. Conclusion : quand nous avons établi qu'un individu est coupable comme le péché, parfois, nous sommes contraints de manipuler un peu les cartes. Tu comprends ce que je suis en train de te dire ?

Elle fit non de la tête, à la fois effrayée et un peu excitée à l'idée d'entendre ce qui allait suivre.

— Quelqu'un se doit de défendre les innocents, dit-il. Ils ont besoin d'un ange des ténèbres. Car contre eux aussi, le jeu est faussé. Tous ces bons citoyens ne demandent qu'une chose : pouvoir élever leurs familles, partir travailler, aller à l'église et être le plus discrets possible. Ils n'en ont rien à foutre des magouilles électorales du comté, du politiquement correct, du candidat au poste de shérif, pas plus que du putain de programme d'égalité des sexes que ledit shérif veut appliquer. Ces gens veulent une seule chose, vivre leur vie. Quelqu'un doit s'avancer et les protéger, tu sais ? Et tu connais quelqu'un de plus méchant que moi pour s'opposer aux raclures ?

« Écoute, c'est bien B. G. le coupable. Lui et Tokely sont tous les deux des pousseurs d'herbe à grande échelle qui se battent pour leurs parts de marché. Je connais ces mecs parce que j'ai grandi avec eux.

Je suis allé en classe avec B. G. et c'est un merdaillon en devenir depuis le jour de sa naissance. B. G. est allé chez Tokely sous un prétexte quelconque et l'a abattu avec sa propre arme pour que ça ressemble à un suicide. Il a assassiné un homme et c'est un acte auquel nous sommes censés nous opposer. Et j'en ai rien à foutre de Tokely, au demeurant. C'est un dégénéré lui aussi, de la même engeance que B. G. Mais si nous laissons B. G. libre d'arpenter les rues à sa guise, imagine un peu où ça va nous mener. Nous lui donnons le feu vert pour qu'il continue à tabasser son épouse et ses gamins des années durant, sachant que sa famille ne se retournera jamais contre lui parce qu'il les tient tous sous sa coupe. Le pire de tout, c'est que nous lui aurons montré qu'il peut nous battre. Et donc, la prochaine fois qu'il s'offrira une planante, c'est peut-être un innocent qui paiera les pots cassés. Ce sera peut-être ta mère, ou ton gamin, ou mon fils. B. G. est une ordure de la plus belle eau. Malgré toutes ses saloperies, il y a des années qu'il s'en sort comme une fleur. C'est une merde d'humain et tout ce que je veux, c'est tirer la chasse sur cet étron.

Elle tressaillit quand il passa soudain la main dans son dos mais au lieu de sortir son arme, il plaqua son portefeuille sur la table et l'ouvrit.

— Je te présente Justin, dit-il en plantant le doigt sur la photo d'un ado baraqué et souriant en tenue de footballeur. C'est juste un gamin super. Il est intelligent, il est gentil. Il a une capacité à l'empathie qui me laisse sans voix et je me demande bien d'où elle lui vient. Je n'arrive toujours pas à croire qu'il s'agit de mon fils, parce que tout le mauvais sang des Hoyt a dû, d'une certaine façon, arriver à son terme avec moi. Mais je regarde ce gamin, Cassie, et je me dis que je ne le laisserai jamais souffrir à cause d'une raclure comme B. G. Et donc, B. G. doit être éliminé, c'est aussi simple que ça.

Elle releva la tête et fut surprise une fois encore par la douceur des yeux qui lui faisaient face.

— Tout ce que je faisais dans ce chalet, reprit Cody, se limitait à répandre quelques miettes susceptibles de nous conduire à d'autres preuves. Maintenant que les gens du labo sont motivés, ils vont trouver des indices supplémentaires qui placeront B. G. au domicile de Tokely. Lorsqu'ils en auront suffisamment pour l'arrêter, il est bien possible que nous n'ayons même plus besoin des déchets que j'ai collés dans sa poubelle. Je me suis simplement contenté de faire porter le chapeau à B. G. – mais ça a suffi pour que tout le monde regarde dans sa direction. C'est tout ce que je voulais, le mettre sous le feu du projecteur. Parfois, c'est ainsi que tu dois travailler pour faire en sorte que les vraies ordures finissent en prison.

— Mais d'un point de vue éthique, c'est indéfendable, dit-elle.

Il rigola.

— Absolument. C'est bien pourquoi j'ai fait ça tout seul, comme un grand, car je ne voulais pas t'impliquer là-dedans. Tu as encore une éthique... à ce que tu penses.

— Je ne voulais pas croire que tu irais jusqu'à faire une chose pareille, répondit-elle. J'avais le sentiment qu'en te filant, je parviendrais à prouver à Tubman que tu avais les mains propres.

— Un sentiment malvenu, dit Cody. Toi, dit-il en pointant son doigt sur elle, tu as permis qu'on se serve de toi et tu t'es laissé faire. Tu as été son instrument pour m'atteindre. Et tu n'as pas protesté jusqu'au moment où tu as compris ce que tu avais accompli. Alors et maintenant ? Pourquoi es-tu ici ? Pour que je te donne l'absolution ? Tu veux que je te tapote la tête en te disant que tu es une brave petite ? Tu veux que je te dise merci pour m'avoir sauvé de moi-même ? C'est ça que tu cherches ?

Elle secoua la tête.

— Le problème, avec les gens de ton âge, poursuivit-il, c'est que vous n'avez jamais compris la différence entre penser et ressentir, et à tes yeux, le sentiment est plus important alors que c'est une connerie. Tu avais le *sentiment* de bien faire, donc tu l'as fait. Tu avais le *sentiment* que ce n'était pas vraiment un problème d'entuber ton équipier parce que ton chef t'en avait donné l'ordre. Tu avais le *sentiment* que tout ce qu'il te restait à faire se limitait à venir ici ce soir et je verrais alors combien tes sentiments si essentiels à ton bien-être étaient sincères et je dirais : « C'est okay, Cassie. L'intention était bonne. Tout est pardonné, Cassie. »

Elle eut l'impression de recevoir une succession de gifles en pleine figure et essaya de cligner des paupières à plusieurs reprises pour en chasser les larmes prêtes à jaillir.

— Eh bien, dit Cody en tendant la main vers le bourbon pour la retirer aussi vite comme si le verre venait de le piquer, tu n'es pas pardonnée. Et j'ai moi le *sentiment* que je vais me bourrer la gueule ce soir. Ça te dirait de te joindre à moi ?

— Non, répondit-elle.

— En ce cas, au revoir, et ne laisse pas la porte se rabattre sur ton cul en sortant.

— Je t'en prie, Cody. Ne fais pas ça. Ne te fais pas de mal. Pense à Jenny, à Justin, à tout ce que tu as bâti.

— C'est fini pour moi, dit-il. Je l'ai eue plutôt belle mais j'arrive au bout de la piste. Quand je me suis fait virer de Denver, je me suis dit que je ne retrouverais plus jamais de poste dans les forces de l'ordre. La seule raison qui explique pourquoi j'ai atterri ici, l'endroit où j'ai

grandi, c'est que Tubman était convaincu que je connaissais ses petits secrets. Aujourd'hui, ce qu'il a sur moi est bien pire. Et il fera en sorte que je ne travaille plus jamais dans la police du Montana ou d'ailleurs.

Sur ces mots, il vida cul sec son petit verre de bourbon et le fit suivre d'une moitié de pinte de bière. Avec horreur et fascination, elle voyait son regard s'éclaircir et un sourire dément étirer ses lèvres.

— Nom de Dieu, dit-il, qu'est-ce que c'est bon. Ça m'a manqué. Et j'en veux un autre.

— Cody...

Il ne l'écouta pas et commanda la même chose. Puis, haussant les sourcils, il lui dit :

— Tu restes ou tu pars, je m'en fiche. Mais si tu restes, ça risque de devenir méchant.

Elle le regarda sécher sa bière juste à temps pour la nouvelle tournée et vit un second gobelet de vin apparaître sur la table. Cody en revanche n'attendit pas : il saisit le verre de bourbon à même la main du barman et le vida d'un trait.

— Continue sur ta lancée, lui commanda-t-il.

Il se retourna vers Cassie.

— Ne te méprends pas, j'admire ton cran de venir ici ce soir. Mais j'ai une question à te poser.

— Laquelle ?

— Qui va protéger tous ces gens désormais ? Toi ? ajouta-t-il d'un air incrédule.

Sentant son visage s'empourprer encore une fois, elle but une petite gorgée de vin pour se donner une contenance.

— Cody, dit-elle en posant la main sur son bras, une main qu'il contempla d'un air soupçonneux. Qu'est-ce que tu as sur Tubman ?

Il se figea une seconde avant que son rictus malfaisant, qu'elle adorait et haïssait tout à la fois, ne s'étire lentement et barre son visage.

18 h 32, mardi 20 novembre

Le temps leur parut beaucoup plus long mais il avait suffi de quelques minutes pour que les phares du semi-remorque noir perdent du terrain et s'éloignent. En arrivant au sommet du col, Danielle resta accélérateur au plancher, se préparant à plonger dans la descente. Au cours de leur périple vers le nord, toute la journée durant, elles avaient suffisamment joué au yo-yo avec les poids lourds pour que Gracie ne proteste pas en voyant sa sœur refuser de lever le pied et risquer de se faire rejoindre par le bahut noir emporté par sa masse et son élan.

Gracie avait mal au ventre, encore toute retournée d'avoir entrevu la grille de la calandre aussi près de leur voiture. Et que sa sœur ait hurlé des insultes au chauffeur en le dépassant l'avait bouleversée à un point qu'elle n'aurait su expliquer.

Elle la détestait, c'est elle qui les avait collées dans cette galère et elle se détestait plus encore pour l'avoir laissée faire. Voitures, camions et grandes autoroutes désertes la nuit n'avaient rien d'une partie de plaisir, c'était du *sérieux*. Pour deux adolescentes, monstres d'acier et vitesse, asphalte et intempéries étaient autant d'obstacles à franchir. C'était le monde de la vraie vie et Gracie n'était pas sûre de l'apprécier. Danielle en revanche semblait ne rien remarquer tant elle n'existait de son propre aveu que sur la Planète Danielle.

Une planète que Grade n'aurait jamais pu habiter, même si la vie devait probablement y être plus marrante.

Danielle textait furieusement sur son téléphone.

— J'ai décrit à Justin ce qui s'était passé, expliqua-t-elle. Il m'a répondu : « Soyez prudentes. »

— Super, maugréa Gracie.

— Ouais, je l'ai bien mouché, ce mec. Je crois que tu devrais me

remercier de nous avoir sauvé la vie.

— Vraiment, tu crois ?

Danielle haussa les épaules et jeta ses cheveux en arrière. Le fait d'être passée aussi près du désastre et d'avoir reçu une réponse de Justin semblait lui avoir redonné toute sa confiance et son arrogance : elle avait retrouvé son état normal.

— Tu lui as parlé du voyant allumé ?

— Pas question. Je ne veux pas qu'il se fasse de souci.

Gracie se couvrit le visage des mains.

Quelques instants plus tard, le portable de Danielle se mit à pépier.

— Oh non, dit-elle en consultant son écran. Merde !

— Quoi ? fit Gracie brusquement remontée.

C'était leur mère. Elle avait parlé à leur père. Elles étaient coincées. Elles allaient devoir faire demi-tour ou regagner Omaha.

— Justin dit qu'il a regardé sur Internet, il y a eu un gros carton ou quelque chose sur l'autoroute. Elle a été fermée quelques kilomètres plus loin. Merde !

Gracie réagit différemment. *On peut faire demi-tour et oublier tout ça. On peut rouler de nuit et retrouver papa à Omaha. On peut se sortir de cette panade !* Elle se sentit soulagée.

— Il a dit de ne pas s'en faire. Il y a un autre chemin pour rejoindre Helena mais on doit sortir de la 1-90.

Gracie n'avait pas la moindre intention de révéler le fond de sa pensée.

— On ne devrait pas quitter l'autoroute, dit-elle simplement. Je ne veux pas retourner là-bas – du menton, elle montra les montagnes noires au sud –, je n'ai aucune envie de me retrouver sur de petits chemins de campagne merdiques.

— Ne fais pas le bébé, lui répondit Danielle sans se préoccuper de son opinion. Il dit que les routes sont bonnes mais il va falloir couper par un coin du parc de Yellowstone. Il va m'envoyer une carte par mail.

— Hors de question, dit Gracie.

— C'est pourtant ce qu'on va faire, répondit sans s'émouvoir sa grande sœur. Il serait peut-être temps de faire une croix sur cette rando dans le Yellowstone. C'est l'occasion rêvée de laisser ça derrière nous une bonne fois pour toutes.

— Hors de question, répéta Gracie.

— Il faut repérer la sortie vers Laurel. La 212.

À cet instant précis, ses phares illuminèrent un panneau vert

d'autoroute qui disait : LAUREL – 6 KM.

— On est vernies ! chantonna Danielle.

— Laisse-moi lui parler, dit Gracie. Appelle-le et passe-moi ton téléphone sinon, je le jure devant Dieu, je t'oblige à faire demi-tour à la prochaine sortie, direction le Nebraska.

Danielle gloussa et roula des yeux.

— Tu n'as pas confiance en moi ? demanda-t-elle à sa cadette.

— Ha !

Danielle pianota le numéro d'appel abrégé, colla son portable à l'oreille et dit à Justin :

— J-man, Gracie a besoin de l'entendre directement de ta bouche. Elle commence à avoir la trouille et n'arrête pas de couiner comme quoi elle ne veut pas venir. Alors donne-lui l'itinéraire, c'est elle qui fera le navigateur jusque là-bas.

Gracie n'entendit pas la réponse. Danielle, son téléphone collé à son oreille, sourit à ce qu'elle entendait et finit par tendre l'appareil à sa sœur.

— Justin, dit Gracie. Je suis inquiète à l'idée de sortir de l'autoroute. Est-ce que tu es sûr que c'est ce qu'on doit faire ?

— Hé, Gracie, dit calmement Justin d'une voix grave et résignée. Apparemment, vous venez me rendre une petite visite. J'aurais bien aimé le savoir plus tôt.

— Moi aussi.

— Je n'arrive pas à croire que votre mère vous ait donné la permission.

— Elle n'a rien donné du tout, répliqua Gracie en se détournant du regard noir de sa sœur. Donc Danielle ne t'a rien dit ?

— Elle aurait dû me dire quoi ? lâcha-t-il d'un ton soudain paniqué.

— Fais chier, Gracie, dit Danielle. Faut toujours que tu mouchardes.

Sa cadette l'ignora.

— Elle a convaincu papa mais tu sais comment il est. Maman ignore tout.

— Et impossible de dissuader Danielle, j'imagine. Je me trompe ? soupira Justin.

Sa question ne fit que confirmer les soupçons de Gracie. Jetant un coup d'œil en coin à son aînée, devant son regard angoissé, elle sentit une bouffée de compassion aussi soudaine qu'inattendue. Finalement, Justin n'était pas vraiment enthousiaste à l'idée de la revoir. Il le lui

avait peut-être laissé entendre, discrètement – les textos et les coups de fil qu'il laissait sans réponse auraient dû mettre la puce à l'oreille de sa grande sœur – mais toujours bienheureuse, celle-ci avait choisi de ne rien remarquer. Il était rare que quiconque refuse quelque chose à Danielle.

— Peut-être que *toi*, tu réussirais ? dit Gracie.

Elle collait le portable à sa joue pour empêcher Danielle d'entendre les réponses de Justin et de comprendre la teneur de la conversation.

— Réussir quoi ? demanda sa frangine.

Gracie l'ignore.

— À l'heure qu'il est, je ne peux plus lui dire de ne pas venir. Vous n'êtes pas très loin et la nuit est tombée. Ce serait peut-être dangereux de refaire maintenant toute cette route en sens inverse.

— Je n'y verrais aucun inconvénient, dit Gracie.

— Mais est-ce qu'elle accepterait ?

Gracie se tourna vers sa sœur. Son air résolu. La manière dont elle serrait le volant.

— Probablement pas.

— Peut-être que vous pouvez passer la nuit ici toutes les deux. Je peux lui parler et vous repartirez demain matin pour rejoindre votre père. Je peux demander à ma mère de préparer la chambre d'amis. Mais dire ça à ta frangine... de but en blanc... Seigneur, ça ne serait pas une partie de plaisir. Tu sais comment elle est quand elle pique une rogne...

— C'est à *moi* que tu dis ça ?

Justin éclata de rire.

— De quoi discutez-vous tous les deux ? demanda Danielle. C'est de moi que vous parlez ?

— Okay, soupira Justin. Voici ce qu'on va faire : il faut d'abord nous assurer que vous arriverez entières toutes les deux. L'autre problème peut attendre.

— Okay, confirma Gracie.

Elle anticipa sur le geste de Danielle qui tentait de lui arracher le téléphone et esqua sa main tendue.

— Laisse-moi regarder à l'ordi, dit Justin et elle l'entendit pianoter sur un clavier.

Pendant qu'il cherchait le site qui l'intéressait, il continua à parler :

— Alors comme ça, vous avez failli vous emplafonner un routier, c'est ça ? Certains d'entre eux sont persuadés que la route leur appartient, tu ne crois pas ?

— Celui-là, c'est sûr, répondit Gracie, en relevant les yeux : pas de phares dans le rétro. Il est loin derrière nous maintenant.

— Cool, dit Justin.

Elle entendait d'autres voix masculines en fond sonore. L'une d'elles lâcha un hourrah mais Justin fit taire le mec.

— Okay, dit-il, je suis devant mon ordi et j'ai Google Maps sur l'écran. Où êtes-vous exactement ?

— Quelques kilomètres avant Laurel, répondit Gracie. Quatre ou cinq, je dirais.

— Super. Je vois où vous êtes. Le site du Service des transports du Montana m'apprend que les voies sont barrées entre Park City et Colombus. Mais vous arriverez à Laurel bien avant et c'est là que vous pourrez sortir et contourner le barrage. L'autoroute risque d'ailleurs de rester fermée pour la nuit, donc c'est bien la chose à faire. Maintenant, laisse-moi te convaincre. Cet itinéraire, je le connais, je l'ai déjà emprunté par le passé avec mon père, et il est vraiment cool. Il monte au sommet des montagnes et redescend en coupant le coin du Yellowstone avant de remonter jusqu'au Montana.

— Yellowstone, répéta-t-elle. Je n'en ai pas vraiment gardé de bons souvenirs.

Certaine désormais qu'ils parlaient de la route jusqu'à Helena, Danielle avait renoncé à arracher le portable à sa sœur.

— Crois-moi, je comprends, dit Justin. Mais vous serez loin de l'endroit où on a fait cette randonnée. Bien loin. Et vous n'aurez même pas à quitter la route goudronnée. Vous entrerez à peine dans le parc proprement dit et si vous continuez tout droit, quand vous en ressortirez par Mammoth Hot Springs, vous serez sur le bon chemin.

Il détailla l'itinéraire sur la 212 depuis Laurel-Sud: traverser Rockvale, rejoindre Red Lodge et, de là, Cooke City et Silver Gâte *via* l'autoroute de Beartooth et le coin nord-est du parc. Ensuite, elles devraient sortir à Gardiner, Montana, prendre plein nord sur la 89 jusqu'à Livingston en empruntant le canyon de la Yellowstone River et regagner la 1-90. Ensuite tout droit jusqu'à Helena *via* Bozeman.

— Ça me paraît bien compliqué, dit-elle.

— Ouais, mais ça ne l'est pas. Les routes sont rares et je crois qu'il n'y aura pas beaucoup de circulation si ce n'est les automobilistes qui connaissent l'itinéraire permettant de contourner le barrage. Je suis en train de vérifier, mais apparemment, il ne neige pas en altitude. Ce qui pourrait poser un gros problème. Pour l'instant, tout est bien dégagé et je vous suis à la trace sur mon écran. Si tu as le moindre souci, tu m'appelles.

Elle prit une profonde inspiration sans répondre.

— C'est vraiment pas de bol que vous n'avez pas de GPS, ajouta-t-il.

— Oh, mais nous en avons un, répondit Gracie avec un petit coup d'œil à sa sœur qui prit un air blessé. Il est dans le coffre de la voiture.

— Le coffre ?

— C'est *ta* copine.

— Plus pour longtemps, l'entendit-elle marmonner à voix basse après un petit rire fatigué.

— Hé ! protesta soudain Danielle. Cessez de parler de moi tous les deux. Je suis là. Et si vous voulez que je m'arrête quelque part, je sors le GPS et j'essaie de comprendre comment il marche. Seigneur...

— Tu as entendu ? fit Gracie à Justin.

— Dis-lui que c'est une bonne idée. De cette façon, nous saurons l'un et l'autre où vous vous trouvez exactement.

— Une dernière chose, dit Gracie. Le voyant moteur au tableau de bord est allumé. Je ne sais pas ce que ça signifie et Danielle non plus.

Justin poussa un soupir et demanda depuis combien de temps.

— Une éternité, répondit Gracie.

— Est-ce que la voiture chauffe ou a un comportement bizarre ?

— Pas encore.

S'ensuivit un long temps de silence et elle l'entendit poser la question à un de ses amis.

— Eric dit que ça peut être un court-circuit ou un problème plus grave.

— Super.

— Il pourra y jeter un coup d'œil demain, dit Justin. Je veux dire, si vous êtes là.

Ce fut au tour de Gracie de soupirer.

— Surtout, Gracie, garde le contact. Par endroits, les portables ne passent pas mais si je sais où vous vous trouvez et qu'il arrive quoi que ce soit, je peux appeler mon père. Il saura ce qu'il faut faire.

Gracie se rappelait sa rencontre avec Cody, le père de Justin. En le voyant, il lui avait fait peur mais elle avait fini par l'apprécier. Lui aussi l'aimait bien, apparemment.

— Je ne sais pas où il est en ce moment, poursuivit Justin.

Il n'est pas rentré dîner à la maison. Mais il a un portable et je lui passerai un coup de fil si besoin est.

Elle se surprit à sourire et sentit ses épaules se détendre. Justin

avait une voix apaisante et trouvait toujours les mots justes. Danielle ne le méritait pas, songea-t-elle. Elle ne l'avait jamais mérité.

Le cœur serré, elle reposa le téléphone sur ses genoux et le couvrit de sa main.

— Danielle, dit-elle, c'est peut-être une très mauvaise idée.

Il n'est pas trop tard pour faire demi-tour et retourner sur nos pas.

— Quoi ? Tu as perdu la tête ? On est pratiquement arrivées !

— Mais...

— Mais rien du tout, dit sa sœur, les yeux emperlés de larmes. On a fait tout ce chemin pour voir Justin et je vais voir Justin.

Gracie se rendit alors compte qu'après tout, Danielle n'était pas aussi tête de linotte qu'elle le pensait. Elle *savait*. Simplement, elle ne pouvait se résoudre à accepter cet état de fait et se disait probablement qu'elle réussirait à convaincre Justin de revenir sur sa décision. Et peut-être y parviendrait-elle. Danielle savait se montrer des plus persuasives, en particulier avec les garçons.

Gracie leva le portable.

— Okay, dit-elle. Qu'est-ce qu'on fait quand on sera à Laurel ?

Danielle lâcha le volant, leva le poing et actionna une sirène imaginaire en s'écriant :

— *Yes !*

18 h 38, mardi 20 novembre

Droit devant lui sur la gauche de l'autoroute, dans le ciel voilé, le Roi Reptile reconnut le halo familier des lueurs infernales – la raffinerie aux abords de Laurel. Sous la brume et les basses pressions, les rouleaux de vapeur illuminés par les flammes des torchères s'accrochaient bas au niveau du sol et le complexe industriel semblait appartenir à un autre monde.

Ce qui convenait parfaitement à son humeur. Il s'était verrouillé, totalement engagé dans l'action. Sa furie s'était mise en veille dans un coffre d'acier sombre à l'arrière de son esprit, elle reprendrait vie plus tard.

Depuis que la petite Ford rouge l'avait dépassé quelques kilomètres auparavant, une fois sur le plat, il avait poussé son Peterbilt à ses limites en ouvrant l'œil, toujours à la recherche des deux petits feux arrière. Ayant doublé plusieurs autres berlines et camions, il était surpris de ne pas encore avoir rejoint les filles du Colorado. Il ne cessait de penser à la brune et à la façon dont elle l'avait dénigré. À cette bouche rouge et pulpeuse, à l'éclat des dents blanches.

Les garçons devaient sacrément l'apprécier. C'était l'une de *celles-là*... les arrogantes, celles qui passaient leur temps à rejeter leur chevelure en arrière. Il était toujours gratifiant, songeait-il, de constater à quel point elles changeaient vite d'attitude lorsque les circonstances l'exigeaient.

Une partie de son rituel avec les couleuvres de parking, habituellement vers la fin, consistait à leur demander : « Dis-moi celle que tu étais au lycée. »

Il leur faisait recréer ces années-là, jusqu'à décrire leur tenue et ceux qu'elles fréquentaient. Hormis un petit nombre d'entre elles, la plupart n'avaient jamais obtenu leur diplôme de fin d'études et c'étaient quasiment toutes des camées et des paumées. Beaucoup de

putes étaient même incapables de se rappeler ces détails.

Mais quelques-unes étaient parvenues à se souvenir de ce temps au lycée avec clarté et tendresse – et il pensait tout particulièrement à la rouquine d'Amarillo avec ses tatouages de papillon. Elle avait déclaré qu'elle oscillait entre la bande de pom-pom girls et les amateurs de drogue adeptes du heavy métal. Expliquant qu'elle était allée à trois ou quatre bals de fin d'année mais avait fait l'impasse sur le dernier parce qu'elle était branchée gothique et méthédrine. Qu'elle avait eu son diplôme de justesse et s'était acoquinée avec des vieux qui ne veillaient pas vraiment à ses intérêts. Mais lui ne se souciait pas de celle qu'elle était devenue – c'était évident. Il avait insisté pour obtenir plus de détails sur ses trois premières années. Tant qu'elle avait parlé, il l'avait gardée en vie. Finalement, elle avait reconnu qu'elle s'était probablement montrée cruelle envers certains garçons qui n'étaient ni beaux ni athlétiques. Lorsqu'il lui avait demandé si elle regrettait celle qu'elle avait été, elle n'avait pas compris sa question.

Après quoi il avait conclu.

À ce jour, elle restait sa préférée.

Deux choses risquaient de transformer cette nuit en désastre, se disait-il. Les filles du Colorado pouvaient tout simplement dépasser Laurel et être obligées de ralentir à la demande des policiers gardant le barrage routier. Après quoi elles attendraient sur place en compagnie de dizaines de véhicules tandis que d'autres viendraient s'entasser sur leurs arrières. Ce qui pourrait prendre des heures, et il y aurait beaucoup trop d'yeux alentour.

Elles pouvaient également quitter l'autoroute avant d'arriver sur les lieux de l'accident du poids lourd. Peut-être pour prendre de l'essence, voire manger un morceau et se renseigner sur l'itinéraire à suivre. D'une façon comme de l'autre, il les perdrait.

Ou...

Loin devant lui, dans la lumière de vapeur mêlée de brume émise par la raffinerie de Laurel, il aperçut la Ford rouge. Les filles se coulaient vers la droite, clignotant activé.

Une décharge électrique lui traversa le corps, *les filles du Colorado connaissaient la déviation qui contournait le barrage.*

Il restait une chance pour que leur destination soit dans cette direction, peut-être Red Lodge, mais il était prêt à parier des dollars contre des beignets qu'elles allaient emprunter la même route que lui – passer au-dessus de l'autoroute de Beartooth et entrer dans le

Yellowstone, sortir à Mammoth et prendre la direction Livingston pour rejoindre l'inter-États.

Le Roi Reptile leva le pied de l'accélérateur et rétrograda.

Il ne voulait pas trop s'approcher, craignant qu'elles ne remarquent sa présence. Il se rangea sur le bas-côté et éteignit ses lumières. Bonne décision qui plus est : les filles elles aussi s'étaient arrêtées.

Il n'actionna pas ses feux d'arrêt d'urgence, il ne tenait pas à ce qu'elles le repèrent. Le gros semi stationnait en pleine obscurité sur le bas-côté de l'autoroute, fumant et grondant dans la nuit froide.

Il trouva le corps de la couleuvre de parking étonnamment léger. Il le remit sur la couchette et le sangla avec de longues bandes d'adhésif. Rien que pour vérifier, il pressa la paume contre le plastique à l'emplacement de la bouche. Pas de chaleur. Aucune réaction. Le cadavre raidissait déjà. Il se demanda si les corps raidissaient plus vite quand ils n'avaient pas de viande sur les os.

Il saisit ses jumelles dans une poche latérale de la portière, s'appuya au dossier de son siège et les braqua en voyant le plafonnier de la Ford s'allumer quand la passagère brune descendit. Il les dirigea sur elle tandis qu'elle ouvrait le coffre et fut récompensé par la belle vision d'un cul en forme de cœur qui lui envoya des picotements à l'intérieur des cuisses. La fille trouva ce qu'elle cherchait, referma l'abattant et remonta en voiture. Il attendit que les feux de stop s'éclaircissent et que la Ford s'engage sur la bretelle de sortie vers Laurel pour baisser ses jumelles et empoigner le levier de vitesse en gardant cette position jusqu'à ce que les filles roulent régulièrement.

Il monta les rapports et au passage de la raffinerie, donna deux coups de téléphone. Le premier à la standardiste. Il écarta l'appareil de son oreille le temps qu'elle cesse ses récriminations puis reprit la communication.

— Je vous l'ai dit, lui expliqua-t-il. Votre Qualcomm fait des siennes, c'est déjà arrivé. J'y suis pour rien si vous avez installé un appareil défectueux.

— Je n'arrive pas à vous trouver, dit-elle.

Elle s'appelait Yvonne. Une grosse blonde décolorée avec des grains de beauté dans les plis du cou. Comme toutes les standardistes, elle se prenait pour Dieu.

— Je vous l'ai dit. Je suis à l'arrêt aux abords de Park City. La Patrouille des autoroutes a fait fermer les voies et je ne sais pas combien de temps je vais devoir rester là avant qu'on nous laisse repartir.

Yvonne se mit à piailler comme une mégère sur son incapacité : s'il l'avait appelée plus tôt, elle aurait pu *l'informer* de l'accident. Il pouvait se passer des heures avant la réouverture de l'autoroute.

— En quoi ça vous concerne ? dit-il. Je suis à vide et toutes les livraisons ont été faites en temps et en heure. Je roule pour moi là.

— Vous savez que vous devez passer au bureau, répondit-elle dédaigneusement et il espéra qu'aucun routier n'était à l'écoute. Vous avez un mois de retard pour nous remettre vos bordereaux et vos reçus. Le ministère des Transports demande un audit sur tous nos conducteurs, comme je vous l'ai déjà dit, il y a des semaines de ça.

— Qu'il aille se faire foutre, le ministère, dit-il, se retenant d'ajouter : *Et toi aussi, va te faire foutre.*

Le Roi Reptile était un indépendant travaillant sous contrat, malgré les apparences. La société de transport auprès de laquelle il avait signé prenait une commission de quinze pour cent sur chaque journée de travail effectif en échange des services de courtier et de la gestion administrative qu'elle assurait. Entre cette société, les règlements et ordonnances de l'État, les réglementations et exigences fédérales en augmentation constante, on aurait dit qu'une conspiration était à l'œuvre pour éjecter tous les transporteurs au long cours de la route. L'Administration fédérale de sécurité des transporteurs routiers, le Système d'évaluation de la sécurité (les normes CSA [4]) » les tests antidroque inopinés, l'augmentation du prix du carburant...

Il plaqua son téléphone contre son bas-ventre, comme ça elle pourrait causer à ses génitoires.

— Je vous appellerai demain, finit-il par dire. Quand j'aurai dormi un peu.

— Vous devez faire vérifier votre émetteur Qualcomm...

Il coupa la communication.

Puis, en quittant la rampe de sortie, il passa un second coup de fil. La Ford était loin devant lui mais il voyait ses feux arrière. Elle ne tourna pas vers Laurel, ce qui signifiait qu'elles se dirigeaient vers le col, Beartooth Pass. En écoutant la sonnerie, il l'imagina qui jurait, repoussant la couverture sur ses genoux et luttant pour se lever et aller décrocher le téléphone. Il la voyait, ses deux grosses mains repliées comme des griffes de reptile sur les poignées du déambulateur, les verres de ses lunettes à monture d'acier miroitant aux reflets de l'écran de la télévision. Ses cuisses massives frottant l'une sur l'autre quand elle se déplaçait, ses chevilles grasses et blanches pareilles à deux cylindres pincés dans des chaussures sales...

Le simple fait de se la représenter en train de grogner, se traînant dans cette maison renfermée aux murs lambrissés de bois sombre qui

puaient le chou rance, le bacon et les ordures pourries, lui fit monter la bile à la gorge.

19 h 32, mardi 20 novembre

Désormais, dans le parc de Yellowstone, Danielle et Gracie n'en menaient pas large. Pas de neige, les routes étaient parfaites mais les ténèbres oppressantes, exactement comme si quelqu'un avait basculé un interrupteur et tout éteint. Le ciel était dégagé, la pluie avait cessé et les seules lumières provenaient d'un mince croissant de lune et du barbouillis d'un million d'étoiles pareil à un tissu vapoureux qu'une main invisible aurait froissé au-dessus de leurs têtes. La route était encadrée par des murailles denses de pins noirs qui s'ouvraient de temps à autre sur des prairies herbeuses. Malgré le bourdonnement des pneus sur l'asphalte, Gracie percevait l'immensité du silence qui les entourait. Elles n'avaient croisé aucune voiture depuis leur entrée dans le parc après Silver Gâte, bourgade minuscule et endormie dont les seuls signes de vie se limitaient à deux bars.

— Nous sommes revenues, murmura Gracie à sa sœur.

— Alors foutons le camp d'ici au plus vite.

— La vitesse est limitée à soixante-dix.

— Rien à cirer, répondit Danielle.

À vrai dire, ce n'était pas leur retour à Yellowstone qui poussait son aînée à réagir avec autant de virulence, estima Gracie, mais bien Justin : elle voulait le voir et lui parler. Pour le ramener sur la Planète Danielle.

Le simple fait d'être de retour dans le parc ne lui paraissait pas aussi horrifiant qu'elle l'avait craint. Ce qui leur était arrivé là était le fait de gens malfaisants, le lieu n'avait rien à voir avec l'affaire. Elle continuait à faire des cauchemars mais ils ne concernaient jamais directement Yellowstone. Ils étaient dus à ce qu'elle avait vu et vécu quand la porte s'était ouverte, révélant brusquement tout le mal et la violence qui, avant cette randonnée équestre, lui restaient

insoupçonnés. Elle savait aujourd'hui ce dont certaines personnes – en dépit de leurs bonnes manières et de leur apparence – étaient capables. Cette découverte continuait à l'ébranler jusqu'au fond de son être.

Sans compter qu'elle sentait un étrange parallèle s'établir entre les deux situations. C'est à Yellowstone qu'elles avaient fait la connaissance de Justin et de son père et les liens qu'elles avaient forgés étaient si puissants qu'elles se retrouvaient ensemble aujourd'hui sur la route du Montana pour aller les voir.

Gracie se sentait partagée à l'idée d'avoir abandonné l'autoroute. En dépit de leur taille et de leur comportement conquérant, sans parler de la collision qu'elles avaient évitée de justesse avec l'un d'eux, le flot de gros poids lourds était rassurant : il y avait des gens sur la route si jamais elles avaient des problèmes. Là elle avait l'impression qu'elles se retrouvaient seules dans un désert vide.

À la sortie d'un virage, elles virent surgir une constellation de petits points verts. Danielle freina et attendit que la bande de bisons, dont les yeux se reflétaient en vert dans la lueur des phares, traverse la chaussée au revêtement fissuré.

— Voilà pourquoi tu ne devrais pas rouler aussi vite, dit Gracie. Tu t'imagines si jamais on en percute un ?

— Ma pauvre voiture, répondit sa sœur en tapotant d'un geste câlin le tableau de bord.

Après avoir fixé sa ventouse au pare-brise, Danielle avait tripataillé le GPS au petit bonheur vingt minutes durant avant de comprendre la manière de le brancher. La lumière de l'écran et le dessin bien net des routes et des lignes réconfortaient Gracie qui avait l'impression d'être au beau milieu de la Sibérie. Elle en appréciait tout particulièrement une fonction, l'afficheur qui leur annonçait qu'elles se trouvaient à trois heures et trente-huit minutes d'Helena.

— Oh, mon Dieu ! s'exclama Danielle avec un haut-le-cœur.

Effrayée, Gracie scruta la route à deux voies pour voir ce qui l'avait ainsi alarmée.

— Pas de signal, expliqua sa sœur en fixant l'écran de son portable. J'avais oublié qu'il n'y avait plus de relais dans cet endroit débile.

— Je n'arrive pas à comprendre comment tu as pu oublier une chose pareille, rétorqua sa cadette. Tu ne te souviens pas de ta crise

d'hystérie quand on est arrivées ici ? Moi, oui.

— C'est quoi cette odeur ? demanda Gracie en reniflant.

— Quelle odeur ?

— Quelque chose qui brûle, on dirait. Tu ne sens pas ?

— C'est rien. Arrête de te tracasser, répondit Danielle en roulant des yeux.

— Comment le sais-tu ? On dirait que ça vient du moteur.

— Parce que je connais ma voiture, dit-elle avec colère. Il y a des heures qu'elle roule et elle commence probablement à fatiguer. Arrête de t'en faire.

— Tu veux dire que tu as déjà senti ça ?

— Mais bien sûr. En plus, on est au Yellowstone, avec les geysers et tout ça. Et ils puent comme des toilettes.

Gracie ne fut pas convaincue.

Une longue ligne droite s'étirait devant elles et naturellement, Danielle prit de la vitesse. Le paysage se dégageait vers le sud sur plusieurs kilomètres avant d'être barré par les contreforts des collines sombres et boisées. Une large rivière serpentait dans la prairie, la surface des eaux d'un noir d'encre reflétant le croissant de lune et les étoiles. Des élans et des bisons brouaient près de ses berges encadrées de fumerolles de vapeur et d'énormes cygnes trompettes blancs nichaient dans les hautes herbes près du bord. Danielle pour sa part semblait hypnotisée par l'écran de son portable et le message PAS DE SIGNAL à l'emplacement des barrettes.

— C'est vraiment joli, dit Gracie.

— Qu'est-ce qui est joli ?

— Regarde là-bas. Des bêtes sauvages sous les étoiles.

— Je croyais que c'était des vaches.

— C'est le parc de Yellowstone ici, Danielle. On ne fait pas paître de vaches dans les parcs nationaux.

Danielle parut réfléchir à l'argument de sa sœur avant de rétorquer :

— J'ai entendu dire que les pets de vaches étaient une des premières causes du réchauffement climatique. C'est pour ça qu'on ne devrait plus manger autant de viande rouge.

Gracie soupira.

Elles s'engageaient à vitesse réduite dans un virage qui les éloignait de la Lamar River quand elle jeta un coup d'œil au rétroviseur extérieur: un minuscule clignement de lumière était apparu dans la lunette arrière, loin derrière elles.

— Au moins, nous ne sommes pas seules sur la route, dit-elle.

— Quoi ?

Elles franchirent un long pont suspendu au-dessus d'un mince torrent furieux et Gracie distingua un brouillis de lumière s'avancant vers elles au détour d'un épaulement montagneux. Puis un petit panneau en bois indiquant : MAMMOTH HOT SPRINGS 3 KM. Elle consulta le GPS. Encore trois heures.

— On est pratiquement sorties du parc, dit-elle.

— Et moi. j'ai un signal, s'écria Danielle.

À cet instant, son écran s'illumina.

— Et j'ai deux messages de Justin. C'est tellement gentil de sa part. Il se fait du souci pour moi.

Puis, s'adressant au téléphone, elle ajouta :

— Ne t'inquiète pas pour moi, Just. J'arrive pour te sauver.

Elle commença à texter.

Un quart d'heure plus tard, le portable de Danielle se mit à pépier.

— Il veut savoir où on est.

Un temps de silence, avant que Gracie ne lui réponde :

— Eh bien, dis-lui.

— Où sommes-nous ?

Sa cadette soupira et regarda le GPS.

— Dis-lui qu'on est revenues dans le Montana. On vient de traverser Mammoth Hot Springs et Gardiner et on remonte vers le nord sur la 89.

— Parle moins vite, lui dit Danielle tout en pianotant.

— Tu pourrais toi aussi consulter l'écran, tu sais. Il te dira qu'on approche de Yankee Jim Canyon.

— Ouais, ouais, marmonna sa sœur.

La route longeait une rivière bordée des deux côtés par les hautes

murailles d'un canyon, le ciel de nuit rétréci en goulet par les parois rocheuses était réduit à une bande d'étoiles juste au-dessus de leurs têtes, comme un reflet en miroir de la rivière qu'elles suivaient.

Soudain, la voiture fit une embardée.

— C'était quoi ? demanda Gracie en relevant la tête.

— Je ne sais pas, répondit Danielle.

Gracie se pencha latéralement pour consulter la jauge de température : l'aiguille était complètement collée dans le coin droit.

Le moteur tressauta une nouvelle fois avant de se couper complètement. Silence. On aurait dit que l'âme de la petite voiture venait de s'envoler, quittant sa coquille qui continuait doucement sur sa lancée.

— Oh non, lâcha Gracie.

— C'est quoi ? demanda Danielle, frénétique en voyant la Ford ralentir. Il est arrivé quelque chose au moteur. La direction est toute raide.

Au prix d'un gros effort pour tourner le volant d'un simple quart de tour, elle parvint à faire pivoter les roues avant. Lorsqu'elle appuya sur les freins, c'est tout juste s'ils répondirent, comme si toute vie les avait quittés.

— Oh non, répéta Gracie quand la Ford finit par s'immobiliser, son pare-chocs à moins d'un mètre, sur le bas-côté, d'une borne dont le poteau était tordu.

Les phares fonctionnaient, le GPS était allumé mais la voiture était morte.

Danielle tenta à plusieurs reprises de redémarrer mais n'entendit qu'un grincement de pignons. Elle pompa furieusement sur l'accélérateur et ressaya. Rien.

— Nous allons rester ici *toute la nuit*, s'écria Gracie.

— La ferme et arrête de penser au pire. Tiens, essaie à ton tour, lui dit son aînée.

— Qu'est-ce que je peux faire, moi ?

— J'en sais rien, répondit Danielle.

Elle se dépêcha de descendre, contourna la voiture et ouvrit la portière côté passager.

— File à ma place et tente ta chance, dit-elle.

Les quelques minutes qui suivirent, Gracie tourna la clé dans le contact, en pure perte : le moteur ne démarra pas. Seuls les pignons

continuaient à grincer furieusement.

— Je vais vider la batterie si je continue, dit-elle.

— On est en panne sèche ? demanda Danielle avec colère.

— Non, il reste une moitié de réservoir. Ça doit avoir un lien avec le voyant moteur. Ce foutu voyant.

— Tu es sûre que tu ne peux pas la démarrer ?

— Tu veux essayer encore ? lui fit Gracie d'une voix qui se brisait.

— Mais c'est affreux.

— Tu crois ?

Elles restèrent assises en silence dans l'obscurité. L'écran du GPS commençait à s'assombrir et Gracie sentait le froid s'insinuer dans l'habitacle par le plancher.

— Je ne peux pas l'appeler, dit Danielle d'une petite voix en ravalant une larme. J'ai encore perdu le signal dans ce putain de canyon.

— On pourrait rejoindre Gardiner à pied, proposa Gracie. C'est à quelques kilomètres seulement, je crois.

— Ou rester dans la voiture, rétorqua sa sœur. Et attendre que quelqu'un s'arrête et nous aide.

À cet instant, deux phares apparurent sur la route derrière elles.

Gracie entrouvrit sa portière d'un cran pour allumer le plafonnier et la garda dans cette position. Elle pivota sur son siège.

Une paire de phares, qui avançaient vite. Suivis par une longue guirlande de lumières orangées, comme la queue d'une comète.

— Il ralentit, dit Gracie.

— Alors ça, c'est le pied, dit Danielle avec un grand sourire.

— Danielle... c'est ce gros camion.

L'intérieur de la Ford s'illumina soudain comme en plein jour et, dans un sifflement des freins pneumatiques, Gracie vit la calandre du semi-remorque noir emplir la lunette arrière. Sous cette lumière brutale, le visage de son aînée lui apparut comme un personnage de dessin animé, mais il n'y avait pas à se tromper sur la terreur qui déformait son visage.

— Ferme les portières ! lui hurla-t-elle.

Les phares s'éteignirent, les plongeant dans une totale obscurité et, au *clac* assourdi du verrouillage électrique, elle remercia le ciel que la batterie ait eu encore suffisamment de jus pour accomplir cet office.

Le semi était si proche que la Ford vibrait au grondement de l'énorme moteur.

Elle se tordit sur son siège, le cou étiré en arrière mais ses yeux éblouis avaient du mal à se réadapter aux ténèbres, diamants et cercles verdâtres dansaient encore dans son champ de vision. Elle crut entendre un claquement de portière.

— Peut-être qu'il va nous donner un coup de main, murmura son aînée d'une voix à peine audible. Je regrette d'avoir...

Un temps de silence puis une explosion, la vitre côté passager brutalement fracassée de l'extérieur. Danielle hurla. Gracie essaya de hurler à son tour mais ne lâcha qu'un coassement impuissant en voyant sa sœur lever les bras pour bloquer les énormes mains du chauffeur qui s'engageaient dans l'habitacle.

Ensuite tout se réduisit à une succession de flashes rapides. Les mains qui semblaient se tendre vers la gorge de sa grande sœur, l'une d'elles serrant un objet sombre et carré. Le claquement furieux d'une décharge électrique suivi d'une plainte brève assourdie, et la vision du corps de Danielle rigide comme un cadavre se redressant sur son siège, ses yeux blancs révoltés dans les orbites, sa bouche béante...

Gracie se retourna. Essayait de trouver le contacteur d'ouverture de la portière conducteur pour tenter de sortir et prendre la fuite. Essayait de se rappeler s'il était placé sur le dessus ou le côté de son accoudoir, ou sur le tableau de bord...

Une odeur d'urine chaude envahit l'habitacle.

En périphérie de sa vision, elle entrevit une imposante silhouette blanche passant rapidement de droite à gauche devant la Ford. Le chauffeur du camion, entièrement vêtu d'un truc blanc en plastique, avec sa grosse tête carrée...

Elle trouva le contacteur, le poussa vers l'avant et les quatre portières s'ouvrirent sur un dé clic.

Elle tira la poignée vers elle et le battant commençait à s'entrouvrir quand l'homme se glissa dans l'entrebâillement, le bras tendu. Il tenta de se plier en deux mais se cogna la tête sur le haut du montant avec suffisamment de force pour ébranler le véhicule. Sonné, il chancela une seconde sur place, sans bouger.

Elle en profita pour se mettre hors de portée en se jetant vers la portière passager par-dessus le corps convulsé de sa sœur. Mais le mec reprit ses esprits et elle sentit ses doigts l'agripper par la ceinture et la plaquer sur son siège.

— Tiens-toi tranquille, petite salope, lâcha-t-il d'une voix rauque.

Pour la première fois, elle distingua son visage: massif, mal

équarri, rougeaud, bien en chair, les lèvres retroussées sur des dents jaunes tordues pareilles à des crocs de chien, le sang frais dégoulinant de son front ou de son crâne. Et aussi l'appareil électrique qu'il tenait au-dessus de sa figure avant qu'il ne le plonge vers son cou.

Une sensation d'une brutalité inouïe la paralysa tout entière et la réduisit à l'impuissance. Son corps ne lui obéissait plus. Elle le sentit se raidir et devant ses yeux passa l'image d'une décharge électrique comme un éclair de tonnerre jaillissant de ses doigts et de ses orteils. Muscles et tendons lui donnèrent l'impression de se souder en masse compacte pour la transformer en bloc de chair.

Hors du temps et de l'espace, elle restait pourtant consciente et entendait crisser les gravillons à l'extérieur de la Ford.

Elle sentit aussi la piqure méchante d'une aiguille au travers de son jean, à l'intérieur de sa cuisse.

20 h 40, mardi 20 novembre

Le Roi Reptile leva le bras, attrapa la sangle en nylon surpiqué passée dans l'anneau puis, bien ancré sur ses talons, tira violemment. La porte de la remorque coulisssa sur ses rails dans un grondement de tonnerre mais juste avant qu'elle ne se verrouille, il jeta un dernier coup d'œil aux trois colis de membres et de vêtements parfaitement immobiles, à l'image de trois grandes poupées jetées au rebut. Il entrevit les cheveux sombres de la plus âgée et les semelles des trainings usagés de la plus jeune. Comme il ne les avait pas attachées au plancher métallique ni aux parois, elles allaient être ballottées en tous sens dans les virages ou lors des arrêts brutaux. Au contraire du troisième colis qui lui ne risquait plus de bouger.

Mais elles respiraient toutes les deux quand il les avait hissées à l'intérieur et, en toute logique, elles seraient toujours vivantes – malgré leurs contusions – quand il arriverait à destination. Lorsque le bas de la porte s'encadra dans son rail de guidage, le Roi Reptile allongea le bras de côté et abaissa la poignée de la tige d'acier dont l'extrémité se rabattit dans son logement en se verrouillant sur le taquet de fermeture du plancher. Il passa ensuite l'anneau d'un cadenas à combinaison dans les œilletons du mécanisme et le bloqua. La remorque était dorénavant sécurisée, à l'abri du monde extérieur. Il était impossible de l'ouvrir de l'intérieur : les ouïes de ventilation empêcheraient les jeunettes de suffoquer et il avait réglé la température sur dix-huit degrés pour qu'elles ne meurent pas de froid.

Son cœur battait la chamade, l'afflux de sang puisait en rythme à ses oreilles mais il restait méthodique dans ses gestes et ses actions. Toute l'opération s'était déroulée au vu du monde sur le bord de la chaussée. Ses phares étaient toujours éteints, il ne tenait nullement à éclairer la petite Ford derrière laquelle il s'était arrêté mais le premier conducteur de passage risquait de se rappeler l'énorme Peterbilt collé

tout contre sur le bas-côté, exactement comme s'il s'était arrêté pour aider les occupants d'un véhicule en panne. Dans la mesure où la vitre défoncée restait invisible depuis la route, il veilla à repousser soigneusement les débris de verre pour qu'ils n'attirent pas l'attention. Ce faisant, il lui apparut que sa combinaison blanche en Tyvek était beaucoup trop voyante. Le tissu donnait l'impression d'absorber le peu de lumière ambiante, risquant d'accrocher des regards malvenus.

Depuis son arrêt, personne n'avait emprunté cette route ni de gauche ni de droite, ce qui tenait du miracle, songea-t-il. À l'arrière de sa tête, une horloge égrenait ses tic-tac et il savait qu'avec chaque seconde qui s'écoulait, ses chances de passer inaperçu diminuaient. Il avait fait le plus gros du boulot en moins de cinq minutes mais tous ses efforts pouvaient être réduits à néant par le passage d'un véhicule et, le cas échéant, il aurait une décision à prendre. Presque inconsciemment, il soupesa son .380 dans sa poche.

Il gagna la chaussée d'un pas lourd et évalua la situation. La Yellowstone River grondait du côté opposé de la route, des filets d'écume zébrant la surface de ses eaux noires. Pour l'instant, pas de lumières en vue ni de maisons aux environs, rien que les hautes parois sombres du canyon sous un ciel de nuit oppressant, scintillant d'étoiles silencieuses. L'air était rempli d'odeurs de genévriers sur le talus qui descendait la rivière et des vapeurs de diesel de son camion tournant au ralenti. Il inspecta la route dans les deux sens, sachant que les phares d'un véhicule à l'approche seraient visibles bien avant qu'il n'apparaisse. Elle était déserte.

La Ford n'aurait su choisir un meilleur endroit pour tomber en panne. La chance lui avait souri et il était ravi. Gardiner se situait loin sur ses arrières, invisible. Devant lui, trois kilomètres au nord après un goulet d'étranglement vertigineux, le canyon s'évasait en un large épaulement sur la rive opposée de la rivière, là où s'était installé l'établissement religieux, avec des gens, des lumières et une vue dégagée de la route. Les fidèles semblaient toujours garder l'œil ouvert sur la circulation et si la Ford s'était arrêtée là-bas, il aurait été contraint de poursuivre son chemin. Ce qui ne s'était pas produit.

Il prit une profonde inspiration et retourna à la Ford d'où se dégageait une odeur qu'il n'avait pas notée précédemment, des relents acides d'huile brûlée qui s'échappaient de sous le capot. Il se demanda comment les deux filles avaient pu ne pas la remarquer en roulant. Peut-être l'avaient-elles sentie sans avoir la moindre idée de ce qu'elle impliquait. Il n'en fut pas autrement surpris. Dès qu'il s'agissait de conduite ou d'entretien de voiture, les adolescents n'étaient plus ce qu'ils étaient jadis. Ils se contentaient de s'installer à bord et roulez, jeunesse, il l'avait constaté de ses yeux. Tant que la stéréo marchait,

ils ne se souciaient pas du reste. Des années auparavant, à l'époque où il était jeune conducteur, le Roi Reptile veillait avec un soin jaloux sur son premier véhicule d'occasion, un pick-up Chevy de 1978 d'une demi-tonne. Il le connaissait sur le bout des ongles, passant ses nuits et ses week-ends à le bichonner et à régler le moteur pour le garder impeccable et en parfait état de marche. Aujourd'hui, il était dégoûté par les gamins qui s'en fichaient comme d'une guigne, à croire que la possession d'une voiture allait désormais de soi et que la conduire était un droit.

Tout le contraire de lui. Il avait fait fructifier sa passion, ses talents de mécano et de pilote en suivant les cours d'une école de conduite poids lourds : il avait versé trois mille dollars et obtenu son premier permis de chauffeur au long cours avant de signer un contrat avec la société Swift Trucking sur la foi de son slogan « Formation, Crédit Bail, Conduite » qui finalement lui avait fourni l'occasion de s'offrir son premier camion. Aujourd'hui, il en était à son cinquième, après quatre millions huit cent mille kilomètres à son compteur.

Il ouvrit la portière conducteur de la Ford. Le plafonnier diffusa une lueur assourdie et faiblarde – signe que la batterie était à bout de course. Il fouilla ses vastes poches, écarta son pistolet paralysant et son arme à feu et sortit une minitorche Maglite qu'il alluma d'une rotation de la tête avant de la glisser entre ses dents. Il se pencha à l'intérieur. Un vrai foutoir. Plancher comme tableau de bord étaient jonchés de trucs divers mais il dénicha ce qu'il cherchait, deux téléphones portables. Il savait par expérience que si le signal ne passait pas dans le canyon où ils se trouvaient, il reviendrait dans trois kilomètres, là où les hautes parois s'écartaient avant de s'ouvrir sur la Paradise Valley où était installé l'établissement religieux. Il était béni, la chance était au rendez-vous ! C'était un signe du destin, il fallait que ça arrive !

Il savait aussi que les portables pouvaient comporter un GPS. Aucune importance. Il en attrapa un dans chaque main en ressortant de l'habitacle et se dépêcha de traverser la chaussée.

À sa grande surprise, celui qu'il avait dans la main droite s'illumina et il faillit le faire tomber. Un appel d'un dénommé Justin. Apparemment, il y avait donc bien des portions du canyon où la réception était bonne. Pour preuve. Il refusa l'appel, éteignit l'appareil et le balança vers la rivière.

Il prenait son élan pour jeter le second quand il surprit du coin de l'œil droit un point lumineux. Quelqu'un arrivait du nord. Il se débarrassa du téléphone, entendit un deuxième floc loin sous lui et

retourna au petit trot vers son camion en essayant d'évaluer le temps qui lui restait avant l'arrivée de l'intrus. La route vers le nord longeait les méandres de la rivière et le véhicule à l'approche disparut momentanément. Il estima qu'il disposait de deux minutes.

Il ouvrit sa portière, vida ses poches sur le plancher de sa cabine, son .380, le pistolet paralysant, l'étui à seringue (désormais vide), la torche et les menottes. Il tapota sa combinaison comme pour une fouille et, heureux de constater qu'il n'avait rien oublié dans ses poches, la fit rapidement glisser sur ses brodequins, s'en défit à coups de pied et en bourra un sac poubelle en plastique foncé qu'il fourra sous son siège avec l'idée de s'en débarrasser plus tard.

Il fut pris au dépourvu par les phares de la voiture qui arriva plus tôt qu'il ne l'escomptait. Deux faisceaux jaunes l'éclairèrent quand il se redressa et il s'empêcha à toute force de tourner la tête pour ne pas montrer son visage.

La voiture passa mais en entendant le moteur baisser de régime, il jeta un œil sous son aisselle droite: il ne s'était pas trompé, les feux de stop s'illuminèrent. La voiture ralentissait.

Pourquoi ? eut-il envie de hurler. Qu'est-ce qu'ils avaient vu ?

Cent cinquante mètres derrière lui, la voiture braqua par le travers pour entamer un demi-tour.

Complètement enragé, il sentit sa peau se tendre sur son visage et son crâne. Tout s'était si bien passé jusque-là et maintenant, la tuile ! Il envisagea une seconde de remonter pour s'installer au plus vite au volant et fuir dans un grondement de cylindres avant que la voiture ne le rejoigne, mais son geste éveillerait les soupçons dès que le conducteur trouverait la Ford vide. Il resta sur place, figé dans le temps et dans l'espace, hormis sa main droite qui se glissa à tâtons sur le plancher jusqu'à saisir la crosse du .380.

La voiture restait sur la chaussée au lieu de se rabattre sur le bas-côté. Quand elle se plaça parallèle à lui, il plissa les paupières pour se protéger de l'éclat des phares en essayant de distinguer le nombre de têtes à l'intérieur. Sa décision était prise : si elles étaient plus de deux, il ne ferait pas usage de son arme, les choses deviendraient trop compliquées...

Il reconnut une berline à quatre portes dernier modèle dont la vitre se baissa arrivée à son niveau. Laissant apparaître le visage de son partenaire, barré d'un large sourire.

— Je t'ai fait peur, pas vrai ?

— Je devrais t'abattre sur place, lui répondit le Roi Reptile en lui montrant le pistolet qu'il tenait à la main.

— C'est bien que tu ne sois pas passé à l'acte.

— Ouais... très bien.

— Seigneur Jésus, qu'est-ce que tu t'es fait à la figure ?

L'air distrait, le Roi Reptile leva la main et ses doigts laissèrent une traînée sur son visage ensanglanté. Il avait complètement oublié sa blessure. Le sang était chaud et gluant.

— J'ai dû me cogner la tête avec toute cette excitation.

— Tu devrais nettoyer ça. T'as l'air d'un diable sorti des enfers.

Il acquiesça sans mot dire.

Son partenaire désigna la Ford du geste.

— C'est ça la double cargaison dont tu m'as parlé ?

— Tout à fait.

— Des jeunes ?

— Comme je te l'ai dit.

— Quelqu'un est passé qui aurait pu voir quelque chose ?

— Rien que toi.

— *Fantastique.*

— Tout est prêt au bon endroit ?

Son partenaire confirma d'un signe de tête, et aux lueurs verdâtres du tableau de bord, le large sourire plaqué sur son visage lui donnait un air aussi malfaisant qu'une gueule de gargouille.

— Tu ferais bien de te remettre en route, dit l'autre. Je ne vois personne derrière nous mais il y a toujours le risque que quelqu'un se pointe.

Le Roi Reptile hocha la tête. Maintenant que la situation s'était décantée d'elle-même, il se sentait à la fois épuisé et complètement excité. *Ils étaient bons, tout était en place pour que ça marche.*

— Tu vas me suivre ? demanda-t-il.

— Dans une minute. Une fois que tu seras parti, je vais pousser la Ford dans les fourrés en contrebas de l'accotement. Je n'ai pas envie que quelqu'un voie quelque chose ou repère le numéro d'immatriculation le temps qu'on revienne pour l'emmener loin d'ici.

— Cette bagnole ne bougera pas, dit le Roi Reptile en secouant la tête. Je crois que le moulin a serré. Tu peux le sentir à l'odeur. Il va falloir sortir la dépanneuse pour la dégager de là.

— Merde.

— On n'y peut rien, c'est comme ça. Mais crois-moi, ça en vaudra la peine.

— Du vrai premier choix, c'est donc ça ?

— L'une d'elles, au moins. Je n'ai pas vu grand-chose de la

seconde. Mais ça correspond exactement à ce dont on avait parlé cette fameuse fois, tu te souviens ? Et c'est pas des envapées shootées aux amphètes.

— Noël, comme qui dirait, hein ?

— Ouais, répondit le Roi Reptile. Oh, en plus des deux, il y en a une troisième. Elle est morte. Un accident.

— T'as été très occupé.

— Je suis motivé.

L'autre confirma de la tête, puis scruta ostensiblement ses avants et ses arrières dans le pare-brise et son rétro intérieur.

— La voie est toujours libre, dit-il. Démarre. La nuit va être longue.

— À tout bientôt, répondit le Roi Reptile, en se retournant pour regagner la cabine. Je déposerai notre précieuse cargaison avant de décharger.

20 h 52, mardi 20 novembre

La sonnerie du portable de Danielle sonna une fois avant de s'interrompre. Justin écarta le sien et le fixa d'un air incrédule. Il vérifia qu'il ne s'était pas trompé de numéro. Non, c'était bien le bon.

— Qu'est-ce qui t'arrive, mec ? lui demanda Christian. Elle ne veut plus te parler ?

— Elle a raccroché, s'étonna Justin. Une seule sonnerie. Peut-être qu'elle était au beau milieu d'un truc et qu'elle va me rappeler tout de suite.

— *Oui, c'est ça*, se moqua Christian.

Avec son visage poupon malgré sa taille, il suffisait de deux bières pour que ses joues rosissent. Il en avait bu au moins deux, estima Justin.

— Je ne sais pas, poursuivit Justin. Peut-être qu'elles viennent ici et n'ont plus de signal. Aux dernières nouvelles, elles s'engageaient dans le canyon de Yellowstone River après Gardiner, donc c'est bien possible.

— Yankee Jim Canyon ! s'exclama un des garçons sur le canapé. J'ai fait une descente des rapides là-bas l'été dernier et je me suis gelé les couilles.

— Quel raffinement, répondit l'une des filles tandis que l'autre s'esclaffait.

— Ressaye, dit Christian.

Justin s'exécuta mais cette fois, le portable se mit immédiatement sur boîte vocale : « Vous êtes bien sur la messagerie de Danielle Sullivan, l'unique la vraie. Laissez s'il vous plaît un message et je vous rappelle aussitôt sauf si je change d'avis. Ciao. »

— C'est bizarre, dit Justin. Elle ne prend pas mon appel, ça passe

directement sur messagerie.

— Essaie encore.

Cette fois, il entendit une formule préenregistrée de Verizon indiquant que le numéro qu'il demandait n'était pas disponible.

— On dirait qu'elle a éteint son téléphone. Danielle ne coupe *jamais* son portable. Je ne suis même pas certain qu'elle sache comment s'y prendre.

Christian haussa les épaules.

— Peut-être qu'elle est à court de batterie et ne le sait pas. Ou alors elle a oublié son chargeur de voiture. Tu ne m'as pas dit qu'elle pouvait être tête en l'air par moments ?

Justin ne s'en souvenait pas mais il avait dû probablement en parler puisque c'était la vérité.

— Bon, je vais essayer le portable de Gracie, dit-il.

Il fit défiler sa liste de contacts à la recherche du numéro et ne prêta plus attention à Christian, il n'était pas d'humeur, en particulier quand son pote avait quelques bières derrière la cravate. Un certain nombre de participants à leur petite fête les avaient déjà quittés pour aller rejoindre d'autres soirées. Christian l'avait traité de « rabat-joie » parce que, avait-il expliqué, « personne n'apprécie de voir un mec assis à sa table en train de bidouiller avec son ordi et ses portables au lieu de relâcher la pression et de se laisser aller ».

Le numéro de Gracie lui répéta la formule du même fournisseur d'accès. Il referma son portable, fronça les sourcils et releva la tête. Christian s'était planté de toute sa masse devant lui et il se contenta de lui adresser un haussement d'épaules.

— Leurs *deux* portables sont éteints, dit-il. Ça n'a ni queue ni tête.

— Qu'elle aille se faire voir, dit Christian. T'as mieux à faire. *Moi*, c'est mon cas. Qui sait, mec, poursuivit-il, peut-être qu'elles se sont arrêtées pour prendre de l'essence et elle a rencontré un motard balèze. Tu sais, les nanas racontent toujours qu'elles veulent des mecs gentils alors qu'en fait, elles veulent les méchants.

— Comme d'habitude, lui lança Kelsie depuis le canapé, tu ne sais pas de quoi tu parles.

— Mais c'est vrai, insista Christian en entrant dans la cuisine pour sortir une nouvelle bière de la glacière.

En son absence, Kelsie se leva et rejoignit Justin à sa table. Elle s'assit tout près de lui et dit :

— Si ces filles n'arrivent pas, Justin, tu sais qui appeler, non ?

Il leva les yeux pour être sûr d'avoir bien entendu et sourit. Elle était gentille, sexy et disponible, songea-t-il. Danielle la transformerait

en chair à pâtée si jamais elles se retrouvaient toutes les deux dans la même pièce.

Il attendit dix minutes avant de rappeler les deux numéros. Sans résultat. Il commençait à être inquiet. Si c'étaient des problèmes de voiture, ou si elles avaient eu un accident...

Il se leva, ferma son ordi et fourra son téléphone dans la poche de son sweat à capuche.

— Je vous quitte, annonça-t-il à Christian.

Kelsie s'appuya au dossier de son siège, blessée.

— Je suis désolé, expliqua-t-il. Mais si elles débarquent à la maison et que je ne suis pas là...

Elle croisa les bras sur sa poitrine et répondit par un regard mauvais.

Il sortit dans la nuit, son ordi sous le bras et son portable dans la main. Il monta dans la vieille Toyota Camry que son père avait réussi à obtenir l'année précédente de la fourrière du comté et soupira profondément en attendant qu'elle chauffe.

Il se demanda si Danielle jouait avec lui au chat et à la souris en l'obligeant à se faire des cheveux, sachant qu'elle en serait d'autant mieux accueillie à son arrivée. Il l'en savait parfaitement capable. Mais si Gracie l'accompagnait, jamais Danielle n'oserait lui monter un coup pareil.

Il trouvait ça bizarre, cette nana, même canon comme l'était Danielle, déterminée au point de faire des centaines de kilomètres pour le rejoindre. *Ça devrait être l'inverse*, se dit-il. Peut-être que tout ça, ce n'était qu'une ruse ? Peut-être que tout ce temps, Danielle n'avait pas bougé de Denver ou d'Omaha et qu'elle avait inventé de toutes pièces ce long trajet dans le seul but de lui faire honte, qu'il se rappelle combien ils avaient été proches tous les deux et combien elle lui manquerait quand elle ne serait plus dans sa vie ?

Cependant, l'implication de Gracie dans l'affaire mettait sa belle théorie en défaut en l'obligeant à reconsidérer la situation. Il avait vu à quel point elle avait du cran et de la ressource : jamais elle ne se laisserait entraîner dans une telle mascarade.

Il repensa à la succession d'appels et de textos un peu plus tôt. Danielle était restée en contact permanent avec lui, apparemment ravie d'avoir de ses nouvelles, et ensuite... plus rien. Elle avait

simplement coupé son téléphone et il ne parvenait pas à s'expliquer son geste. Et si son téléphone était à court de batterie, elle aurait utilisé celui de Gracie. Danielle haïssait les vides et se sentait obligée de les remplir.

Il crut savoir ce qu'il allait faire mais hésita. Il contemplait son portable en voulant à toute force qu'il sonne et qu'il entende la voix de Danielle. Il envoya trois textos, l'un après l'autre, pour savoir si elle allait bien en lui demandant de le rappeler. À chaque fois, il en envoya une copie à Gracie. Aucune réponse. Un dernier appel, en vain, n'eut droit qu'à la même formule préenregistrée.

Pour couronner la soirée, ne manquait plus qu'une chose : être contraint d'expliquer à sa mère ce qui se passait. Elle n'appréciait pas Danielle et n'approuvait en rien le fait que son fils s'engage auprès d'une fille habitant un autre État pendant ses années de lycée. Danielle s'était montrée collante, elle le considérait comme sa propriété et sa mère pèterait un câble à sa simple apparition le jour de Thanksgiving. En plus de quoi, elle risquait de ne pas le croire s'il lui disait qu'il n'était pas dans le coup.

Devrait-il appeler la mère de Danielle ? Il la connaissait à peine.

En revanche, Ted Sullivan, il le connaissait plutôt bien. Mais ce qu'il savait de lui ne le mettait guère en confiance. Ted allait vraisemblablement piquer une crise d'hystérie et créer des problèmes qui n'existaient pas encore.

Ensuite il y avait son père. Il ne ferait pas autant d'histoires et ne porterait pas de jugement sur la situation. Après tout, il leur avait sauvé la vie. Mais au mieux, il restait imprévisible, toujours prêt à exploser. Une fois sa mèche allumée, n'importe quoi pouvait arriver. Justin n'était pas certain de vouloir être celui qui présenterait l'allumette.

21 h 01, mardi 20 novembre

À la table en coin du Jester's Bar, Cody se pencha vers Cassie, montra les dents et dit :

— C'est exact. Tubman est propriétaire de mines de saphir. Trois au total. Il les loue avec des clauses conditionnelles dans le contrat. Si les mineurs tombent sur un gros filon, il touche quarante pour cent des gains.

Le visage de Cody était suffisamment proche pour que Cassie sente son haleine chargée d'alcool. Deux doses de Jim Beam, deux bouteilles de Coors Light. Certains mots – saphir, conditionnelles – sortaient confus de sa bouche et s'étiraient exagérément. Son regard jadis limpide était réduit à deux fentes et une fleur de minuscules vaisseaux sanguins rouges s'était épanouie sur son nez et ses joues.

Depuis qu'ils étaient dans la salle, Cassie avait compté le nombre de clients qui, l'ayant aperçu dans son coin dès leur entrée, étaient ressortis aussi vite sans rien consommer. Treize au total, qui avaient croisé directement sa route ou, le connaissant de réputation, ne voulaient pas s'attarder dans le même lieu que lui. Le barman leur lançait des regards féroces chaque fois que la porte se refermait mais Cody ne semblait rien voir de ce va-et-vient ou alors, il s'en fichait.

— Je ne pige pas, dit-elle en trempant tout juste ses lèvres dans son troisième verre de vin.

Elle en sentait l'effet. Mais elle tenait absolument à connaître les turpitudes du shérif et si elle voulait que Cody vide son sac, elle devait jouer le jeu – même si elle n'était pas à la hauteur.

— Et alors, où est le problème s'il possède des droits miniers ? Il n'y a pas de loi qui l'interdise, que je sache.

— Il n'y en a pas, effectivement, répondit-il. Et de ce que je peux comprendre, ils étaient dans la corbeille de la mariée. La famille de

son épouse Dixie vit dans ce comté depuis des années. Les mines sont à son nom à elle, mais tu sais comment ça marche.

Cassie secoua la tête, elle ne comprenait pas bien.

Cody roula des yeux, apparemment agacé qu'elle ne sache combler les blancs.

— Il y a quelques mineurs légitimes et légalement inscrits comme tels, expliqua Cody. Certains sont aussi honnêtes et durs à la tâche que le jour est long. Mais réfléchis un peu à ceux auxquels nous avons eu affaire, exemple Tokely et cet enfoiré de B. G. Nous savons qu'ils utilisent les mines comme couverture pour pouvoir dealer, d'accord ?

— Nous le soupçonnons, le corrigea Cassie.

— Nous le *savons*, insista Cody. Et devine ?

— Quoi ?

— Tokely et B. G. extraient les pierres dans deux mines qui appartiennent à Tubman.

— Oh, fit-elle.

— C'est exact. Donc tu ne t'es pas demandé ces temps derniers pour quelle raison – dans le cadre de la politique du service – nous y allons mollo avec ces gens de la montagne ? T'es-tu jamais demandé pour quelle raison notre périmètre de surveillance n'empiète jamais sur les Big Belts ? Et pour quelle raison M. Tubman, la Loi et l'Ordre incarnés, n'a jamais fait de descente sous le feu des projecteurs chez ces mecs-là afin de les coller derrière les barreaux ?

— Je n'avais pas pensé à ça, dit-elle. Je ne suis pas ici depuis bien longtemps.

— Ne te méprends pas sur mes paroles, dit-il. Ces deux mecs, je m'en tamponne. Vivre et laisser vivre, c'est ma devise. Je me fiche bien qu'ils planent tout le temps avec leur herbe ou même s'ils se tirent dessus, pourvu qu'ils fassent ça entre eux et n'y impliquent pas de civils. Tu pourrais penser que notre shérif s'en préoccupe, n'est-ce pas ?

— Je ne suis pas sûre de savoir où ça nous mène, répondit-elle.

— Ça nous mène justement à ces fameuses clauses conditionnelles dont je t'ai parlé. Tubman touche quarante pour cent des revenus des gemmes. Mais il semble que ce soit une affaire où tout se traite de la main à la main, en argent liquide, comme la dope. Et donc, comment pouvons-nous savoir si ces quarante pour cent proviennent bien de la vente des saphirs ?

Elle se rassit sur son siège.

— Tu es en train de me dire que Tubman est impliqué dans le trafic de drogue ?

— Non, répondit Cody. Je dis qu'il reçoit de l'argent de ces gens-là. Je doute fort qu'il demande des copies des reçus pour la vente des pierres, voilà ce que je dis. Les mecs comme B. G., tu crois vraiment qu'ils gardent leurs livres de comptes à jour ? Tu t'imagines que B. G. tient deux comptas séparées, une pour la vente des saphirs, l'autre pour la vente de dope ? Certainement pas, bon Dieu. Il mélange tout son cash et verse à Tubman un pourcentage global. Il est probable que Tubman ne demande jamais d'où provient l'argent et de toutes les façons, B. G. serait bien incapable de lui répondre. Mais j'ai fouiné un peu. Tubman a une belle maison d'une valeur de trois quarts de million, plus une propriété sur Flathead Lake. Un endroit huppé. Avec des canons à neige, des quads et Dieu sait quoi d'autre. À ton avis, il aurait pu s'offrir tout ça grâce à son salaire de shérif ?

Elle hocha la tête.

— Alors comment sais-tu que tu ne te trompes pas ? Si les mines sont au nom de sa femme, comment peux-tu affirmer que le shérif est un magouilleur ? Ça pourrait être l'argent de madame.

Cody se contenta d'un large sourire.

— Tu imagines ce que le journal ferait de ces infos au moment des élections ? Il lui suffirait de rapporter les faits. Il est possible que les électeurs ne voient pas d'un très bon œil un shérif qui s'enrichit en faisant son travail. Et tu peux parier que n'importe quel adversaire dans la course étalera l'affaire au grand jour. Si Tubman passe tout son temps à se défendre, il apparaîtra aussitôt comme ayant les mains sales. Et en politique locale, la perception, c'est la vraie réalité.

Il commanda une nouvelle tournée.

— Je t'en prie, pas encore une, dit Cassie. Il faut qu'on parte d'ici avant...

— Avant quoi ? Je n'ai nulle part où aller, et c'est à toi que je le dois.

Le barman arriva tête basse, l'air dans le trente-sixième dessous.

— Je vois ce qui se passe, collègue, lui dit Cody. Ton chiffre d'affaires a sacrément dégringolé ce soir.

Le barman acquiesça en silence.

Cody se tordit sur son tabouret, glissa la main à sa poche arrière et ouvrit une nouvelle fois son portefeuille. Cette fois, il tendit au gars une carte Visa.

— Offre à tous ceux qui sont encore dans la place deux tournées, lui dit Cody. Et une pour toi parce que tu as l'air d'en avoir besoin. Et un autre verre de vin pour la jolie dame.

— Pour moi, ça va, se dépêcha de répondre Cassie.

— Ce sera à moi d'en juger, précisa-t-il.

Et, se tournant vers le barman :

— Continue à envoyer jusqu'à ce que je te dise d'arrêter. Pour tous ceux qui sont là. Ils vont rameuter leurs amis et on passera tous un bon moment.

Puis à l'intention de Cassie, il ajouta :

— C'est ainsi que les ivrognes se font des amis.

— Je ne t'ai jamais vu comme ça, dit-elle en secouant la tête.

— Ça, c'est mon vrai moi. J'étais plutôt joyeux luron avant de me transformer en grincheux sobre.

Mais ta femme et ton fils sont revenus vivre avec toi, pensa-t-elle sans rien dire.

Pendant que le barman servait tous les clients encore présents, Cassie reprit :

— Je te demandais comment tu avais appris tout ça sur le shérif ?

— Vraiment ?

— Oui.

Il soutint son regard et ricana.

— As-tu jamais rencontré Dixie Tubman ? lui demanda-t-il.

— L'épouse du shérif ?

Il inclina la tête et sourit de toutes ses dents. Le geste la déconcerta.

— Avant que Jenny ne revienne, j'ai un peu dragué, dit-il toujours hilare. Dixie se retrouve parfois bien seule, livrée à elle-même dans cette grande maison quand Tubman fait ses discours ou joue au politiciard.

— *Tu as couché avec la femme du shérif ?* lâcha-t-elle d'une voix plus forte.

Quelqu'un avait glissé une pièce dans le juke-box et Lynyrd Skynyrd attaqua l'intro guitare de « Gimme Three Steps ».

— J'ai satisfait un besoin, répondit-il avec un clin d'œil. J'ai pas beaucoup couché, en fait. Bon Dieu, j'ai toujours adoré cette chanson.

Elle se frotta les yeux.

— J'essaie de situer tous les éléments à leur place, dit-elle. Alors comment as-tu découvert l'existence de ces mines et les clauses conditionnelles ?

— Sur l'oreiller, rigola-t-il. Quand elle ne le mordait pas, je veux dire.

— Ne joue pas au plus con.

— J'étais un connard quand je buvais, expliqua-t-il sans détour. Tout monde me le disait. Je l'ai entendu tellement de fois que j'ai commencé à comprendre que ça risquait d'être vrai.

— Et Tubman le sait ?

— Il sait quoi ? Que j'étais un connard ?

— Que tu as couché avec sa femme.

— Baisse le ton, fillette. Tout ce que je sais, c'est que *moi*, je ne lui ai rien dit.

Il leva la main et la posa sur celle de Cassie. Qui retira la sienne.

Il était ivre, de toute évidence. La soirée avait pris un tour qu'elle avait craint mais anticipé. Les hommes comme Cody – en fait, la plupart des hommes qu'elle avait côtoyés – finissaient toujours par tenter leur chance. Non qu'ils lorgnaient sur elle, la désiraient ou même pensaient beaucoup à elle au cours de leurs journées. Il n'y avait là rien de *personnel* et c'était un peu douloureux. Non, c'était juste une pratique innée, une chose pour laquelle ils étaient programmés. À une occasion, jadis, elle s'était méprise sur une situation identique en croyant qu'elle pouvait signifier plus. D'où son fils.

— Donc on ne parle plus d'oreillers, si je comprends bien ? gloussa-t-il.

Elle pivota, se laissa glisser au bas de son tabouret, mais le vin embrumait son cerveau et elle dut tendre le bras pour garder son équilibre.

— Je ne reste pas, lui annonça-t-elle. Je vais te rentrer.

— Me rentrer ?

— Tout à fait. À mon avis, tu n'as pas envie que Jenny te voie dans cet état. Donc je vais te conduire dans un motel pour la nuit.

— Et chez toi ? lui fit-il, l'air lubrique.

— Ma mère et mon fils n'aimeraient pas ça. Ni moi non plus d'ailleurs.

Il releva les yeux par-dessus l'épaule de Cassie et son visage changea. Son rictus salace avait disparu. Il semblait anéanti.

Elle se retourna et reconnut Justin à sa photo de footballeur. Celle que Cody lui avait montrée.

21 h 33, mardi 20 novembre

Au volant de sa voiture, le fils raccompagnait le père chez lui et Cassie Dewell suivait dans le pick-up de son partenaire. Justin avait accepté de la ramener jusqu'à sa Honda un peu plus tard. Il avait du mal à contenir sa rage mais il lui détailla néanmoins les événements de la soirée, la façon dont Danielle et Gracie Sullivan avaient brutalement cessé de communiquer avec lui.

Tout à sa honte, Cody ne disait plus mot malgré son cœur qui battait la chamade et le bourdonnement réconfortant de l'alcool courant dans ses veines. Son chez-lui était une bâtisse beige de style ranch à un étage avec double garage, dans un pâté de maisons beige à un étage elles aussi de style ranch, le tout constituant un lotissement tout neuf au nord d'Helena. Tellement neuf qu'on distinguait encore les lignes de semis de gazon sur la pelouse en façade et les troncs des arbrisseaux gros comme des queues de billard fixés à des tuteurs en T pour éviter que le vent ne les arrache. Justin s'engagea dans son allée et faillit toucher le pare-chocs de la voiture de Jenny qu'il évita tout juste.

— Je ne peux pas te demander de mentir à ta mère, dit Cody. Mais tu pourrais ne rien dire, tout simplement.

Justin refusa de tourner la tête.

— Contente-toi de m'aider à retrouver ces deux filles, dit-il. Après quoi tu pourras repartir et recommencer à te détruire.

Cody reçut ces paroles comme un coup de poignard au cœur et gémit. Puis, se frottant le visage des deux mains, il essaya de s'obliger à recouvrer sa sobriété par simple effet de sa volonté. Il détestait ce renversement des rôles, son fils devenu parent, et lui le vaurien. Il était furieux contre lui-même et gêné pour le gamin.

Justin descendit de voiture et il le suivit. Sa chaussure buta contre

une fissure dans le revêtement et il trébucha, obligé de se raccrocher au capot pour éviter de s'affaler. Son fils lui accorda tout juste un regard, secoua la tête et entra dans la maison.

Appuyé au toit de la voiture, Cody resta sur place quelques instants à respirer l'air froid, ses mains nues s'engourdissant à mesure au contact du métal glacé. Cassie gara son pick-up devant la maison et il n'avait toujours pas bougé quand elle s'avança.

— On dirait que tu attends qu'on te passe à la fouille, lui lança-t-elle.

— Ne te gêne pas, maugréa-t-il.

Elle fit non de la tête.

— Rappelle simplement à Justin qu'il doit me ramener à ma voiture.

— Viens te mettre au chaud à l'intérieur, dit-il en se redressant, reconnaissant au ciel de ne pas tomber dans les pommes. T'as aucune raison de rester là-dehors.

Elle commença à protester mais il ajouta :

— S'il te plaît.

Elle soupira et y consentit sans mot dire.

— Possible que Jenny se mette à cogner, dit-il. Il faudra peut-être que tu me protèges.

— Probable que je lui donnerai un coup de main, oui, répondit Cassie, sans s'émouvoir.

Il s'immobilisa dans l'entrée et, sans se baisser, se débarrassa de ses chaussures boueuses. Un truc qu'il appréciait à propos de ce logement : il sentait encore le neuf – peintures fraîches, bois juste sortis de la scierie, moquette impec tout frais posée. C'était la première maison neuve qu'il ait jamais possédée et il se demanda combien de temps il lui faudrait pour tout dégingluer. Quand il déménageait, les taudis qu'il avait habités jusqu'alors avaient leurs murs explosés par des trous aussi gros que des poings, leurs moquettes tachées par tout le whisky renversé et des orifices de balles dans les moulures. Mais c'était avant qu'il ne cesse de boire, avant que Jenny ne lui offre une seconde chance.

Debout sur le palier du premier, les bras croisés, elle les regardait. Son fils était derrière elle. Longs cheveux sombres bouclés, des yeux bleus, le nez retroussé, mince et tonique grâce à ses cross quotidiens, elle portait un jean moulant et un sweat-shirt ample.

Le voyant détourner les yeux, elle lui demanda :

— Tu veux bien me présenter ?

— Oh, fit-il. Voici Cassie Dewell. Elle est... *elle était...* mon

équipière.

— Qu'est-ce qui est arrivé ?

Cody hésita, dans l'espoir que Cassie donnerait la bonne explication. Mais elle garda le silence, hormis pour répondre :

— Heureuse de vous rencontrer.

— On m'a une nouvelle fois suspendu, dit-il. En fait, j'ai été *viré*.

Il aurait préféré entendre Jenny jurer ou lui balancer quelque chose à la figure. Au lieu de quoi, elle ferma les yeux et secoua lentement la tête. Sa déception lui fit bien plus mal que des insultes ou une explosion de colère.

— Je suis désolé, ajouta-t-il en baissant les yeux.

— Justin, lança Cassie derrière son dos. Tu dois me ramener...

Cody ne voulait pas les voir partir, il n'avait aucune envie de se retrouver en tête à tête avec Jenny.

— Qu'est-ce que tu as fait ? lui demanda froidement sa femme. Je veux dire par là, avant d'aller te bourrer la gueule ?

Il ne répondit pas.

— Quand j'ai vu que tu ne rentrais pas dîner, des tas de choses m'ont traversé la tête. Tu étais sur une affaire, ou tu gisais quelque part en train de te vider de ton sang – tout ce que les femmes de flics peuvent s'imaginer. Mais quand Justin m'a appris ce qui se passait et qu'il avait besoin de ton aide, j'ai repensé aussitôt à toutes les fois où *moi*, je n'ai pas pu te trouver. Mais je me suis raisonnée. En fait, j'avais repris confiance en toi. Et tu viens de me prouver que je me trompais.

Il ferma les yeux. Il n'avait rien à dire.

— Maman ? finit par dire Justin. On pourrait remettre ça à plus tard ?

S'il avait été assez près, Cody l'aurait embrassé. Jenny était très protectrice de son petit – elle le couvait même un peu trop à son avis – et aux très rares occasions où elle le voyait complètement désespéré, elle fourbissait ses armes pour protéger son enfant. Même de Cody. Et de sa propre colère, aussi justifiée soit-elle.

— Ces deux filles sont perdues là-bas quelque part, insista Justin.

Cody releva un regard penaud vers son ex-femme qui semblait hésiter quant à l'attitude à adopter.

Cassie le surprit en prenant la parole :

— Madame Hoyt, pour ce que ça vaut, à la seconde où Justin est apparu, Cody a arrêté de boire. Je le sais parce que j'étais là.

— Comme c'est gentil de votre part, répondit Jenny d'un ton acide.

— Ce qui est arrivé est entièrement ma faute, dit Cassie. Je me

sens vraiment responsable.

— Il a dû. trouver trop difficile de s'enfiler verre après verre dans le gosier.

— Maman, *je t'en prie*, dit Justin.

Cody prit une profonde inspiration et s'adressa à Jenny.

— Laisse-moi réfléchir. Je vais essayer d'imaginer où se trouvent les filles Sullivan. Tu pourrais m'aider en faisant du café.

Jenny finit par acquiescer et tourna les talons pour se diriger vers la cuisine. Avant de s'arrêter brusquement, pour lui répondre :

— Il y a des heures que les deux sœurs n'ont pas téléphoné ou envoyé de message, nous a dit Justin. Tu sais comment c'est avec les ados aujourd'hui, Cody. Hors de question qu'elles cessent une seconde de texter. Je crains qu'il ne leur soit arrivé quelque chose.

Je crains qu'il ne leur soit arrivé quelque chose. Une phrase qui resta en suspens, ses mots familiers résonnant aux oreilles de Cody. Il les avait entendus des milliers de fois dans son bureau des services du shérif de la bouche de maris et d'épouses, de petits amis et de petites amies. Les gens présumaient toujours le pire quand un être cher à leur cœur avait disparu. Parfois, ils ne se trompaient pas.

Cody hocha la tête, monta l'escalier et gagna le salon. Il était ivre mais l'urgence de la situation semblait l'avoir dessoûlé. Il avait mal à la tête – signe entre autres d'une gueule de bois imminente que seul un nouveau verre pouvait retarder. Mais il n'y avait pas d'alcool dans la maison. Et il savait qu'il avait vidé toutes ses caches deux ans auparavant.

Il attrapa une chaise à la table de cuisine, la porta devant le canapé et la fit pivoter pour s'installer à califourchon face à Justin. Il fit signe à Cassie de s'asseoir à côté de son fils.

— Avant de nous mettre à paniquer, attaque-t-il, reprenons la succession des événements pour avoir tous les faits en main et ne pas commettre d'impairs. Nous gagnerons du temps. Justin, quand as-tu reçu le dernier texto de Danielle ?

— Ça remonte à plusieurs heures.

— Quand exactement ?

Justin releva un regard vide.

— Consulte ton téléphone, dit Cody en essayant de rester calme. Vérifie ta liste.

Son fils fit défiler les données sur son écran.

— Elle m'a envoyé son dernier texto à vingt heures vingt-sept. Elle disait qu'elles se trouvaient dans le parc de Yellowstone.

— Où exactement ? Le lieu est vaste.

— Elle ne l'a pas dit.

Cody plissa le front et se recula sur sa chaise.

— Mais que diable sont-elles allées faire au Yellowstone ?

— La 1-90 a été barrée ou quelque chose, expliqua Justin. J'ai regardé la carte et j'ai trouvé un itinéraire de contournement pour rejoindre la 1-90 au-delà du barrage.

— Yellowstone ? répéta Cody. Tu les as obligées à retourner là-bas ?

— Papa, dit Justin, je ne les ai obligées à rien du tout. Elles voulaient arriver ici au plus vite et ça m'a paru la meilleure solution. C'est tout.

— Je me demande si ça les a fait flipper, réfléchit Cody à haute voix. Elles sont peut-être entrées dans le parc et tout ce qui s'y était passé est revenu en force. Elles ont pété un plomb avant de faire demi-tour pour retourner chez elles.

— Non, répondit Justin en secouant la tête. Ça ne leur posait pas de problème particulier. Elles ne réagissent pas comme ça. Tu devrais le savoir mieux que personne.

— Eh bien non, dit Cody. J'ai simplement croisé leur route cette unique fois et on ne peut pas dire qu'on ait eu de grandes discussions à cœur ouvert pour mieux nous connaître. Gracie était très bien, mais sa sœur...

— Sa sœur *quoi* ? lui lança Justin d'une voix qui craquait.

— Elle m'a juste paru... euh... pas très sérieuse.

— C'est ma copine, papa. Mais je voulais rompre. Elle a dû le sentir et a tenu obstinément à venir jusqu'ici pour m'en dissuader, sûr et certain. Elle n'allait certainement pas faire demi-tour et rentrer chez elle sans me parler.

— On reprend depuis le début, dit son père en remontant sa manche pour consulter sa montre. Okay. La dernière fois que tu as eu de ses nouvelles, il était vingt heures vingt-sept. Il est maintenant vingt-deux heures quinze. Ce qui signifie que depuis une heure quarante-cinq minutes environ, elles sont dans un secteur du Montana où les ondes radio passent mal. Fils, je sais que ça peut paraître long mais ça ne l'est pas vraiment. Tu sais que les signaux de portable sont abominables dans le parc, ça coupe et ça revient jusqu'à Gardiner, si c'est par là qu'elle est passée.

— C'est bien l'itinéraire dont nous avons parlé, dit Justin. Mais elle aurait dû dépasser ce secteur-là. À ce stade, elle devrait se trouver sur la route inter-États, soit à moins d'une heure d'ici. J'ai fait mes calculs.

Cody se tut un instant, le temps de les refaire en personne.

— Okay, tu as raison à condition qu'elles ne soient pas restées bloquées quelque part. Réfléchis une seconde. Et si elles s'étaient trompées d'embranchement ?

— Possible. Mais elles avaient un GPS, j'ai appris.

— Okay, mais qui sait – peut-être que la route était en travaux dans le parc. Il y a sans cesse des réparations de chaussée en cours, on dirait qu'on n'en voit jamais la fin. Peut-être...

— J'ai vérifié sur le site du parc de Yellowstone, dit Justin en secouant la tête. Toutes les zones en travaux sont répertoriées. Il y en a une au sud de Mammoth près de l'Old Faithful, mais uniquement l'été.

— Elles sont peut-être tombées en panne d'essence.

— Si c'était le cas, à cette heure, elles auraient dû en trouver et avoir repris la route, répondit Justin, mâchoire crispée.

— Les raisons ne manquent pas pour expliquer qu'elles n'aient pas appelé, dit Cody. Leurs batteries peuvent être à plat et elles auront oublié de prendre un chargeur de voiture – comme ça t'arrive si souvent. Un relais téléphonique a pu s'effondrer ou le service est momentanément interrompu. Elles peuvent avoir heurté un animal de passage. Ou encore, pourvu que ce ne soit pas ça, elles ont eu un accident. C'est tout à fait possible.

Justin secoua la tête.

— Mais ça n'a pas de sens, papa. J'ai appelé leurs deux numéros et elles ont refusé mon appel. Elles n'étaient pas sur messagerie. Exactement comme si, en voyant mon nom, elles n'avaient pas voulu décrocher.

— C'est bizarre, intervint Cassie.

Cody l'avait quasiment oubliée.

— Oui mais qui sait ? reprit-il. C'est peut-être un problème chez le fournisseur d'accès. Une panne ou quelque chose.

Justin ferma les yeux.

— En ce cas, l'info aurait circulé. Est-ce qu'un accident n'aurait pas été signalé ?

— Qui peut savoir ? dit Cody. Ces routes-là sont éloignées de tout, le lieu est placé sous la juridiction du Service national des parcs et les fédéraux font les choses à leur façon. Il n'y a pas grand monde qui traverse le Yellowstone à la fin de l'automne. On peut imaginer qu'il s'écoule bien deux heures avant que des victimes d'accident ne soient secourues.

— Ce qui signifie, l'interrompit Jenny en revenant de la cuisine,

que ces filles peuvent être blessées. Si c'est le cas, nous devons trouver où elles sont et informer leurs parents.

— Sais-tu si elles ont été en contact avec leur mère dans le Colorado ? demanda Cody.

À la question, le visage déjà blanc de Justin blanchit encore plus.

— Mais nom de Dieu, qu'est-ce que tu veux dire par : « Elle n'est pas au courant » ? demanda son père.

— C'est Danielle qui a décidé de ne rien lui dire, expliqua Justin en fixant ses chaussures. Elle a menti et expliqué qu'elles se rendaient au Nebraska pour rejoindre leur père à l'occasion de Thanksgiving.

— Ted ? fit Cody. Ted est dans le coup ?

Vu le souvenir qu'il gardait de ce type, il n'en fut pas autrement surpris.

— Ted Sullivan est un chieur de première. À ses yeux, la seule manière d'être un bon père, c'est de faire copain copain avec ses enfants et de satisfaire tous leurs fichus caprices. Alors même que sa belle attitude a déjà failli les conduire à leur perte par le passé.

— Justin, dit Jenny, je n'arrive pas à croire que tu aies marché dans cette combine. Tu nous vois maintenant appeler la mère de Danielle pour lui apprendre que nous ignorons où se trouvent ses filles ?

— Je sais, murmura Justin.

— Quel foutoir, dit Cody, en se redressant sur sa chaise, conscient que son mal de crâne empirait.

— Cody, demanda Jenny, qu'est-ce qu'on va faire ?

Il se frotta les yeux.

— D'abord, il me faut de l'Ibuprofen. Ensuite, j'appelle la Patrouille des autoroutes. Je demanderai au standard si on a signalé un accident ou une voiture en panne entre Gardiner et Bozeman. Si ce n'est pas le cas, j'essaierai de parler à un policier du parc pour savoir s'ils sont au courant de quelque chose.

— Sinon ?

— Je ferai passer le message et je leur dirai de se lancer à la recherche des deux filles. Justin, c'est quoi, leur voiture ?

— Une petite Ford Focus. Je ne connais pas l'année mais c'est une occasion.

— Connaîtrais-tu par hasard son numéro de plaque ?

— P-L-N-T-D-N-L.

Cody l'inscrivit au creux de sa paume.

— Et ça veut dire quoi ? demanda-t-il.

— Planète Danielle, répondit Justin avec un filet de sourire.

— Planète Danielle, répéta Cody en secouant son crâne douloureux.

Cody avalait cinq Ibuprofen dans la cuisine quand il sentit une présence dans son dos. Il s'attendait à voir Jenny et pivota, prêt à entendre ses quatre vérités. Il fut surpris de voir Cassie.

— Laisse-moi t'aider sur cette affaire, dit-elle.

Il la chassa d'un geste.

— Et qu'est-ce que tu proposes ?

— Je ne sais pas, répondit-elle d'un air impuissant. Mais c'est le moins que je puisse faire.

— C'est exact. Sauf que je ne suis pas sûr de savoir en quoi tu pourrais m'aider à ce stade.

— Eh bien, tiens-moi au courant quand tu auras trouvé quelque chose.

— Va me chercher une bouteille de Wild Turkey, lui dit-il.

— Tout sauf ça.

21 h 35, mardi 20 novembre

En roulant sur le côté, Gracie se sentit si mal qu'elle eut envie de vomir mais sa bouche refusait de s'ouvrir, fermée par une bande adhésive. Elle comprit qu'en vomissant, elle s'étranglerait jusqu'à ce que mort s'ensuive. Dans un réflexe primitif de survie, elle écarquilla grand les yeux en essayant de maîtriser les vagues montantes de nausée. Son ventre avait beau se révolter, elle luttait de son mieux, de toute la force de sa volonté, obligeant son corps à rester calme pour l'empêcher d'éjecter le contenu de son estomac. Elle était consciente mais ne voyait rien. Lui avait-on mis aussi un bandeau sur les yeux ? Elle ne sentait rien, en tout cas.

Malgré la totale obscurité, elle eut l'impression de se trouver dans un cylindre de ténèbres, long et métallique. Il y faisait froid, le sol bougeait et elle songea un instant : *Je suis dans un vaisseau spatial*. Le plancher en acier tremblait et vibrait, il puait la sciure et le vernis. Elle essaya de tendre les bras et de trouver des appuis pour se mettre à quatre pattes mais ses membres refusaient de se mouvoir. Des flashes de couleur et de bruit tourbillonnaient devant ses yeux si elle ne fermait pas les paupières. Elle parvint à rouler sur elle-même jusqu'à ce que sa progression soit arrêtée par un obstacle, une longue chose immobile et rigide qui céda quelque peu sous la pression de son corps. Elle crut sentir l'arrondi d'une rotule ou d'un coude dans ses côtes.

Elle battit en retraite puis reprit ses roulades latérales vers l'objet en question de manière à se retrouver face à lui. Se servant de sa seule tête, elle lui donna de petits coups pour essayer de déterminer de quoi il s'agissait. Le milieu était raide mais élastique. Un peu plus haut, un doux renflement – des seins – avant qu'elle ne discerne l'avancée d'un menton puis un front. Mais la chose ne bougeait pas, pas plus qu'elle ne respirait. Et donc les froissements et craquements qu'elle entendait ne pouvaient s'expliquer autrement que par une sorte d'emballage en

plastique. Elle comprit brutalement ce que cela impliquait: *sa sœur était morte, c'était son cadavre sous une bâche.*

Instinctivement, elle prit aussitôt ses distances en donnant sans le vouloir à la dépouille un coup de pied. Elle était horrifiée, incapable de mettre un nom sur sa découverte.

Sa reculade fut bloquée par un autre objet oblong et il lui fallut un moment pour comprendre que le corps collé à son dos était lourd, chaud et immobile.

Danielle. Elle reconnut sa sœur à son parfum. Mais au contraire de l'autre, si Danielle était inconsciente, elle était toujours en vie. Elle se blottit tout contre, le dos arqué l'enveloppant pieds contre tête, sentit sa chaleur dans son dos et entendit sa respiration lente et laborieuse.

Elle essaya de ne pas penser à l'autre corps mais ne put s'empêcher de se poser des questions : Qui avait-il été ? Pourquoi était-il là ?

Gracie essaya bien de se rappeler ce qui s'était passé mais ses souvenirs se réduisaient à une succession désordonnée de vidéos mentales : la lumière aveuglante du gros semi-remorque qui s'arrêtait derrière elles, l'éclair de blanc éclatant lorsque la silhouette du chauffeur, encadrée par l'éclat des pleins phares, s'était emparée d'elle, lui bloquant la tête au creux de son bras, puis la piqure brutale d'une aiguille dans sa cuisse. Son esprit commença à se fermer, elle sentit sa lucidité s'évanouir, des impulsions électriques faire des courts-circuits dans son crâne...

Puis plus rien, sans trop savoir tout à fait si elle était éveillée, si elle rêvait ou se trouvait entre fantasme et réalité.

Elle essaya de dire « Danielle ? » au corps collé à elle mais sa voix sortit étouffée. Elle comprit qu'elle avait les mains ligotées dans le dos et les chevilles elles aussi liées ou maintenues à l'adhésif.

Elle arqua le dos en arrière et le menton en avant, luttant toujours contre ses nausées, sentit un coin de la bande adhésive près de son maxillaire se détacher. La peau du crâne et le front mouillés de gouttes de sueur piquantes comme des têtes d'épingle, elle essaya de ne pas vomir puis, baissant le menton, coinça l'extrémité libre de son bâillon contre son col et parvint à étirer le cou vers la gauche pour en arracher une longueur supplémentaire. Elle sentit le froid sur ses lèvres brutalement exposées à l'air ambiant et son estomac se convulsa, vidant son contenu sur le sol jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien.

Puis, du mieux qu'elle put, elle s'essuya la bouche en la frottant contre le tissu qui couvrait son épaule et se pencha plus près de sa

sœur :

— Danielle ?

Pas de réaction. Elle inspira l'odeur des cheveux de son aînée, ferma les yeux et enfouit son nez plus profond dans l'épaisse crinière jusqu'à toucher la gorge. Elle sentit le pouls battant lentement sous la peau et les seins se gonfler au rythme de sa respiration.

— Le ciel soit loué, murmura-t-elle.

Avant d'ajouter, à Danielle :

— Réveille-toi, Danny. Je t'en supplie, réveille-toi.

Mais en dépit de ses suppliques, Danielle ne bougea pas, ni n'ouvrit les yeux.

C'est alors qu'elle entendit un couinement sous le plancher de la pièce – un couinement de freins.

Elles se trouvaient à l'intérieur de la remorque du poids lourd, qui avançait sur la route. Elle n'avait pas la moindre idée du temps qui s'était écoulé depuis leur capture ni du moment où le trajet arriverait à son terme.

L'odeur de ses vomissures se mêlait aux relents de sciure, de vernis et d'air froid confiné. Le liquide que contenait la seringue reprenait possession d'elle en la tirant vers les profondeurs et elle sentit qu'elle se laissait glisser. Elle y trouva quelque réconfort et, fermant les yeux, sut qu'elle ne tiendrait pas bien longtemps avant de reperdre conscience.

22 h 59, mardi 20 novembre

Cody était chez lui, à son bureau, son portable posé devant lui. Le voyant s'allumer, il s'en saisit aussitôt pour consulter l'écran : appel du standard.

— Edna, dit-il. Donne-moi une bonne nouvelle.

— C'est ce que tout le monde me demande tout le temps et je les déçois toujours.

Il plissa le front. Sa tête battait comme un tambour. L'Ibuprofen n'avait servi à rien et toutes les cellules de son corps lui hurlaient : *Encore plus d'alcool* – une sensation familière. Distraitement, il se demanda quel était le degré alcoolique du flacon de Listerine dans la salle de bains.

Cassie se trouvait dans la cuisine en compagnie de Jenny. Elles parlaient certainement de lui puisqu'il devait être leur seul et unique point commun.

Edna était la standardiste la plus âgée des services du shérif de Lewis et Clark et ce n'est que récemment qu'elle avait renoncé à marier Cody à quelqu'un – n'importe qui – pour compléter la liste de ses objectifs. Elle détestait l'idée de flics célibataires dans le service et prétendait qu'au fil des années, elle avait joué à l'entremetteuse dans dix-huit relations. Dont la moitié des couples étaient toujours mariés. Cody était reconnaissant à Jenny d'être revenue à la maison pour bien des raisons, mais l'avoir libéré des griffes d'Edna était une cerise sur le gâteau tout à fait imprévue.

— J'ai vérifié auprès du standard de l'État et aussi du centre d'urgence NPS [5] dans le parc proprement dit, expliqua-t-elle. On ne signale aucun accident impliquant une voiture correspondant à cette description sur les routes d'État ni au Yellowstone. J'ai demandé aux policiers du barrage de la 1-90 de garder l'œil ouvert sur un véhicule

de ce type et nous attendons qu'ils nous rappellent.

— Conneries, dit Cody.

— Naturellement, ça ne signifie pas qu'elles ne soient pas là-bas quelque part mais personne n'a appelé.

— Ce qui inclut l'autoroute de Beartooth, la route de Yellowstone depuis Cooke City jusqu'à Mammoth et de Mammoth à Livingston ?

— Inutile de me le répéter, dit Edna. J'avais compris la première fois. Personne n'a rien signalé concernant une Ford Focus rouge avec des plaques du Colorado.

— Nom d'un chien, lâcha-t-il en s'appuyant au dossier de son fauteuil.

Face à son ordinateur, il vérifiait les infos relatives au barrage sur la 1-90 – le site du Service des transports du Montana confirmait que la route était toujours fermée. Excellente chose, dans la mesure où elle isolait en un lieu précis des centaines de véhicules se dirigeant vers l'ouest et si les filles avaient été bloquées dans l'embouteillage, on les aurait localisées. Mais les chances étaient minces dans la mesure où, à en croire Justin, elles avaient emprunté l'itinéraire de contournement.

— Nous devons lancer un avis de recherche sur ce véhicule, dit Cody. Que tout le monde ouvre l'œil et appelle s'il est retrouvé. Que les gars de l'Idaho et du Wyoming soient également mis au courant, juste au cas où les gamines auraient fait une bourde en quittant le parc par une autre entrée. Tu peux régler ça, Edna ?

— C'est déjà fait, répondit-elle. Ce n'est pas mon premier rodéo, Cody.

— Voici les signalements des occupantes de la voiture, dit Cody en lui donnant les détails de mémoire.

— L'une d'elles est la petite amie de ton fils ? voulut savoir Edna.

— Oui. En quelque sorte. Elle l'était.

Il pensa à quelque chose.

— Edna, aurait-on signalé des coupures de relais pour les téléphones portables ? Ça pourrait expliquer l'absence de communication.

Elle répondit que non et lui demanda de patienter un instant. Il l'entendit pianoter sur un clavier puis dire à quelqu'un : « Juste pour vérifier. » Elle revint en ligne et expliqua :

— Je viens d'appeler depuis mon portable celui de ma sœur Sally qui habite Gardiner. Ça passe parfaitement.

— Encore une théorie à jeter au panier, grommela-t-il.

— Je te contacte à la seconde où je reçois quelque chose, dit-elle.

Mais tu connais les ados. Elles pourraient tout bonnement être perdues, que sais-je...

— Dans tous les cas, nous devons les retrouver, répondit-il.

— Les parents ont été prévenus ?

— Non. Je vais m'en charger mais je veux être sûr de pouvoir leur donner une réponse quelconque, d'une façon ou d'une autre. En fait, peux-tu me trouver un numéro à Omaha ? Ted Sullivan. C'est le père.

Ils n'abordèrent pas le sujet mais le plus terrible devoir d'un membre des forces de l'ordre est d'avertir les parents d'enfants disparus ou blessés. Il l'avait fait trop souvent et ça lui déchirait le cœur. Alors qu'il connaissait rarement les victimes.

— Dès que je l'ai, je te rappelle, dit-elle.

— Envoie-moi le numéro par mail.

— Message reçu. J'ai contacté un trooper que je connais, il est stationné entre Livingston et Gardiner. Il a été marié à Kate. Il s'appelle Rick Legerski et je lui ai laissé un mot sur sa messagerie pour l'informer de ce qui se passait. Je lui ai donné ton numéro, j'espère que ça ne te dérange pas.

— Au contraire, je t'en remercie, Edna. Excellente initiative.

Il nota le nom sur son calepin.

S'ensuivit un long moment de silence avant qu'Edna ne dise :

— Cody, j'ai appris aujourd'hui que tu étais suspendu.

— Blessure superficielle, sans plus, répondit-il. C'est sans grande importance.

— Est-ce que je risque des ennuis avec le shérif parce que je te donne un coup de main ?

— Peut-être, si tu as envie de lui en parler.

— Je ne dirai rien.

— En plus de quoi, tu voudrais vraiment qu'on ne les retrouve pas, ces gamines stupides ?

— Bien sûr que non.

— Très bien, en ce cas.

— Standard fin de communication, dit Edna.

Il marmonna un remerciement et ferma son téléphone.

— Toujours rien ? demanda Cassie qui se tenait dans l'embrasure.

Il se rendit compte qu'elle était restée là depuis que la première sonnerie avait retenti, et avait tout écouté.

— Pas encore, répondit-il.

Elle jeta un coup d'œil derrière elle en direction du salon, à l'évidence pour vérifier que Justin et Jenny s'y trouvaient, puis entra en refermant la porte derrière elle.

— Cody, qu'est-ce que tu penses vraiment ?

— Honnêtement, je n'en sais rien. Mais je sais en revanche qu'il ne sert à rien de paniquer. Les choses n'ont pas traîné et nous mettons les bouchées doubles. Si quelqu'un m'informait de la situation à mon bureau du poste, vu le peu de temps qui s'est écoulé entre le dernier message et maintenant, je lui conseillerais de garder son calme et d'attendre au moins encore deux heures.

Elle acquiesça.

— Cette Danielle ? C'est une fauteuse de troubles ?

— Oh, que oui. Mais c'est le genre de trouble que les garçons adorent. Tu devrais la voir en photo.

— Justin m'en a montré une sur Facebook. Elle ressemble au genre de nana qui m'emmenait jadis à l'écart pour m'expliquer que je pourrais être jolie si seulement *j'essayais*.

Cody sourit.

— Donc, dit-elle en reprenant son sérieux, qu'est-ce qu'on fait ?

De la tête, il montra son téléphone.

— On attend. Quelqu'un sur le terrain va finir par les localiser.

Il ne dit pas comment. Ni ce qu'il trouverait.

Elle s'approcha et s'appuya au bord de son bureau, face à lui.

— Tes tripes, elles te disent quoi ? Entre nous ?

Il détourna un instant la tête puis revint sur elle.

— On s'accorde deux heures. L'information a été transmise à la Patrouille des autoroutes, aux forces de police locales, aux gardes-chasses et aux rangers du parc. À cette heure de la nuit, il y a peu de chances pour qu'ils soient très nombreux sur le pied de guerre mais s'ils sont en patrouille, il n'y a pas tant de routes à inspecter que ça.

Elle prit une profonde inspiration et croisa les bras.

— Et si on n'apprend rien au bout de deux heures ?

— Alors on commencera à s'inquiéter, dit-il. C'est le genre de situation où la durée est la donnée essentielle. Si elles ont des problèmes, eh bien, on ne peut jamais agir assez rapidement.

« En fait, précisa-t-il en plissant les paupières, si on n'apprend rien de neuf très bientôt, j'y vais en personne et je commence à réveiller du monde.

— Tu n’es pas en état de conduire, dit-elle.

— Tout ira bien, la rassura-t-il. J’ai probablement plus de kilomètres au compteur en état d’ivresse que la plupart des gens sobres à leur volant. Mais je ne peux pas me contenter de rester sur ma chaise à ne rien faire. Il faut que je sois au cœur de l’action et que je mette les pendules à l’heure en cognant quelques têtes au besoin. Très souvent, une affaire ne se résout pas tant que tous les joueurs de la partie – les shérifs locaux, les flics, les mecs de l’État – ne sont pas proprement motivés. Et s’il y a des suspects, je tiens à être celui qui posera les questions. On ne peut pas attendre jusqu’au matin.

— Je t’accompagne, dit-elle.

Une déclaration ferme, pas une question.

— Non, dit-il. Tu ne viens pas.

— Vraiment, dit-elle. Je peux me faire porter pâle une journée.

— Oublie, insista-t-il. Tu n’apprécierais pas d’être dans les parages si je dois utiliser des méthodes peu orthodoxes pour obtenir des réponses, si tu vois ce que je veux dire.

— J’ai lu le rapport sur ce qui s’était passé au Yellowstone. Je sais qu’il y a eu des accusations de brutalité. Un témoin a déclaré que tu lui avais tiré une balle dans les genoux avant de le suspendre à un arbre.

Cody haussa les épaules.

— Sinon, les ours l’auraient bouffé. Je lui ai sauvé sa misérable peau. Mais il est inutile que tu prennes part à ça. À ce stade de ta carrière, tu dois rester aussi loin que possible de ce genre de truc. En plus de quoi, comment puis-je savoir que tu ne vas pas me balancer encore une fois ?

— T’es un sale fils de pute, lui répondit-elle.

— Tout à fait, c’est vrai. Écoute, si tu veux aider, tu le peux en restant ici. Si je tombe sur quelque chose là-bas, j’aurai besoin de quelqu’un au téléphone et devant l’ordinateur pour avoir accès à toutes les bases de données. Vu ma situation, je ne peux faire confiance à personne du service. Donc, si tu te débrouilles pour rester disponible, tu me serais d’une aide bien plus précieuse que si tu m’accompagnais.

Elle se préparait à discuter mais y réfléchit à deux fois.

— Logique, dit-elle.

— Donc, si cette histoire vire à l’aigre, vérifie bien tes mails et garde ton portable allumé.

Elle acquiesça.

La porte s’ouvrit et Jenny entra, Justin sur ses talons.

— Du neuf ? demanda-t-elle.

— Pas encore, répondit-il.

Les épaules de Justin s'affaissèrent de désespoir.

Cody entendit derrière lui le tintement de son ordinateur. Il jeta un coup d'œil et constata que le message venait d'Edna.

— Tout le monde dehors, dit-il. J'ai besoin de rassembler mes esprits avant d'appeler cet imbécile de Ted pour lui apprendre que ses filles ont disparu.

23 h 32, mardi 20 novembre

Un seul et unique nuage noir fila à toute allure devant le croissant de lune en le coupant en deux alors que le Roi Reptile réglait le compte-tours de son antique pelleteuse Case. Le régime du vieux mais puissant moteur augmenta en grondant et secoua le plancher de la cabine avant de se stabiliser à un rythme musclé et sonore dont le bruit se propageait à des kilomètres, si tant est qu'il y ait eu des oreilles pour l'entendre.

Plus sombres que le ciel, les montagnes se dressaient sur les quatre côtés de la petite vallée encaissée. La nuit était silencieuse et froide. Et au-delà des grincements et des phares de la pelleteuse dans la prairie d'altitude, on ne voyait rien. L'obscurité était totale.

Les quatre projecteurs montés sur le toit de sa cabine illuminaient d'une lumière crue l'herbe écrasée devant sa machine. Il sortit les pieds stabilisateurs de chaque côté et les fit coulisser jusqu'au sol. Ils mordirent la terre, accompagnés par les sifflements du système hydraulique et il sentit sa pelleteuse basculer sur ses arrières et s'immobiliser. Il plaça ses mains gantées sur les deux leviers à boule entre ses genoux, le gauche qui commandait le bras articulé, le droit, les mouvements du godet. Les dents meurtries de la pelle plongèrent dans la terre molle et le moteur peina à soulever la première énorme bouchée qu'il jeta sur la gauche. Le sol était sombre et humide avec quelques grosses pierres. Normalement, il devrait réussir à dégager en l'espace de deux heures une excavation suffisante, cinq mètres sur quatre pour deux mètres de profondeur.

Il le savait car ce n'était pas le premier trou qu'il creusait dans ce goulet étroit. En fait, si on y regardait de plus près, le fond de vallée en était couvert.

Le Roi Reptile était à la fois terriblement excité et épuisé. Il n'avait pas dormi depuis vingt heures et la nuit écoulée ressemblait à des montagnes russes, entre colère, désir sexuel, peur et triomphe. Il n'était pas encore rentré chez lui et la messagerie de son téléphone portable était pleine. Dans la mesure où il connaissait le contenu des messages et savait qui les lui adressait, il n'avait aucune raison de les écouter. Aucune raison au monde.

À la droite du trou qu'il creusait se trouvait la petite Ford qu'ils avaient remorquée jusque-là. Aux lueurs de la rampe de projecteurs au-dessus de sa tête, il voyait le reflet de sa combinaison blanche en Tyvek toute chiffonnée sur le siège avant de la voiture. Sur le siège passager traînait un paquet d'habits et de chaussures, les vêtements qu'ils avaient enlevés aux filles comateuses. Tout serait bientôt enfoui sous des tonnes de terre. Y compris la plaque d'immatriculation verte du Colorado.

Quand le jour se lèverait, on ne verrait plus trace de la Ford rouge ni de ce qui se trouvait à l'intérieur et sa pelleuse serait rangée dans le garage à machines du comté.

Il pensa à ces deux corps nus, minces et sans défauts qu'ils avaient déchargés. Ils étaient si différents de ceux des couleuvres de parking ramenées au cours des derniers mois. Bien sûr, dans ses jours de veine, lorsque les circonstances s'y prêtaient, il était de temps à autre tombé sur des trésors. Mais depuis de trop longs mois, ils avaient dû se contenter pour seul régime d'une succession de couleuvres.

Puis il chassa cette pensée de son esprit aussi loin qu'il le put afin de se concentrer sur son ouvrage.

23 h 38, mardi 20 novembre

Cody tendait la main vers le téléphone de la maison avec l'intention d'appeler Ted Sullivan quand son portable s'éclaira, affichant un numéro avec indicatif 406 – le Montana – qu'il ne reconnut pas. Quand il voulut s'en saisir, il renversa en partie le café restant dans la tasse que Jenny lui avait apportée – sa troisième jusque-là. Le liquide chaud s'étala à la surface de son bureau et une rigole dégoutta sur son siège à la hauteur de son entrejambe. Il repoussa son fauteuil d'un coup de pied, épongea la flaque de sa manche de chemise et ouvrit son portable de sa main libre.

— Cody Hoyt, dit-il d'une voix cassée.

Sa gorge était à vif d'un trop-plein de cigarettes et si la caféine ne l'avait guère dessoûlé, elle avait en revanche réveillé sa gueule de bois vagissante.

— Je m'appelle Rick Legerski, je suis trooper de la Patrouille des autoroutes du Montana. C'est Edna Mulcahy d'Helena qui m'a transmis votre numéro.

La voix grave et râpeuse allait droit au but. En fond sonore, il entendait une radio ou une télévision et présuma que l'homme l'appelait depuis son domicile.

Cody se présenta tout en épongeant le reste de café à l'aide d'une succession de Kleenex.

— Edna m'a expliqué que vous avez été jadis marié à sa sœur, dit Cody.

Dans le Montana, c'est ainsi que les choses se faisaient. Les vieux résidents se reniflaient jusqu'à trouver un détail qu'ils connaissaient tous deux. Une pratique qui, habituellement, atteignait vite son objectif.

Un temps de silence à l'autre bout du fil.

— Sally, ouais, soupira le gars. Vous avez des ex ?

— Juste une, répondit Cody.

— Moi, j'en ai deux. L'amour, c'est un beau petit lot, mais le divorce, c'est le jackpot. Inutile de poursuivre là-dessus.

« Ouais, Hoyt, dit Legerski en changeant de sujet. J'ai entendu parler de vous.

Il s'exprimait d'une voix circonspecte et un peu lasse, et Cody en reconnut l'intonation, pour l'avoir entendue bien des fois de la bouche des flics d'âge mûr.

— Que de bonnes choses, j'imagine, sourit-il.

— J'ai connu votre oncle Jeter. En fait, un jour, je lui ai ouvert le crâne quand je l'ai vu zigzaguer sur la ligne centrale aux abords de Ekalaka avec un élan mâle à l'arrière de son véhicule. Il a refusé de souffler dans le ballon et a commencé à me chercher des crosses, alors... je l'ai calmé.

— Ainsi donc, c'était vous, dit Cody. Je me souviens d'avoir entendu cette histoire.

— Il avait la tête dure comme le granit, expliqua Legerski. J'en ai tordu ma matraque et il a fallu que je la change.

Cody gloussa.

— Et votre nom est apparu à une ou deux reprises dans la région, dit Legerski.

— Je suppose que oui.

— Vous recherchez deux adolescentes disparues à bord d'un véhicule, dit le trooper, en coupant court à l'échange de politesses.

— C'est exact, dit Cody en répétant la marque et le modèle de la voiture ainsi que les noms et signalements de Gracie et Danielle Sullivan.

— Plaques du Colorado ?

Cody épela le numéro d'immatriculation et récapitula les événements.

— Je n'ai pas pris la route de Yankee Jim Canyon ce soir mais je n'ai rien entendu d'inhabituel. On m'a envoyé au barrage sur la 1-90 et j'y ai passé la majeure partie de la soirée. Je viens juste de rentrer, j'ai fini ma journée. J'étais sur le point de dîner quand j'ai vu qu'Edna m'avait appelé.

— Désolé de vous déranger chez vous, dit Cody, nullement désolé.

Il avait besoin de toute l'aide qu'on pouvait lui apporter et il le dit.

— Ça fait partie du contrat, gémit Legerski. Dans le Montana, un policier d'État est toujours d'astreinte.

Cody roula les yeux au plafond et pressa une boule de mouchoirs en papier contre ses cuisses pour continuer d'éponger.

Il avait toujours eu un talent certain pour visualiser les caractéristiques de ses interlocuteurs à l'autre bout du fil : il se basait sur la façon de s'exprimer, le choix des mots et l'intonation. Son ancien équipier Larry avait coutume de prendre les paris, à savoir si ses prémonitions allaient s'avérer fondées lorsqu'il serait confronté pour la première fois à la personne en chair et en os. La plupart du temps, c'est Larry qui déboursait.

À cause de l'anecdote concernant l'oncle Jeter, décédé trois ans auparavant, Cody devina que Legerski avait cinquante ans bien sonnés, voire soixante, probable que la retraite n'était pas loin. Très certainement costaud, comme la plupart des troopers, et à cause de son accent traînant, il ajouta mentalement une épaisse moustache tombante de pistolerero sur un visage marqué de cow-boy au nez crochu. Comme il avait mentionné que sa base était Ekalaka dans l'est du Montana, il y avait également de fortes chances pour que ce mec ait une longue carrière derrière lui : il avait dû bourlinguer à travers tout l'État. Livingston et Gardiner se situaient dans le comté de Park, un poste recherché plutôt chouette parce qu'il bordait le Yellowstone. Au fil des années, il avait pris du galon. Sous-entendu : il avait ses entrées auprès de la bureaucratie du Montana – la Patrouille des autoroutes était une division du Département de la justice de l'État – au contraire de lui qui avait toujours eu du mal avec ses autorités de tutelle. Sa manière de se présenter en lui racontant l'anecdote du crâne fracassé d'oncle Jeter sortait tout droit du cours de première année « Vieux Flic » : elle n'avait qu'une fonction, le mettre immédiatement sur la défensive en établissant de fait que le trooper Rick Legerski était un vieux salopard de dur à cuire qui en avait vu son comptant et n'était guère impressionné par les enquêteurs d'un service de police local sous les ordres d'un shérif.

Cody songea qu'il s'entendait bien habituellement avec les vieux salopards durs à cuire. Jusqu'à ce qu'il leur tire dessus.

Il esquaissa les différentes possibilités – une panne, un accident, une coupure du signal de portable, une erreur d'embranchement sur le trajet. Il répéta sa phrase : « Il n'y a pas tant de routes à inspecter que ça. »

Legerski n'apprécia pas vraiment ce dernier détail.

— Y a pas énormément de routes *goudronnées* par ici, précisa-t-il, mais ça signifie pas qu'y en a pas beaucoup. On a des centaines de kilomètres de chemins de terre et de voies gravillonnées. Les anciens chemins forestiers, les vieux accès aux ranchs, les passages pour les pompiers et les deux-voies seulement connues des anciens et des

braconniers. Si ces gamines ont emprunté une de ces routes-là parce que leur GPS les a mal informées ou qu'elles sont simplement stupides, ça ouvre une chîée de nouvelles possibilités. Si elles ont quitté le goudron à un moment donné, possible qu'elles soient coincées, leur bas de caisse suspendu bloqué par un replat, dans un goulet hors de portée des portables et il pourrait se passer des jours avant qu'on les retrouve.

Cody fit la grimace. Il écouta distraitemment Legerski lui résumer deux incidents sur lesquels il avait travaillé : le premier, deux chasseurs d'élan qui avaient brisé l'essieu de leur Jeep et mis trois jours pour regagner la route, le second, « un merdaillon de touriste irakien ou pakistanais » qui avait engagé sa Prius sur un chemin forestier et fini à moitié dévoré par un grizzly quand ils étaient tombés sur lui dix jours plus tard. Dans les deux cas, les secours avaient été contraints de survoler en hélicoptère les forêts denses, et en pure perte : ils n'avaient pas repéré les véhicules. Le comté de Park était d'ailleurs toujours en litige avec d'autres agences gouvernementales et fédérales afin de partager les coûts des recherches.

Le trooper Legerski aimait bien causer, décida Cody.

— Okay, j'ai pigé, dit-il. Il est tout à fait possible qu'elles aient pris un mauvais embranchement. Mais si j'en crois mon fils, elles étaient pressées d'arriver à Helena. L'une d'elles, en tout cas, a la tête sur les épaules. Je doute qu'elles aient abandonné la route pour s'engager en pleine forêt.

— Je ne vois pas bien pour quelle raison on serait pressé d'arriver à Helena, rétorqua Legerski avant de rire à sa propre plaisanterie.

— Ouais, ouais, dit Cody avec indifférence – une rengaine chez les gars du Montana qui adoraient se moquer de la capitale de leur État. Mais prenons pour hypothèse qu'elles n'ont pas quitté la route. Quelles sont les probabilités pour qu'elles soient tombées en panne quelque part et que personne ne l'ait signalé ?

— À mon avis, c'est peut-être à envisager, répondit Legerski. Il n'y a guère de passage sur ces routes en cette période de l'année. Il n'y a plus de touristes dans le parc en cette saison parce que les hôtels et les campings sont tous fermés. La route est essentiellement utilisée par les gens du pays mais il est probable qu'ils auraient remarqué une voiture inconnue arrêtée sur le bas-côté et l'auraient signalée.

— Donc elles pourraient malgré tout se trouver là-bas ? Peut-être dans Yankee Jim Canyon où les portables passent mal ? suggéra Cody.

— Tout est possible, je dirais.

Cody attendait de Legerski qu'il lui propose d'aller inspecter la route, sachant que le mec n'y était pas obligé : personne n'avait

informé les autorités d'un accident ou d'une panne, en plus de quoi, il avait fini son service, mais...

— Moi, je le ferais pour vous, finit-il par dire. Si jamais vous avez besoin d'un service auprès de la police de Lewis et Clark, c'est moi qu'il faut appeler.

En réponse, il eut droit à un rire qu'il trouva ironique et malvenu.

— Vous devez penser qu'il n'y a que des bouseux chez nous, dit l'autre.

— Qu'est-ce que vous racontez ?

— Vous êtes si convaincu que nous sommes tellement loin des sentiers battus que nous ignorons tout d'Internet ou je ne sais quoi.

Cody sentit les poils de son cou se hérissier et se promit de garder son calme sans exploser.

— Parce que j'ai un mail devant les yeux qui m'apprend qu'aujourd'hui même, vous avez été suspendu. Vous voilà donc relégué au rang de simple civil.

Cody se demanda qui avait envoyé ça. Mais c'était sans importance.

— Je reprendrai mes fonctions d'ici une semaine, mentit-il. Entre-temps, il y a deux filles perdues ou blessées sur vos routes.

— Eh bien, répondit Legerski, je suppose que je peux toujours remettre mon uniforme et ressortir la voiture de patrouille. Mais vous serez en dette avec moi si je ne trouve rien.

— Quoi qu'il en soit, je suis déjà en dette avec vous, dit Cody, en pensant au même instant: et Justin est en dette avec moi.

— Ouais, de toute façon, je n'avais rien prévu de particulier, dit Legerski avec aigreur. Juste dîner et aller me coucher.

— Un policier du Montana est toujours d'astreinte, lui rappela Cody.

— Et en plus, vous êtes du genre à la ramener, on dirait ? Alors que c'est vous qui êtes demandeur ?

— Vous avez raison. Donc je vous remercie. Et appelez-moi, quoi qu'il advienne, okay ? Je suis sûr que je serai toujours debout. Et si par hasard, nous recevons des nouvelles des gamines, je vous contacte aussitôt.

— Appelez-moi sur mon portable, dit Legerski en lui donnant son numéro. Je ne peux plus faire d'heures supplémentaires et si jamais le Q.G. apprend que je ressors après ma journée pour un appel personnel, je vais en prendre pour mon grade. Donc on garde ça entre nous – en toute discrétion.

— Parfait, répondit Cody, conscient du nombre de fois où il s'était débrouillé lui aussi pour échapper aux radars.

Il se préparait à refermer son téléphone quand Legerski ajouta :

— Hoyt ? Vous êtes toujours là ?

— Ouais.

— Un dernier détail, mais on pourra en discuter plus tard, je suppose.

— De quoi s'agit-il ? demanda Cody, en alerte.

— Ce n'est pas la première fois, dit le trooper.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? demanda Cody en se redressant.

— Personne n'est vraiment partant pour envisager cette théorie-là, les huiles du Q.G. moins que les autres. Mais ce n'est pas la première fois qu'une voiture avec des femmes à bord disparaît dans le coin comme par magie.

Les nerfs de Cody se crispèrent.

— Redites-moi ça ?

— Écoutez, vaudrait mieux que j'y aille. Mais donnez-moi votre adresse électronique avant que je parte. Je vous envoie un mail avec des liens qui risquent de vous intéresser.

— Ils vont me conduire où, ces liens ? demanda Cody.

— Vous le verrez bien, répondit Legerski avant de raccrocher.

— Oh mon Dieu, lâcha Ted Sullivan lorsque Cody lui transmit la nouvelle. Oh, mon Dieu !

— Inutile de paniquer, Ted. Nous n'en savons pas suffisamment pour que vous piquiez une crise d'hystérie.

Ted Sullivan avait des cheveux châtain clair si fins que la peau de son crâne mouchetée de taches de rousseur apparaissait au travers et des yeux noisette en mouvement perpétuel qui donnaient l'impression de se fixer inmanquablement à la gauche de leur interlocuteur. Lors de leur première rencontre dans le Yellowstone, le seul mot le concernant que Cody ait entendu à maintes reprises était : « faible ». Si elle n'avait pas employé ce qualificatif, Gracie elle aussi avait reconnu que son père n'avait rien d'un « homme fort ». Sullivan, de son état ingénieur concepteur en logiciels, et divorcé depuis sept ou huit ans de la mère de Gracie et de Danielle, jouissait d'une certaine renommée dans son milieu professionnel, quelque chose ayant trait à la technologie *cloud*. Après avoir travaillé auprès de différentes sociétés

par tout le pays, il était désormais établi à Omaha et devait probablement gagner dix fois le salaire de Coyt, mais cela n'impressionnait nullement celui-ci. À vrai dire, chez ce mec, il n'y avait pas grand-chose qui l'impressionnait. Mais en tant que père, en cet instant, il se mettait à sa place. Personne ne voulait être au bout du fil quand ce genre de coup de téléphone arrivait.

— Marcia va me tuer, dit Sullivan d'une voix sinistre.

— Elle devrait, répondit Cody. Et ce serait mérité. Justin m'a appris que Danielle vous avait appelé et que vous aviez accepté de marcher dans la combine. Une combine dont nous n'avons été informés que ce soir.

— Elle va me traîner de nouveau devant le tribunal, dit Ted. Elle va m'enlever tous mes droits de visite.

— Cessez de parler de *vous*, connard, aboya Cody. Quand est-ce que vous avez eu de *leurs* nouvelles à toutes les deux pour la dernière fois? Avez-vous reçu un appel ou un texto au cours des quatre dernières heures?

— Non.

— Avez-vous essayé de les contacter?

— Ben...

— Donc c'est non, okay. C'est ce que je pensais, vous ne pouvez aider en rien pour l'instant, mais il faut que vous connaissiez la situation.

Il remarqua Justin et Jenny à la porte qui le regardaient, probablement parce qu'il parlait très fort. Il leur fit signe de s'en aller. Ils ne bougèrent ni l'un ni l'autre. Jenny fronça le sourcil, l'air menaçant.

— Ça ne peut pas être vrai, dit Ted. Je sais qu'elles disposent chacune d'un téléphone avec GPS intégré parce que c'est moi qui les leur ai offerts. Tout ce que nous avons à faire, c'est retrouver leur emplacement grâce à un logiciel de localisation. Elles ont également un GPS de voiture que je leur ai envoyé. Nous pouvons contacter la compagnie et...

— Ted, dit Cody qui s'impatientait. Les GPS ne marcheront pas si elles sont hors de portée du signal. Ici, c'est le Montana. Et ne pensez-vous pas que si leurs portables étaient opérationnels, nous ne serions pas dans cette situation?

— Oh!

— Bon, lui dit Cody en hochant la tête vers Jenny pour lui signifier qu'il avait bien reçu son message de baisser d'un ton. Sortez-vous la tête de vos ordi et informez leur mère. Quand ce sera fait, essayez de

savoir si les filles l'ont contactée, à quelle heure et ce qu'elles lui ont dit exactement.

Donnez-lui mon numéro si elle désire me parler directement.

— Vous n'avez pas idée de la façon dont elle peut réagir.

— Ouais, c'est ça, Ted. Vous êtes le seul homme sur cette terre avec une ex-épouse, donc c'est une chose que je ne peux pas comprendre, répondit Cody en jetant un coup d'œil en coin à Jenny qui bouillait de colère rentrée. Il faut l'appeler, Ted. Dites-lui ce qui se passe.

Un temps de silence.

— Pouvez-vous...

— Non, répondit Cody. Je ne connais même pas son nom et je n'ai pas son numéro.

— Je pourrais vous le donner.

— *Appelez votre ex-femme, nom de Dieu, Ted ! s'écria.* Cody. Un peu de cran, décrochez votre téléphone.

— D'accord, murmura Ted dans un souffle, avant d'ajouter: Je prends le premier avion pour Helena demain matin.

— Ne venez pas, Ted, commanda Cody. Je vous ai vu à l'œuvre. Contentez-vous de rester à Omaha, bon Dieu. Près du téléphone. Je vous tiens au courant de tout ce que nous apprendrons.

— Mais ce sont mes filles. Elles sont tout ce que j'ai.

Cody faillit se remettre à hurler mais il se ressaisit. Il songea à ce qu'il ferait en pareilles circonstances et ne put blâmer Ted de vouloir être sur place.

— Je ne peux pas vous en empêcher, poursuivit-il, mais si vous venez, vous vous débrouillez tout seul. Je ne tiens pas à vous avoir dans les jambes à essayer de me donner un coup de main. Vos coups de main, je les connais, je les ai vécus. Et résultat, un bordel intégral et des cadavres partout.

Long silence. Jenny, le visage dans les mains, secouait la tête avec force et il songea qu'il était peut-être allé un peu loin.

— Appelez-moi dès que vous apprendrez quelque chose, dit alors Ted.

— Vous pouvez y compter, répondit Cody en refermant son portable.

— Superbe exemple de compassion, dit Jenny. Je comprends maintenant pourquoi tu as été la vedette des services du shérif.

— La meilleure qu'ils aient, répliqua Cody.

En pensant, *et la meilleure qu'ils aient jamais connue.* Au moins,

c'était vrai jadis, quand il n'avait plus rien à perdre.

— La meilleure qu'ils aient eue, se corrigea-t-il.

Nouveau tintement de l'ordinateur, nouveau mail. Il regarda l'expéditeur : **TROOPERRICK@gmail.com**.

Le sujet s'intitulait: L'ÉGLISE DE LA GLOIRE ET DE LA TRANSCENDANCE.

— *Oh, merde*, maugréa-t-il.

Puis, s'adressant à Jenny et Cassie :

— Je prépare mon équipement et je pars là-bas. Je veux parler à ce flic au plus vite.

S'ensuivit une dispute concernant son état d'ébriété et Jenny fut d'accord pour que Cassie prenne le volant du pick-up. Il refusa.

— On a déjà eu cette discussion, expliqua-t-il en transférant le mail à l'adresse de Cassie. C'est elle qui sera au poste de commandement, ici. Cassie, je viens de te faire suivre un message. Lis-le et appelle-moi sur la route. Dis-moi ce qu'il raconte et ce que tu en penses.

Elle acquiesça.

— Je te verrai demain, j'espère, dit-il à Jenny. Quant à toi, ajouta-t-il à Justin en sortant de la pièce, appelle-moi à la seconde où tu reçois quelque chose d'elles, un texto ou un coup de téléphone. Je ne serais pas contre un retour au bercail et quelques heures de sommeil. J'ai une de ces migraines.

Il déverrouilla la porte ouvrant sur la pièce au sous-sol où il gardait son équipement et alluma la lumière. Les étagères en acier modèle industriel étaient bourrées de matériel : fusils à cartouches, carabines de chasse, revolvers, pistolets semi-automatiques, une collection de coups-de-poing américains, poignards d'assaut, lunettes à visée nocturne, gilets pare-balles – jusqu'à un casque en Kevlar.

Il choisit un fusil automatique AR-15 et un fusil de combat rapproché Benelli M1014 calibre .12 et les posa dans un coin pour les emporter.

Dans un grand sac, il fourra deux Colt .45 ACP 1911 et des chargeurs de rechange, des lunettes à visée de nuit, un gilet de protection, des balles de .223 pour l'AR-15 et des cartouches de 12 pour l'autre fusil, des jumelles, une corde, des menottes et des colliers flexibles en plastique cranté, deux radios et plusieurs portables. Il était

plié en deux pour fixer à sa cheville un holster garni d'un 9 mm « Baby » Glock Model 26 quand la porte s'ouvrit.

Il leva la tête et aperçut Jenny à l'entrée, bras croisés sur la poitrine. Elle n'avait pas la clé de son antre et en parlait comme de « sa caverne personnelle ». Elle la balaya du regard.

La plupart des objets qui se trouvaient là portaient encore leurs étiquettes de référence. C'étaient des pièces à conviction conservées normalement dans le bâtiment abritant le palais de justice et les postes de police. Le shérif et le responsable ignoraient qu'il en possédait la clé.

— Cody...

— Je n'emporte jamais rien qui soit susceptible d'être présenté devant le tribunal, expliqua-t-il. Uniquement du matos qui prend la poussière avant d'être détruit ou vendu.

— Ce n'est pas pour ça que je suis descendue ici, dit-elle.

— Je sais. Inutile de me le dire.

— Je vais attendre que tu sois revenu. Pour l'instant, tu dois aider ton fils et retrouver ces filles.

— Merci.

— Mais... Cody...

Il hocha la tête et lui lança :

— Je croyais que tu voulais attendre.

Un éclair de colère embrasa les yeux de Jenny.

— Désolé, dit-il.

— Promets-moi juste une chose et tiens ta promesse cette fois.

— Quoi ?

— Promets-moi que tu ne boiras plus ce soir. Je sais comment tu es. Une fois que tu as commencé, tu ne t'arrêtes plus. Tu ne *peux* plus arrêter. Et tu as pris une longueur d'avance.

— J'ai arrêté pendant deux ans.

— Jusqu'à ce soir. Tu t'es remis à boire alors que ton fils avait besoin de toi.

— Je ne le savais pas à ce moment-là, se défendit-il.

— Promets-moi, c'est tout.

— Je te le promets.

En pensant: *Elle n'a rien dit de la minute qui suivra minuit.*

Puis il se leva, rassembla ses armes et son matériel et décida : *Non.* Pas cette nuit. Il avait une tâche à accomplir. Ce qu'il avait expliqué à Cassie chez Jester. Ce pourquoi, en cet instant précis, il existait.

— Je te donne ma parole.

23 h 56, mardi 20 novembre

Gracie se réveilla. Elle avait changé d'endroit.

Elle gisait sur un sol dur en béton lisse et non plus un plancher d'acier qui vibrait. Pas de lumière, comme précédemment, mais un léger bourdonnement, un souffle d'air dans son dos. Elle était sur le flanc, en position du fœtus, les genoux remontés pratiquement sous son menton. Une faible lueur orangée émanait de derrière elle, suffisante pour qu'elle voie ses genoux blancs et nus.

Elle s'étira douloureusement, leva les bras au-dessus de sa tête – pas de liens – et étendit ses jambes sur le sol. On lui avait enlevé son bâillon mais ses lèvres et ses joues gardaient la trace de l'adhésif. On l'avait déshabillée en ne lui laissant que ses sous-vêtements, soutien-gorge, culotte et chaussettes. La pensée que quelqu'un l'ait dévêtue pendant qu'elle dormait la révolta et l'effraya.

Elle glissa la main entre ses cuisses. Comme elle n'avait jamais eu de rapports sexuels, elle ignorait comment on se sentait ensuite mais elle sut avec certitude qu'on ne l'avait pas violée.

Elle bascula sur le dos et ses épaules nues entrèrent en contact avec le sol de béton froid. Le plafond était sombre et sans plafonnier. L'air sentait le moisi, sur fond de relents plus anciens, piquants et désagréables. Une sorte d'odeur humaine.

Elle n'avait pas recouvré ses forces et il lui était difficile de prendre pleinement conscience de son corps. Une migraine battait entre ses oreilles avec une puissance telle qu'au premier mouvement brusque, elle craignait de réveiller ses nausées.

Elle tourna la tête vers la droite. Un mur, en béton lui aussi, sans porte ni fenêtre. Des lignes pâles à peine distinctes, distantes de deux bons centimètres comme des dents de râteau, dessinaient un arc à sa surface. Elle crut d'abord qu'il était grêlé de trous et de creux mais elle

se trompait : elle reconnut un mouchetis de taches sombres et des barbouillis noirs pareils à des coups de pinceau.

Son cœur accéléra et sa tête se mit à cogner encore plus fort.

Le silence régnait dans la pièce, hormis ce léger bourdonnement qu'elle distinguait mal à cause des pulsations liquides qui envahissaient ses oreilles maintenant qu'elle comprenait la nature du lieu où elle était enfermée.

Elle tourna la tête vers la gauche. Danielle était là, elle aussi dévêtue à l'exception de ses dessous – un soutien-gorge noir en dentelle et un slip mauve ridicule –, son visage masqué par une cascade de cheveux noirs. Mais le souffle était régulier et elle entendit sa sœur gémir faiblement. Elle était vivante mais inconsciente.

— Tu veux une couverture ?

Elle sursauta en entendant la voix grave et rauque qui venait de jaillir dans son dos, hors de sa vue. Le crâne en appui au sol, elle se retourna sur place, releva le menton et essaya de distinguer la personne qui venait de parler.

— Tiens, dit la voix.

Subitement, un tissu rêche tomba mollement sur elle et une couverture râpeuse couvrit sa tête et son torse.

En se mouvant lentement pour ne pas réveiller ses nausées, Gracie leva le bras droit pour en soulever un coin et dégager son visage. La couverture sentait la sueur, la poussière et l'urine. La figure à l'air libre, elle se redressa pour mieux y voir.

La silhouette – il lui fallut un moment pour reconnaître une femme – était assise dos au mur, un genou nu replié. Elle ne la voyait pas complètement parce qu'elle était à moitié dans la pénombre mais ce qu'elle vit était blanc et squelettique. Une frêle cheville couverte de cicatrices, un genou bulbeux comme un nœud sur le tronc d'un pin, l'angle aigu d'une épaule de cadavre décharné et de longs filaments graisseux de cheveux blonds. Un œil ressortait du creux d'une orbite sombre, éclairé par la lueur orangée du radiateur électrique bourdonnant à côté d'elle. C'est lui qui faisait ce bruit mais c'était aussi le seul éclairage de la pièce.

La femme changea de position, déplia le genou et quand elle étendit son mollet au sol, son geste manqua de naturel.

Il y avait chez elle quelque chose d'incongru. Gracie comprit alors qu'elle n'avait qu'une seule jambe. Son autre cuisse, posé à plat sur le béton, s'arrêtait juste au-dessus de l'endroit où aurait dû se trouver son second genou.

— Je l'ai perdue quand j'étais petite, expliqua l'inconnue en

montrant la porte. Ils m'ont pris ma prothèse et refusent de me la rendre. Comme si j'allais un jour foutre le camp, ajouta-t-elle d'une voix sifflante.

Lorsqu'elle ouvrit la bouche, Gracie ne vit qu'un trou béant sans la moindre dent.

— Maintenant qu'ils vous ont, les petites, je ne leur sers plus à rien.

Et une larme glissa doucement sur son visage.

23 h 58, mardi 20 novembre

Quand il eut balancé le cadavre de la couleuvre de parking dans le coffre de la voiture garée contre le mur, le Roi Reptile se planta silencieusement sur la galerie déglinguée à l'avant de la maison où il avait grandi, en essayant de maîtriser sa respiration et de ralentir son rythme cardiaque. Après avoir déposé les deux filles, il avait caché le cadavre sur sa couchette pendant le déchargement de sa livraison, puis il était rentré chez lui. Les événements de la soirée avaient été fantastiques mais là, il voulait se calmer. Il accueillait toujours à bras ouverts l'épuisement aussi complet que parfait qui suivait la poussée d'adrénaline parce qu'il savait que les jours à venir seraient incroyables.

Une lumière brillait à l'intérieur de la bâtisse.

Il songea un instant qu'il pouvait tout aussi bien tourner les talons, remonter dans son semi et passer la nuit sur sa couchette. Mais son retour à cet environnement si familier allait faire revenir en force tous les événements de la journée et il ne trouverait jamais le sommeil. De surcroît, la cabine puait le désinfectant parce qu'il l'avait récurée de fond en comble. Il espérait donc qu'elle avait simplement laissé la lumière allumée pour lui ou oublié de l'éteindre – ce qui lui arrivait de plus en plus fréquemment – et il tendit la main vers la poignée de la porte.

La maison proprement dite était minuscule, étriquée et triste, protégée du chemin de terre d'accès mais plongée dans la pénombre par soixante années d'oliviers de Bohême plantés serrés qui la bordaient sur quatre côtés comme des murailles médiévales. Il n'y avait pas de garage – pas même un abri pour voitures sous auvent. La peinture s'écaillait sur le doublage en amiante et la plupart des bardeaux du toit étaient fissurés. Sans compter que les environs immédiats de la maison continuaient à dégager une odeur douceâtre

et écœurante déjà ancienne à cause du charbon qu'on brûlait jadis dans le poêle pour la chauffer. Une odeur qui semblait continuer à survivre dans le grain des murs. Mais comparée à celles qui régnaient à l'intérieur...

Il ouvrit et se glissa dans la maison sans faire de bruit en refermant doucement la porte derrière lui. La lumière chiche provenant de la cuisine éclairait les particules de poussière en suspension que son arrivée avait dérangées. Une sorte de tunnel traversait le salon en direction de sa chambre. Ses épaules frôlèrent une colonne de boîtes et de cuvettes qui allait du sol au plafond et il dut se faufiler de côté pour pouvoir avancer. Le sol crasseux collait sous ses semelles.

Le long du passage, une bifurcation donnait sur la cuisine et il s'y engagea pour éteindre. Il y avait tellement de papiers accumulés partout, là comme dans le restant de la maison, que le simple fait de laisser une lampe allumée risquait de déclencher un incendie. Il ne cessait de le lui répéter, se plaignant perpétuellement des piles de journaux et de courrier, des colonnes de boîtes, caisses et choses diverses qu'elle appelait ses « précieuses collections » ou ses « souvenirs » et qui emplissaient toutes les pièces excepté sa chambre. Il passait son temps à lui dire et redire que la maison pouvait prendre feu à tout moment et qu'elle présentait des risques sanitaires à cause de toute la nourriture laissée à pourrir dans le réfrigérateur et les placards...

Un jour, lors d'une dispute pleine de hurlements, il avait déclaré qu'il allait emprunter la pelleuse Case et abattre la bâtisse pour l'enterrer une bonne fois avec tout son contenu.

Il lui avait dit que le comté lui offrirait une médaille de bon citoyen pour avoir éliminé une horreur qui agressait le regard. Ce à quoi elle avait répondu en hurlant : « *Et où je vivrais ? Et qu'est-ce que je ferais ?* » Avant de s'effondrer en larmes, et ses sanglots l'avaient dégoûté mais d'une certaine façon, ému en même temps, au point qu'il avait radouci ses exigences. Elle lui avait promis de tout nettoyer, de vendre ce qu'elle pourrait et de se débarrasser du reste. Sauf, naturellement, tout ce qui avait trait à ses « précieuses collections », avait-elle précisé, battant en retraite avant même d'avoir commencé. Ajoutant qu'elle devait également sauvegarder ses « souvenirs » comme le placard à chaussures qui avait jadis appartenu à Joe Beth, sa fille décédée, ainsi que toutes les médailles et trophées que celle-ci avait gagnés au lycée. Tout cela, il fallait qu'elle le garde, bien sûr. Mais le reste : poubelle !

Elle savait bien qu'elle avait un problème, lui avait-elle déclaré. Mais il s'était montré cruel et inhumain en le lui envoyant à la figure... après tout ce qu'elle avait fait pour lui.

La scène s'était passée sept ans auparavant. Depuis, les entassements avaient empiré. Il n'avait pas revu le haut du fourneau ou la surface des plans de travail dans la cuisine depuis des années. L'ancienne chambre à coucher de Joe Beth était bourrée à craquer, entre caisses et vêtements, papiers et boîtes remplies de sacs d'épicerie et d'élastiques – le tout entassé de sorte que la porte avait du mal à fermer.

Les chats n'étaient plus là. C'est lui qui les avait introduits et lâchés dans la maison afin de réduire au silence le perpétuel bruissement qu'il entendait dans les piles de « souvenirs » et de « précieuses collections ». Mais les chats avaient disparu. Elle prétendait qu'ils avaient dû partir. Il les soupçonnait d'être morts depuis longtemps, en train de moisir, écrasés sous les débris.

La seule pièce habitable de la maison était sa propre chambre. C'est vrai qu'elle était sombre et mal rangée. Les trucs aux murs – ses premiers bois d'élan, son diplôme du lycée de Livingston, les photos jaunies aux coins gondolés de bagnoles gonflées, de pick-up et de pom-pom girls des Dallas Cow-Boys – n'avaient pas été renouvelés depuis des années. Mais la chambre en tant que telle le réconfortait par son côté familial et chaleureux. C'était l'endroit où il faisait le point dans sa tête, rêvait, se masturbait. Dans un coffre en acier brossé qu'il gardait sous son lit se trouvaient ses petits souvenirs personnels récupérés lors de ses chasses fructueuses. Il savait qu'il ne devrait pas les garder et moins encore, en un lieu qui lui était si cher. Mais c'était plus fort que lui. À une occasion, il avait bien essayé de s'en débarrasser – il avait emporté le coffre dans la pâture pour l'enterrer –, mais n'avait pu s'y résoudre. Son contenu était trop important et il n'avait encore jamais rien trouvé qui fut susceptible de lui procurer une excitation aussi intense que ses trésors quand il les tripotait.

Ce besoin si impérieux de conserver ses souvenirs, c'est sur *elle* qu'il en rejetait la faute. Ce trait de caractère malfaisant, ce ver qui le rongerait, il l'avait reçu en héritage, avec ses gènes.

Avant que son état de santé n'empire, elle entraînait sans sa chambre. Il le savait parce que, de temps à autre, ses draps étaient changés. Et un jour, à son retour, les pin-up épinglées à ses murs avaient tout bonnement disparu. Elle nia les avoir prises mais c'était elle, bien sûr.

Maintenant, il gardait sa porte verrouillée à triple tour et conservait toujours ses clés. Il ne la laissait jamais entrer. Jamais.

Il s'était souvent demandé comment il était possible de haïr aussi intensément quelqu'un qu'on aimait. Il avait mis ça sur le compte des liens du sang sans chercher plus loin.

Il se faufila dans une brèche entre les piles pour entrer dans la cuisine et éteindre la lumière. Elle était là, le regard noir derrière ses

lunettes à monture d'acier, femme massive et informe en robe d'intérieur à motif fleuri de la taille d'une grand-voile, assise à la table, ses chevilles éléphantiques ancrées au sol comme deux souches d'arbre.

Le visage large et bien en chair, encadré par un casque blanc argenté de bouclettes serrées. Toutes les semaines, quoi qu'il arrive, elle prenait rendez-vous chez sa coiffeuse de longue date à Livingston. Sa chevelure n'avait jamais changé de style ni de longueur depuis qu'il était sur terre. Pourquoi se souciait-elle de ses cheveux et pas du reste, voilà encore un autre aspect d'elle qu'il ne comprenait pas.

— C'est pas trop tôt, dit-elle féroce en avalant ses mots.

Elle était installée à l'antique table repoussée contre un mur. Sur le plateau, un espace dégagé de trente centimètres face à elle, une assiette et un bol contenant un truc marron. Ses mains boudinées reposaient, poing fermé, de part et d'autre.

— Je ne savais pas que tu serais encore debout, dit-il.

— Bien sûr que je suis debout. Je t'ai préparé ton dîner il y a des heures de ça et je suis assise à t'attendre. Ton ragoût est froid maintenant. Je suppose que tu peux le manger quand même mais il est froid. Aussi froid que ton cœur.

— Du ragoût ?

— Dinty Moore, dit-elle en se reculant légèrement sur son siège, menton relevé. Une boîte entière de Dinty Moore.

— Ça fait combien ce temps qu'il est là ?

— Je ne sais pas, répondit-elle en cillant.

Temps de silence.

— Je *hais* le ragoût Dinty Moore.

— Jadis, c'était pas le cas, rétorqua-t-elle sèchement, sur la défensive. T'adorais ça dans le temps.

— Je n'ai jamais adoré ça. Je ne l'ai jamais aimé. C'est JoBeth qui l'adorait, pas moi.

— Oh, comme tu mens. Même à propos de JoBeth, tu mens.

Il secoua la tête. Il songea une nouvelle fois à aller chercher la pelleteuse pour raser la baraque. Avec elle à l'intérieur.

Son portable vibra dans sa poche – un message. Il ignora la femme et le sortit, lut ce qui s'affichait sur l'écran et laissa retomber l'appareil dans sa chemise.

— Il faut que je ressorte, dit-il.

— Et le ragoût alors ? demanda-t-elle, scandalisée.

— Je m'en fiche, dit-il en reculant. Mange-le. Mets-le au frigo si tu

trouves de la place. Stocke-le dans la chambre de JoBeth si toutefois tu réussis à ouvrir la porte.

— Tu vas le laisser se gâcher ? s'exclama-t-elle, furieuse. Et d'abord, où est-ce que tu vas ?

— À l'atelier.

— L'atelier est fermé. Il est presque minuit... Tu n'aurais pas une idée en tête, Ronald ?

— Le boulot, c'est tout.

— Le boulot, c'est tout, le parodia-t-elle. Tu rentres à la maison à minuit, tu restes juste assez longtemps pour m'insulter, moi et ma cuisine, et après tu repasses la porte.

— Il me reste des trucs à régler, expliqua-t-il.

— Il faut qu'on parle de Thanksgiving. C'est bientôt.

— Faisons comme toujours. On en parle et on fait que dalle, arrivé jeudi.

— C'est cruel ce que tu dis là.

Il haussa les épaules.

— Ce ragoût ! s'écria-t-elle depuis la cuisine tandis qu'il se frayait un chemin entre les piles de précieux souvenirs comme une bille de billard électrique entre ses plots. Tu vas juste le laisser se gâcher ?

Mercredi 21 novembre

*C'est la destinée qui cueille les fleurs,
il n'y a pas plus simple, sache-le
Le plus dur quand tu meurs ?
Savoir ce que tu as raté.*

Jalan Crossland, « Hard Ol' Biznis »

2 h 30, mercredi 21 novembre

Cody engagea son pick-up dans le parking quasiment désert du First National Bar of Montana à Emigrant. Ses pneus crissèrent sur les gravillons et il s'arrêta si près de l'entrée que sa calandre faillit faire la bise au poteau gris affaissé où l'on attachait jadis les chevaux. Seuls deux autres véhicules étaient garés là – une antique Willys Jeep avec capote en toile et une voiture étincelante de la Patrouille du Montana. C'était bien là. Il consulta sa montre. Il n'était pas en retard.

Lorsque le trooper Rick Legerski avait suggéré une rencontre à deux heures et demie du matin au First National Bar, Cody lui avait objecté :

— Ailleurs, ce ne serait pas possible ?

— Vous avez un problème avec cet endroit ?

— Je ne bois pas.

— Ce n'est pas ce que j'ai cru entendre. De toute façon, vous n'y êtes pas obligé. C'est le seul établissement encore ouvert à cette heure de la nuit. Si je vous retrouve là-bas, ça me permettra de patrouiller Yankee Jim Canyon jusque dans le parc et retour à la recherche de cette voiture. Si vous ouvrez l'œil sur la route de Emigrant, à nous deux, nous aurons fait pratiquement tout le trajet que vous m'avez décrit et le First National se situe au beau milieu.

Il avait accepté à contrecœur.

Il quitta Helena direction Livingston via la 12 qui traversait Townsend, Three Forks et Bozeman. La dernière fois qu'il avait emprunté cet itinéraire remontait à deux ans, le jour où il était parti pour le Yellowstone au secours de Justin et lui avait sauvé la vie. Il avait été retenu à Townsend et avait failli mourir brûlé vif à Bozeman au Gallatin Gateway Hôtel, mais il ne s'était pas laissé démonter et avait rempli sa mission.

Cette fois, il devait essayer de retrouver l'ex-petite amie de son fils. La différence était énorme en termes de priorité et de motivation, à un petit détail près : il était soulagé par la diversion que la situation lui apportait, ça n'aurait pu mieux tomber. Sinon, il serait resté à Helena, probablement ivre, en train de tirer sur les lampadaires ou hurlant à tue-tête, le pistolet à la main, sur la pelouse devant la maison du shérif Tubman. Dès qu'il s'offrait une bûture, une fois la machine en branle, la suite était prévisible et avant que Justin n'entre dans le bar, il en avait pris le chemin. Curieusement, Danielle et Gracie Sullivan l'avaient sans doute empêché de disjoncter complètement.

Mais en dépit de sa capacité à se concentrer sur la mission en cours, c'était plus fort que lui : tout en roulant, il ne laissait pas de s'interroger sur ce que l'avenir lui tenait en réserve. Que pouvait-il bien faire à présent ? Où se procurer un travail qui rapporterait suffisamment pour couvrir les traites de la maison ? Difficile d'imaginer qu'il retrouverait un jour un autre poste dans les forces de l'ordre, avec déjà deux exclusions de la police à son actif et une réputation grosse comme un camion. À Helena et alentour, les boulots dans les services de sécurité privée payaient que dalle. En traversant Townsend, il se rappela qu'adolescent, il avait travaillé dans un ranch du coin mais il se savait dorénavant trop vieux, trop paresseux et inapte physiquement pour songer une seconde à s'y remettre.

En admettant que Jenny veuille rester à ses côtés – elle travaillait à temps partiel comme administratrice à l'hôpital et son salaire leur permettait quelques extras –, il faudrait qu'elle trouve un deuxième emploi pour l'aider à joindre les deux bouts. Un second mi-temps peut-être ou alors, un autre métier. La conversation sur le sujet risquait de ne pas manquer de piment, songea-t-il avec amertume.

Après s'être fait virer de la police métropolitaine de Denver, il avait un moment songé à devenir enquêteur privé, mais il avait fini par y renoncer. Aujourd'hui, il allait peut-être devoir étudier cette éventualité de plus près... Seulement, y avait-il suffisamment de boulot pour que le métier soit rentable ? Les privés qu'il avait croisés sur sa route dans le Montana étaient tous d'anciens membres des forces de l'ordre et survivaient difficilement, au jour le jour, tant le boulot était rare dans un État rural et montagneux. Et même s'il parvenait à trouver un moyen de gagner sa vie – il avait des doutes –, il savait que son travail ne serait guère satisfaisant. Sa motivation première, celle qui lui avait permis de rester sobre jusque-là et de se lever le matin, était simple : démolir les malfaisants, la seule et unique raison pour laquelle il s'obstinait à continuer. Il avait pour ça un don spécifique parce qu'il était lui aussi un méchant, et ce depuis toujours : un avantage qui lui permettait d'y voir plus clair que quiconque. Il se voyait mal transférer une passion aussi exclusive à un

autre champ d'activités comme la photographie clandestine d'épouses infidèles ou d'escrocs à l'assurance. Et au plus profond de son être, depuis toujours, une évidence s'était imposée à lui : s'il n'était plus en mesure de démolir les méchants, la seule carrière susceptible de lui fournir le même shoot d'adrénaline avec la même intensité serait de changer de camp et de devenir l'un des leurs. Cambrioler des banques, peut-être. Tuer sur contrat. Deux activités qui lui iraient comme un gant et dont la possibilité était tapie en lui comme une vipère endormie. Il avait toujours su qu'en méchanceté, il réussirait à surpasser n'importe quel malfaisant. Et en intelligence et réflexion, n'importe quel flic standard.

Les criminels qu'il collait derrière les barreaux étaient incroyablement stupides – exemple, B. G. Ce ne serait pas son cas : il savait non seulement comment les criminels pensaient mais aussi la manière dont les flics réfléchissaient.

Il prit une profonde inspiration et se frotta les yeux. *Pas maintenant*, se dit-il. Il refusa de s'engager plus avant sur cette voie-là : pour l'instant, que la vipère reste au nid.

Ayant patrouillé dans les rues sombres et silencieuses de Livingston sans repérer la moindre Ford Focus rouge en centre-ville ou dans les parkings de motels, il prit la 89 vers le sud en direction de Gardiner. Tout en roulant, il continua à scruter les abords de gauche et de droite à la recherche de la voiture des filles Sullivan. Maisons et éclairages étaient rares, seul le clair de lune offrait un peu de lumière.

Il ne vit aucun véhicule garé qui corresponde au signallement et ne croisa personne remontant du sud.

La route était un endroit bien solitaire après minuit dans le sud du Montana.

Emigrant était de ces bourgades qui sont davantage un emplacement sur une carte qu'une ville proprement dite, avec un seul bâtiment digne de ce nom, le First National Bar installé là depuis 1902, à en croire l'inscription peinte à la main sur son enseigne. Il était situé juste en retrait de la 89, entre Gardiner à cinquante kilomètres au nord et Livingston, trente-cinq kilomètres au sud. De l'autre côté de la route, au bout d'une deux-voies goudronnée et hors de vue de Gardiner, se trouvait Chico Hot Springs, un ancien sanatorium transformé en station thermale. Un établissement moche et délabré qui proposait une piscine intérieure alimentée par une

source chaude, des chambres, un restaurant et un bar où il s'était un jour colleté avec deux pseudo-cow-boys de Bozeman, à la suite de quoi Jenny l'avait quitté, pour la première fois. Le souvenir était resté.

On appelait ce lieu la Paradise Valley, encadrée à l'ouest par une chaîne montagneuse, le Galatin Range et, à l'est, par les Absarokas. Derrière, au nord, se dressaient les Crazy Mountains. Et devant lui, plein sud sur la 89 au-delà de Gardiner, il y avait l'entrée nord du parc national de Yellowstone. Tout au long de la vallée où coulait la Yellowstone River, stars d'Hollywood et gérants de fonds boursiers à haut risque jouaient aux cow-boys sur de petits ranchs de citadins. Mais à cette époque de l'année, les ranchers d'occasion se dépêchaient habituellement de décamper pour l'hiver, fuyant une vallée devenue froide, sombre et silencieuse. Les étals à expresso fermaient pour la saison et les petits restos chic arrêtaient de vendre le *New York Times*. Entre-temps, les troupeaux d'élans et de bisons du parc de Yellowstone remontaient vers le nord pour reprendre possession de leurs pâturages, accompagnés de loups et de grizzlis tapis dans l'ombre à leurs flancs, prêts à sauter sur l'occasion. Les ranchers alimentaient leurs troupeaux en foin au moyen de traîneaux et les déneigeuses remplaçaient les chevaux et les 4x4. Un visiteur de passage un peu niais aurait pu croire que les seuls humains encore visibles à la saison froide portaient tous le même nom, « Carhartt », à cause de la marque apposée à la plupart de leurs vêtements. L'hiver, la Paradise Valley reprenait son côté vieil Ouest.

Cody consulta son portable avant d'ouvrir sa portière. Durant les trois heures de route depuis Helena, il avait fréquemment appelé Justin, Jenny et Cassie. Justin n'avait pas reçu la moindre nouvelle des filles Sullivan et commençait à paniquer. Jenny avait parlé à Ted et à leur mère, laquelle, pour reprendre ses termes, « oscillait entre l'hystérie et les envies de meurtre ». Elle voulait tuer d'abord Ted et ensuite Danielle. Jenny était parvenue à la calmer en lui promettant de la contacter dès qu'elle aurait des nouvelles.

Après avoir ouvert le mail adressé par Cody, Cassie avait fait quelques recherches supplémentaires depuis son ordinateur. Chaque fois qu'elle découvrait un élément nouveau, elle lui envoyait le lien sur son téléphone portable, accompagné de ses commentaires. Comme il n'avait pas quitté son volant, il n'avait eu ni le temps ni l'occasion de lire quoi que ce soit. Mais elle l'avait appelé pour lui transmettre une info précise qui avait éveillé leur intérêt à tous les deux et il avait l'intention d'en parler à Legerski à l'occasion. Mais d'abord, il voulait connaître les réflexions personnelles de ce mec. Les flics locaux – en particulier les gars du cru depuis longtemps établis au sein de petites communautés – étaient en général au fait des mœurs et de la culture des électeurs de leur circonscription. Trop souvent, les enquêteurs

étrangers au lieu ne prêtaient pas suffisamment attention aux théories des autochtones. Une leçon qu'il aimerait bien transmettre à Cassie.

Depuis leur entretien dans le bar, cette femme l'impressionnait. Son sentiment de culpabilité l'incitait à s'engager au maximum dans l'enquête et il ne voulait pas qu'elle décroche tant que les filles Sullivan ne seraient pas retrouvées. Le partage des tâches – lui sur le terrain, elle à la maison devant les téléphones et les bases de données – lui rappelait sa fructueuse association avec son ancien partenaire Larry Oison. Ensemble, ils avaient formé une grande équipe et obtenu le plus fort pourcentage d'homicides résolus de tout le Montana.

Lorsqu'ils travaillaient, Larry tempérait les enthousiasmes de Cody en remplissant les blancs de ses hypothèses avec le résultat de ses recherches et des preuves. Lui, en revanche, le contraignait à rester affûté en le mettant sans cesse au défi et en le menaçant de retourner à ses démons. Chaque affaire, lui semblait-il, se résumait à une course entre la matière grise de Larry et son désir de contenir Cody sur le terrain, lui et ses méthodes de brute toujours prête à foncer dans le tas. Cassie serait peut-être son nouveau Larry. Au moins pour cette nuit, tant qu'il aurait besoin d'elle. Ensuite, il couperait les ponts, à cause de ce qu'elle lui avait fait.

Il descendit de voiture et aspira une longue goulée d'air froid. La lune brillait, illuminant les sommets enneigés d'Emigrant Peak à près de quatre mille mètres d'altitude. Les Absarokas dominaient l'horizon est comme la denture d'une scie circulaire à l'arrêt. Au pied des montagnes, la rivière serpentait en fond de vallée, flanquée par les enfilades jumelles de gigantesques peupliers de Virginie à l'aspect squelettique après la chute de leurs feuilles. Là où les arbres étaient absents, la lune se reflétait à la surface des eaux. À proximité du Yellowstone, la température chuta de cinq degrés par rapport à Helena et il sentait la différence.

Il glissa son portable dans la poche de poitrine de son blouson et un de ses .45 dans la ceinture de son jean, au creux des reins. Il tira sur le bas du blouson pour bien le masquer.

Puis il sortit sa casquette de base-bail des services du shérif de L&C, ornée d'un emblème sur le devant, et se tourna vers les antiques portes battantes ouvrant sur le nid douillet du First National Bar of Montana.

Rick Legerski, trooper de la Patrouille des autoroutes du Montana, était assis en solitaire devant son café à une petite table au milieu de la salle. Cody étouffa un sourire en le voyant : le gars correspondait

exactement à l'image qu'il s'était faite de lui, malgré un coffre plus épais, une bedaine plus substantielle et un regard d'un bleu chaleureux. Le flic leva les yeux à son approche.

— Cody Hoyt ?

— Yep.

— Bienvenue à Emigrant.

— Merci.

Le First National Bar était un vestige du passé des plus engageants avec ses lambris en pin, ses lumières tamisées et des dizaines de trophées d'élan, d'orignal, de cerf et d'antilope montés sur les murs. Les marques au fer rouge des éleveurs du coin s'imprimaient en creux sur les dessus-de-table aussi bien que sur le plancher en bois et l'odeur omniprésente mêlait sciure et fumée de cigarettes, bière renversée et nourriture grasseuse. Cody en tomba presque amoureux.

— Le café, c'est au fond, dit Legerski avec un signe de la tête vers le comptoir.

Cody suivit son regard. Un grand chauve maigre, vêtu d'une veste Carhartt sur une chemise écossaise rouge de chasseur, hocha discrètement la tête. Le mec ne devait pas vraiment avoir envie d'être là à se tourner les pouces, avec pour seuls clients deux buveurs de café. Il eut l'impression que le flic et lui étaient de vieilles connaissances à leur façon de communiquer sans échanger une parole.

— Noir, dit Cody au barman.

Il s'assit face à Legerski qui haussa le sourcil.

— Vu quelque chose en chemin ? demanda-t-il.

Cody fit non de la tête.

— Et vous ?

— Désolé. Rien non plus.

— Merde.

— Le message est passé partout, expliqua Legerski. J'ai entendu la description du véhicule et le signalement des deux filles à la radio. L'alerte a été donnée dans quatre États mais personne n'a rien trouvé pour le moment. Edna n'a vraiment pas traîné à diffuser le message. Une femme efficace, cette Edna. Demain, il sera retransmis dans toute cette région et qui sait ?

Cody acquiesça.

— La I-90 vient d'être rouverte. J'ai passé un moment au barrage pour donner un coup de main. Mais avant de le lever, les gars de la Patrouille ont passé en revue toutes les voitures bloquées dans les files. Aucune Ford Focus rouge avec des plaques du Colorado.

Le barman posa un gros mug devant Cody et une Thermos sur la table, mais il ne s'éloigna pas pour autant. À voir l'expression de Legerski, Cody comprit que c'était à lui de régler. Il s'exécuta.

— Avec dix billets de plus, dit-il au serveur. Pour être resté ouvert.

Le gars hocha la tête sans mot dire et regagna son poste à pas pesants. En le voyant essuyer son comptoir et ouvrir le robinet de l'évier, il était visible qu'il se préparait à fermer pour la nuit. Mais son corps parlait pour lui, suggérant à l'évidence qu'il tendait l'oreille en essayant de ne rien montrer.

— Je vous suis reconnaissant d'être descendu jusqu'à Gardiner à la recherche de cette voiture, dit Cody. Et d'avoir pour ça renoncé à votre lit.

— Pas de problème.

— Vous avez des enfants ? demanda-t-il.

Legerski secoua la tête.

— Pas à proprement parler, répondit-il. Ma seconde épouse élevait deux pupilles de l'État mais nous avons divorcé. Non, je n'ai pas d'enfants à moi.

Cody prit une gorgée de café. Il était fort, amer et bouillant au point qu'il se brûla le bout de la langue.

— Seigneur, dit-il.

— J'aurais dû vous prévenir, expliqua Legerski. Jimmy n'est pas vraiment réputé pour la qualité de son café.

Puis il sortit une carte du Département des transports du Montana, la déplia et l'étala sur la table. Pendant quelques minutes, il indiqua les routes secondaires et les mauvais embranchements que les filles auraient pu prendre après leur dernière communication à leur entrée dans le parc direction Livingston. Cody l'écoute, convaincu que ces hypothèses étaient inutiles : il avait déjà tout passé en revue dans sa tête.

Elles pouvaient bien sûr se trouver n'importe où à l'intérieur du parc ou dans le Wyoming, l'Idaho ou le Montana. Mais ce n'était pas là l'important : rien n'expliquait pourquoi elles avaient interrompu toute communication ni pour quelle raison leur voiture pourtant caractéristique n'avait pas été localisée.

Cody reposa son mug et baissa la voix.

— Lorsque nous nous sommes parlé, vous avez déclaré que ce n'était pas la première fois que des filles disparaissaient dans le coin. Vous voudriez bien m'en dire un peu plus ?

Legerski hésita une seconde et sonda son interlocuteur d'un œil de vieux briscard qui ne laissait rien échapper. Il réfléchissait. Cody se

contenta de le regarder à son tour en plissant les paupières à travers la fumée de sa troisième cigarette depuis son arrivée.

— D'abord, quelques règles élémentaires, dit-il. Parce que je vis ici et que je connais tout le monde. La frontière entre un habitant de la ville et quelqu'un qui vit à l'extérieur est parfois bien mince, si vous voyez ce que je veux dire.

— Je vois très bien, répondit Cody.

— Je suis membre de diverses associations, comme les Kiwanis et le Lion's Club. J'arbitre les matches de football et de basket entre lycéens. Les gens de la vallée, je les croise tous les jours. Et donc je ne peux pas me permettre d'étaler sur la place publique le fait que j'en déteste un.

— Croyez-moi, répondit Cody. Je comprends parfaitement. Ce que vous me direz, je me le garde. Et je suis fidèle à ma parole.

— C'est ce que j'ai entendu. Mais j'ai également entendu d'autres bruits.

— Lesquels ?

— Vous pouvez perdre toute mesure. Et par moments, vous vous transformez en électron libre. Vous vous soûlez et vous avez tiré sur le coroner du comté sur une scène de crime.

— Tout ça, c'est vrai, mais vous le saviez déjà.

— Je me suis également laissé dire autre chose, ajouta Legerski d'une voix plus basse en inclinant la tête. Vous êtes dans une merde bien plus noire que vous ne l'avez prétendu quand vous m'avez précisé qu'avant une semaine, vous seriez de nouveau à pied d'œuvre. Comme flic. Car votre casquette de policier, c'est du flan. De ce que je sais, vous êtes définitivement viré des services du shérif. Il est même possible que vous soyez inculpé.

— Ouais, répondit Cody en inspirant profondément.

— Donc, pour l'instant, poursuivit Legerski, dont le regard fuyant trahissait l'embarras, vous n'avez ni autorité ni juridiction. En conséquence, cet entretien n'est rien de plus qu'une conversation entre un policier qui a fini son service et un simple citoyen. Deux mecs qui taillent une bavette, ça s'arrête là.

Cody comprit parfaitement et acquiesça.

— Est-ce que quelqu'un sait que vous êtes ici ?

— Pourquoi cette question ?

Legerski le regarda droit dans les yeux.

— Je couvre mes miches, un point, c'est tout. Si vous pétez un câble et faites un truc stupide, je ne tiens pas à ce qu'il me revienne à la figure. Il me reste deux années à courir avant de prendre une

retraite avec tous les avantages.

— C'est le fonctionnaire d'État qui parle.

— C'est effectivement ce que je suis, répondit l'autre en serrant les mâchoires. Je n'ai aucune obligation d'être ici à discuter avec vous. J'ai fini ma journée.

— Je vous présente mes excuses, répondit Cody. Je vous suis reconnaissant de l'aide que vous m'apportez. Et pour répondre à votre question, ma femme et mon fils savent que je suis ici. Le shérif n'est au courant de rien.

Il décida de ne pas parler de Cassie.

— Personne d'autre ?

— Les parents Sullivan – la mère est dans le Colorado, le père dans le Nebraska. Ils sont inquiets. C'est pour cette raison que je vous ai demandé si vous aviez des gamins. Vous comprendriez ce sentiment d'urgence. Je sais que j'ai peu de chances de retrouver ces filles cette nuit et vous le savez également. Nous avons l'un et l'autre l'expérience de ce genre de situation. Mais il faut que les parents gardent un peu d'espoir. De même que mon fils. Au moins si je suis venu ici, je fais quelque chose, au lieu de rester le cul dans mon fauteuil à attendre un coup de téléphone.

Legerski confirma de la tête et sembla réfléchir un instant avant de poursuivre. Puis, avec une grimace du genre oh-et-puis-merde, il demanda :

— Que savez-vous de l'Église de la Gloire et de la Transcendance ?

— Je connais des trucs, répondit Cody en se penchant plus près.

— Quoi ? Dites-moi quoi, ça m'évitera de couvrir un terrain balisé.

Cody avait fait le point sur ce qu'il savait pendant qu'il roulait.

— L'Église a été fondée en Californie au milieu des années 1970, me semble-t-il, par une femme du nom de Stacy Smith. Elle prétendait avoir reçu directement de Dieu l'ordre de créer ce nouveau mouvement. Je ne sais pas grand-chose des croyances de ces gens mais j'ai entendu dire qu'il s'agissait d'une mixture de conneries New Age incluant christianisme, bouddhisme, mysticisme et d'autres trucs. Les fées, l'alchimie, toutes sortes de merdes.

Legerski gloussa sans le corriger.

— Stacy Smith était une femme fervente, sincère et pleine de charisme et, en peu de temps, son magnétisme personnel et sa force de conviction lui ont attiré des centaines de suiveurs. Pour une simple raison : un des dogmes fondamentaux de l'Église étant la proximité de l'apocalypse, elle a voulu la délocaliser avec ses fidèles givrés dans un lieu sûr et isolé. D'où le Montana.

— Mais pourquoi pensent-ils toujours la même chose ? demanda Legerski.

Question de pure forme, car ils éclatèrent de rire tous les deux.

— Toujours est-il qu'un vaste ranch était justement en vente au bord de la route sur l'autre rive de la Yellowstone River. Un emplacement parfait pour son église donc ils l'ont acheté et fait venir tout leur monde. C'était quand, vers 1980 à peu près ?

— 1981, dit Legerski. Deux mille hectares et une vingtaine de bâtiments. Avant qu'ils ne se mettent à construire à grande échelle.

— Okay, je n'étais pas loin. Donc des centaines de fidèles convaincus ont emménagé ici, en se disant probablement que c'était un endroit superbe parce qu'ils n'y avaient pas encore passé l'hiver. Au départ, des tas de gens du pays se sont inquiétés parce qu'ils pensaient que c'était une secte. Mais l'un dans l'autre, les fidèles se sont révélés être des voisins plutôt agréables, d'accord ?

— D'accord, pour l'essentiel.

Cody n'aborda pas pour l'instant ce qui ne l'était pas.

— Ils vendaient des tourtes et des conserves de qualité, dit-il. Je me rappelle m'être arrêté une fois à leur boutique. Donc, bien que les gens se soient montrés soupçonneux, Stacy Smith les a en quelque sorte mis dans sa poche. Ici, c'est le pays du vivre et laisser-vivre, et même s'il y a eu de plus en plus d'étrangers pour venir s'installer sur l'autre rive dans les bâtiments de l'église, tout ce beau monde restait sur son quant-à-soi et n'embêtait personne.

Legerski acquiesça.

— Par la suite, au début des années 1990, quelques fidèles ont quitté le mouvement et ce qu'ils ont raconté sur Stacy Smith et les pratiques de l'église n'était pas vraiment positif. Rien d'horrible – pas de trucs sexuels ni rien – mais ils ont tous clamé haut et fort que l'église amassait une quantité d'armes impressionnante en prévision de l'apocalypse. Ce qui, naturellement, n'a pas manqué d'inquiéter les fédéraux, lesquels ont fait une descente. Dans des abris souterrains censés garder en vie les fidèles en cas de guerre nucléaire ou je ne sais quoi, ils ont découvert des stocks de vivres pour plusieurs années. Ils ont aussi trouvé des armes. Une chiée d'armes à feu.

— Exact, dit Legerski.

— Résultat, le bruit s'est propagé que tous ces pieux individus prônant le *peace and love* étaient armés jusqu'aux dents et l'image de Stacy Smith a commencé à battre de l'aile : de dignitaire douce et édifiante, elle est passée à complètement givrée. Puis les fédéraux ont mis le nez dans les déclarations de revenus et le couperet est tombé. Stacy Smith, vieille et malade, a été contrainte de passer les rênes à

d'autres membres de l'église et les nouveaux dirigeants ont accepté d'abandonner les armes et de vendre une partie de leurs biens pour payer les arriérés d'impôts. Après ça, je n'ai guère entendu parler d'eux pendant des années. J'ai cru comprendre qu'ils n'avaient plus beaucoup de membres et que la propriété risquait d'être mise en vente.

— Pas mal jusqu'ici, dit le flic.

Cody secoua la tête.

— Pour quelle raison les fédéraux se sont-ils attaqués à eux de cette façon ? Il n'est pas illégal de détenir des armes à feu. Ici, c'est le Montana. La plupart des gens que je connais en ont des quantités chez eux. Bon Dieu, moi-même j'en ai plein dans une pièce et je sais que ce n'est pas inhabituel.

— Souvenez-vous de l'époque, répondit Legerski. Waco [6] et Ruby Ridge [7] étaient dans toutes les mémoires. Les fédéraux étaient déchaînés. Et même si l'église avait parfaitement le droit de stocker des armes à feu, elle savait qu'elle ne pourrait pas combattre le gouvernement et, dans le même temps, redorer son blason en se livrant à une guerre de communiqués de presse. En plus, elle essayait de garder dans ses rangs un grand nombre d'adeptes qui se sentaient floués parce que, contrairement à ce qu'on leur avait affirmé, la fin du monde n'avait pas eu lieu.

— Mais l'église s'est fait baiser, en quelque sorte, dit Cody.

— Tout dépend du point de vue. Les fédéraux ont bien apprécié qu'elle accepte de remettre toutes ses armes sans qu'il y ait de morts ni de blessés. Et quand l'apocalypse ne s'est pas présentée au rendez-vous à l'heure dite, beaucoup de fidèles ont perdu la foi et continué leur chemin. Stacy Smith a été emmenée dans un établissement médicalisé à Bozeman et elle y est décédée sans bruit il y a quelques années. Sa mort est passée complètement inaperçue. Mais l'église est toujours là avec ses deux cents fidèles farouches et convaincus.

— Donc... dit Cody en allumant une nouvelle cigarette au mégot de la précédente.

— Ces trucs vont vous tuer, dit Legerski.

— Ouais, ouais.

— Avez-vous déjà entendu le nom de Bill Edwards ? Alias William J. Edwards ?

— Non.

— Comme beaucoup de gens. C'est le nouveau chef spirituel de l'église mais il ne ressemble guère à Stacy Smith. Il ne fréquente personne, ne délivre pas de grands discours et ne se balade pas du

côté de Livingston ou de Bozeman pour se faire de nouveaux amis. Je doute qu'il y ait grand monde dans le coin à même connaître son nom. Mais c'est un gars sérieux et son but est de développer l'église, il veut qu'elle devienne plus importante qu'elle ne l'a jamais été. Et pour ça, il a un plan.

Cody voyait où Legerski voulait en venir.

— À en croire les rumeurs, Edwards estime avoir trouvé la solution pour augmenter le nombre de ses ouailles : les jeunes filles séduisantes. S'il parvient à en convaincre suffisamment de rejoindre ses rangs, les hommes suivront. Rien de bien original comme stratégie, à vrai dire – pensez à *ladies' night* [8] mais en ce bas monde, celle-là marche mieux que toutes les autres.

Cody s'appuya au dossier de son siège.

— Donc, à votre avis, il est possible que l'église ait chopé les filles Sullivan à leur passage.

— Ne parlez pas si fort, murmura Legerski en jetant un coup d'œil en coin au barman. Je ne peux pas le prouver. Mais ça me donne à réfléchir. L'année dernière, quelques fugueuses adolescentes – trois me viennent à l'esprit, une à Livingston, une à Bozeman, une à Big Timber – se sont évanouies dans la nature. Trois, ça fait beaucoup pour cette région. Les langues vont bon train, c'est tout ce que je veux dire. Ni plus ni moins.

Sur ces mots, Legerski s'écarta de la table.

— Faut que j'aille me délester d'un peu de café, dit-il en se dirigeant vers les toilettes pour hommes marquées VACHERS.

Cody réfléchit à ce qu'il venait d'apprendre en consultant son portable. Un seul message, de Justin, cinq minutes auparavant, qui disait : « Rien ». Plus deux mails de Cassie avec des liens ayant trait à de nouveaux articles de journaux concernant l'église, dont l'un sur les funérailles de Stacy Smith l'année précédente à Bozeman. Cassie dont les réflexions semblaient suivre la même direction que celles de Legerski, ou alors c'est le premier mail du flic qui l'avait carrément lancée sur cette voie.

Les textos n'étaient pas son fort mais il demanda à Cassie de consulter le ViCAP du FBI – le programme d'appréhension des criminels violents – et ses bases de données traitant des « Personnes disparues », des « Personnes non identifiées » et des « Agressions et Meurtres sexuels », le tout circonscrit à des jeunes femmes dans le sud du Montana. Il voulait avoir confirmation des déclarations de Legerski à propos des trois fugueuses disparues et, le cas échéant, obtenir des informations supplémentaires sur le sujet. Il lui demanda également de se renseigner sur le dénommé William J. Edwards.

ÇA MARCHE, répondit-elle aussitôt.

Il attendait le retour de Legerski quand un nouveau client fit son entrée au First National Bar. Une baraque bien en chair à la démarche chaloupée, des cheveux clairs ondulés qui grisonnaient et un visage plat de Slave. Il portait un jean maculé de taches grassieuses, une épaisse chemise en peau de chamois et des brodequins lacés à talons renforcés qui avaient la faveur des routiers. À voir ses tours et détours pour gagner le comptoir, le gars semblait se faire un point d'honneur à rester le plus loin possible de lui et de sa table.

Puis l'homme s'assit lourdement sur un tabouret en lui tournant le dos sans même reconnaître sa présence. Sa commande à Jimmy fut des plus concises :

— Coors Light, dit-il.

Cody le détailla de plus près. Le mec semblait déterminé à ne pas tourner la tête dans sa direction, ce qu'il trouva étrange : le bar était vide et l'heure plus que tardive.

À son retour des toilettes, Legerski ignore lui aussi le nouvel arrivant et Cody sentit ses antennes se dresser. Dans une petite communauté rurale, tout le monde connaissait tout le monde et il se demanda bien pourquoi ce policier, pourtant de la région, n'avait pas salué le type.

Le policier se rassit, le visage grave, comme s'il réfléchissait sérieusement à quelque chose.

S'étant assuré que le gros ne les regardait pas dans le miroir, Cody le désigna de la tête en arquant les sourcils, l'air de demander : *C'est qui, ce mec ?*

— Pas maintenant, articula silencieusement Legerski du bout des lèvres, apparemment stressé, presque effrayé.

Cody changea de sujet et se pencha vers lui.

— On y va et on cherche la voiture, chuchota-t-il.

— Où ça ? À l'église ? murmura Legerski.

— On devrait faire ça tout de suite. Avant qu'ils aient eu le temps de la cacher ou de changer les plaques.

— *Maintenant ?* Mais il nous faut un mandat !

— Vous connaissez un juge accommodant ?

— Oui. Mais on a besoin d'un motif de suspicion légitime. Et pour l'instant, on n'a que dalle.

— On y va quand même.

— Il y a une grille qui barre l'accès de l'autre côté du pont. Si elle est verrouillée, il va falloir solliciter la permission d'entrer sur leur domaine privé. Et la grille est toujours fermée.

Cody poussa un soupir frustré.

— On n'a pas besoin de mandat. On s'avance jusque-là et on leur demande l'autorisation de jeter un coup d'œil. C'est censé être des gens bien, non ? S'ils n'ont rien à cacher, ils devraient nous laisser libre accès à leur propriété.

— Et dans le cas contraire ?

— On aura un motif légitime, pas vrai ? dit Cody.

Legerski se pencha en arrière et lui lança un regard sans expression.

— Ça ne pourrait pas attendre demain matin ? demanda-t-il. De la route, on aperçoit la plus grande partie des bâtiments. On pourrait revenir à l'aube avec des jumelles et des lunettes de visée et voir si on parvient à repérer la voiture. Ensuite, on aura une bonne raison d'aller rendre visite au juge Graff.

— Ce sera trop tard, répondit Cody. S'ils ont véritablement fait ce que vous suggérez, cela leur donnerait le temps de planquer la bagnole et de mettre les filles au frais. Dans une affaire de ce genre, chaque minute compte.

— Je sais pas quoi vous dire.

— Réfléchissez un peu, proposa Cody en se redressant à son tour.

Il songea qu'en cas de refus de la part de Legerski, il irait quand même. Il n'y avait rien d'illégal ni de contraire à l'éthique à demander la permission de jeter un coup d'œil au complexe de bâtiments. Si les gens de l'église refusaient, tant pis. Mais il trouverait bien alors un autre moyen d'accès.

Il se pencha de nouveau en avant et Legerski fit de même, à contrecœur.

— Alors, c'est qui, le mec qui vient d'entrer ?

Son interlocuteur baissa la voix au point qu'elle devint à peine audible.

— C'est un routier au long cours qui vit avec sa mère dans une cahute à dix kilomètres d'ici, au pied des collines.

Il s'appelle Ronald C. Pergram.

— Je lui trouve un air bizarre, dit Cody en jetant un bref coup d'œil en coin.

Ledit Pergram ne tourna pas la tête. Après lui avoir servi sa bière, Jimmy s'était attardé une seconde et Cody eut le sentiment qu'il en

avait profité pour faire comprendre à son client que Cody et Legerski parlaient de lui à mi-voix.

— Ce Jimmy ? demanda Cody. C'est un bon gars ?

— Le meilleur, répondit Legerski. Je le connais depuis des années.

— On dirait qu'il est pote avec Pergram.

Ricanement étouffé du flic.

— J'en doute, dit-il. Il se contente d'être Jimmy. Jimmy connaît tout le monde dans cette vallée.

Quelque chose se mit à vibrer rapidement dans la poche de Cody.

— Excusez-moi, dit-il en sortant son portable sous le regard soupçonneux de son interlocuteur.

Texte de Cassie : *VÉRIF VICAP – TROUVÉ FEMMES DISPARUES DANS UN RAYON DE 150 KM. DERNIER CONTACT VISUEL : RELAIS ROUTIERS. CONTINUE À FOUILLER.*

— Vous dites qu'il est transporteur au long cours, dit Cody en refermant son téléphone.

— C'était qui ? lui demanda Legerski en désignant de la tête le portable dans sa main.

— Mon fils Justin, mentit Cody. Toujours aucune nouvelle des filles Sullivan.

Le flic secoua la tête.

— Dites-moi, reprit Cody. A-t-on signalé d'autres disparitions de femmes sur la 89 ?

Legerski se retourna vers lui, l'air intrigué.

— Qu'est-ce que vous avez en tête ?

— Une idée qui me vient comme ça, répondit Cody. Un truc à vérifier si votre première théorie tombe à l'eau.

L'autre confirma de la tête, l'air un peu renfrogné, exactement comme s'il n'appréciait guère le tour que prenait la conversation. Un détail que Cody trouva parlant : ce mec avait une théorie qu'il tenait à tout crin à lui vendre et d'un coup, le voilà qui semblait déstabilisé parce que son interlocuteur ne mordait pas vraiment à l'hameçon.

— Donc, dit Cody en se reculant de la table, on part à l'église.

— Mec...

— Vous pouvez venir avec moi, rester ici ou rentrer chez vous. J'avais pensé que vous aimeriez m'accompagner.

Legerski resta assis et termina son café. Cody ne s'attarda pas : il se leva, enfila son blouson et se dirigea vers la sortie. Il n'entendit personne sur ses talons.

Poussant les portes battantes imitation western, une fois sur le vieux perron en bois, il sentit son haleine se condenser autour de sa tête comme un casque et s'immobilisa une seconde, le temps que ses yeux s'habituent à l'obscurité. Pas une seule lumière à l'horizon, dans toutes les directions, hormis la blancheur crue des étoiles pareille à un lavis de crème sur fond de ciel de nuit. La lune se reflétait sur les eaux de la rivière et le pare-brise de sa voiture. Il ferma son blouson pour se protéger du froid.

Il s'était passé quelque chose dans ce bar, mais quoi ? Impossible de le définir. La façon dont ces trois hommes – Legerski, Jimmy et le chauffeur routier – avaient paru en parfaite symbiose sans échanger le moindre mot l'avait perturbé et son malaise perdurait sans qu'il soit à même de l'analyser. Pour quelle raison Legerski lui avait-il semblé si différent – à cran, si impénétrable soudain – à son retour des toilettes ? Il sentait qu'il avait laissé filer quelque chose sans pouvoir mettre le doigt dessus. Il regrettait que l'alcool dans son organisme se soit dilué mais il était toujours là, émoissant ses instincts et embrumant son cerveau. Il songea un instant à faire demi-tour pour retourner dans le bar et prendre un verre. Par expérience, il savait que traiter le mal par le mal lui réaffûtait parfois l'esprit, au moins un temps.

— Non, se dit-il pour lui-même à voix haute. *Serre les dents et attends que ça passe.*

Comme il descendait les marches vers le poteau où les clients attachaient jadis leurs montures, il entendit dans son dos un bruit de porte suivi par le grincement des gonds rouillés quand les deux battants s'ouvrirent.

Il se retourna et vit Legerski qui remettait son chapeau de trooper.

— Changé d'avis ? demanda-t-il en souriant.

— Complètement, répondit l'autre.

— Vous voulez venir avec moi ou vous préférez que je monte dans votre véhicule ? Ou encore qu'on parte chacun dans le sien pour les impressionner du feu de Dieu ?

— Prenons votre bagnole. Si jamais ça part en vrille, je préfère ne pas être vu dans ma voiture de service. Laissez-moi juste ramasser mon appareil photo et mes enregistreurs au cas où il nous faudrait des preuves concrètes.

Cody sourit et monta dans son pick-up, heureux que Legerski l'accompagne. Il mit le contact et attendit que le flic sorte son matériel du coffre de sa voiture. Dans ses rétroviseurs, il le vit fouiller avant de trouver ce qu'il cherchait et contourner son véhicule, une mallette à la main, rosi par le halo de ses feux arrière. Il monta à son tour et tira la portière en demandant :

— Vous savez comment aller là-bas ?

— J'ai vu l'endroit, répondit Cody. C'est difficile à rater.

Il tendait la main vers son levier de vitesse quand tous ses sens se mirent brutalement en éveil mais tout alla trop vite pour qu'il débrouille l'écheveau de sensations. Devant eux, deux visages apparurent de part et d'autre de l'enseigne au néon Miller Lite dans la fenêtre et, dans le même temps, il entendit un bruissement de tissu dans la sacoche que Legerski tenait sur les genoux et la brusque goulée d'air que le flic inhala.

Instinctivement, il jeta un regard de côté. L'orifice béant du canon court nickelé d'un revolver à gros calibre fermait son champ de vision, à deux centimètres de son œil. Le barillet tourna, garni de balles de plomb mortelles, lorsque le flic appuya sur la détente.

S'ensuivit une explosion tonitruante de lumière et de tonnerre.

Il ne voyait plus rien de son œil droit, mais ce n'était pas tout. Il ne percevait pas la moindre douleur, rien que le silence. Un silence extraordinaire.

Avant de se sentir flotter, léger comme l'air, à croire que ses poumons s'étaient emplis d'hélium, et traverser la tôle du toit de son pick-up jusque dans la nuit qui n'était plus froide. Il montait, toujours plus haut, sa vision redevenue parfaite, mais sans la moindre sensation dans ses membres, ses bras ballant mollement à ses flancs.

Il regarda sous lui et vit le toit de son pick-up, le plateau vide hormis un emballage de fast-food chiffonné dans un coin puis la toiture en métal rouillé du First National Bar. Les vitres de son camion puisèrent encore trois fois, sans même un bruit, et sans qu'il ressente la moindre douleur.

Son existence ne défila pas devant ses yeux, mais il vit clairement la photo de Justin en tenue de footballeur, puis Jenny endormie dans leur lit, une image qui remontait à des années, avant qu'ils ne se séparent pour la première fois. Il continua son ascension jusqu'à apercevoir la rivière et le ruban d'asphalte de la route en fond de vallée, puis Jimmy et le chauffeur routier sortant du bar pour se planter sur le perron : il comprit alors ce qu'il était advenu de ces pauvres filles et, à la fois furieux et berné comme le dernier des caves, regretta de ne pouvoir tout reprendre depuis le début, tout, absolument tout.

En particulier les cinq dernières minutes.

Ensuite plus rien. Plus de bruit, plus d'odeur, plus d'images devant les yeux.

La Paix.

3 h 53, mercredi 21 novembre

En survêt usagé et chaussée de vieilles pantoufles, Cassie Dewell était assise à sa table de cuisine devant son ordinateur portable. Depuis son retour du domicile de Cody, elle avait beau être passée au décaféiné, elle avait toujours les nerfs à vif. Et ne se sentait pas dans son assiette. Son estomac grondait et gargouillait à n'en plus pouvoir, au point que ses borborygmes résonnaient dans la maison silencieuse et à chaque fois qu'il faisait des siennes, elle se surprenait instinctivement à poser sa main sur son ventre, le même réflexe que lorsqu'elle était enceinte de Ben.

Elle avait essayé de dormir, en pure perte, et s'était dit qu'elle allait travailler jusqu'à épuisement. Au lieu de quoi, son esprit s'était mis à battre la campagne dans une course Me.

Elle avait également envisagé de grignoter quelque chose mais hormis du gâteau, rien ne lui disait. Il restait dans le réfrigérateur une part de forêt-noire laissée là par sa mère passive-agressive, dans le seul but, estimait-elle, de la garder, elle, sa fille, bien rondelette. Et donc, au lieu de le manger, elle buvait du déca et son estomac dansait la retourne comme si elle avait avalé un glouton.

Elle se redressa sur son siège et tapa un nouveau mail sur son téléphone pour l'envoyer à Cody. Un article du *Bozeman Chronicle* qui remontait à l'hiver précédent : intitulé APRÈS LA MORT DE SON LEADER CHARISMATIQUE, L'AVENIR DE LA SECTE

DU JUGEMENT DERNIER FORTEMENT COMPROMIS. Elle trouvait son contenu digne d'intérêt parce qu'à l'époque, le journaliste y disait qu'il n'existait pas de stratégie organisée pour la transmission des pouvoirs : la succession était ouverte et plusieurs factions de la secte s'étaient déjà avancées pour en réclamer la direction. Selon l'article, l'Église de la Gloire et de la Transcendance devait vraisemblablement tomber entre les mains de Wayne, le fils de Stacy Smith, mais

personne ne pouvait affirmer avec certitude que ce dernier voulût ce poste ni même qu'il fut à la hauteur de la tâche. Un certain William Edwards, son adversaire déclaré, y était brièvement mentionné mais en dépit de ses recherches, elle n'était pas parvenue à trouver d'autres articles sur lui. La seule référence qu'elle avait dénichée se trouvait sur le site de l'église proprement dite qui en parlait comme de son « Gardien terrestre ». Wayne Smith n'était cité nulle part, ce qui, à son humble avis, sous-entendait que le fils de Stacy Smith ne s'était pas porté candidat, ou alors, qu'il avait été défait dans la course au pouvoir. Concernant Edwards, il n'y avait ni photo ni biographie. Un détail qu'elle mettait en relief dans la note accompagnant le lien adressé à Cody, en disant : « C'est apparemment lui le mec que tu voudras interroger. »

Seul problème : Cody ne répondait pas. En fait, il n'avait même pas accusé réception des textos ou des mails qu'elle lui avait envoyés au cours de la dernière heure. Les explications ne manquaient pas : il pouvait être hors de portée des signaux de portable, occupé à quelque chose ou encore, il ne donnait pas signe de vie parce que c'était un mufle. Trois possibilités distinctes et cohérentes. Elle commençait à comprendre pourquoi Larry Oison, l'ancien partenaire de Cody, était tellement excédé par son équipier.

Elle n'était censée se connecter aux bases de données du ViCAP que depuis l'ordinateur des services du shérif, mais elle avait justifié sa décision très simplement : le portable qu'elle utilisait appartenait bien au comté Lewis et Clark, non ? Alors, quelle importance ? Il n'était pas dans ses intentions de demander des heures supplémentaires tant elle voulait éviter tout problème avec le shérif Tubman et surtout ne pas répondre à ses questions. Du genre : pourquoi apportait-elle son aide à un officier de police suspendu, engagé dans une enquête sur la disparition de deux adolescentes au beau milieu de la nuit, sans plainte ni requête précise – et en dehors de leur juridiction ?

Elle ignorait comment elle y répondrait s'il la lui posait, sinon en déclarant que c'était à ses yeux la chose juste à faire, malgré la politique du service et le protocole. Qu'elle se sentait sale et coupable d'être responsable de la suspension de Cody. Et qu'elle ne voulait pas être considérée par ses collègues du bureau comme l'*outil* du shérif.

Elle s'étira en arrière et se frotta les yeux. Son échine craqua et son estomac reprit ses gargouillis. Impossible de piquer un somme, il faisait trop froid dans la maison – la nuit, sa mère insistait pour baisser la température à seize degrés, afin d'économiser l'énergie prétendait-elle – et Cassie avait les pieds glacés. Mais elle ne voulait pas courir le risque de remonter le thermostat. Le grondement de la

chaudière et le souffle d'air pulsé risquaient de réveiller sa mère, qui demanderait aussitôt ce qu'elle faisait, pour quelle raison, et à une heure aussi tardive. Cassie avait beau avoir trente-cinq ans et un fils, sa mère avait l'art et la manière d'énoncer ses vérités d'un ton si particulier qu'elle réussissait à la culpabiliser, comme si elle avait encore douze ans et essayait de s'en sortir après une bêtise.

Pour reconnaissante qu'elle fut à sa mère d'habiter avec elle, de s'occuper de Ben et de veiller sur lui quand elle était au travail, la situation était difficile et empirait. En vieillissant, Cassie avait changé, mais ce n'était pas le cas de sa mère, dont les excentricités et les passions, celles-là même que sa fille avait connues quand elles vivaient sous le même toit, semblaient aujourd'hui encore plus prononcées, plus profondément ancrées et toujours plus rigides. Complètement impuissante, elle la voyait par exemple patrouiller dans la maison, éteindre les lumières et débrancher les appareillages électroniques en veille. Elle craignait en outre que Ben ne prît à cœur les tendances gauchisantes de sa grand-mère et ne se mît à détester avec conviction le monde des affaires, tous les républicains, les militaires et la police. *La police !* Sa mère ne savait-elle donc pas ce qu'elle faisait, elle, au quotidien ? Ne savait-elle pas que le père de Ben avait été dans l'armée ou s'en fichait-elle complètement ?

Elle avala le fond de déca et, se penchant sur son ordi portable, tapa les mots de passe de ViCAP – le premier pour le service, le second comme code d'accès personnel – et se laissa guider. Elle était entrée.

Il lui fallut cinq minutes pour trouver. En fait, dans tout le sud du Montana, c'est douze femmes qui étaient portées disparues, dont quatre encore adolescentes au moment de leur disparition. De ces quatre affaires, une seule était restée ouverte pendant cinq ans, aussi l'élimina-t-elle avec un pincement de culpabilité, en reconnaissant que la disparue Jessica Lowry, dix-sept ans, de Bozeman, une droguée avec son lot de problèmes psychologiques, resterait pour l'instant sur la touche. Elle ne voulut même pas étendre son enquête à d'autres régions ni au Montana dans son entier: même dans un État aussi peu peuplé, le nombre de personnes disparues était tout bonnement accablant et déprimant. Elle choisit de s'intéresser aux trois filles sur lesquelles Cody devait, présuma-t-elle, vouloir des informations et d'un clic, eut une réponse sur l'une d'elles. Elle ouvrit une nouvelle fenêtre séparée de la page Web, de manière à pouvoir copier-coller les renseignements pertinents qu'elle partagerait avec Cody, si tant est qu'il y en eût.

Erin Hill, Livingston, dix-huit ans, blanche, cheveux bruns (peut-

être teints en roux), yeux verts, 1,65 mètre, 70 kilos, signalée disparue par sa belle-mère en juillet deux ans auparavant. Juste après son arrestation pour possession de méth, vraisemblablement une fugue, avait-on estimé à l'époque. Parents divorcés, vivait avec maman. Aperçue – sans confirmation – près d'une boutique de relais routier sur la 1-90 à l'ouest de Billings. Le caissier déclarait qu'une fille correspondant au signalement de Hill avait utilisé le distributeur automatique de billets du magasin et était restée à traîner là une heure durant, sans qu'il lui adresse la parole. Il ne l'avait pas vue sortir. Un incident de la caméra vidéo du distributeur au moment de la transaction n'avait pas permis de la cadrer mais la personne en question avait bien utilisé le code PIN de Hill pour retirer les derniers cent vingt dollars de son compte épargne dans une banque de Livingston.

Shanna Marone, Bozeman, dix-sept ans, blanche, longs cheveux sombres, yeux bruns, 1,65 mètre, 63 kilos, deux tatouages, des lèvres rouges au cou et une Harley-Davidson au milieu du dos, signalée disparue dix-huit mois auparavant pour ne pas s'être présentée en cours dans un lycée non conventionnel. Mère désespérée, père absent du tableau. Un automobiliste de passage sur l'autoroute d'État 205 (entre Belgrade et Manhatten) signalait une auto-stoppeuse dont le signalement correspondait à celui de la disparue, jusqu'à une doudoune jaune qu'elle portait souvent. Aucun autre témoignage vérifié de personnes l'ayant aperçue n'avait jamais été confirmé.

Chelsey Lybeck, Big Timber, quinze ans, blanche, cheveux blonds courts, yeux bleus, 1,48 mètre, 50 kilos, avait été portée disparue par le père, contremaître du ranch Lazy Double-Ought...

Mais on l'avait retrouvée, constata Cassie en continuant sa lecture. Son corps avait été découvert par des pêcheurs l'été précédent sur la berge de Sweet Grass Creek. Cassie se rappela avoir lu un article dans le journal à ce sujet. L'état de décomposition avancée du cadavre n'avait pas permis de déterminer la cause du décès mais les services du shérif, comté de Sweet Grass, avaient émis l'hypothèse qu'elle était morte d'un traumatisme des suites d'un coup violemment asséné et de son abandon en pleine nature. À ce jour, il n'y avait eu aucune arrestation, bien que le père contremaître eût été interrogé à deux reprises. Le dossier n'était pas classé.

Cassie n'inclut pas Chelsey Lybeck dans le document qu'elle élaborait, elle se concentrait sur Erin Hill et Laura Quist. Deux fugueuses, apparemment. Aperçues pour la dernière fois – sans confirmation absolue – dans un relais routier en bordure d'une route inter-États. Ni l'une ni l'autre n'avait jamais été revue, s'il fallait en croire les fichiers du ViCAP.

Elle pensa aux filles Sullivan. À peu près le même âge. Sur l'autoroute. Disparues. Elle dut prendre sur elle pour ne pas se lancer aussitôt dans une quelconque théorie fondée sur un ensemble de circonstances aussi isolé et sans grande substance.

C'est alors qu'elle vit le lien en bas de la page Web du ViCAP intitulé : GROUPE D'ENQUÊTE SUR LES TUEURS EN SÉRIE AUTOROUTIERS.

Elle hésita, soucieuse de ne pas passer trop de temps à suivre une direction trop aléatoire alors qu'elle pourrait se consacrer à autre chose.

Mais elle fit néanmoins glisser le curseur et cliqua. Dès qu'elle commença à lire, elle sentit son poil se hérissier sur ses avant-bras et sa nuque.

D'abord, elle scanna une carte des États-Unis couverte de points écarlates placés le long des routes inter-États et des autoroutes d'État, comme un collier de perles rouges étiré d'une côte à l'autre.

Leurs plus fortes concentrations se situaient dans l'est, le Midwest et le sud-est. Mais le Montana n'était pas en reste.

En 2004, un analyste du Bureau d'investigations d'Oklahoma a détecté un modèle criminel répétitif: des corps de femmes assassinées avaient été largués le long du couloir de l'inter-États 40 en Oklahoma, au Texas, en Arkansas et dans le Mississippi... Les analystes du ViCAP créèrent une matrice nationale de plus de cinq cents victimes de meurtre, soit le long ou aux abords des autoroutes, ainsi qu'une liste de deux cents suspects potentiels, pratiquement tous chauffeurs routiers au long cours... Les victimes concernées sont essentiellement des femmes menant des existences à haut risque, sans domicile fixe, avec usage de drogues et pratique de la prostitution. Elles sont souvent embarquées dans les relais routiers ou des stations-service puis sexuellement agressées et assassinées avant que leur cadavre ne soit abandonné sur un bas-côté d'autoroute... De par la mobilité intrinsèque à leurs agresseurs, les risques et périls d'une existence hasardeuse chez les victimes, les distances substantielles et les multiples juridictions concernées, à quoi s'ajoutent la quasi-absence de témoins ou la rareté des preuves scientifiques obtenues après examen des corps, ces affaires peuvent se révéler très difficiles à résoudre...

Elle prit une profonde inspiration et fit défiler son écran jusqu'au rapport d'un incident spécifique.

Le 10 février, à Barstow, Californie, un passant a trouvé une tête sectionnée entourée de deux sacs plastique fourrés dans un sac à dos. Les autorités n'ont toujours pas identifié la victime ni son tueur, mais les circonstances pointent dans une direction précise.

L'adolescente avait été vraisemblablement tuée des jours auparavant, déclare la police de Barstow. Sa tête gisait à quelques centaines de mètres d'un relais routier en bordure de l'inter-États 15, non loin de la 1-40. Pour les autorités, la proximité du relais et des routes inter-États suggère que le massacre a pu être le fait d'un type de criminel bien particulier : un tueur en série opérant sur les autoroutes du pays.

Cassie trouva à la fois remarquable et horrifant le fait que tant de femmes disparaissent le long des autoroutes, au point qu'une force d'intervention spécialisée ait été créée à cet effet. Et elle sentit sa bouche se changer en parchemin en lisant que le ViCAP et ladite force avaient prêté main-forte aux autorités locales pour n'arrêter au total qu'une douzaine de suspects – tous chauffeurs routiers au long cours. S'étaient ensuivies deux condamnations mais plus de cinq cents affaires de ce type restaient non résolues.

Le fait qu'il pût exister une force d'intervention fédérale exclusivement consacrée aux tueurs en série des autoroutes la dérangeait profondément. Son père lui aussi avait été routier et le récit de la première rencontre de ses parents était tendre et adorable : sa mère faisait du stop à une époque où les gens traversaient le pays en levant le pouce, pour assister à un concert des Grateful Dead à Big Sur – lorsque Bill Scribner, ex-Marine au crâne tondu presque ras, s'était arrêté pour la faire monter dans son Kenworth. À la suite de quoi leur duo si improbable n'avait jamais été d'accord sur rien, sauf sur l'attrance qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre.

La base de Scribner était située dans le Wyoming et il conduisait son poids lourds onze mois durant. Le douzième, il chassait l'élan, toujours capable de citer à brûle-pourpoint Shakespeare et Paul Harvey. Il voulait se marier mais la mère de Cassie avait refusé de se prêter à la convention formelle d'une cérémonie et d'un contrat, aussi se retrouvaient-ils par consentement mutuel. Il chérissait Cassie lors de ses rares visites d'une nuit et quand elle avait onze ou douze ans, il l'avait emmenée avec lui à plusieurs reprises pour des trajets à l'autre bout du pays. Au fil des paysages, devant son volant, il lui racontait que les Américains avaient le gène de la bougeotte et qu'il devait en avoir reçu double dose. Il disait aussi qu'il accomplissait une tâche importante et honorable et était fier de son métier. Lui expliquant que les routiers professionnels au long cours comme lui étaient les

« Chevaliers de la Route » et possédaient leur propre code de conduite et de politesse. Elle se souvenait de l'avoir entendu dire qu'ils « bâtissaient l'Amérique, une cargaison à la fois ». Elle était fière de lui et ne manquait jamais de remarquer combien les autres camionneurs le saluaient chapeau bas, pleins de respect et d'admiration, quand il entrait dans un relais ou s'adressait à un contremaître pour charger ou livrer une cargaison de marchandises. À une occasion, même, elle s'était dit qu'elle allait marcher sur ses traces. Elle aussi voulait être Chevalière de la Route.

Mais Bill avait été frappé d'un cancer au cerveau, une tumeur inopérable qui l'avait emporté trop rapidement : il était mort avant le treizième anniversaire de sa fille.

Mais elle continuait à penser à son père et à ces parcours flamboyants au travers d'une brume de sentiments chaleureux, dégoûtée dans le même temps que quelques chauffeurs se soient infiltrés dans les rangs des chevaliers avec des intentions malfaisantes.

— Maman, tu fais quoi ? demanda Ben dans l'obscurité depuis l'embrasement de la porte. Qu'est-ce que tu regardes ?

Sa question la ramena brutalement à l'instant présent et par simple réflexe, elle rabattit l'écran de son ordinateur.

— Ben...

— Papa me manque, dit le petit en s'avancant dans la lumière.

Cinq ans, les cheveux sombres et des joues rondes comme sa mère, il avait l'air frigorifié dans son pyjama en flanelle à motifs cow-boy.

— Viens ici, lui dit-elle en reculant son fauteuil pour lui ouvrir les bras.

Il s'approcha en traînant ses pieds nus, les bras ballants, et colla sa tête entre ses seins.

— Il me manque, répéta-t-il, d'une voix étouffée, le nez dans le sweat de sa mère.

— Je le sais, mon chéri. À moi aussi. Mais il faut que tu retournes au lit. Tu dois dormir.

— J'ai faim.

— Ah.

— Peut-être que si je mangeais quelque chose...

— Je vais te chercher un verre de lait.

— Avec aussi un peu de gâteau...

— Pas de gâteau, dit-elle. Du lait et au lit.

Il s'installa sur un fauteuil et elle lui servit le lait sorti du réfrigérateur après en avoir vérifié la date de péremption. Sa mère détestait jeter les choses, il fallait absolument tout terminer. Le lait était encore bon.

— Qu'est-ce que tu fais ? insista Ben quand elle se rassit.

— Je travaille. Parfois, je suis obligée de travailler très tard. Il hocha la tête, sans grande empathie, engloutit son lait et frissonna.

— Ne bois pas aussi vite, dit-elle.

Il haussa les épaules.

Avant qu'il n'ait le temps de s'incruster, elle le fit sortir de la cuisine et l'accompagna dans le couloir sombre. En passant devant la chambre où dormait sa mère, elle entendit :

— Cassie ? Tout va bien ?

— Oui, maman.

— Je t'ai entendue parler.

— C'est Ben.

— Il est encore malade ?

— Il dort debout, c'est tout, dit-elle, sans trop savoir pourquoi elle esquivait la bonne réponse.

— C'est *pas vrai*, je dors pas debout, chuchota Ben pardessus son épaule.

Elle le fit taire.

— Il reste du gâteau au frigo, s'écria sa mère.

— Je te l'avais dit, lui glissa Ben comme un reproche.

— Bonne nuit, chantonna Cassie à travers la porte à sa mère. Puis elle reconduisit son fils jusqu'à son lit avant de le border. Elle remonta les couvertures et la courtepointe pour le protéger du froid et l'embrassa sur la joue.

— Bonne nuit, Ben.

— Bonne nuit, m'man. Je t'aime.

— Moi aussi, je t'aime.

Un rai de lune par la fenêtre illuminait les photos encadrées posées bien en évidence sur sa commode. Il y en avait trois de son père Jim Dwell, une en uniforme de parade à l'issue de ses classes, deux en treillis de désert. Ben en aimait une en particulier, celle où Jim s'appuyait à un mur de sacs de sable, une mitrailleuse au creux du bras, un pistolet à son ceinturon et un sourire arrogant sur le visage.

À proprement parler, Ben ne pouvait pas regretter l'absence de son père puisqu'il ne l'avait jamais vu, mais il savait qu'en disant ces mots,

maman réagirait toujours avec sympathie. Cassie n'était pas dupe, elle en avait parfaitement conscience et se demandait parfois si elle avait fait la chose juste et élevé Ben comme il se devait. Sauf qu'à l'époque, elle s'avancait en terrain inconnu et avait fait de son mieux, sa mère ne l'ayant guère guidée sur le chemin à suivre.

Ben était petit garçon jusqu'au bout des ongles, passant des heures et des heures sans mot dire à démonter et remonter inlassablement ses jouets. Il connaissait toutes les marques et tous les modèles de voitures et de camions aperçus dans la rue et avait récemment déclaré que dès qu'il le pourrait, il chasserait le cerf et l'élan. Au mur de sa chambre, il avait un poster de Tim Tebow, le quarterback des Broncos, malgré le mépris de sa grand-mère pour le bonhomme et son christianisme outrancier. La semaine précédente, devant ses céréales de petit déjeuner, il avait annoncé sans ambages son choix de carrière : il serait quarterback de la NFL, s'engagerait dans l'armée et conduirait des chars puis ensuite, des tracteurs. Il n'allait pas se marier et mangerait de l'élan au dîner. Cassie avait réprimé un sourire en voyant sa mère réagir à cette déclaration péremptoire avec une horreur non dissimulée.

Elle referma la porte et, reprenant le couloir obscur à pas feutrés, envisagea une seconde de gagner sa propre chambre, avant d'y renoncer, elle était encore trop remontée. Elle pensait aux filles Sullivan disparues, à Cody là-bas quelque part qui ne répondait pas, au shérif qui s'était servi d'elle, au fait qu'un gamin grandisse avec une mère quasi absente à cause de ses journées trop longues et une grand-mère complètement tapée. Elle essayait de ne pas trop en vouloir à Jim tué au combat, une mort qu'elle avait vécue comme un abandon. Un détail ne laissait pas de la tracasser : pourquoi, dans la vraie vie, n'avait-elle jamais vu sur ses lèvres ce même sourire conquérant qu'il affichait sur ses photos ? On aurait dit qu'il tirait un vrai plaisir de ce qu'il faisait en Afghanistan, certainement plus grand que celui qu'il connaissait dans la boutique d'autoroute où il travaillait, un boulot juste bon à régler les mensualités de sa maison où il retrouvait une femme trop grosse et un bébé pleurnichard.

Il avait trouvé la mort en 2008, en Afghanistan, au cours de la bataille de Wanat, alors qu'elle était enceinte de huit mois. La lettre officielle du ministère de la Défense stipulait que Jim Dewell avait été tué lorsque deux cents talibans avaient attaqué le village dans la province de Nuristan. Huit autres Américains avaient connu le même sort et vingt-sept autres avaient été blessés. Une enquête diligentée par le gouvernement avait conclu qu'aucune négligence n'avait été commise et que, « par leur valeur et leurs talents, les soldats avaient défendu leurs positions avec succès et défait un ennemi déterminé et bien entraîné capable de s'adapter aux circonstances ». Des mots d'une

autre époque, avait-elle pensé en les lisant, relatifs à une bataille dont personne n'avait entendu parler et à une guerre dont tout le monde se fichait bien.

À l'exception de Ben, bien sûr, Ben qui idolâtrait son papa, avec l'encouragement de sa mère. Aux yeux du petit, son père était un héros et un dieu. Aucun homme – pas même Cassie, à cet égard – ne pouvait se comparer au pauvre Jim mort au combat. Elle était fière de son mari, il avait donné sa vie pour son pays. Quand il s'était embarqué, ils ignoraient l'un comme l'autre qu'elle était enceinte. Et s'il n'avait pas été tué, il aurait dû normalement revenir pour la naissance. Elle aurait aimé savoir s'il avait pensé à elle pendant ses dernières secondes et se demandait toujours si, à ses yeux, leur mariage était heureux. Sans jamais manquer de se poser elle aussi la même question. Tout ça était si loin, lui semblait-il.

Puis cinq ans avec Ben comme seul et unique mâle dans sa vie. Cinq ans au cours desquels elle n'avait jamais osé ramener un homme à la maison, lequel aurait inévitablement fait pâle figure, comparé au Jim mythique auquel Ben croyait dur comme fer. Quelques occasions s'étaient pourtant présentées. À l'académie de police comme dans les services du shérif, les célibataires masculins – ainsi que quelques hommes mariés -avaient tenté leur chance. Un ou deux lui avaient même paru... peut-être... pas si mal. Pas des drogués ou des bouseux ni des losers irrécupérables. Peut-être qu'un jour, viendrait le bon moment – et le bon choix. Lorsque Ben serait à même de le supporter, voire de l'encourager, qui sait ? Mais elle ne parvenait pas à s'imaginer ce qu'il en serait.

Elle s'immobilisa, ferma les yeux et essaya de faire revenir l'image de Jim à son esprit, effrayée à l'idée d'être aujourd'hui incapable d'évoquer son visage. Un détail la préoccupait plus que tout le reste : quand elle pensait à lui, ne lui venait désormais que sa photo, celle qui trônait dans la chambre de Ben.

Elle consulta son téléphone pour vérifier ses nouveaux messages. Rien du tout. Puis, après un instant d'hésitation, elle appela Jenny Hoyt sans même ouvrir son ordinateur. Elle n'avait plus envie de se replonger dans le contenu de ses fichiers ni de spéculer dans le vide, sans preuves tangibles pour étayer ses divagations.

Jenny répondit à la première sonnerie.

— Je suis désolée de vous appeler si tard. Vous dormiez ?

— J'aimerais bien. Mais ce n'est pas un problème. Je me suis assise et j'attends. Quand ça a sonné, j'ai cru que c'était Cody.

Un temps de silence.

— Donc il ne vous a pas contactée ?

— Ça fait un moment. Rien depuis deux heures, très exactement. Il a envoyé un texto à Justin pour lui demander si les filles avaient appelé, après quoi il m'a adressé un message pour me dire qu'il partait retrouver un trooper à Emigrant. Depuis, plus de nouvelles.

Cassie se représenta Cody en train de boire, vomissant sa philosophie et payant des tournées aux alcoolos du coin. Cody qui en oubliait de consulter son portable ou s'en fichait trop pour se donner la peine.

— Mon esprit me fait imaginer tout et n'importe quoi, dit Jenny, autant pour elle-même que pour Cassie. Du genre, peut-être qu'il a des ennuis. Ou alors il est reparti en bringue. Je veux me convaincre que ce n'est pas ça. Je sais qu'il y a là-bas des zones sans signal où les portables ne captent pas. Mais...

Sa voix mourut d'elle-même.

— Moi non plus, je n'ai pas eu de nouvelles, dit Cassie, ne sachant pas trop quoi répondre.

— Je suis son épouse, dit sèchement Jenny. Il connaît les règles. Il est censé me dire où il est.

Silence.

Cassie essaya de prendre un ton plus professionnel pour obliger Jenny à abandonner son ton de reproche.

— Je travaille avec lui sur l'affaire et nous étions en contact permanent, à échanger nos informations et nos commentaires. Il a besoin de moi pour les recherches de fond. Quand l'avez-vous appelé pour la dernière fois ?

— Il y a un quart d'heure, dit Jenny d'une voix qui craquait. Bien qu'il m'ait fait promettre, il y a des années de ça, de ne pas l'appeler quand il était sur le terrain. Il craignait toujours d'oublier de couper le son de son portable et la sonnerie risquait de lui créer des problèmes. Mais là, c'était une urgence, alors j'ai passé outre. Mais ça a sonné plusieurs fois avant que je n'entende son annonce débile.

— Je vois, dit Cassie.

— Je commence à avoir la trouille. Quant à Justin – elle baissa la voix et se mit à chuchoter –, il est complètement cassé. Il n'est pas sûr de savoir s'il est furieux contre son père ou s'il s'inquiète pour lui. En plus, ce Ted Sullivan a appelé à deux reprises en demandant à parler directement à Cody. Il est de plus en plus hystérique, comme si c'était nous les fautifs, et vu son attitude, il doit s'imaginer que j'empêche Cody de lui parler ou quelque chose de ce genre. J'ai envie de lui dire

d'aller se faire voir ailleurs mais en même temps, je comprends ce qu'il peut éprouver. Je n'arrive même pas à imaginer ce qu'il est en train de traverser. Ni la mère des petites non plus.

— Prévenez-moi si vous recevez un appel ou des textos, dit Cassie.

— Comptez sur moi, répondit Jenny, après un temps de flottement.

— Je ferai la même chose.

— Okay... Je suis vraiment inquiète maintenant.

Cassie ne répondit pas.

— S'il est en train de se soûler, je le tue de mes mains. Je le jure.

Cassie acquiesça. Elle comprenait.

— Je raccroche pour garder ma ligne libre au cas où il appellerait.

— Bonne idée. Moi aussi.

Cassie s'appuya au dossier de son fauteuil et regarda l'heure. Ça fait trop longtemps, estima-t-elle. Même si Cody n'était plus dans son état normal, à ce stade, il les aurait déjà contactées, ne serait-ce que pour leur débiter des salades.

Prise d'une impulsion soudaine, elle pianota son numéro de portable et enfonça la touche ENVOI. Elle entendit deux sonneries et fut surprise par le contact électronique étouffé à l'autre bout. Cody venait de répondre.

— Cody, Cassie Derwell. Je n'ai pas eu de tes nouvelles...

L'appel s'interrompt immédiatement et elle regarda son téléphone pour vérifier ce qui s'était passé. Cody avait pourtant pris l'appel avant de couper presque aussitôt. Ou est-ce que son signal était trop faible pour que la porteuse transmette la communication ?

Elle essaya de nouveau et passa immédiatement sur boîte vocale. Elle reprit et poursuivit :

— ... et Jenny non plus. Et l'une comme l'autre, nous commençons à nous inquiéter, tu peux le comprendre. Contacte-nous au plus vite, même si tu n'as rien de neuf à nous apprendre. Si je n'ai pas de tes nouvelles d'ici quinze minutes, j'étais tout au grand jour. Et je présume que tu n'as aucune envie que ça se produise.

Elle hésita, en se demandant si elle devait en dire plus, puis décida d'en rester là. Fin de l'appel.

Elle consulta l'afficheur numérique de la cuisinière et nota l'heure.

4 h 21, mercredi 21 novembre

Pour la seconde fois cette nuit-là, Ronald C. Pergram, le Roi Reptile, engagea avec précaution sa pelleteuse Case sur la remorque. L'air froid de la cabine était lourd des vapeurs du diesel mêlées aux odeurs de terre fraîchement retournée. Des étoiles blanches s'élevaient en ondulant des volutes de l'échappement.

Une fois chenilles et roues en bonne place sur le plateau, il coupa le contact et se prépara à sortir. Il avait le dos endolori, et du mal à tourner la tête tant sa nuque était raide après le trop-plein de tension et de concentration exigées par l'excavation de l'énorme trou. Ses yeux encore éblouis par la lumière brutale des phares de sa machine ne s'étaient pas encore accoutumés à l'obscurité et ses oreilles continuaient à résonner des coups de pilon et des martèlements du moteur qui, en refroidissant, cliquetait maintenant comme une crécelle furieuse. Tellement furieuse qu'il faillit ne pas entendre le vibreur du téléphone portable dans le noir derrière lui.

Sans même finir d'arrimer la pelleteuse à la remorque, il descendit de la plate-forme et tendit le cou en direction du bruit. À quelques mètres de lui, l'écran du portable s'illumina dans les ténèbres à un mètre du sol puis, remontant lentement, éclaira le large visage de Legerski qui porta l'appareil à son oreille un bref instant, laissa retomber le bras et coupa la communication.

Pergram attendit. Legerski restait planté dans le noir, complètement silencieux.

— Merde, finit-il par dire.

— C'était qui ? demanda Pergram.

— Une femme. Peut-être un problème.

— Ce qui signifie ?

Le policier tendit le portable à bout de bras.

— Possible que ce soit elle qui lui ait envoyé des infos toute la nuit.

Un bref instant interloqué, Pergram laissa vite éclater sa colère.

— T'as gardé le téléphone de ce flic ? Pourquoi tu ne l'as pas balancé dans le trou avec le pick-up ? Nom de Dieu, mais t'as quoi dans le crâne ?

La lame à l'avant de son bull poussant le véhicule dans l'énorme trou était la dernière image qui lui restait du pick-up de Cody Hoyt. Depuis son siège surélevé dans la cabine, il avait vu le dessous de caisse, le cadavre plié en deux sur le plancher devant le siège passager, les vitres latérales et la lunette arrière maculées de giclures sanguinolentes, de cheveux et de cervelle explosée. Legerski s'était posté sur le côté comme pour surveiller le déroulement des opérations, une attitude que le Roi Reptile n'avait pas du tout appréciée. À ses yeux, rien ne justifiait qu'un mec incapable de manœuvrer de gros engins de chantier ose se planter là et agite les bras en lui criant dessus : « Tu pourrais pas creuser un peu plus ? » Pour autant, il avait dégagé une fosse en forme de cercueil de cinq mètres de profondeur avant d'y pousser le véhicule et de l'enfouir, et avait terminé en damant soigneusement la terre foisonnée à l'aide de ses chenilles. Une fois la chose faite, l'excavation était identique à celle qu'il avait creusée un peu plus tôt cette même nuit, comme à toutes les autres par le passé : une tombe pour géant. Le trou une fois damé et nivelé, il avait ratissé le monticule à l'aide des dents de son godet arrière pour le rendre plus naturel et ainsi éviter qu'il n'accroche les regards. Après un hiver chargé de neiges qui fondraient au printemps, ils sèmeraient des graminées piquées dans la réserve de matériel du Service des transports, et les pousses couvriraient vite la terre nue de la tombe et de ses alentours. En moins d'un an, personne ne serait plus capable de dire que le sol avait été même remué. Concentré sur sa tâche, il avait ignoré Legerski dans l'obscurité, en restant néanmoins conscient de sa présence, là, debout quelque part dans la nuit, la tête baissée, les yeux rivés sur son portable.

Et tout ça pour quoi ? Pour apprendre que le téléphone en question n'était pas le sien. Mais celui de Cody Hoyt. Et qu'il l'avait conservé.

— Possible qu'on ait un problème, dit Legerski.

— Pour ça, oui, bon Dieu. Je me crève le cul à effacer toutes les traces et toi, tu te trimballes avec le portable du flic que tu as assassiné. Pourquoi ne pas t'en être débarrassé en le balançant là-dedans ? Le trou était pas assez profond pour toi ?

— Ferme ta grande gueule, dit Legerski, d'une voix neutre.

Pergram se tut.

— Fais ce que tu as à faire pour sécuriser ton tracteur sur la remorque, dit le policier. Faut qu'on discute, tous les deux. À l'abri.

Il montra la cabine du camion dont ils s'étaient servis pour sortir le bull. Pergram avait pris le volant, collé au pick-up de Hoyt conduit par Legerski en civil : le policier avait laissé son uniforme dans sa voiture de patrouille, planquée derrière le First National Bar.

Pergram arrima les chaînes de la remorque au tracteur et resserra les tendeurs en bouillonnant intérieurement. Il n'avait pas apprécié la manière dont Legerski s'était adressé à lui, ni le ton de sa voix ni sa façon de l'envoyer paître en lui signifiant qu'il l'attendait dans la cabine du camion. Cette façon dont il lui avait parlé toute la soirée, à lui donner des ordres et à jouer au petit chef depuis la fusillade. Et tout ce temps avec le téléphone de Hoyt dans la main – un appareil susceptible de les relier directement au flic mort.

Le Roi Reptile n'aimait pas être commandé. Mais il s'était pourtant exécuté sans rechigner et avait fait ce que Legerski lui avait ordonné. Depuis les coups de feu, ils n'avaient pas vraiment discuté – la conversation avait été à sens unique.

Pergram se posa un instant avant de monter dans la cabine du camion. Il n'avait pas encore analysé par le détail la succession des événements et la manière dont ils allaient résoudre le problème. Les filles qu'ils avaient amenées lui semblaient un souvenir vague et lointain car trop de choses s'étaient passées depuis. Il avait besoin de sommeil, de repos, de nourriture, et de temps pour rassembler ses esprits et faire le point. La poignée d'amphètes – des croix blanches, connues sous le nom de « speed des camionneurs » – avalée plus tôt n'allait pas tarder à perdre tout son effet. Et il lui fallait aussi le genre de décompression dont il rêvait.

Il grimpa dans la cabine et ferma la portière. Legerski était assis et fixait le pare-brise sale.

— Démarre, tu veux ? Je me les gèle.

Pergram mit le contact et alluma le ventilateur de chauffage.

— Ça prendra quelques minutes.

— Ouais.

— C'est un putain de flic que t'as abattu, dit Pergram. Et c'est pas pour des trucs de ce genre que j'ai signé.

— Et toi, tu l'as enterré.

— Oui, et maintenant ? On est foutus. Tu sais comment ces mecs réagissent quand on abat l'un des leurs, t'es bien placé pour le savoir.

Legerski répondit par un haussement d'épaules.

— Il était flic par le passé. Il ne l'est plus. Il a été suspendu. Et il n'était guère apprécié. Il avait la réputation de faire cavalier seul sans se préoccuper des règles.

— N'empêche...

— Je sais, dit Legerski. Je vois bien à ta gueule que t'es furieux contre moi. Mais t'aurais voulu que je fasse quoi, hein ? Que je le laisse fouiner davantage et qu'il finisse par tout comprendre ? C'est ça que t'aurais fait, toi ?

Pergram secoua la tête, sans trop savoir où l'autre voulait en venir.

— C'est vrai, poursuivit Legerski. Ce mec était un foutu bulldog. J'ai bien essayé de l'orienter vers l'église mais il a voulu passer à l'action, tout de suite, sans plus attendre, dès ce soir. En plus, il voulait que je l'accompagne. Toi et moi, on n'aurait jamais eu le temps de limiter les dégâts avant que la merde ne se mette à voler.

Il montra le téléphone récupéré sur le cadavre de Cody.

— Il a quelqu'un qui bosse pour lui à l'autre bout de la chaîne, une nana. J'ai une idée de qui ça peut être. Elle a passé la soirée à lui transmettre des messages et des mails. C'est elle qui vient de rappeler – une dénommée Cassie. La plupart des infos qu'elle lui a envoyées, c'est juste des trucs qu'elle a trouvés sur Internet et fait suivre. Mais j'ai vu à quel moment il lui a demandé de sortir les dossiers des filles disparues.

Pergram fixait le vide. Il ne comprenait pas ce que lui expliquait Legerski.

— C'est pourtant bien toi qui l'as dirigé sur l'église, finit-il par dire. Il allait simplement dans la direction que tu lui avais indiquée.

Legerski soupira d'un air agacé et une lueur de colère brilla dans son regard au clair de lune. Pour la première fois, Pergram se posa des questions : et si ce mec à côté de lui sortait le pistolet dont il s'était servi contre Hoyt et l'abattait, lui, maintenant que le flic et son pick-up étaient enterrés ?

Au bout du compte, il pouvait parfaitement tout coller sur le dos du Roi Reptile...

— Essaie de bien suivre le fil de mon raisonnement, expliqua patiemment Legerski. Moi, je pensais qu'il ferait ses recherches par le biais des services du shérif de Livingston ou de l'État. Ce qui revient à dire par mon intermédiaire, là où j'étais en position d'infléchir la direction de son enquête, en m'assurant de l'envoyer sur une voie de

garage chaque fois qu'elle risquait de toucher trop près du but. Pas un instant je n'imaginai que ce mec serait assez dingue pour venir ce soir ou débarquer en personne et en solo. Les flics ordinaires ne font jamais ça. Il n'était pas dans sa juridiction, et donc, même s'il n'avait pas été suspendu, il aurait eu besoin d'une autorisation pour obtenir la coopération des autorités du coin. Mais il a débarqué ici tout seul... et son arrivée a tout fait foirer. Je n'ai pas eu le choix.

— Mais est-ce que t'étais obligé de le tuer ? Moi non plus, je ne le portais pas dans mon cœur, ce connard, mais...

— Il a commencé à poser des questions sur toi, répondit Legerski. Ce soir. On n'était pas sortis de la propriété de l'église qu'il m'interrogeait déjà. À ton sujet.

Pergram sentit sa bouche devenir soudainement sèche, un symptôme dont le speed n'était pas la seule cause.

— Il n'allait pas tarder à assembler les pièces du puzzle, poursuivit Legerski. La piste de l'église n'ayant rien donné – et tu connais la situation là-bas –, c'est sur toi qu'il allait reporter toute son attention. Avec son renfort à Helena qui passait en revue les personnes disparues et avait accès à toutes les bases de données des services de police, c'était juste une question de temps avant qu'il ne cherche à te mettre la main dessus.

— Ce qui veut dire que tu risquais toi aussi d'apparaître au grand jour.

— Ce qui veut dire que je serais apparu au grand jour.

— Tu me rassures. J'ai cru un moment que tu essayais de m'aider, dit Pergram. Mais je me sens mieux, maintenant que je sais : tu cherches juste à protéger tes arrières.

Legerski ricana en silence.

— On a un truc qui marche tous les deux. Mais pour autant, on n'est pas frères de sang.

Pergram acquiesça d'un hochement de tête. Il était épuisé et regrettait de ne pas avoir les idées plus claires. Il y avait anguille sous roche, Legerski devait tramer quelque chose en douce mais il était incapable de savoir quoi.

Qu'est-ce qui l'empêchait de sortir son calibre anonyme, celui qui lui avait servi à tuer Hoyt, pour le descendre à son tour ? Ensuite, il monterait un scénario suffisamment plausible qui expliquerait pourquoi il avait abattu le Roi Reptile à juste raison.

Quand soudain la lumière se fit. Et il se décontracta, avec l'espoir que son visage ne trahissait pas ce qu'il venait seulement de comprendre : Legerski ne pourrait jamais rien tenter contre le Roi

Reptile, aussi longtemps que celui-ci saurait où étaient les preuves à charge susceptibles de le faire condamner.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demanda Pergram.

Il réfléchissait aux mesures à prendre pour s'assurer que Legerski ne le devance pas et ne trouve pas le moyen de l'éliminer définitivement du tableau.

— Je sais ce qu'on ne fera pas. On ne s'occupe pas des filles, on ne passe pas de temps avec elles, on leur apporte juste de quoi boire et manger, point final.

— Pas question, putain, répondit Pergram. Je ne les ai pas amenées là pour les garder sous clé. Je sais de quoi j'ai besoin.

— Et tu l'auras, dit Legerski, d'un ton ferme qui avait retrouvé toute son arrogance. Mais tu vas devoir attendre que les choses se tassent. Une fois sortis de l'auberge, on s'offrira tout ce qu'on a prévu de faire. Exactement comme on en a parlé. Mais pas avant que je dise qu'on ne craint plus rien. T'as pigé ?

« La situation sera chaude pendant les deux jours à venir, poursuivit-il. Il va falloir que je la joue en finesse. Cette nana – il secoua le portable comme si Cassie se trouvait à l'intérieur – sait que j'ai rencontré Hoyt. Je serai le premier sur le gril quand les flics se mettront à chercher et il faudra bien que je coopère tout en me débrouillant pour écarter les soupçons. Ce qui n'est pas un problème, je sais faire – j'ai fait ça toute ma vie. Et il ne faudra pas longtemps avant que les choses se tassent. C'est toujours comme ça quand il n'y a pas de piste solide.

Pergram le fixa d'un regard peu amène en songeant au monde qui serait le sien sans cet individu. Une idée déjà cent fois ressassée. Il pensait au .308 dans la poche de sa combinaison et se repassait le même film : il dégainait, armait le pistolet et lui tirait une balle en pleine figure. Il avait répété le geste assez souvent pour savoir qu'il le ferait vite et bien.

Oui, mais après ? Ce qui devait s'ensuivre restait confus, même s'il savourait d'avance l'idée d'avoir ces filles à lui seul. Au moins le temps que les autres débarquent chez lui. Les flics.

Et il se rappela la raison première pour laquelle ils s'étaient associés tous les deux. Legerski avait besoin d'un système de livraison pour ses victimes. Et lui d'un protecteur local.

— On a toujours besoin l'un de l'autre, dit Legerski comme s'il lisait dans ses pensées.

— Ouais.

— Donc on se tient à distance d'elles sauf pour la nourriture. On

fait ça ensemble ou pas du tout.

— Ouais, bon, d'accord. Mais on parle de combien de temps là ? Je reprends la route dans deux jours.

— Ça devrait suffire, dit Legerski.

— Eh bien, qu'est-ce que tu vas faire ?

Legerski détourna la tête et fixa un point dans la nuit au-delà du pare-brise.

— Je vais manœuvrer de l'intérieur, expliqua-t-il à mi-voix. Je me tiendrai informé de tout ce qui se passera en m'assurant d'être le pivot central des recherches. C'est moi qui tiendrai les rênes, parce que c'est comme ça que je fais et je suis doué pour ça. Je peux diriger l'enquête vers une succession d'impasses jusqu'à ce qu'il ne reste plus de pistes possibles, au point qu'elle restera probablement ouverte des années durant car la police ne pourra jamais classer l'affaire. Je ferai en sorte qu'elle se transforme en sac de nœuds.

— Tu peux faire ça ?

— Bon Dieu que oui. Je me suis déjà débarrassé de la seule vraie menace. Si quelqu'un prend la relève, il n'aura sûrement pas ce regard de dingue enfiévré. Je te parle là de flics de bureau, neuf heures dix-sept heures, et ils n'auront plus rien à se mettre sous la dent.

Pergram essaya de réfléchir en policier maintenant qu'il était plus relax.

— Mais en plus de deux filles disparues, il manque aussi un flic au tableau maintenant.

— Un ex-flic, répondit Legerski. Et personne ne pourra jamais déterminer l'endroit exact où les filles ont disparu sauf si tu as fait une connerie en cours de route. Elles auraient pu se volatiliser dans le Yellowstone, le Wyoming ou l'Idaho. Personne ne sait où elles ont atterri, t'es bien d'accord ? T'as pas foiré ton coup, dis ?

— Je ne crois pas, dit-il, des vertiges plein la tête en essayant de se rappeler tout ce qui avait pu se dire.

— Donc, ils n'ont qu'une seule info sûre : un alcoolo suspendu de ses fonctions a débarqué en voiture ici en pleine nuit et il n'est jamais rentré chez lui. Personne ne l'a vu, à part toi, moi et Jimmy. Son pick-up, il est sûr et certain qu'ils ne le retrouveront jamais. Alors comment vont-ils résoudre le problème ? Tout particulièrement si l'enquêteur en charge du secteur de l'autoroute – moi – les dirige en douceur là où il n'y a rien à se mettre sous la dent ?

Pergram acquiesça. Il avait compris. Legerski avait plusieurs foulées d'avance sur lui. Et même plus que ça. Il avait probablement déjà dû trouver le moyen de le jeter dans la fosse aux lions. Sauf

que...

— Et Jimmy ? demanda-t-il.

— On peut faire confiance à Jimmy.

— T'es sûr qu'on peut ?

— Ouais, répondit Legerski à mi-voix. Je ferai en sorte que Jimmy ne soit pas un problème, ajouta-t-il d'une façon telle que Pergram fut rassuré.

— Et l'éclopée ? dit-il. Elle doit probablement déblatérer à tout va en foutant une trouille de tous les diables aux gamines. Au point qu'elles auront déjà envie de mourir avant même qu'on arrive jusqu'à elles.

Legerski hocha la tête, il était d'accord.

— Tu t'occuperas d'elle.

— Quand ? Cette nuit ?

— T'as envie qu'elle continue à bavasser combien de temps encore ?

Pergram comprit la logique du raisonnement.

— Je ne dormirai donc jamais, gémit-il.

— Moi non plus, répliqua Legerski en montrant le téléphone portable. Il va d'abord falloir que je lise tous les messages et les mails enregistrés pour savoir ce que cette nana sait et à qui j'ai affaire. Puis je balance la carte SIM dans les chiottes et je détruis le portable. Il ne restera plus la moindre trace de Cody Hoyt nulle part. Crois-moi, je sais comment m'y prendre.

Le Roi Reptile confirma d'un signe de tête, puis il reprit la parole d'une voix plus douce :

— On pourrait descendre au sous-sol maintenant et voir comment se portent les gamines. Avant que le soleil se lève et que ça ne s'agite un peu trop aux alentours.

Legerski était sur le point de répliquer quand il se retint en donnant l'impression de peser le pour et le contre. Pergram se sentit sur un nuage.

À cette seconde, le téléphone que le policier tenait toujours à la main s'éclaira et retentit la musique d'un nouveau message. Il le consulta et lâcha un juron, avant de faire pivoter l'écran vers Pergram.

Il disait : *CASSIE. J'ARRIVE.*

4 h 56, mercredi 21 novembre

— Tu sais quelle heure il est ? Et même quel jour on est ? demanda Gracie à Danielle.

— Je suis pas sûre, répondit doucement sa sœur, l'élocution pâteuse.

— On nous a pris nos téléphones.

— Ouais.

Danielle s'était réveillée une heure auparavant, le cœur au bord des lèvres, comme Gracie un peu plus tôt. Gracie qui l'avait prise dans ses bras et soutenue tandis qu'elle vomissait dans un coin de la pièce. Mais impossible de nettoyer les dégâts et l'air sentait le rance.

Il n'y avait aucun éclairage, pas d'interstices dans les cloisons laissant filtrer la moindre lumière susceptible d'indiquer si c'était le matin ou le soir. Gracie s'était accoutumée à l'obscurité. L'unique radiateur soufflant bourdonnait. Il rayonnait d'une lueur orangée projetant de longues ombres sans éclat, trop faible cependant pour éclairer les recoins de la pièce. Mais, pareil à un âtre rougeoyant, il était devenu le centre de leur monde et elle se surprenait à le fixer avidement : de minces cordons rouges s'étirant de droite à gauche et un air chaud soufflé par un minuscule ventilateur ronronnant en sourdine. Elles étaient assises jambes croisées à quelques dizaines de centimètres de l'appareil posé près de la femme en haillons, laquelle n'avait apparemment aucune envie de bouger. Le sol bétonné ne s'était jamais vraiment réchauffé et les deux sœurs se partageaient une mince couverture sur laquelle Gracie ne cessait de changer de position à mesure que ses fesses et ses jambes refroidissaient. La couverture était trop courte pour être doublée et leur permettre de s'asseoir côte à côte. Le froid s'insinuait à travers le tissu.

Affalée vers l'avant, ses bras enveloppant ses genoux, Danielle

regardait fixement devant elle, le visage comme un masque défait, la bouche entrouverte. Gracie tendit la main, fit pivoter sa tête et fut brutalement saisie d'effroi devant ses yeux, pareils à deux globes vides de substance. Sa sœur n'avait pas non plus réagi à son geste, pas même un clignement de paupières.

— Danielle ?

Pas de réaction.

— *Danielle.*

Son aînée finit par se redresser et se dégagea. Elle avait toujours été agaçante mais presque avec panache, comme trop sûre d'elle-même. Gracie ne l'avait jamais vue comme ça, pas même dans le Yellowstone.

Elle ferma les yeux. Leur situation ressemblait à un horrible cauchemar. La tête encore embrumée, elle ne se sentait pas pleinement consciente et se demandait si elle était toujours sous le choc, préférant à tout prendre cet état second : il faisait tampon à la réalité de la vraie vie, celle où elle était emprisonnée à moitié nue dans une pièce obscure et froide en compagnie d'une unijambiste effrayante.

— J'ai la nausée, dit Danielle en s'essuyant la bouche du revers de la main. J'ai l'impression que je vais vomir à nouveau, ajouta-t-elle en jetant un coup d'œil par-dessus l'épaule vers le coin sombre.

— Essaie de te retenir, dit la femme. Ça schlingue suffisamment comme ça ici.

La voix était éraillée, râpeuse et plus forte que nécessaire dans la petite pièce, à croire qu'elle ne savait parler qu'à un seul niveau, celui de crécelle horripilante. Une voix dure et âpre qui pénétrait les murs.

— Toi, tu sais quelle heure il est ? lui demanda Gracie.

La femme s'esclaffa sans bruit.

— Au bout d'un moment, tu perds la notion du temps quand tu restes dans l'obscurité. J'en ai pas la moindre putain d'idée.

— Je me fais du souci pour ma sœur, avoua Gracie.

— Elle est malade à cause des roofies, répondit la femme. D'habitude, leur came, c'est des roofies. Vous allez en ressentir l'effet pendant un moment toutes les deux. Je vous conseille d'en profiter tant que vous pouvez.

Lorsqu'elle parlait, son visage semblait s'effondrer à cause de ses dents manquantes.

Gracie acquiesça, elle se rappelait le routier qui s'était penché à l'intérieur de la voiture la seringue à la main et sentait encore la douleur aiguë de la piqûre.

— Je te parle de la drogue du viol, tu piges ?

Gracie fit oui de la tête, sans trop savoir en fait. Elle craignait que ce fut quelque chose de bien pire chez sa sœur.

— *Leur ?*

— Quoi ? lui demanda la femme.

Danielle tourna la tête, dans les vapes.

— Tu as dit *leur came*. Nous n'avons vu qu'un seul gars, le chauffeur de camion. Tu es en train de nous dire qu'il n'est pas seul ?

L'idée la terrifiait. Non pas à proprement parler le fait qu'ils soient plusieurs, mais bien ce qui était suggéré : ces gens-là étaient organisés et ce n'était pas une première pour eux. Danielle, la femme et elle n'étaient pas leurs premières victimes. Cette pièce, cet endroit abominable, était une usine à victimes.

Non ! faillit hurler Gracie. Elle ne pouvait pas permettre qu'il leur advienne une chose pareille, à sa sœur et à elle. Elle ferait front, elle trouverait un moyen de riposter. Mais d'abord, elle avait besoin de plus de renseignements, il fallait mettre un plan sur pied.

— Comment tu t'appelles ? demanda-t-elle à la femme que la question prit totalement au dépourvu.

— Et toi, c'est comment ? lui demanda l'autre en retour en inclinant la tête d'un air soupçonneux.

— Je m'appelle Gracie Sullivan. Et voici ma sœur, Danielle.

— Elle dit pas grand-chose.

— Et ce n'est pas normal, tu peux me croire.

— Danielle et Gracie, psalmodia l'estropiée, répétant les deux noms comme s'ils appartenaient à une langue étrangère. Moi, c'est Krystyl. Ça s'épelle K-R-Y-S-T-Y-L. C'est le deuxième Y, la connerie. Les gens comprennent pas. Krystyl Meecham. C'est mon nom à moi, celui qu'on m'a donné, c'est pas celui du connard avec lequel j'ai été mariée.

Gracie hocha la tête. Elle n'avait jamais encore rencontré de Krystyl et songeait que si la chose devait se produire un jour, l'inconnue ressemblerait probablement à la femme squelettique avec une seule jambe assise tout près d'elle. Mais elle ne dit rien et reprit la conversation là où elle l'avait laissée.

— Je suis de Sait Lake, dit Krystyl. C'est mon lieu d'origine. C'est de là-bas que vient ma famille. Mon père disait toujours qu'on était juste une tribu de bouseux incontrôlables, tous mormons d'adoption mais pas convaincus pour deux sous, et qu'on ferait jamais rien de bien de notre vie. Et je crois qu'un simple petit coup d'œil à ma personne te suffira pour comprendre qu'il ne se trompait pas.

— Vous avez dit *leur*, répéta Gracie pour l'inciter à reprendre le fil.

— Ouais, répondit Krystyl, le visage grimaçant, visiblement révoltée. La plupart du temps, ils sont deux, mais parfois il y en a trois. Tous autant qu'y sont, c'est des ordures répugnantes.

Gracie sentit dans son dos un frisson glacé qui n'était pas dû au froid de la pièce.

— Qu'est-ce qu'ils... qu'est-ce qu'ils font ? demanda Gracie presque dans un murmure.

Elle fut incapable de savoir si Krystyl souriait ou faisait la grimace en répondant :

— Que ne font-ils pas ? Tout ce qui leur passe par la tête. Tout ce qui leur fait envie. T'es plus qu'une viande et ils en font ce qu'ils veulent.

Krystyl soupira et se réajusta avant de se pencher en avant. Ce faisant, son buste bloqua la moitié de la grille de chauffe du radiateur et aussitôt, Gracie sentit l'absence de chaleur.

— Ils te fourrent partout. Ils te font saigner et après ils te gueulent dessus parce que tu saignes. Ils te mettent dans le corps des trucs qu'ils apportent avec eux. Ils rigolent et te font sentir que t'es juste bonne à jeter aux ordures jusqu'à ce que tu les supplies de te tuer. En plus de quoi, ils ont une caméra. Et ils font l'acteur devant l'objectif.

Gracie eut le sentiment que Krystyl prenait presque un plaisir pervers à les mettre au courant et éprouva une profonde répulsion. Cette femme semblait accepter son sort. Elle, en revanche, ne pouvait concevoir l'idée de baisser les bras.

— Je dois reconnaître, dit Krystyl, moi, maintenant, je suis plus là, je m'évade. Je pense plus à ce qu'y me font subir, j'essaie de me raccrocher à des choses agréables et gentilles.

Je laisse mon esprit s'en aller loin, très loin. Mon père nous emmenait pêcher le poisson-chat. Moi, à l'époque, j'aimais pas trop, mais c'est à ça que je pense quand ils sont à l'œuvre. Un autre temps, un autre lieu.

— Seigneur Jésus, haleta Gracie, la gorge nouée, des larmes plein les yeux.

Horriifiée, elle se tourna vers Danielle. C'était elle qui risquait de subir le pire. Mais sa sœur aînée ne semblait rien comprendre de la conversation.

— Danielle, dit-elle. Parle-moi, s'il te plaît. Dis quelque chose.

Pas de réaction.

— Peut-être qu'ils vont se montrer plus gentils avec vous deux, expliqua la femme. Vous êtes toutes jeunes, le corps bien ferme, et je

crois bien qu'ils doivent aimer ça. Moi, je suis qu'une sale harpie sans attrait. J'ai pas toujours été aussi laide mais ils ont pas arrangé les choses. Quand on se fait traiter en animal, on devient un animal, et à leurs yeux, je ne suis qu'une putain de bête. Aux miens aussi, d'ailleurs.

Chose étrange, elle ricana en prononçant la dernière phrase.

— Il y a combien de temps que tu es ici ? demanda Gracie.

— Putain, j'en sais que dalle, répondit Krystyl. Deux semaines, je dirais. Peut-être plus.

— Il y en a eu d'autres ?

Nouveau ricanement de Krystyl.

— Regarde les murs, tu vois les griffures ? Tu vois le sang sur les parois et sur le sol ? Y en a eu plein d'autres. J'en ai même rencontré une quand je suis arrivée. Elle s'appelait Bonnie. Elle venait de quelque part dans l'Oregon et c'était une vraie garce. Juste bonne pour l'asile, mais peut-être que c'était à cause de ce qu'ils lui avaient fait subir.

Elle tourna la tête et toussa avant de poursuivre.

— D'une certaine façon, je crois qu'elle commençait à s'habituer à eux. Comme qui dirait, elle attendait avec impatience qu'ils reviennent la chercher. Elle me l'a jouée possessive, comme si j'étais l'autre femme ou quelque chose, et que j'arrivais là pour faire exploser leur ménage. Un jour, ils nous ont mises ensemble et ça été un vrai désastre, alors ils s'en sont débarrassés.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda Gracie.

— L'un d'eux s'est contenté de sortir une arme et lui a tiré une balle à l'arrière du crâne. Devant mes yeux. J'avais encore jamais vu un truc pareil.

« Mais j'ai dans l'idée qu'ils commencent à se fatiguer de moi. Je crois que je ne suis plus bonne à rien à leurs yeux, sauf à leur servir de putain de punching-ball. Mais j'ai pensé qu'ils risquaient de me garder à portée de main jusqu'à ce qu'ils se dénichent de la viande fraîche. Apparemment, c'est ce qui vient de se produire.

Gracie eut du mal à respirer et ferma les yeux.

— Le chauffeur ? demanda-t-elle.

— Ouais, il fait partie du lot. Il aime se faire appeler le Roi Reptile mais je connais pas son vrai nom et je veux pas le savoir. Et ne me demande pas qui sont les deux autres. Tout ce que je sais, c'est que l'un est un gros tas baraqué mais pas l'autre. Je te conseille de faire ce qu'ils demandent sinon putain, ils vont te foutre en l'air.

— Où sommes-nous ? demanda Gracie.

Elle savait d'avance que la réponse inclurait le mot putain qui ponctuait pratiquement chacune de ses phrases.

— Putain, j'en sais que dalle.

— On est dans le Montana ?

— Ça a pas d'importance, pas vrai ? On est dans un putain d'enfer. Et ça pourrait bien être le Montana.

Gracie se rapprocha vivement de Danielle sur la couverture, autant pour être tout près de sa sœur que pour mieux sentir la chaleur du radiateur que lui masquait Krystyl.

— Où est-ce qu'ils t'ont attrapée ? demanda Gracie. Je veux parler du chauffeur.

— Aux abords de Gillette, Wyoming, répondit Krystyl. Je travaillais au relais routier, je servais les conducteurs de poids lourds...

Elle s'interrompit brutalement et retint sa respiration, les joues creuses, les yeux exorbités.

— Quoi ? dit Danielle soudain terrorisée.

Gracie la fit taire. Elle aussi avait entendu. Ou perçu. Un pied qui se posait au sol, un bruit sourd qui vibrait à travers tout le béton.

Les trois femmes se changèrent instantanément en statues. Un panneau métallique rectangulaire coulisssa dans la porte, laissant entrer un filet de lumière jaune sans éclat, avant de s'emplir un bref instant d'une paire d'yeux. Un homme les regardait. Le coulissant se referma brutalement et un cliquetis de clés retentit derrière la porte en acier.

Danielle saisit Gracie par le bras et les deux sœurs battirent en retraite au plus vite pour finir dos collé au mur dans le coin droit de la pièce, celui sans vomissures.

Gracie suivait la succession de sons comme dans un rêve. À ce stade, elle était presque au-delà de toute terreur. Plus elle entendait de bruits – les clés qui tintaient, le raclement sourd d'un verrou qu'on tirait, le crissement agressif de gonds rouillés –, plus son esprit semblait gagner en vigilance pour ne rien perdre. Exactement comme si elle s'était mise à l'écart dans une autre pièce dans le seul but de se regarder elle-même, à croire en fait qu'elle n'était plus là.

La porte pivota sur ses gonds et une silhouette emplit l'embrasure. Massive, les épaules larges, à l'image du routier, mais elle ne voyait plus rien, aveuglée par le faisceau de lumière brutale d'une torche en pleine figure. Elle sentit Danielle se faire toute petite à côté d'elle et relever les jambes pour y enfouir son visage tel un fœtus assis.

Elle ne voyait toujours rien mais entendit la voix de l'homme :

— Alors comment vont mes deux petites chéries ?

Gracie était incapable de parler et ne le voulait pas.

— Vous vous y habituerez, dit-il avant de renifler. Si vous devez vomir, servez-vous des toilettes chimiques contre le mur là-bas. N'allez pas salir votre petit nid. Je vous apporterai plus tard un seau et une serpillière, vous pourrez faire le ménage.

Elle avait bien vu le coffre en plastique blanc mais ignorait de quoi il s'agissait. La lumière de la torche lui brûlait le visage et elle ferma les yeux pour s'en protéger.

— N'ayez pas l'air aussi effrayé, nom de Dieu, dit l'homme.

— Qui êtes-vous ? lui demanda Gracie.

— Votre nouveau meilleur ami, répondit-il, en sondant de sa torche la forme indistincte de Danielle.

« Qu'est-ce... elle sait pas parler, elle ?

— Elle a peur. On a toutes les deux peur.

Il pivota et pointa le faisceau sur Krystyl.

— Qu'est-ce qu'elle a bien pu vous raconter comme conneries ?

Pas de réponse. Elle entendit un raclement de lourdes chaussures sur le sol bétonné et perçut que la voix avait changé de direction. Ouvrant les yeux, elle vit la torche toujours pointée sur Krystyl qui refusait de tourner la tête, les orbites creusées par le faisceau éclairant une joue.

— Qu'est-ce que t'es allée leur raconter, dis ? Des mensonges, c'est ça ? Tu leur as rempli le crâne de tes conneries ?

— Non, répondit Krystyl d'une voix résignée, comme si son mensonge était de pure forme.

— Suis-moi, l'éclopée.

Gracie était incapable de savoir s'il y avait un autre homme à la porte. Elle pensait que non mais n'avait aucun moyen de le vérifier.

L'homme éteignit sa lampe. Noir absolu.

— J'ai dit – avant un coup brutal et le grognement de douleur de Krystyl quand l'air se vida de ses poumons –, *suis-moi, éclopée*.

— Je bouge pas.

— C'est ce qu'on va voir.

Ce sur quoi Gracie entendit deux autres coups violents et un claquement de chair contre chair, suivis par un hurlement pathétique qui finit en geignement étouffé.

— Tenez, leur dit l'homme. De quoi manger.

Elle entendit un bruit de sac en papier qui heurtait le sol puis, une

seconde plus tard, un objet froid et cylindrique lui heurta le pied. Cette simple sensation la fit sursauter.

— Je vous verrai plus tard, les filles, dit l'homme.

Gracie cligna des yeux et releva les paupières.

Au milieu des taches vertes qui dansaient dans son champ de vision, elle vit une main empoigner les cheveux de Krystyl et traîner son corps sur le béton. L'homme était puissant et lui fit passer la porte rapidement. Puis le battant se referma et des clés cliquetèrent. Elles étaient seules.

Elle baissa les yeux, sans être encore tout à fait là, et constata que l'objet qui avait roulé contre son pied était une bouteille d'eau. Elle en vit plusieurs autres, éparpillés par terre, quand le sac s'était éventré. De la nourriture de supérette : des paquets de burritos, des sandwiches, des barres aux noisettes, plus une boîte de pastilles mentholées Altoid.

Elle entendit alors un hurlement suivi d'une détonation, incapable de déterminer si cela provenait de l'extérieur du bâtiment ou simplement de l'autre côté de la porte.

— Oh Seigneur, il faut qu'on sorte d'ici, dit-elle avec angoisse.

Danielle ne dit rien.

Nous nous échapperons, pensait Gracie. Nous survivrons.

Elle trouverait un moyen. Et ce serait à elle de trouver, à elle seule.

6 h 25, mercredi 21 novembre

Cassie Dewell se sentait tendue et lasse alors que le jour n'était pas encore levé. Elle bouillonnait intérieurement dans la Ford Expédition du comté, celle-là même que Cody avait utilisée pour la dernière fois en allant déposer des pièces à conviction sur la scène du crime Tokely. La matinée avait mal commencé et rien ne laissait présager que les choses allaient s'améliorer. Elle était garée dans une niche de verdure parmi des trembles squelettiques sur le bas-côté de la route, sous un ciel qui virait au rose au-dessus des montagnes à l'ouest. Une brise glacée faisait frémir les feuilles desséchées et les chassait en rafales sur le capot de la voiture et la chaussée goudronnée. Elle contemplait au travers de son pare-brise la vaste pelouse couverte de givre du shérif Tubman et sa superbe demeure flanquée d'imposants pins d'Autriche au sommet de la colline.

Tendue et lasse, songea-t-elle.

Avec au cœur une sensation étrange, l'impression que Cody était là, assis à son côté. L'intérieur de la Ford avait toujours cette même odeur caractéristique, un mélange de tabac froid et de restes de fast-food auquel s'ajoutait la trace musquée persistante d'une présence masculine. Pour couronner le tout, au fil des lacets de la route montagnaise, elle avait renversé sur elle la moitié du gobelet de café pris au McDonald's avant d'agonir d'injures la fille qui le lui avait passé par la fenêtre du drive-in sans vérifier au préalable l'étanchéité du couvercle. La brûlure du liquide chaud sur l'intérieur de ses cuisses avait cessé mais son pantalon était taché et elle était assise dans une flaque spongieuse. Cody se montrait toujours pointilleux sur la propreté de la Ford et ne voulait pas de détritrus tramant partout, une exigence quasiment impossible à satisfaire dans un véhicule qui servait à des planques et à de longs trajets. Elle avait droit à un regard noir si elle laissait tomber le moindre emballage sur le plancher et il

lui aboyait dessus à chaque arrêt si par malheur elle oubliait de sortir les boîtes ou les bouteilles. Ensemble, ils avaient passé des heures à l'intérieur de ce même véhicule mais c'était la première fois qu'elle s'y retrouvait seule, la première fois aussi qu'elle avait renversé du liquide dans l'habitacle. Et elle non plus n'aimait pas ça.

Le vide de la Ford lui rappelait avec insistance qu'elle était bien seul maître à bord. Pourtant, elle avait réussi à trouver la force d'élever un enfant et de poursuivre sa carrière sans mari pour la secondier mais là, c'était différent. Une vraie nouveauté. Corriger les initiatives de Cody et anticiper sur leur issue était tellement plus facile que de diriger une opération, sans compter qu'il ne se trompait pas : novice qu'elle était, elle n'avait pas l'expérience nécessaire pour prendre en toute confiance les bonnes décisions et se voyait contrainte de puiser dans ses réserves d'énergie avec juste l'espoir qu'elles ne s'épuisent pas trop vite.

La vapeur du café renversé embuait l'intérieur du pare-brise. Grâce aux serviettes propres qui lui restaient du McDo, elle y dégagea un ovale vaguement oblong. Cela lui permit de voir la longue allée circulaire qui découpait la pelouse jusqu'à la demeure de Tubman avant de rejoindre, cinquante mètres plus loin, la route du comté. La maison à deux étages en rondins vernis était bâtie avec toit pentu, lucarnes et, en façade, des colonnes en pin nouveaux ornées de lanternes en fer forgé. Sur le côté se trouvaient deux remorques, l'une chargée de quatre quads, l'autre de motoneiges. L'avant d'une gigantesque caravane à sellette ressortait des arbres sur l'arrière de la bâtisse.

L'ensemble lui évoquait la description qu'elle avait si souvent entendue dans la bouche de Cody Hoyt : « Un gros tas de gros pognon du Montana. » Sous-entendu, une bâtisse ostentatoire mais dans un style rural du genre montagnard cool. Il ne faisait cependant aucun doute qu'elle avait coûté bonbon.

Elle n'avait pas coupé le moteur, se contentant de laisser la Ford au point mort pour rester au chaud. Au bout de l'allée carrossable, près de la galerie, elle aperçut un petit cylindre orange. L'exemplaire du matin de *l'Independent* d'Helena, livré dès avant le lever du jour. Elle savait combien le quotidien local était important aux yeux de Tubman et elle connaissait sa manière de disséquer par le menu chaque article ou référence relatif aux services de police, au comté, à ses rivaux, ou à sa propre personne. Logiquement il ne devrait pas tarder à sortir pour le récupérer.

Ce faisant, il serait visible. Et, espérait-elle, surpris par sa présence et la requête qu'elle lui ferait.

Une des fenêtres de l'étage s'éclaira mais personne ne regarda dehors. Elle attendit. Une autre lumière apparut derrière les fenêtres

du rez-de-chaussée sur le côté droit de la maison. Certainement la cuisine, estima-t-elle. Probable que Tubman se préparait du café. Après quoi, il sortirait prendre son journal.

Elle engagea le levier de vitesse et avança lentement. Si les choses ne se passaient pas comme elle l'envisageait, elle risquait de devoir faire une croix sur sa carrière et se retrouverait à la rue à chercher un emploi.

Tendue et lasse...

Un peu plus tôt – il était quatre heures et demie du matin –, elle se trouvait chez elle, à sa table de cuisine, devant son ordinateur portable, quand sa mère avait fait son apparition. Elle avait passé plus de trois heures à explorer en détail Google, ViCAP et RIMN, deux bases de données des services de la loi et de l'ordre, à la recherche de tout ce qu'elle pourrait dénicher sur les responsables de l'Église de la Gloire et de la Transcendance.

Elle avait vite remarqué que les infos sur l'église, ses membres et ses chefs avaient brusquement cessé après le décès de la fondatrice et dirigeante Stacy Smith, trois ans auparavant. Avant sa mort, la communication concernant l'église était omniprésente. On citait Smith dans les journaux locaux et les hebdomadaires d'information nationaux, sans compter les interviews aux radios et télévisions où elle apparaissait comme une femme gentille, chaleureuse et charismatique. En bons défenseurs du « vivre et laisser-vivre », les habitants des alentours semblaient la tolérer voire l'apprécier ainsi que ses fidèles. Mais à sa mort, on aurait dit qu'une vanne avait fermé le flot d'informations diffusées à l'intention du reste du monde. À croire que la nouvelle direction voulait dorénavant opérer dans le plus grand secret ou tout au moins rester à couvert pour ne pas se faire remarquer. Comme avant le décès de Smith, les déclarations d'anciens membres étaient des plus chiches.

Elle se demandait si les adeptes, désormais un peu échaudés, ne se préparaient pas tranquillement à une nouvelle apocalypse, en stockant provisions, matériel et armes. Sauf que, cette fois, ils n'avaient apparemment aucune intention d'inviter leurs voisins le grand jour arrivé. Elle savait pertinemment que le stockage d'armes n'avait rien d'inhabituel dans cet État comme dans toutes les Rocheuses. Avec une économie en berne et une crise financière nationale, les ventes d'armes à feu et de munitions battaient des records. Elle avait d'ailleurs lu des mémos interservices sur ce sujet. De plus en plus de gens se mettaient volontairement en retrait de la société pour s'armer et entasser vivres et équipement.

Apparemment, tout laissait à penser que les membres restants de l'église se tapissaient désormais dans leur bunker et renonçaient de fait à toute interaction avec les habitants du cru en s'abstenant délibérément du moindre contact avec le monde extérieur. Une tactique toute nouvelle qui semblait aller à l'encontre des pratiques des origines, ce prosélytisme conquérant qui seul lui avait permis de se constituer à ses tout débuts. Comment l'église allait-elle pouvoir désormais survivre et régler l'hypothèque sur sa propriété, si elle ne croissait pas ?

Cassie songea alors qu'elle augmentait peut-être le nombre de ses ouailles en kidnappant des jeunes, des enfants perdus égarés sur les autoroutes de la nation.

Elle se sentit désolée pour les parents des filles Sullivan car ils devaient certainement imaginer des scénarios plus terribles les uns que les autres. Elle tenta de se mettre à leur place. Et si c'était Ben qui avait disparu ?

C'était beaucoup trop horrible à envisager.

Elle s'était également plongée dans une étude approfondie des renseignements fournis par le FBI et sa Force d'intervention sur les tueurs en série des autoroutes. Elle avait lu en détail le dossier d'un chauffeur de poids lourd dénommé Bruce Meersham : il avait été arrêté et reconnu coupable d'avoir tué et démembré une prostituée de relais routier l'année précédente. Sa capture sur l'inter-États 24 près de Nashville était un simple fruit du hasard, en la personne d'un trooper de la Patrouille des autoroutes. Caché et invisible depuis les voies de circulation, ce dernier avait la charge de contrôler la vitesse des véhicules. Le camion respectait bien la limitation imposée mais à son passage, le patrouilleur avait vu un bras balancer par la vitre un sac plastique qui était tombé à vingt mètres de lui.

Il nota l'immatriculation du semi avant d'inspecter le contenu dudit sac, dans lequel il découvrit deux mains de femme sectionnées. Il transmit aussitôt l'info et Meersham fut arrêté quatre-vingts kilomètres plus loin dans une station de pesage. À l'intérieur de la cabine de son Mack, la police trouva trois autres sacs plastique bien tassés contenant des morceaux de corps sectionnés appartenant tous à la même femme. Meersham fut placé en détention et finalement condamné pour meurtre, mais il refusa de coopérer avec les autorités, pourtant convaincues qu'il n'en était pas à son coup d'essai : on le soupçonnait d'être impliqué dans une multitude de meurtres identiques à travers tout le pays. Il finit au pénitencier. À cinquante-sept ans.

Cassie, incrédule, secoua la tête. Impossible qu'un homme se mette à faire une chose pareille à un âge aussi avancé. Elle se demanda aussitôt depuis combien de temps ce monstre opérait ainsi en toute impunité, combien de femmes il avait kidnappées, violées, mutilées et éparpillées par tout le pays au fil des années. Et combien d'autres individus comme lui restaient toujours libres comme l'air. Pourquoi toutes ces interrogations ? La disparition des filles Sullivan la taraudait, c'est un fait, mais pourquoi s'accrochait-elle aussi obstinément à cette éventualité ? Pourquoi cette incapacité soudaine à s'en arracher pour envisager d'autres hypothèses ? Elle n'aurait su le dire, ne le sachant pas elle-même. Une chose était certaine, plus elle lisait, plus sa colère montait et plus elle trépinait.

Une fois cette affaire terminée, se promit-elle, quand les filles auraient été localisées et Cody retrouvé, elle essaierait d'en savoir plus sur ce phénomène qui lui glaçait les sangs. De ce qu'elle avait appris à l'académie de police et, pour limitée qu'elle fut, par sa propre expérience, dans les cas de disparition de personnes ou de découverte de cadavre, elle savait pertinemment que l'enquête se cantonnait au départ essentiellement à l'échelon local. Qui connaissait la victime ? Qui pouvait vouloir du mal à la victime ? Qui pouvait connaître le passé de la victime et son passif éventuel avec les résidents du coin ? C'est de là que tout démarrait. Et en fait, c'était exactement la méthode suivie par Cody pour placer B. G. Myers dans le collimateur.

Mais si le tueur n'était pas quelqu'un de la région ? S'il se contentait d'être de passage dans l'État pour disparaître ensuite au plus vite, comment les forces de police pouvaient-elles le traquer ? Et si un tueur en série se montrait diabolique et fin stratège, quelle meilleure profession choisir que celle de chauffeur routier au long cours ?

Elle frissonna et sentit se hérissier le duvet de ses bras.

Et Cody qui ne l'avait toujours pas contactée. Elle avait espéré une réponse à son texto l'informant qu'elle partait le rejoindre. Une mise en garde ou sinon, un point de rendez-vous. Mais non, rien. Pas un message, pas d'appel.

Sa mère s'avança pesamment sur le lino de la cuisine, pieds nus, son peignoir tourbillonnant autour d'elle.

— Tes claquètements incessants m'empêchent de dormir et ça me donne la migraine, lui annonça sa mère avec emphase. J'espère qu'il me reste du Tylenol.

— Mes *claquètements* ?

— Ce que tu fais sur ton ordinateur, expliqua sa mère.

Elle se mit à la singer, les mains en l'air, les doigts pianotant comme une dactylo frénétique tapant sur un clavier.

— J'ai essayé de faire le moins de bruit possible, dit Cassie.

— En plus de ça, je t'entends gémir. Et parfois tu souffles bruyamment par les narines.

Cassie soupira et s'appuya au dossier de sa chaise, sa concentration réduite à néant. Elle fixait sa mère drapée dans le peignoir que personnellement elle détestait, celui qui s'ornait d'un énorme visage en batik à l'effigie de Che Guevara, le front barré de son béret.

— Je sais, dit sa mère en désignant sa tenue. Je sais que tu détestes ce vêtement.

— Cet homme était un totalitariste et un meurtrier de sang-froid.

— C'est ton opinion, commenta sa mère en reniflant.

— Ce n'est pas mon opinion. C'était une brute. Fais donc un peu de recherche, m'man. Ce n'est pas quelqu'un à porter aux nues. En particulier devant Ben.

— Pour moi, c'est juste sentimental.

S'il fallait en croire sa mère, ce peignoir, elle l'avait acheté en 1969, sur la route de Woodstock. À peu près l'époque où elle avait changé de prénom, délaissant Margie pour Isabel, parce que ce dernier sonnait plus exotique et révolutionnaire. Mais Cassie savait parfaitement qu'en réalité, elle n'avait jamais participé à Woodstock, même s'il ne faisait aucun doute dans son esprit que sa mère s'en était convaincue au fil des années. Elle connaissait en outre un fait historique établi : beaucoup d'individus de cette génération prétendaient de la même façon être allés à Woodstock mais dans l'éventualité où ils s'y seraient effectivement tous retrouvés, le concert aurait eu lieu devant des millions de gamins, une vraie marée humaine comparée au nombre de spectateurs réellement présents. Mais elle ne voyait aucun intérêt à se chamailler avec elle sur ce point une fois de plus.

Isabel baissa les yeux sur son peignoir et dit :

— Et en plus, il est très beau.

— Pour un tueur.

— Comment ai-je pu élever une fille aussi catégorique avec toujours des jugements plein la bouche ? dit sa mère distraitement, tant elle avait de mal à ouvrir la capsule de sécurité enfants sur le flacon de Tylenol.

Cassie se mordit la lèvre. Elle avait envie de lui lancer : *Toi ? Mais tu ne m'as jamais élevée. Tu m'as larguée avec papi et mamie pendant que*

tu allais courir le pays à défendre tes causes. Parfois, je voyais Bill bien plus souvent que toi. Mais c'était une dispute qu'elle ne pouvait se permettre, parce qu'elle avait besoin de sa mère pour le petit Ben. Isabel avait passé la première partie de sa vie à la négliger et la seconde à s'engager dans une entreprise d'extorsion non avouée.

— Donne, je vais te l'ouvrir, dit Cassie, et sa mère lui tendit le flacon.

Elle dévissa la capsule et le lui rendit.

— Qu'est-ce qu'il y a de si important pour que tu tiennes à ce point à me garder éveillée toute la nuit avec tes claquètements ? demanda Isabel en secouant le flacon pour en faire tomber trois cachets dans le creux de sa paume.

— J'ai deux adolescentes qui ont disparu et maintenant, mon partenaire lui aussi s'est évanoui dans la nature, dit simplement Cassie.

Sa mère s'immobilisa et la regarda d'un air gêné. Elle avait soixante-deux ans, un visage large et couperosé au teint brouillé, une peau grenue et des cheveux jadis roux tellement mêlés de gris qu'ils en devenaient roses. Elle n'aimait pas les sujets désagréables, comme les personnes disparues.

— Ici ? En ville ? demanda-t-elle.

— Non. Sur l'autoroute.

— En quoi ça te regarde ?

— Je suis flic.

— Je sais, dit sa mère en se retournant pour remplir un verre d'eau. Mais ça me plaît de penser que tu ne l'es pas. Chacun ses illusions.

— Et tu aimerais que je fasse quoi à la place ?

Sentant une rougeur soudaine monter à son cou, Cassie regretta aussitôt d'avoir posé la question.

— Je ne sais pas, soupira sa mère.

Cassie lui fut reconnaissante d'avoir esquivé la vraie réponse. N'importe quoi pour éviter une dispute avec sa forte tête de fille. Elle préférerait, et de loin, ses insinuations vicieuses et ses petits apartés méchants, beaucoup plus efficaces finalement. Ils l'avaient d'ailleurs toujours été.

— M'man, dit Cassie. Il va falloir probablement que je parte en déplacement pour la journée.

Sa mère avala les cachets l'un après l'autre avant de lui demander :

— Et tu rentres quand ?

— Je ne suis pas sûre de savoir.

— J'ai mon club de discussion littéraire à dix-huit heures. Tu le sais. Nous sommes sur un livre de Wally Lamb et tu sais que j'ai des choses à dire.

— Je sais, répondit Cassie. Je ne te demande pas de faire ça très souvent. Mais il est possible que je ne puisse pas être de retour avant dix-sept heures.

— Je trouve que ça arrive de plus en plus fréquemment, rétorqua sa mère, sans colère cependant, sur le ton d'une martyre résignée.

— C'est important, m'man. J'apprécie sincèrement le fait que tu puisses t'occuper de Ben, et je sais que c'est difficile pour toi. Mais nous parlons là de la vie de deux filles jeunes, et de je ne sais quoi concernant mon ancien partenaire.

À la mention de Cody Hoyt, Isabel fit la grimace. À leur toute première rencontre l'été précédent, rien n'avait collé entre eux. Cody et Cassie se dirigeaient vers le Centre de justice pour passer à la pointeuse avant de disposer de leur soirée quand ils avaient vu une demi-douzaine de personnes psalmodiant des slogans sur les marches du tribunal. Cody avait obliqué vers le trottoir pour regarder les manifestants de plus près, juste avant que Cassie ne pointe le doigt sur sa mère. Laquelle s'était approchée avec Ben à ses basques car elle l'avait amené avec elle pour la manif « Occupy Helena ». Un sourire sardonique aux lèvres, Cody avait eu le loisir de prendre sa juste mesure de la tête aux pieds, depuis le bonnet en laine à pompon jusqu'aux sandales Keen. Il avait attendu que Ben soit hors de portée de voix pour déclarer :

— Il n'y a que les tire-au-flanc et les paresseux, ceux qui profitent des tickets de nourriture au quotidien, pour trouver le temps de clamer des slogans. Le reste d'entre nous doit travailler.

— C'est lui, l'abominable bouseux misogyne avec lequel tu travailles ? demanda Isabel.

Cassie acquiesça, surprise par le demi-sourire qui ourlait ses lèvres.

— Il n'est pas nécessairement misogyne. Il hait tout le monde de façon égale.

— Eh bien, si j'étais toi...

— Oui, mais tu ne l'es pas, la coupa sèchement Cassie avant de refermer son ordinateur un peu brutalement.

Une fois habillée, elle s'était rendue au Centre de justice dans sa Honda et avait échangé son véhicule personnel contre la Ford au

bureau des transports. L'agent au comptoir, surpris de la voir de si bonne heure, avait envie de bavarder mais Cassie se contenta d'apposer son paraphe sur la décharge, prit les clés et le salua d'un geste avant de s'éloigner dans les couloirs silencieux des services du shérif. Elle voulait retrouver Cody et espérait tomber sur un collègue qui accepterait de l'accompagner : pour autant, elle ne se faisait guère d'illusions, les chances étaient bien minces.

En passant devant le labo, elle vit un rai de lumière sous la porte et frappa. Alexa Manning, la jeune technicienne de scène de crime, la fit entrer. La surprise fut mutuelle. Alexa était grande et mince, la peau très blanche, des cheveux noirs coupés extrêmement court et de petits yeux marron. Cassie ne la connaissait pas bien mais elles avaient établi un vrai lien: deux femmes seules dans le service, qui avaient entendu l'une et l'autre force murmures et ronchonnements parce qu'elles restaient inaccessibles, l'une « une grosse trop coincée » et l'autre « une gouine ».

Alexa expliqua qu'elle travaillait tard sur l'affaire Tokely, parce que ses congés démarraient le jour même et elle tenait à s'avancer un maximum avant qu'elle et sa compagne ne partent à Moab pour le long week-end. Cassie soupira, résignée : encore quelqu'un qui ne pourrait pas l'accompagner.

Elle lui demanda alors ce qu'elle avait trouvé et Alexa répondit, le visage radieux :

— Nous avons placé B. G. Myers sur la scène de crime.

Nouveau soupir de Cassie.

— Je suis au courant pour les emballages dans la poubelle.

— On a plus que ça.

— Vraiment ? Quoi ? demanda Cassie, sincèrement surprise.

— Sur le côté sud de la maison, dans la boue gelée, il y avait des marques de pneus et des empreintes de brodequins. Tu te souviens de les avoir vues ?

— Non.

— C'est Cody qui nous les a indiquées et nous avons fait des moulages de plâtre. Et devine quoi ? Les sculptures des pneus correspondent aux pneus du pick-up de Myers. Et les empreintes de pieds présentent le même dessin que les semelles des chaussures de Myers. La pointure est identique.

Cassie réfléchit une seconde.

— Donc ça signifie...

— Que nous pouvons prouver sans ambiguïté que le mec était bien là, au domicile de Roger Tokely.

— Et pour ce qui est des emballages et des trucs retrouvés dans la poubelle ?

— Ça aussi, ça colle, mais nous ne pouvons pas les utiliser parce que c'est Cody qui les a déposés là. Par chance, il nous a aiguillés dans la bonne direction et nous avons trouvé autre chose pour corroborer l'hypothèse de départ. Plus il y a de preuves, mieux c'est, non ? C'est bien ce que vous nous répétez tout le temps, vous autres, pas vrai ?

Cassie regarda les moulages de plâtre posés sur la table de travail et les photos qu'Alexa avait prises des pneus et des brodequins de B. G. Myers. Tout correspondait.

— Bon travail, dit Cassie.

— À t'entendre, ça n'a pas l'air de te ravir plus que ça. Un peu d'enthousiasme serait le bienvenu, tu ne crois pas ? Moi, je suis aux anges. C'est ma première enquête sur un meurtre et nous avons trouvé le coupable.

— Mais si, je suis ravie.

Alexa rit d'un air gêné, elle ne comprenait apparemment pas ce qu'elle avait pu faire de travers.

— Je t'assure, dit Cassie. Ça devrait suffire amplement. Merci d'avoir travaillé si tard pour régler tous les problèmes.

Alexa acquiesça, toujours perplexe.

— Une question, cependant, lui fit Cassie.

— Vas-y.

— Si Tex et toi n'aviez pas eu le reçu et les emballages, aurais-tu pensé un seul instant à monter au domicile de B. G. pour y photographier ses pneus ? Ou ses brodequins ?

Alexa regarda Cassie comme si elle se trouvait soudain face à une dingue.

— Bien sûr que non. Que... tu crois qu'on aurait parcouru ce fichu pays dans tous les sens pour tenter de faire correspondre ce moulage de plâtre à cent mille sculptures de pneus pris au hasard ? Est-ce que tu te rends compte du nombre de vieux pick-up qui circulent dans le comté de Lewis et Clark ?

Le shérif Tubman descendit lentement son allée, engoncé dans un peignoir bleu ceinturé et chaussé de grosses pantoufles mocassins, les cheveux en broussaille, ses chevilles maigres et tachetées si blanches qu'elles en paraissaient presque bleues aux lueurs de l'aube. Il se penchait pour récupérer son journal quand il entendit un bruit de moteur et releva la tête, intrigué.

Cassie ne le quitta pas des yeux le temps qu'il comprenne qui se trouvait au volant de la Ford du comté. Elle s'avança et s'arrêta devant lui. Il se redressa alors de toute sa hauteur, les paupières plissées, scrutant le pare-brise tout proche, tenant le journal contre sa cuisse. Elle ne vit rien de l'arrogance affectée qu'il affichait d'habitude et c'était exactement ce qu'elle escomptait.

Elle mit la Ford au point mort, descendit sans couper le contact et ferma la portière. Le ronron du moteur était le seul bruit alentour.

— Bel endroit, dit-elle en s'avançant le long du capot, contre lequel elle s'appuya, bras croisés sous les seins. Une posture qu'elle avait vu Cody adopter maintes fois, passive et critique tout à la fois. Elle avait été surprise du nombre d'inculpés qui se mettaient spontanément à débâter et à offrir des renseignements qu'ils n'auraient jamais donnés sinon, juste parce qu'ils présumaient que Cody était parfaitement au courant de leurs actions.

— Qu'est-ce que vous faites ici de si bonne heure, agent Dewell ? demanda Tubman. Je n'ai pas encore pris mon café. Il est arrivé quelque chose cette nuit et vous n'avez pas pu me joindre ?

— Je n'ai même pas essayé, répondit Cassie.

Une bourrasque de vent de nuit glacé explosa brutalement, arrachant les feuilles des arbres à la périphérie de sa vision.

— Eh bien, qu'est-ce qui vous amène chez moi ? demanda-t-il, avec un semblant de sourire qui ressemblait plus à une grimace.

— J'ai une requête à vous présenter.

Il lui fallut apparemment un moment pour se remettre de sa surprise.

— Quel genre de requête ? demanda-t-il avec autorité cette fois, à l'image du supérieur qui reprend les rênes.

— Non, dit-elle. Il ne s'agit pas d'une requête. C'est une mise en demeure.

Il ricana et tourna la tête vers la maison, l'air d'attendre des renforts.

— Vous vous êtes servi de moi comme d'un pion, dit-elle. Vous m'avez monté un bateau uniquement pour que je fasse tomber mon partenaire, parce que vous ne l'avez jamais aimé. Je n'apprécie pas du tout ce que vous m'avez obligée à faire et je n'en aime pas le résultat. Vous avez mis à la rue un homme bien.

Presque malgré lui, il leva le journal roulé, comme s'il savait d'avance y trouver une raison qui expliquerait cette furie soudaine. Elle, de son côté, n'avait pas encore lu la gazette mais comprit immédiatement qu'elle devait contenir un article sur l'éviction de

Cody des forces de police. Et qu'en toute logique, Tubman avait dû transmettre l'information en personne, afin de s'assurer qu'il y figurerait sous les traits d'un grand intègre ne tolérant pas les flics pourris.

— Écoutez, dit-il. Je n'ai pas encore lu l'article. Mais je sais parfaitement combien j'ai vanté la qualité de votre travail, la manière dont vous avez exposé au grand jour un policier indigne. Vous risquez de devenir une héroïne aux yeux de tous, alors je ne vois pas où est le problème.

— Mon problème, répondit-elle, n'a rien à voir avec votre article. Il s'agit de la disparition de deux adolescentes dont vous n'avez jamais entendu parler. Même si vous l'avez baisé dans les grandes largeurs, Cody est parti hier soir à Livingston pour tenter de les retrouver. Dans un seul et unique but: faire ce qui était juste et bien.

— Livingston ? dit Tubman en secouant la tête, prenant pour témoins les rayons du soleil qui venait d'apparaître au-dessus de la montagne et faisait miroiter le givre de sa cour. C'est hors de notre juridiction. Nom de Dieu, je ne comprends rien du tout à vos histoires, Dewell, et je pense que vous devriez tourner votre langue sept fois dans votre bouche avant de vous adresser à moi. Songez également que vous êtes en ce moment à mon domicile, dans une voiture du comté, et que vous m'envoyez en pleine figure une volée de conneries sans raison aucune.

Elle remarqua qu'il s'était empourpré et s'il avait eu un menton, il l'aurait pointé vers elle. Un instant, elle se trouva prise au dépourvu. Avant de se rappeler les raisons de sa présence.

— Les filles dont je viens de parler ont disparu. Deux ados du Colorado, seize et dix-huit ans. Elles se sont évanouies dans la nature hier soir sur l'autoroute, entre le Yellowstone et Helena, et on ne les a plus revues. Le fils de Cody les connaissait, aussi Cody est-il parti là-bas pour tenter de les retrouver mais cela fait maintenant plusieurs heures qu'il n'a pas repris contact, ni avec moi, ni avec sa famille. Trois personnes viennent de disparaître dans le Montana en l'espace de treize heures. Vous savez qu'à chaque minute qui passe, ça pourrait se transformer en désastre. Je connais vos sentiments à l'égard de Cody, mais ce qui est arrivé est beaucoup plus important. Je veux disposer du temps nécessaire pour descendre là-bas moi-même et l'aider si je le peux à comprendre ce qui s'est passé. Et je veux votre approbation.

Tubman lorgna une nouvelle fois vers la maison, comme pour bien vérifier qu'elle était toujours là, puis, tournant la tête, verrouilla son regard au sien.

— Cody Hoyt est soûl dans une cellule du comté ou dans les vaps

contre un mur de bar de bas étage. J'ignorais complètement la disparition des deux ados, c'est une première nouvelle, et nous traiterons le problème comme il se doit, en respectant les règles établies, si toutefois l'on nous demande de participer aux recherches. Je n'ai rien entendu à ce sujet, nom de Dieu. Donc, si vous me demandez de vous donner mon aval là, tout de suite, pour partir au beau milieu d'une enquête après que j'ai vanté vos talents et la qualité de votre travail devant les médias en long, en large et en travers, il va falloir que vous y réfléchissiez à deux fois. Et vite.

Il s'interrompit et la fusilla du regard.

— Parce que si vous prenez la route maintenant pour vos stupides raisons, je ne pourrai pas vous défendre et je n'essaierai même pas. On a besoin de vous ici. Nous avons une enquête pour meurtre sur les bras. C'est vous qui la dirigez. Et tout le monde vous regarde.

— Vous n'entendez pas ce que je dis, répliqua-t-elle. Je ne suis pas venue ici pour discuter. Je prends le véhicule du comté et je pars plein sud et je découvrirai ce qui est arrivé à Cody et à ces filles. Roger Tokely a été assassiné par B. G. Myers. Nous en avons la preuve. Si vous ne me croyez pas, adressez-vous à Alexa Manning. Votre locataire, B. G., a tué votre autre locataire, Roger Tokely, pour une histoire de drogue.

Au mot « locataire », Tubman tressaillit et se contenta de la fixer avec un mépris qu'elle ne lui avait encore jamais vu.

— Je connais votre arrangement, poursuivit Cassie. Cody m'a mise au courant. Je sais ce qui se passe, tous ces loyers que vous encaissez. Et quand je regarde cet endroit – elle montra la maison, les différents véhicules, la caravane à sellette –, je sais que Cody ne se trompait pas. Vous avez laissé cette vendetta suivre son cours parce que vous ne vouliez pas recevoir de chèques en bois de vos locataires. Et face à la presse, vous m'avez délibérément mise en avant, sachant que vous alliez en ramasser le bénéfice puisque c'est vous qui m'aviez recrutée. Et vous m'avez envoyée dans la montagne prendre Cody en filature et vous débarrasser ainsi du seul mec de taille à vous affronter. Donc n'adoptez pas ce ton paternaliste avec moi, je ne le supporterai pas.

« Je prends la Ford, poursuivit-elle en tapotant le pare-chocs sans baisser les yeux, et je pars pour le comté de Park avec la pleine autorité du service. Vous allez devoir prévenir le shérif de là-bas et lui demander de coopérer avec moi comme s'il s'agissait à vos yeux d'une urgence absolue. Et vous allez également réorganiser les priorités des agents du service pour bien leur faire comprendre qu'ils doivent faire tout ce qui est en leur pouvoir pour retrouver Cody et les filles.

Elle s'interrompit, aussi abasourdie par ses propres paroles qu'elle était Tubman. Les secondes s'égrenèrent en silence, ponctuées par le

crachotement des fumées d'échappement de la Ford.

— Vous savez, finit-il par dire, qu'à dater de cet instant, tout est changé entre nous.

— Je le sais.

— Et vous savez que si vous descendez là-bas comme vous le dites, vous allez finir par dénicher cet infâme poivrot au fond d'un bar ou dans un bordel quelconque ?

— Peut-être.

Tubman détourna les yeux et les fixa loin derrière elle, à croire qu'une chose fascinante se déroulait au-dessus de son épaule. Au point qu'elle faillit tourner la tête à son tour mais elle se retint.

— Allez-y, dit-il.

— Merci, monsieur.

— Ne croyez pas pour autant, ajouta-t-il avec un regard noir, que cela change quoi que ce soit entre nous, Dewell. Désormais, vous êtes sur ma liste, tout comme Cody. Et vous savez ce qui lui est arrivé.

Il releva sur ces mots son menton inexistant.

— Essayez donc, répondit-elle. Mais souvenez-vous que vous n'êtes pas le seul à pouvoir parler à la presse.

Il commença à sourire mais s'arrêta presque immédiatement, comprenant soudain le sous-entendu.

— Vous avez fait de moi une héroïne parce que je suis une mère célibataire un peu trop ronde que vous avez engagée pour augmenter le quota de femmes dans le service. Et tout le monde a avalé la couleuvre. Maintenant, si vous essayez de me détruire, c'est vous qui perdrez. Réfléchissez-y.

Tubman laissa tomber par inadvertance son journal à côté de sa pantoufle. Il fit mine de le ramasser, changea d'avis et se redressa pour lui faire face. Mais il semblait défait, cette fois, estima-t-elle.

— Je vous ferai mon rapport. Mais vous allez devoir appeler la cavalerie.

— Demain, c'est Thanksgiving, dit Tubman. Beaucoup de gens partent pour quatre jours.

— Je sais. C'est bien pour ça que nous devons les retrouver aujourd'hui.

Il acquiesça, sans ouvrir la bouche. Il devait sans doute penser à la prochaine élection. Jusque-là, il n'avait pas vraiment d'adversaires, hormis le coroner du comté, un fêlé du nom de Skeeter Kerley. Mais si un membre de sa propre confrérie, une femme qui ressemblait à une femme normale et se comportait comme telle, qui attirerait les

suffrages des ménagères, des libéraux et des électeurs qui n'aimaient pas leur shérif pour une raison ou pour une autre, une femme dont il avait personnellement vanté les talents d'enquêtrice dure à la tâche...

— Tenez-moi au courant, dit Tubman. Je ferai tout ce que je pourrai pour aider à retrouver ces filles.

— Et Cody, ajouta-t-elle.

— Ouais, dit-il amèrement. Lui aussi.

7 h 26, mercredi 21 novembre

Au volant de la vieille Buick de sa mère, une Riviera blanche de 1986, Ronald Pergram passa devant la guérite vide du Service national des parcs, située à l'entrée nord du Yellowstone, et appuya sur le champignon dans la ligne droite avant d'attaquer la montée en lacets direction Mammoth Springs. À l'image de sa mère, le coupé lui répugnait. Un châssis surbaissé, peu de puissance et une tonne et demie d'acier se balançant sur une suspension trop molle qui lui donnait l'impression de rouler avec quatre pneus à plat. Des lanières de faux cuir se détachaient de la capote, la peinture de la carrosserie donnait l'impression d'avoir été sablée et les vitres étaient grises de crasse. La banquette arrière était couverte de sacs poubelle et de journaux et il avait été obligé de virer les maxi gobelets Big Gulp vides sur le siège avant de pouvoir se faufiler dans l'habitacle. Le coffre contenait deux cadavres enveloppés de plastique posés l'un sur l'autre.

Malgré la caméra de surveillance montée sur le côté de la guérite, il n'avait aucune raison de craindre une éventuelle identification. Pendant la saison morte, le Service des parcs fonctionnait aux horaires de bureau et, avant huit heures du matin, il était rare de voir le ranger chargé d'encaisser les péages à l'entrée. Alors imaginer quelqu'un qui serait chargé de surveiller la vidéo au quartier général du parc... À condition de pénétrer dans le Yellowstone avant huit heures du matin et après dix-sept heures, le premier parc national d'Amérique appartenait au Roi Reptile. Mais il gardait l'œil ouvert et surveillait la route devant lui autant que ses arrières. Existait toujours le risque – bien mince, il est vrai – qu'un ranger trop zélé ne l'arrête pour vitesse excessive, ou simplement qu'il se rappelle sa présence dans le parc si on lui posait la question par la suite. Mais à l'instar de leurs collègues à l'entrée, les rangers chargés de la circulation semblaient littéralement disparaître du paysage dès que les hôtels et les services

aux touristes fermaient pour la saison.

C'est l'une des raisons pour lesquelles il aimait utiliser la vieille voiture de sa mère. Si jamais la caméra enregistrerait son numéro d'immatriculation et qu'un ranger prenait l'initiative de rechercher le propriétaire du véhicule, Pergram imaginait mal la police s'attaquer à une veuve de soixante-huit ans dont l'allure laissait à penser qu'elle n'avait pas l'argent pour un passe d'une journée. De surcroît, il aimait l'idée de conduire la bagnole de cette vieille sorcière avec deux cadavres de femmes dans le coffre.

Le corps de l'unijambiste était enveloppé dans du plastique et coincé contre la roue de secours. Il ne pesait quasiment rien et ne pourrait même pas plomber sa suspension en cas de verglas.

Il n'en était pas à sa première expédition dans le secteur. Au fil des années, il avait si souvent effectué ce même périple qu'il avait oublié combien de fois.

Il vira délibérément à droite au ras du petit panneau déginglué affichant POISON SPRING – DÉPART DE RANDONNÉE. L'inscription était si basse qu'elle se trouvait partiellement masquée par les hautes herbes, dans une zone déjà sombre, pratiquement toujours plongée dans l'ombre à cause des murailles resserrées de pins tordus qui se dressaient de part et d'autre de la chaussée. Aucun accotement ne permettait de se garer pour le départ de la piste et quatre cents mètres plus loin, l'unique table de pique-nique en béton restait quasiment invisible aux véhicules de passage. Il coupa le moteur et sortit de sa voiture. Quelque part devant lui, il entendait le glouglou d'un minuscule torrent mêlé au bruissement étouffé d'un vent froid dans les couronnes des pins, suffisamment fort pour en ployer légèrement les troncs.

Il s'immobilisa et prêta l'oreille. Nul bruit de circulation. Il voulait s'assurer qu'aucun véhicule ne risque d'entrevoir à son passage ce qu'il serait occupé à faire.

Une fois certain d'être seul, il déverrouilla le coffre, balança le cadavre de la boiteuse sur son épaule et avança de cinq mètres sous le couvert avant de le laisser tomber au sol avec un bruit sourd.

La couleuvre de parking en revanche était raide comme une planche. Par simple curiosité, il avait dégagé le plastique pour voir la tête qu'elle avait. Un masque émacié et livide, figé en un rictus salace. Les yeux, toujours ouverts mais voilés, semblaient le fixer jusqu'au tréfonds du cœur. Aussi avait-il effacé le rictus à coups de manivelle de cric, remis le plastique en place sur ce qui restait du visage et

déposé le corps sur la banquette arrière. Elle était tellement rigide et osseuse qu'il eut l'impression de transporter un fagot de rondins.

Puis il retourna à la Riviera et inspecta la doublure plastifiée du coffre à la recherche d'éventuelles taches de sang. Elle était nickel. Il l'arracha, la roula en boule et la fourra dans la poche de son blouson. Puis, refermant l'abattant du coffre, il revint sur ses pas pour se charger des cadavres.

L'éclopée pesait moins de cinquante kilos mais en arrivant à Poison Springs, il suait à grosses gouttes : c'était son second voyage, la dépouille de la couleuvre de parking était déjà à sa place. Comme à son habitude, il avait évité la vieille piste d'accès, celle qui démarrait de la route et remontait en lacets parmi les troncs, pour couper directement par les sous-bois au départ de la table de pique-nique et rejoindre l'endroit par le côté.

Un jour, se dit-il, il tomberait sur un ours. Ou alors c'est l'ours qui le surprendrait. Et l'affaire serait réglée. Par la suite, les services du parc ne manqueraient pas de se creuser les méninges un long moment en cherchant à comprendre ce qui avait bien pu se passer.

Il sentit l'odeur avant de voir la source proprement dite. Poison Spring dégageait des vapeurs de soufre qui le faisaient pleurer quand le vent soufflait dans la mauvaise direction.

Comme à chaque fois, il s'arrêta, s'immobilisa et reprit sa respiration. Il n'avait jamais vu de randonneurs à Poison Spring, même pendant la saison touristique, mais l'arrogance n'était pas de mise dans sa situation. Il n'entendit que le silence.

Pour séduisante qu'elle était, la source trompait bien son monde. Une grande marmite dans le sol, quatre mètres sur quatre, pleine d'une eau limpide bleu saphir qui clapotait gentiment contre les rebords encroûtés de son embouchure. Les vapeurs et fumerolles qui s'échappaient par bouffées de sa surface lui évoquaient chaque fois un bain chaud. Quand la lumière tombait sous un certain angle, ce qui était justement le cas, il voyait jusqu'au fond de la caverne : des parois rugueuses et inégales à la texture de corail au long desquelles s'étagaient de-ci de-là de petites tablettes de dépôts minéraux. Sur l'une d'elles, au travers des vapeurs et ondulations de l'eau, il distinguait clairement un fémur. L'os était là depuis deux ans. Il aurait bien aimé trouver le moyen de le faire tomber mais par chance, il ressemblait tant à un banal os d'élan ou de cervidé qu'en le voyant là, personne ne risquerait de s'inquiéter outre mesure.

L'endroit s'appelait Poison Spring, la source empoisonnée, parce

qu'elle l'était effectivement. Son eau pure contenait de fortes quantités d'acide sulfurique naturel.

Lui n'était pas chimiste. Il ignorait le temps nécessaire à la dissolution d'un corps humain, ou de deux, comme c'était le cas aujourd'hui. Il ignorait également ce qu'il en restait après un mois ou deux au fond de la source. Mais ce qu'il savait suffisait amplement à ses besoins et tout avait parfaitement fonctionné jusque-là.

Il déballa le cadavre de l'éclopée avant de le lester de grosses pierres puis, le faisant rouler vers Poison Spring, le plaça en équilibre sur la croûte du rebord. Il avait toujours un peu la trouille avant de passer à l'étape suivante, vu qu'il ne savait rien de l'épaisseur de minéraux accumulés, craignant toujours de les voir céder sous son poids avec le risque de lui brûler la peau. Une fois le cadavre en bonne position, il trouva un long bâton solide et s'en servit comme d'un levier.

Il n'y eut pas d'éclaboussures, le corps sombra et disparut presque trop vite, si rapidement qu'il ne le vit même pas partir. Pas d'écume, pas de bouillonnement pour l'arrivée de la nouvelle carcasse. Il répéta l'opération avec la couleuvre de parking.

Après quoi, il se planta debout, tout ouïe, le regard aux aguets, avant d'emballer le plastique du linceul avec celui qui doublait le coffre autour d'une pierre qu'il jeta à son tour dans le trou.

À sa sortie du parc, la grille de l'entrée était cette fois gardée mais il se contenta de saluer de la main la ranger de service, laquelle lui rendit son salut. Elle était jeune et plutôt pas mal, cheveux roux et yeux verts, un nez large et retroussé et des taches de rousseur. En la regardant, il sentit un frisson d'excitation et la garda en mémoire comme proie possible pour l'avenir. Les saisonnières, rangers ou personnel temporaire du parc, faisaient souvent du stop sur l'autoroute pour rejoindre leur poste ou regagner leur domicile, même s'il n'en avait encore jamais pris à son bord. C'était néanmoins à envisager...

Il rentrait chez lui et ralentit à l'approche de Emigrant. Deux véhicules étaient garés devant le First National – la voiture de patrouille de Legerski et une Ford Expédition noire immatriculée dans le comté Lewis et Clark. Et il comprit qu'en ce moment même, à

l'intérieur du bar, Legerski prenait le petit déjeuner avec la fliquette qui lui avait texté : *J'ARRIVE*.

Un instant désespéré, il hésita. Que faire ? S'arrêter et entrer pour savoir de quoi ils parlaient ? S'asseoir au comptoir et commander des œufs au bacon en tendant l'oreille pour écouter leur conversation, comme il l'avait fait la veille au soir ?

Il n'avait aucune confiance en Legerski, il savait que le cas échéant, ce mec n'hésiterait pas une seconde à le dénoncer. C'était un sociopathe prêt à tout pour sauver sa peau. Il avait naturellement déclaré qu'il prenait les choses en main et s'occuperait de tout. Oui, mais si la fliquette était fine mouche ? Et si elle voyait clair dans son jeu et comprenait qu'il lui racontait des bobards ?

Si cela devait arriver, le doute n'était pas permis et la question ne se posait même pas : ce mec lui collerait tout sur le dos. Jimmy était plus difficile à cerner mais vu qu'il était copain avec le policier – il était devenu membre de leur petit cercle grâce à Legerski –, il se dit que le barman le balancerait de la même façon.

Il jura et poursuivit sa route. Il était seul responsable, c'est lui qui les avait fait entrer dans l'opération. Il le regrettait, même si sur le moment, il n'avait pas eu le choix, lui semblait-il.

En chemin, il se rappela la façon dont leur duo s'était constitué, quand tout avait changé, du jour où il s'était retrouvé contraint et forcé de partager son petit secret très privé.

Deux ans et demi auparavant, il rentrait sur Livingston après avoir livré un chargement dans le nord-ouest. La nuit tombait et à moins de quinze kilomètres de la ville, il avait vu la rampe clignotante dans ses rétros. Il vérifia sa vitesse – trois kilomètres sous la limite – et se demanda bien pourquoi le policier collait à ses basques. Et tenait tant à le faire arrêter sur le bas-côté. Submergé par une terreur absolue, il se dit que sa vie était finie.

Il arrêta doucement son Freightliner sur l'accotement – c'était avant qu'il n'achète son Peterbilt – et attendit. Probable que le flic voulait vérifier ses papiers. Un genre de harcèlement policier assez fréquent : des contrôles aléatoires de routiers pour s'assurer qu'ils avaient fait les choses en règle et rempli les papiers adéquats à la dernière station de pesage. C'est seulement bien plus tard qu'un détail incongru lui était revenu en mémoire : le policier en question était descendu immédiatement, sans prendre la peine de s'attarder à son volant le temps de vérifier les plaques du véhicule. Le genre de comportement qui aurait dû lui mettre la puce à l'oreille. Mais sur le

moment, il ne pensait qu'à une chose : il était pris au piège. Et il réfléchissait aussi à ce qu'il se verrait obligé de faire s'il voulait s'en sortir.

La couleuvre de parking était ligotée et bâillonnée dans sa couchette, juste derrière lui. Toujours sous l'influence des roofies qu'il lui avait injectés, elle respirait néanmoins bruyamment, le souffle court et saccadé. Il avait prévu de l'emmener à la cahute près de la rivière, là où il emmenait toujours ses proies. Puis, quand ce serait terminé, à Poison Spring.

Il n'avait aucune excuse à offrir si jamais le flic la voyait ou l'entendait. Et pas la moindre explication.

Il suivit des yeux l'agent de la Patrouille des autoroutes du Montana qui s'approchait sur le côté de la remorque.

L'homme avançait lentement, d'un pas assuré, la main sur son arme au côté. Pergram tendit le bras, ouvrit la console séparant les sièges et frôla la crosse de son revolver Magnum .357. Il savait qu'il risquait de devoir tuer un flic, là, sur place, sur le bas-côté de l'inter-États 90 grésillant comme une friture sous les pneus des voitures et des camions lancés à toute vitesse plein est. Deux routiers curieux ralentirent leur course pour mieux voir la scène avant d'accélérer de nouveau.

Le policier s'approcha côté conducteur et frappa à la portière. Pergram prit une profonde inspiration, fit de son mieux pour paraître agacé et ouvrit.

Il se retrouva confronté au visage impassible de Legerski dont les yeux de flic le sondaient sans aménité.

— J'ai un problème ? demanda-t-il. Je sais que je n'étais pas en excès de vitesse. J'ai un feu qui ne marche plus ou quoi ?

— Permis de circulation, carte grise et bordereau de livraison, monsieur, dit Legerski d'un ton faussement courtois.

Pergram voulait que les choses en finissent au plus vite, aussi ne discuta-t-il pas davantage et tendit les documents exigés.

— Tout est là, soupira-t-il.

— Vous rentrez à vide ? lui demanda le flic en les contrôlant.

— Pour cette fois. J'essaie toujours d'avoir un chargement mais la fille du standard est une imbécile et ne m'a rien trouvé. Donc, ouais, je rentre à vide.

L'autre acquiesça en silence avant de lui rendre ses papiers. Un bref instant, Pergram crut qu'il était sorti de l'auberge. Juste avant que Legerski n'ajoute :

— Il y a longtemps que vous êtes dans la région mais vous êtes

pratiquement tout le temps sur les routes. Alors, dites-moi, est-ce que vous avez une fille avec vous là-dedans aujourd'hui ?

Pergram fut trop secoué pour répondre et sa main droite commença à tressauter sur ses genoux. Cinquante centimètres plus à droite se trouvait la crosse du Magnum .357. Un revolver à double action, donc inutile d'armer le percuteur, il lui suffisait de viser et de tirer.

Il tenta bien de déglutir mais ce fut peine perdue.

— Quoi ? demanda-t-il avec un filet de voix, la gorge nouée.

— Je vous ai demandé si vous aviez une fille là-dedans.

Pergram ne pouvait plus parler.

— Vous allez bien ? demanda Legerski. On dirait qu'il y a quelque chose qui cloche.

— J'ai dû attraper quelque chose, finit par coasser Pergram. Un truc que j'ai mangé, je crois, ça passe pas.

— Cette foutue bouffe de relais routiers, fit Legerski en secouant la tête.

— Mais pourquoi vous m'avez demandé si j'avais une fille avec moi ? dit Pergram. Je vois pas de quoi vous voulez parler.

Minable comme excuse.

Legerski repoussa sa casquette en arrière, la main encore sur la crosse de son arme toujours dans son étui. Et poursuivit, cette fois sur le ton de la conversation.

— J'ai arrêté votre mère il y a une semaine de ça, un de ses phares ne fonctionnait pas, fit-il. Elle m'a agoni d'injures, mais quelque chose de bien. En m'expliquant qu'elle était bonne conductrice, tout comme son fils, le routier au long cours. Elle a aussi dit que vous vivez avec elle quand vous n'êtes pas en déplacement et comme je venais de passer la semaine à chercher une fille qui avait disparu sur cette portion d'autoroute, j'ai commencé à réfléchir. J'ai posé quelques questions, à droite, à gauche, parce qu'on habite tous les deux quasiment dans le même coin. J'ai sorti votre carnet de route et j'ai pu déterminer qu'il y avait eu un nombre certain de prostituées et de fugueuses qui avaient disparu dans cette partie de l'État au cours de ces deux dernières années. Et chaque fois, j'ai trouvé un rapport d'incident signalant que vous étiez sur la route du retour. À mon avis, il ne s'agit pas que d'une simple coïncidence.

Pergram se contenta de le fixer des yeux sans répondre. À ce jour, il se demandait encore pour quelle raison il ne l'avait pas descendu sur-le-champ. Était-ce une lueur particulière dans son regard, ou alors le ton de sa voix ? Ou simplement parce que son petit discours de flic

sonnait faux ?

— Je crois, ajouta alors Legerski, que vous pourriez être un homme selon mon cœur. Un homme comme je les aime, voilà ce que je veux dire.

Il fallut un moment à Pergram pour comprendre.

— J'ai acheté une propriété non loin, plus au sud. Vous connaissez la vieille maison Schweitzer ?

Pergram se surprit à acquiescer. Il connaissait effectivement l'endroit, à cinq kilomètres de la maison de sa mère. Une petite cinquantaine d'hectares dans une vallée abrupte, flanquée de part et d'autre de parois montagneuses à pic. Avec une antique maison toute décrépite aux fenêtres défoncées, mais ce n'était pas la caractéristique première du lieu. Le bruit courait que Schweitzer n'était qu'un vieux timbré. Quelque part sur son terrain, il avait construit un bunker souterrain en béton capable de résister à une guerre nucléaire ou chimique. Mais il était décédé avant d'avoir pu l'utiliser. La propriété était sur le marché depuis des années parce qu'elle était éloignée de tout, sans eau de qualité et sans suffisamment d'herbages pour qu'un troupeau de vaches devienne rentable.

— Je la connais, dit Pergram.

— Et que diriez-vous de nous retrouver là-bas ? Quand j'aurai fini mon service, disons vers dix-huit heures trente ?

— C'est faisable.

— Amenez votre amie.

C'est ainsi que tout avait commencé.

Il gara la Buick sur le côté de la maison et descendit. Le vent avait forcé et secouait les buissons d'oliviers de Bohême qui bruissaient avec frénésie.

Il se frotta la figure à deux mains avant d'entrer. Les amphètes n'étaient plus qu'un souvenir, il se sentait mort de fatigue et affamé. Mais également excité. La vision de ces deux filles juste vêtues de leurs dessous quand il s'était saisi de la boiteuse et le fait de savoir désormais qu'elles étaient bien là lui remuaient les sangs. L'éclopée ne lui avait jamais fait le moindre effet. Elle lui avait offert quelque soulagement, certes, mais ce n'était que temporaire. Exactement comme de manger des croquettes pour chien sachant que des steaks se trouvent à portée de main derrière une porte fermée.

Aussi silencieusement qu'il le put, il pénétra dans la maison. Il ne la voyait pas, il ne l'entendait pas. Il espéra qu'elle était retournée au lit et dormait encore. Mais en se frayant un chemin dans le labyrinthe qui menait à la cuisine, il sentit une odeur de café et l'aperçut, à la

table où elle se tenait la veille au soir, le regard furieux.

— Ch'te vois là-bas, dit-elle. T'as encore pris ma bagnole sans rien demander ?

Il piqua un fard.

— Et d'abord, tu vas où quand tu me la piques ? Pourquoi tu prends pas ton pick-up pour aller brûler ton propre carburant ? Moi, j'ai un revenu fixe. Je ne peux pas me permettre de remettre tout le temps de l'essence alors que c'est même pas moi qui l'utilise, c'te voiture.

— Je ferai le plein plus tard dans la journée, lui répondit-il.

Il lui fallut la contourner, non sans mal, puis chasser du pied une pile de journaux au passage pour pouvoir simplement ouvrir la porte de l'antique cellier.

— C'est quand que tu reprends la route ? demanda-t-elle.

Il l'ignora. Le cellier était bourré à craquer de boîtes de conserves dont certaines portaient des étiquettes jaunies par le temps, décollées du métal.

— Qu'est-ce que tu cherches, Ronald ?

— De quoi manger qui soit pas dégueu ou dont la date a pas expiré.

— Y a aucun problème avec ces conserves, répondit-elle, furieuse.

Il plongea le bras, sortit une boîte de soupe aux pois Campbell et la lui secoua à la figure.

— Si j'ai bonne mémoire, j'ai toujours vu cette chose. Je me rappelle bien, je l'ai regardée de près quand j'avais dix ans et à l'époque, je m'étais demandé quel genre d'individu pouvait avoir envie de manger un truc pareil. Et voilà que je la retrouve aujourd'hui, à la même place, elle n'a pas bougé.

Sa mère grommela et détourna la tête.

Il fixa sa nuque, ses cheveux blancs et fins qui laissaient entrevoir le cuir chevelu. L'espace d'une seconde, il réfléchit à la force qu'il devrait déployer pour lui briser le crâne d'un coup de sa boîte métallique.

— Je peux te réchauffer quelque chose, dit-elle. Y a du ragoût Dinty Moore dans le frigo.

— Et moi, je t'ai déjà dit que je détestais ça.

Il saisit une boîte plutôt contemporaine de porc aux haricots, claqua la porte du cellier et laissa sa mère livrée à elle-même.

Il ferma sa chambre au verrou et attendit, immobile, pendant quelques minutes pour bien s'assurer que la vieille n'était pas dans le couloir, conscient que c'était dans ses habitudes. Elle se plantait là, sans un mot, de l'autre côté du battant, et tendait l'oreille pour écouter ce qu'il faisait. Pas à dire, il aurait dû lui exploser la cervelle avec la boîte de soupe, songea-t-il.

Il ouvrit sa conserve à l'aide de son couteau suisse et en engloutit le contenu avant de jeter l'emballage à la poubelle. Au contraire de sa mère, il détestait les choses qui traînaient.

Il s'allongea sur son lit dans l'obscurité et ferma les yeux mais aussitôt des visions des filles commencèrent à danser derrière ses paupières. Cette façon qu'elles avaient de se blottir dans leur coin, les longues jambes fermes de la plus jolie des deux.

Il les rouvrit, sachant ce qu'il devait faire ensuite sinon il ne fermerait pas l'œil de la nuit.

Sa collection de vidéos était cachée sous le plancher à l'aplomb de son lit. Des dizaines de films, vidéocassettes et DVD, qu'il avait enregistrés de ses conquêtes. On y voyait bien sûr les filles, mais Jimmy apparaissait également et Legerski était présent dans la plupart. En fait, il lui en avait fait des copies, en refusant cependant de lui remettre les originaux quand il le lui avait demandé.

Sa collection d'enregistrements était désormais ce qui le gardait en vie, songea-t-il. L'autre n'oserait jamais le dénoncer s'il courait le risque d'être impliqué à son tour, au cas où elle serait retrouvée. À bien des occasions, Pergram avait laissé sous-entendre que le risque était réel.

— T'es qu'un foutu menteur, lui avait répondu Legerski, il est impossible qu'on m'identifie.

Mais il avait perçu un soupçon de panique dans sa voix.

— P'têt ben que oui, p'têt ben que non, lui avait-il rétorqué.

Ces films étaient désormais son assurance-vie.

À quatre pattes, il glissa la main sous le lit jusqu'à ce que ses doigts se referment sur un anneau boulonné en creux: il ouvrit le couvercle qu'il déposa de côté et tendit la main dans le trou.

Sous les lames du parquet se trouvaient deux boîtes à munitions de couleur verte provenant des surplus de l'armée, chacune pourvue d'un abattant sécurisé parfaitement étanche qui s'ouvrait en faisant levier sur le panneau latéral. Les inscriptions sur leurs flancs disaient qu'elles avaient jadis contenu des balles de mitrailleuse calibre .50. Il ne toucha pas à la première qu'il avait baptisée « En Cas de Merde » : elle était pleine d'une collection d'articles mûrement sélectionnés et soigneusement rassemblés en prévision du jour où son monde

basculerait cul par-dessus tête, le contraignant à prendre la tangente en quatrième vitesse.

La seconde contenait sa collection de vidéos et de DVD, l'histoire et l'aboutissement de son univers secret, à la fois de vieilles VHS et des DVD numériques plus récents. Il la sortit, l'ouvrit et se mit à fouiller en essayant de dénicher un enregistrement correspondant à son humeur. Il en choisit un vieux de trois ans, le jour où il avait défié Legerski en traînant deux filles dans la pièce pour lui seul. Le flic, il ne voulait pas le voir ni repenser à lui, pour l'instant.

Legerski s'était vengé en rompant leur accord, à savoir être présents l'un et l'autre dans le bunker en compagnie des filles. Il s'était déguisé pour réaliser son film perso où il faisait subir des choses infâmes aux deux couleuvres de parking dont ils disposaient à ce moment-là, avant de les tuer peu de temps après. Puis il avait laissé le film bien en évidence afin que Pergram le visionne et comprenne immédiatement le message. Sans le dire à Legerski, Pergram en avait fait une copie de plus.

Un peu plus tard, au cours du petit déjeuner au First National Bar, Legerski avait relevé la tête et dit :

— Voilà ce qui arrive quand tu essaies de déconner avec moi, Ronald. Maintenant, il va falloir que tu en ramènes une autre.

Ce qu'il avait fait. Mais depuis, jamais plus il n'avait défié Legerski. Il avait visionné le DVD une seule fois. Il le reposa et en choisit un autre.

Il s'installa dans son lit, inséra le disque dans le lecteur de son ordinateur portable et mit ses écouteurs. Le film s'ouvrait sur lui face à la caméra, un grand sourire sur la figure. Les deux filles étaient en arrière-plan, ligotées et bâillonnées.

Une fois encore, il se demanda de quoi Legerski et la femme flic d'Helena pouvaient bien discuter.

Et combien de temps il lui restait.

9 h 05, mercredi 21 novembre

L'omelette blancs d'œuf et champignons commandée par Cassie Dewell arriva à la table centrale du First National Bar of Montana, servie en personne par le dénommé Jimmy, cuisinier et proprio de son état. Il plaça les couverts enveloppés dans une serviette à côté de son assiette et dit :

— Sans le bacon et la saucisse qui vont avec, c'est bien ça ? J'espère que vous aimerez. Je ne prépare pas souvent ce genre de plat par ici.

— Merci, répondit-elle.

Elle sentait posés sur elle les regards du patron et de l'officier des patrouilles du Montana qui lui faisait face. Elle était consciente que les deux hommes la taquinaient un peu tout en cherchant à savoir de quel bois elle était faite. Elle avait l'habitude.

Legerski avait commandé le « Rancher » : trois œufs recto verso mais jaune encore mollet, poulet frit au jus de viande, pommes de terre sautées et toast.

— Vous connaissez la définition d'un végétarien du Montana ? demanda Jimmy, debout derrière elle.

À sa façon de poser sa devinette, elle savait qu'il s'agissait d'une blague éculée mille fois servie.

— Et c'est quoi ? fit-elle en regardant par-dessus son épaule.

— C'est quelqu'un qui mange de la viande seulement une fois par jour, répondit-il avec un large sourire ouvrant sur des incisives de cheval longues et jaunes et un maxillaire inférieur pratiquement édenté.

— Je suis moi aussi du Montana, dit-elle en souriant poliment.

— Vous êtes d'Helena, la contra Jimmy. C'est pas le Montana, ça.

— Jimmy, intervint Legerski. Un peu plus de café ne serait pas de refus.

— Tout de suite, répondit Jimmy en tournant les talons.

— Merci, marmonna Cassie à voix basse.

— Pour un tenancier de bar, on ne peut pas dire qu'il soit très doué question contact avec la clientèle, n'est-ce pas ? dit Legerski une fois assuré que Jimmy ne l'entendrait pas. Mais ses petits déj sont d'enfer. Et il est comme qui dirait célèbre pour ses petits pains à la cannelle.

Elle goûta son omelette. Juste passable, mais elle enviait son interlocuteur, qui attaquait avec entrain son épaisse plâtrée. Elle se sentait toujours gênée de manger devant des hommes qu'elle ne connaissait pas car leur attention se reportait immanquablement sur ses rondeurs. Aussi commandait-elle des choses qu'elle n'appréciait guère. Même si les mecs ne faisaient pas de commentaires – ce qui était rare –, elle lisait dans leurs pensées.

Elle avait trouvé l'endroit sans difficulté. C'était de toute façon le seul bar-grill de Emigrant et la voiture de patrouille était garée juste devant. Elle avait appelé Legerski en chemin, puisqu'il était le dernier à avoir vu Cody Hoyt, et c'est sur sa suggestion qu'ils s'étaient retrouvés là. Il lui avait expliqué qu'il ne disposait pas à proprement parler de bureau – c'était vrai de la plupart des troopers qui rentraient chaque soir chez eux dans leur véhicule de service – et la petite salle de conférences du Service des transports aux abords de Livingston était prise ce matin-là. De son côté, elle n'avait rien mangé depuis le déjeuner de la veille et mourait de faim, aussi avait-elle accepté le rendez-vous au First National.

Après avoir passé leur commande, ils s'étaient d'abord un peu reniflés l'un l'autre, à parler du temps et des politiques de l'État en attendant d'être servis. Elle ne s'était pas encore fait d'opinion sur le bonhomme. Elle l'avait trouvé plutôt poli, plus réservé que les flics qui étaient son lot quotidien et en plus, il s'était levé à son entrée. Outre l'épaisse moustache qui masquait sa bouche, il avait parfaitement maîtrisé le regard impassible et éteint des gens de sa profession et ses mains énormes lui évoquaient des pattes d'ours quand il les croisait sur la table. Assurément, à première vue, un homme posé et sérieux même s'il forçait un peu son jeu, à l'image d'un acteur endossant le rôle d'un personnage circonspect d'une absolue sincérité. Il parlait d'une voix grave et bourrue avec l'accent des gens de l'Ouest, choisissant ses mots avec le plus grand soin comme s'il veillait à ne pas trop en dire. Il ne portait pas d'alliance.

— Je crois savoir que vous avez été marié avec la sœur de notre standardiste Edna, lui avait-elle déclaré.

— L'amour, c'est un joli petit lot, mais le divorce, c'est le jackpot, avait-il répondu.

Le genre de choses que s'échangeaient les hommes mais qu'ils ne disaient généralement pas aux femmes, songea-t-elle. Cependant, elle lui accorda le bénéfice du doute en espérant qu'il la prenait au sérieux et la traitait en collègue. Dans la mesure où il était policier de l'État et elle, simple enquêtrice auprès des services du shérif d'un autre comté, la hiérarchie s'établissait d'elle-même. Pour autant, il ne la prenait pas de haut.

— Merci d'avoir accepté de me rencontrer ce matin, dit-elle.

— Pas de quoi, répondit-il entre deux bouchées. Mais c'est plutôt animé en ce moment.

Elle tourna la tête et regarda autour d'elle : il n'y avait que Jimmy dans la salle.

— Je ne parle pas d'ici, expliqua-t-il en interprétant son geste. C'est le jour qui précède les congés. Une sacrée circulation sur les routes et nous sommes censés être sur le terrain, au beau milieu de tout le bazar.

Elle hocha la tête. Pour la seconde fois ce matin, on venait de lui rappeler que c'était la veille de Thanksgiving. Mais Thanksgiving n'était plus à son programme et son intention première, un peu forcée il est vrai – la préparation d'un vrai dîner à la maison pour sa mère et pour Ben avec une vraie dinde au four –, remise au placard.

— Quand prenez-vous votre poste ? demanda-t-elle.

— D'ici deux heures.

— Donc nous avons un peu de temps devant nous.

Il haussa les épaules comme pour lui signifier: *Un peu, oui, mais pas beaucoup.*

— Vous connaissez les raisons de ma présence ici, dit-elle avant de récapituler les événements de la veille.

Elle laissa de côté les détails superflus – la suspension de Cody, le rôle qu'elle y avait joué et leur rencontre dans le bar – pour attaquer d'emblée avec Justin Hoyt les informant que les filles Sullivan avaient disparu. Elle ajouta que sa dernière communication avec Cody avait eu lieu à deux heures quarante-sept.

Legerski épongea son reste de sauce avec un morceau de toast, l'air de l'écouter patiemment, mais sans poser de questions.

— Donc la nuit dernière, vous avez rencontré Cody Hoyt ? demanda-t-elle.

Il repoussa son assiette, s'appuya au dossier de sa chaise et haussa les sourcils.

— Vous allez droit au but, dites-moi.

— Je ne pense pas avoir beaucoup de temps à perdre, répondit-elle. Si ces filles sont perdues ou qu'elles ont été enlevées... vous le savez très bien. Chaque minute compte.

— Je crois que je sais, effectivement, dit-il à mi-voix, un peu sur la défensive. Je suis dans les forces de l'ordre depuis plus de vingt ans.

— Désolée, dit-elle. Je suis fatiguée ce matin.

— Et aussi un petit peu à cran, ajouta-t-il, en concluant sa remarque par un sourire. Vous vous demandez si je suis la dernière personne à l'avoir vu.

Elle acquiesça.

— Sur ce point, je ne peux pas vous répondre avec certitude. Je ne sais pas sur qui il est tombé après son départ. Mais ouais, effectivement, je l'ai bien vu la nuit dernière. Ici même, en fait. Nous avons pris contact quelques heures auparavant et il a inspecté l'autoroute depuis la sortie sud de Livingston tandis que je couvrais le trajet depuis Yellowstone-Nord jusqu'ici. Ni l'un ni l'autre n'a trouvé de Ford Focus rouge.

Il avait bien répondu à sa question, estima-t-elle, mais sans plus. Aucun détail et pas une once d'explication. De toute évidence, il avait témoigné devant le tribunal à de nombreuses reprises et appris à se cantonner à son sujet en restant le plus concis possible.

Elle se pencha sur le côté et tendit le bras vers son sac posé près de son siège.

— Cela vous dérange si je prends des notes ?

— S'agit-il d'un interrogatoire officiel ? lui demanda-t-il, l'air contrarié soudain.

— Non, en aucun cas. J'essaie simplement de me constituer une chronologie personnelle des événements.

Elle ouvrit le calepin à la page, entamée chez elle, où elle avait inscrit le détail des heures précises, depuis l'entrée de Justin Hoyt dans le bar jusqu'au moment où Cody avait quitté Helena. Ensuite, elle n'avait plus rien, ni contacts ni incidents, son tableau horaire s'arrêtant au dernier texto de Cody.

— Il faut deux heures et demie pour venir en voiture d'Helena jusqu'ici, commença-t-elle. Donc à quelle heure l'avez-vous rencontré ?

Comme un acteur forçant son jeu, Legerski contempla une seconde le plafond avant de répondre.

— Il est arrivé ici à deux heures trente. Ouais, c'est bien ça. À peu

de chose près, une demi-heure après que Jimmy ferme d'habitude, donc je suis sûr de ma réponse.

Elle la nota.

— Donc c'est vous qui avez demandé à Jimmy de rester ouvert plus tard ?

— Oui. Il est un peu en dette avec moi.

— Combien de temps avez-vous discuté avec Cody ?

Il marqua une pause, une nouvelle fois très étudiée, avant de pivoter sur son siège.

— Jimmy, tu te rappelles l'heure qu'il était quand Hoyt est parti d'ici ?

Jimmy releva vivement la tête, une réaction qu'elle trouva surprenante. Il avait l'air inquiet.

— Il est resté quoi ? Vingt minutes ? lui demanda Legerski.

— Quelque chose dans ces eaux-là, répondit Jimmy après un bref temps de silence.

Cassie nota que Cody était sorti du bar aux environs de deux heures cinquante.

— Ça ne fait pas bien long, dit-elle.

Nouveau haussement d'épaules de Legerski.

— Les sujets de discussion étaient plutôt maigres. Je lui ai dit que je n'avais pas trouvé la voiture ni les filles, et il m'a répondu la même chose. Je savais qu'à ce stade, l'alerte avait été donnée à l'échelon de l'État et de la région et que nous n'étions plus seuls à chercher.

Cassie montra Jimmy d'un petit coup de tête.

— Je suis surprise qu'il ne se souvienne pas du temps que vous avez passé ici tous les deux. Il me semble que s'il lui tardait de fermer boutique, il aurait peut-être pu se montrer plus attentif à l'heure qu'en temps normal.

— C'est Jimmy tout craché, ça, fut la seule réponse de Legerski, comme si elle expliquait tout.

— Avez-vous discuté ensemble d'autres hypothèses susceptibles d'expliquer ce qui aurait pu arriver pendant vos vingt minutes de conversation ?

— Quel genre ?

Elle releva la tête et croisa son regard, pour tenter de savoir s'il se moquait d'elle et la menait en bateau. Il ne baissa pas les yeux.

— Du genre, peut-être que les gens de l'Église de la Gloire et de la Transcendance avaient quelque chose à voir avec la disparition ?

— Ouais, répondit Legerski un peu vite.

Il se pencha en avant, croisa ses grosses mains et baissa la voix.

— J'ai mis cette possibilité sur le tapis. Pour une simple et bonne raison : ces dernières années, nous avons eu plusieurs disparitions de jeunes filles dans un rayon de cent cinquante kilomètres et les gens de l'église ne sont pas très ouverts au monde extérieur. Probable que je n'aurais rien dû dire, vu que je ne dispose d'aucune preuve pour étayer cette éventualité, de la même façon que je ne devrais pas vous la répéter. Mais ouais, j'ai envisagé quelques...

Il s'interrompit au milieu de sa phrase.

— Qu'est-ce que vous alliez dire ?

— Rien. J'en ai déjà trop dit, probablement.

Pour des raisons qu'elle n'aurait pas bien su expliquer, elle garda pour elle le fait qu'elle avait passé des heures à faire des recherches sur l'église et envisagé elle aussi les mêmes possibilités.

— C'est vous qui lui envoyiez des messages ? lui demanda-t-il.

La question la prit au dépourvu, au point qu'elle ne réagit pas immédiatement.

— Quand il était ici hier soir, chaque fois que je lui tournais le dos, il se mettait à pianoter sur son téléphone, dit-il. C'était pour vous ?

— Oui, finit-elle par répondre. C'est mon partenaire. Mais savoir s'il envoyait des textos à quelqu'un d'autre ? Je l'ignore.

Legerski prit un sachet de sucre blanc dans un bol et l'ouvrit avant de le vider sur le plateau de la table. Puis, d'un index épais, il traça une ligne par le milieu du tas en le coupant en deux. Elle comprit qu'il n'avait aucune raison de faire une chose pareille, sinon qu'il commençait à se lasser d'elle et de son interrogatoire.

— Madame la policière, dit-il presque avec tristesse, je ne vous connais pas du tout mais vous commencez sérieusement à me fatiguer parce que vous posez des tas de questions pleines de sous-entendus et que vous ne jouez pas franc jeu avec moi. Je n'ai pas vraiment de temps à perdre avec ça.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-elle en sentant ses joues s'empourprer.

— Il n'était plus votre partenaire. Il a été suspendu hier. Il m'a dit lui-même qu'il était venu de sa propre autorité et enquêtait en simple citoyen. Même si c'était le cas, non seulement j'ai pris sur mon temps personnel en acceptant de le rencontrer mais j'ai également ouvert l'œil sur l'autoroute pour tenter de retrouver ces filles. Et ce matin, lorsque vous avez appelé, j'ai pris sur moi de sortir mon cul du pieu après une nuit trop courte pour vous rencontrer avant de prendre mon

poste. Et depuis que vous êtes arrivée, vous me passez sur le gril comme si j'étais suspect ou quelque chose. Je ne sais pas comment les choses se pratiquent dans la capitale de votre État mais ce n'est pas notre manière de faire ici.

Sur ces mots, il se recula sur son siège, sortit une liasse de billets de sa poche de pantalon et la balança sur la table devant elle.

— Il faut que j'aille bosser.

Elle resta médusée, avec le sentiment d'être à la fois coupable et incompétente : tout ce qu'il venait de dire n'était que la simple vérité.

Il s'écartait de la table quand elle tendit le bras et lui toucha la main. Il la fusilla sur place mais s'immobilisa.

— Écoutez, lui dit-elle. Je suis navrée. Je suis novice à ce jeu-là et j'ai l'impression que le monde s'effondre sur ma tête. Je suis aussi sous pression et probablement dépassée par les événements. C'est vrai que j'y ai été un peu fort et je n'ai pas pris de gants. Il n'est pas dans mes intentions de vous offenser, vraiment, croyez-moi.

— Suis-je suspect ? demanda-t-il d'un ton indigné.

— Bien sûr que non. Je ne connais personne ici, vous, si. Deux filles ont disparu et aussi un flic. J'ai absolument besoin de votre aide si vous acceptez de me la donner.

Il ne dit rien mais quelque chose dans son regard s'était radouci, lui sembla-t-il.

— Donc, à votre connaissance, reprit-elle, après que Cody est parti d'ici la nuit dernière, il avait l'intention de se rendre à cette église ?

Il fit oui de la tête.

— En tout cas, c'est ce qu'il a dit. Je ne peux vous assurer avec certitude qu'il y soit allé.

Elle réfléchit quelques secondes mais avant qu'elle ait pu ouvrir la bouche pour la question suivante, il ajouta :

— Il voulait que je l'accompagne parce que j'ai toujours mon insigne et pas lui. Mais je lui ai répondu que je ne descendrais pas là-bas sans motif de suspicion légitime. Donc, pour autant que je sache, il s'y est rendu seul.

— Ça ne me surprend guère qu'il soit parti là-bas sans même un mandat, dit-elle avec un petit sourire.

— Nous en avons discuté. Il a dit qu'il se présenterait à la grille et demanderait à entrer. Si on lui refusait l'accès, il estimait que ce serait un motif suffisant pour qu'un juge lui signe un mandat.

Ce qui collait parfaitement avec le personnage, estima Cassie.

— Connaissez-vous un juge accommodant ? demanda-t-elle.

— Vous voulez dire là, tout de suite ?

— Oui.

Elle perçut son agacement.

— Ben ouais. Il y a bien le juge Graff à Livingston. J'ai souvent travaillé avec lui au fil des années et c'est un brave mec.

— Il me semble, dit-elle, que si nous allions le voir pour lui expliquer que deux filles ont disparu en précisant que Cody en personne s'est lui aussi évanoui dans la nature après avoir déclaré qu'il partait là-bas, nous aurions un motif de suspicion légitime pour fouiller la propriété de l'église.

Le flic prit un air peiné.

— Il est impossible de savoir si le juge Graff est toujours là ou si je parviendrai à mettre la main dessus. Bon Dieu, il a peut-être déjà quitté l'État pour le long week-end.

— Mais vous allez essayer ?

Il lui fallut un moment pour donner son accord.

— Ouais... je peux m'arrêter au tribunal à mon passage en ville. Mais, madame, il faut absolument que j'aille bosser.

— Merci beaucoup, dit-elle. Encore une chose.

— Quoi ? fit-il en tournant la tête.

— Si vous voyez le juge et qu'il accepte de mettre la machine en branle, vous voulez bien informer le shérif de Park de ce qui se passe ? Je vais contacter mon chef et lui rappeler qu'il a consenti à lui téléphoner pour demander sa coopération. Nous pourrions disposer de quatre ou cinq adjoints en renfort, ils nous aideraient dans notre perquisition.

Legerski ne lui parut pas très chaud et elle remarqua sa nuque soudain empourprée, alors même qu'elle ne l'était pas quand il était furieux et se préparait à lever le camp.

— Si nous faisons de notre mieux pour mettre la pression et démontrer à tout le monde que ce n'est pas du vent, dit-elle, il est possible que quelqu'un nous fournisse un détail que nous ignorions. Vous le ferez ?

Legerski montra les dents – pas vraiment un sourire, juste un fac-similé, estima-t-elle – et répondit :

— Oui, je le ferai. Mais je ne peux rien vous garantir.

— Je comprends parfaitement. Nous manquons d'informations mais en même temps, nous n'avons pas une minute à perdre.

Il prit une profonde inspiration, bloqua la poitrine et fixa des yeux un point au-dessus de la tête de Cassie qui pressentit ce qui allait

suivre et s'y prépara en serrant les dents. À n'y pas manquer, il allait lui servir un petit speech du genre « le flic expérimenté explique à la petite jeunette ce qu'il en est vraiment ». Elle ne se trompait pas.

— Madame l'agent, attaqua-t-il.

— Mon titre exact est « enquêtrice », répondit-elle sèchement.

— Okay, madame l'enquêtrice, reprit-il avec un petit rictus suffisant. Je vais vous dire, moi. Ces filles sont censées avoir disparu depuis moins de quatorze heures, exact ?

Elle acquiesça.

— Donc officiellement, à ce stade, il ne s'agit même pas d'une disparition. Quant à votre ami Cody... qui peut savoir ? Vous ne lui avez pas parlé depuis sept heures, et voilà tout. De ce que je sais de lui, probable qu'il se trouve en ce moment roulé en boule dans son pick-up, une bouteille à portée de main, et qu'il cuve.

« Je dis simplement ceci : ce qui en cet instant vous apparaît comme une priorité absolue n'en est pas une. Pas encore, en tout cas. À part vous, personne ne verra d'urgence à la situation, pour cela, il faut attendre que les choses se décantent ou que nous disposions de plus amples informations. À vos yeux, tous les policiers du comté de Park devraient immédiatement tout laisser tomber et se précipiter ici pour commencer à défoncer les portes. Mais comment savoir si les deux événements sont liés ? Et le sont-ils d'ailleurs ? Nous n'en savons rien du tout.

Il se leva et vissa son chapeau de trooper sur sa tête.

— Il ne s'est pas écoulé suffisamment de temps pour le genre de réaction que vous escomptez, voilà tout ce que je dis.

À l'adresse de Jimmy, le visage gris de cendre derrière son comptoir, il lança :

— L'argent est sur la table.

Jimmy acquiesça.

Elle se demanda une nouvelle fois le genre de rapport que ces deux hommes entretenaient, une sorte de lien à la fois intime et très dérangeant, lui semblait-il.

Dès que le policier eut franchi le seuil, elle éprouva un immense soulagement. Il se passait enfin quelque chose. Elle avait lancé la machine sur les rails et c'était tout ce qu'elle pouvait espérer à ce stade. Cody appelait ça « inonder la zone ».

Elle ramassa la liasse de billets que Legerski avait jetée sur la table et la compléta d'une somme équivalente. L'argent à la main, elle sortit du bar sur les talons du policier et le rattrapa avant qu'il ne s'installe dans sa voiture. Relevant les yeux, il constata qu'elle l'avait suivi et,

l'espace d'une seconde, elle crut lire sur son visage un mépris tel qu'elle en resta sans voix. Le masque disparut aussi vite qu'il était apparu et elle espéra simplement s'être trompée.

— Tenez, dit-elle, en lui tendant l'argent liquide. C'est moi qui régale, c'est le moins que je puisse faire.

Il secoua la tête, toujours immobile, sans faire le moindre geste pour prendre les billets.

— Ce n'est pas nécessaire, dit-il.

— Je sais que ce n'est pas nécessaire, mais laissez-moi vous offrir votre petit déjeuner. Je vous suis reconnaissante.

— Le culot ne vous étouffe pas, dit-il avant de se reprendre aussitôt, comme si la phrase lui avait échappé.

— Pas vraiment, concéda-t-elle. J'ai encore une question.

Il ne se tourna pas vers elle, le regard rivé droit devant lui, au-delà du pare-brise. Sans pour autant remonter sa vitre.

— Cody m'a demandé hier soir de me renseigner sur les filles disparues dont vous avez parlé. J'ai fait quelques recherches et je n'ai rien trouvé de tangible, mais j'ai lu un certain nombre de choses sur la force d'intervention du FBI spécialisée dans les tueurs en série des autoroutes. Ça m'a donné à réfléchir.

— Réfléchir à quoi ? demanda-t-il d'une voix neutre.

— Au fait que si nous ne trouvons rien dans les bâtiments de l'église, il ne serait peut-être pas inutile d'avoir quelques petits entretiens avec des chauffeurs au long cours du coin. S'il y en a, vous les connaissez probablement. Qu'en pensez-vous ?

— Je pense que je vais être en retard pour prendre mon poste.

— Vous avez mon numéro de portable, n'est-ce pas ? En ce cas, appelez-moi quand vous saurez pour le mandat et les renforts éventuels, d'accord ?

— Compris, répondit-il, apparemment pressé de prendre ses distances.

— Merci encore.

Il hocha la tête, fit marche arrière et s'arrêta à l'intersection avec la grand-route avant de tourner à gauche en direction de Livingston.

Très contente d'elle-même, Cassie le regarda s'éloigner. Mais juste avant qu'il ne s'engage sur la chaussée, leurs deux regards se croisèrent dans le rétroviseur intérieur et il articula quelque chose qu'elle n'entendit pas mais qui la poignarda en plein cœur.

Pauvre conne.

Elle essaya de se ressaisir et de ne pas réagir, tourna brusquement les talons et s'éloigna. Naturellement, ce n'était pas la première fois qu'elle entendait cette délicate épithète. Elle se l'était déjà ramassée en pleine figure, surtout de la bouche de criminels que Cody et elle avaient appréhendés. Lorsqu'elle atteignit l'extrémité du petit parking gravillonné, elle respirait de nouveau normalement et releva la tête.

Le froid gagnait. La muraille de montagnes de l'autre côté de la vallée avait simplement disparu comme si elle n'avait jamais existé, cédant la place à des rouleaux de nuages blancs, et quelques flocons tombaient vers la rivière. Elle croisa les bras sur sa poitrine plutôt que de retourner à la Ford prendre son manteau et contourna distraitemment le First National pour gagner l'arrière du bar. Son ventre lui faisait mal, noué par la tension, le manque de sommeil, l'omelette aux blancs d'œuf et l'insulte. Elle doutait fort que Legerski ait songé une seconde qu'elle risquait de voir ses lèvres dans le rétro. Peut-être n'avait-il pas apprécié l'idée que ce soit une femme qui dirige l'enquête, tout simplement. Ou peut-être s'était-elle montrée trop brutale dans son approche, avec ses soupçons et ses sous-entendus au détour de chaque question.

Mais un homme n'utilisait pas ce genre d'insulte s'il ne voulait pas rabaisser celle à qui il la destinait. Et il ne faisait pas de doute qu'il était sincère. Dur à encaisser.

En se faufilant derrière l'établissement, elle sortit son téléphone et appela le shérif Tubman.

Tubman garda son calme et grommela sèchement son approbation quand elle le mit au fait des derniers développements. Il lui dit qu'il avait déjà appelé le shérif du comté de Park, Bryan Pedersen, qui avait accepté d'envoyer deux officiers en uniforme à Paradise Valley pour l'aider à présenter le mandat de perquisition.

— S'il y a effectivement un mandat, l'avertit-il.

— C'est le mieux que vous puissiez faire ? lui demanda-t-elle sèchement.

— C'est son comté, répondit Tubman d'une voix lasse. Il a des gars disponibles qui quittent leur poste de bonne heure cet après-midi pour les congés. Il est bien obligé de garder un minimum de personnel à portée de main en cas d'urgence.

— Seigneur, dit Cassie, qu'est-ce qui pourrait être plus important que deux filles disparues et un flic qui ne répond plus ?

— Ex-flic, la corrigea Tubman avec aigreur. Et nous ne savons pas à quel endroit les filles ont disparu, Cassie. Si seulement nous étions sûrs que c'est dans le comté de Park, ce serait une priorité absolue pour lui, mais pour l'instant, nous n'avons que des hypothèses. Nous

ne savons pas où elles ont été vues pour la dernière fois, sacré nom.

Elle coupa la communication et appela Jenny Hoyt. Jenny était fatiguée et apparemment résignée à recevoir une très mauvaise nouvelle. Non, Cody ne l'avait pas contactée et Justin n'avait pas eu de nouvelles des filles Sullivan. Non, Cody ne cuvait pas derrière les barreaux d'une cellule de prison quelque part dans le sud-ouest du Montana. Non, les parents Sullivan n'avaient rien reçu non plus de leurs filles, ni appel ni message. Ted Sullivan, l'informa Jenny, prenait l'avion pour Helena ce matin même et lui avait demandé où en étaient les recherches.

— Ne l'envoyez pas ici, dit Cassie. Il va juste se mettre dans nos jambes.

— Je ferai ce que je peux, dit Jenny. Au téléphone, il est hystérique. Je ne suis pas sûre de pouvoir le garder sur place.

— Je vous appelle dès que j'aurai mon mandat, répondit Cassie en s'appuyant un instant contre la benne à ordures à l'arrière du bar. Je vous tiendrai au courant à notre retour de l'église.

— Merci.

Un petit temps de silence, avant que Jenny ne reprenne :

— Donc vous pensez qu'il a pu aller là-bas la nuit dernière et qu'il lui est arrivé quelque chose ? C'est peut-être des membres de l'église ?

— Je ne sais pas.

— Je me rappelle avoir lu un article sur ce sujet il y a quelques années. Je les ai trouvés bizarres tous ces gens. Mais pour quelle raison iraient-ils faire du mal à un flic ? Ça n'a pas de sens.

— Non, effectivement. Aucun sens, dit Cassie.

Elle referma son téléphone et le glissa dans son sac. Une légère bourrasque de neige piquante balaya l'air. Aussi soudaine que brève. Elle ne durerait pas, estima-t-elle. Il ne manquerait plus qu'elle se retrouve clouée là avant même que l'enquête ne démarre, songea-t-elle d'un air sombre.

Était-ce l'insulte muette que Legerski lui avait lancée ou les questions qu'il avait soulevées à table, mais le simple poids de ses doutes lui parut soudain un bien lourd fardeau à porter. Dès le départ, elle avait présumé que la disparition des filles Sullivan et celle de Cody étaient naturellement liées. Et si ce n'était pas le cas ? Et si les filles avaient pris le mauvais embranchement et étaient tombées sur

des garçons de leur âge, tandis que Cody poursuivait tout simplement sa route ? Et assurément, il ne s'était pas encore écoulé assez de temps pour conclure qu'elles avaient officiellement disparu.

Et si un effort conjugué de Legerski et des agents du comté de Park aboutissait tout bonnement à une seule et simple confirmation : Cassie Dewell, enquêtrice de son état, s'était emballée beaucoup trop vite, sans aucune raison valable ? Elle devinait d'avance les commentaires de ses collègues et connaissait la procédure que le shérif Tubman ne manquerait pas de lancer.

Elle se sentit très seule. Tellement seule qu'elle aurait aimé la présence de Cody à son côté.

Elle ne pouvait rien faire hormis attendre que Legerski la contacte à propos du mandat. Elle espéra simplement qu'il ne tarderait pas trop.

En ce cas, se dit-elle, autant profiter de son oisiveté forcée pour prendre le pouls de l'autoroute et de la vallée. Déterminer aussi où se situait la propriété de l'église et aller l'inspecter à bonne distance. Prendre la route vers le Yellowstone et voir si elle pouvait trouver quelque chose sur les filles Sullivan ou Cody qui aurait échappé à Legerski.

En se retournant pour se protéger des rafales de neige, elle se retrouva face à la benne à ordures ouverte. Elle savait que Cody avait un faible pour les poubelles. Il l'avait justifié en lui expliquant que les objets jetés aux ordures étaient autant d'indices parlants des existences de ceux qui s'en débarrassaient. Loin des yeux, loin de l'esprit, avait-il dit. En ajoutant que c'est en allant fouiller les poubelles qu'il avait déniché plus de la moitié des indices pertinents relatifs à des crimes sur lesquels il enquêtait.

Elle se haussa sur la pointe des pieds et jeta un coup d'œil à l'intérieur. De toute évidence, Jimmy ne faisait pas vider ses bennes très fréquemment. Des centaines de bouteilles vides, des conteneurs de nourriture et des emballages ouverts s'entassaient presque jusqu'au bord. Elle se dit que toute l'histoire sociale du bar pour le mois écoulé pouvait se lire à livre ouvert dans les strates de déchets : ce que les clients avaient bu, ce qu'ils avaient mangé, ce qu'ils avaient apporté avec eux.

Sur le dessus se trouvait une boîte vide plutôt propre qui avait probablement contenu les petits pains à la cannelle au menu du petit déjeuner. Elle sourit en repensant aux paroles de Legerski vantant cette fameuse spécialité. À l'évidence, ce n'était pas Jimmy qui les préparait, on les lui livrait.

Elle ouvrit le couvercle de l'emballage. Le fond était marbré de

barbouillis couleur caramel aux emplacements desdits petits pains, mais ce ne fut pas ce détail qui attira son attention. Juste dans le coin se trouvait un petit tas de cendres et de mégots. Visiblement, Jimmy s'était servi de la boîte comme d'un ramasse-poussière en faisant le ménage le matin. Elle reconnut les mégots de Marlboro rouges que Cody laissait partout.

Elle sortit la boîte et en vida soigneusement le contenu dans un sachet en papier propre qu'elle trouva tout à côté.

Elle jeta un œil et compta. Huit. Huit cigarettes. Elle aurait pu demander une recherche d'ADN mais elle n'avait aucun doute sur l'identité du fumeur. Même Cody n'était pas capable d'en fumer huit en vingt minutes. Ce qui signifiait que la nuit précédente, il était resté là beaucoup plus longtemps.

Elle se demanda bien pourquoi Legerski lui avait menti. Et pourquoi Jimmy était lui aussi entré dans la combine.

Elle décida d'interroger Jimmy elle-même, mais alors qu'elle contournait le bâtiment, elle entendit un démarrage de moteur suivi d'un sifflement de gravillons projetés par des pneus.

La vieille Jeep Wagoneer de Jimmy filait comme une flèche sur la route en direction du nord. Il avait accroché à la hâte un panneau à la vitrine de façade : DÉSOLÉS, NOUS SOMMES FERMÉS.

9 h 37, mercredi 21 novembre

Ronald Pergram fut réveillé par le bourdonnement de son portable posé sur l'oreiller. Il grogna et tendit le bras pour l'éteindre, présumant qu'il s'agissait de la standardiste qui l'appelait pour lui parler de son chargement suivant, mais le numéro affiché sur l'écran le secoua comme une décharge. Un numéro temporaire correspondant à un téléphone prépayé que Legerski utilisait en cas d'urgence.

En roulant sur le flanc dans son lit, il fit glisser l'ordinateur perché sur son ventre blanc. Il s'était endormi en regardant le DVD qu'il avait sélectionné, avant même de pouvoir en tirer la moindre satisfaction. Toujours crevé jusqu'à la moelle des os, il était loin d'avoir son content de sommeil.

— Ouais.

— Retrouve-moi à l'endroit habituel, annonça Legerski, un peu à cran.

Des bruits de circulation résonnaient en fond sonore et Bergram comprit que le policier était au volant et l'appelait depuis sa voiture.

— Là, tout de suite ? demanda-t-il.

— Oui, putain, *tout de suite*. On a des problèmes.

Il ferma les yeux. Une furie écarlate lui gonfla la poitrine en lui nouant la gorge. Cette fois, il était bien réveillé.

— Et les problèmes, ce serait pas de ton ressort, des fois ? demanda-t-il. Moi, je suis le chasseur et je manie les engins de chantier, toi, tu résous les problèmes, c'était ça, le deal.

— Seigneur, c'est pas le moment. Ramène ton cul ici au plus vite, dès que tu le peux. J'ai appelé Jimmy, il arrive.

Le cœur de Pergram bondit dans sa poitrine.

— On parle d'une petite séance, là, c'est ça ?

— Sois pas débile. On n’a pas le temps pour ça. Je te parle d’une connoise stupide, une fliquette qui fourre son nez partout. Elle n’a pas la moindre idée de ce qu’elle est en train de faire mais elle commence à m’inquiéter.

Tous ses espoirs réduits à néant, Pergram sortit les pieds du lit et les posa sur le sol froid.

— Okay, faut que je m’habille.

— Apporte les bandes, commanda Legerski. Tout le paquet.

Pergram baissa les yeux sur sa collection bien rangée dans la boîte à munitions posée à côté du lit.

— Les DVD aussi ?

— Bien sûr. Les DVD aussi. T’avais très bien compris.

— Quinze minutes, dit Pergram en coupant la communication.

Ouais, songeait-il, j’avais parfaitement compris.

Avant de quitter sa chambre, il vérifia le chargeur de son Taurus .380 ACP qu’il fourra dans sa ceinture au creux des reins, avant de glisser dans la poche avant droite de sa parka Carhartt un Derringer Bond Arms, une arme brute sans fioritures, deux coups, calibre .45. Son poignard de chasse à manche en os prit sa place dans la tige de sa botte droite et un couteau à lancer affûté comme un rasoir dans la gauche.

Il se mit à genoux, récupéra son coffre « En Cas de Merde » et verrouilla la trappe dans le plancher.

Il ferma sa porte à clé et, une boîte à munitions dans chaque main, s’avança aussi silencieusement que possible dans le tunnel de cartons et de caisses en direction de l’entrée. Même s’il ne l’entendait pas, il sentit sa présence et tourna vivement la tête. Elle le fixait avec haine depuis son antique fauteuil trop rembourré, dans une alcôve de boîtes et de conteneurs translucides remplis à craquer d’articles encore munis de leurs étiquettes de prix, ses larges pieds posés sur une caisse à lait faisant office de table basse. Le lard à ses flancs débordait comme deux plaques sur les accoudoirs. Elle était assise dans la pénombre, elle attendait.

— Où tu vas ?

— Dehors.

— Qu’est-ce que t’as dans les mains ?

Les boîtes à munitions. Il ne les regarda pas quand elle posa la question mais eut l’impression que les poignées lui brûlaient les

paumes.

— Je vais peut-être aller au stand de tir, répondit-il.

— Vas-y donc, mens tant que tu veux. Tu mijotes encore un mauvais coup, je le vois à ta figure. Je le sais depuis toujours, quand tu sors faire des ennuis à quelqu'un.

Sa furie ne s'était pas dissipée bien loin et il la sentit remonter au fond de sa gorge. Trois pas suffiraient. Trois pas à balancer de part et d'autre deux lourds conteneurs en acier.

Il se demanda combien de temps il faudrait pour la retrouver sous toutes ces ordures.

— Rien à voir avec JoBeth, dit-elle. JoBeth n'a jamais causé d'ennuis. Tout le contraire de toi. Je n'arrive toujours pas à comprendre comment vous avez pu grandir dans la même maison tous les deux. Ça ne me paraît toujours pas possible.

— Je reprends ta voiture, dit-il.

La mâchoire lui en tomba. La réaction en valait la peine, se dit-il.

— Et si moi, j'ai besoin de m'en servir ?

— Ça attendra.

— Il va falloir que je cache les clés pour t'en empêcher, Ronald. Je te le jure, je vais les cacher.

— J'en ai un double, dit-il en tournant les talons, direction la porte.

— Cette fois, remets-y de l'essence, nom de Dieu ! fut la dernière chose qu'il entendit.

Une tempête hivernale soufflait du nord et il s'y engagea en plein. Le ciel sombre pesait sur la terre, les montagnes omniprésentes totalement masquées par les nuages aux étraves courbes délicatement ourlées de vert. Des volutes de neige fines comme des panaches de fumée tourbillonnaient sur la chaussée, roulant et se déroulant tels les crotales qu'il avait vus au Texas. Le chauffage de la Riviera était bon pour la poubelle et au sortir des ouïes de ventilation, l'air sentait le liquide de refroidissement. La boîte à munitions pleine de bandes et de DVD était posée sur le siège passager.

Sa mère remettait sans cesse JoBeth sur le tapis, songeait-il. Et s'en servait comme d'un bâton pour mieux le battre. La mince, l'adorable, l'athlétique JoBeth, sa petite sœur. Athlète et championne de l'État dans deux spécialités sportives, tableau d'honneur, lauréate du prix des *Future Farmers of America*. Quelque part dans tous ces tas de merdes empilées dans la maison se trouvaient ses coupures de presse

extraites de l'*Enterprise* de Livingston, chacune soigneusement découpée au ras de l'article, et rassemblées dans un classeur à triple anneau qui jadis trônait à la place d'honneur, sur la table basse en façade, à l'époque où celle-ci était encore visible. La photo officielle de JoBeth en uniforme à son engagement dans les U.S. Marines était elle aussi au mur, ses yeux bleu pâle, son regard direct et résolu aussi rectiligne que le dessin de ses maxillaires. En apprenant que le Humvee dans lequel elle circulait en Irak avait sauté sur une mine artisanale, il avait personnellement ressenti des émotions contradictoires. Mais pas sa mère, qui avait littéralement sombré et touché le fond, avant de trouver une sorte d'apaisement dans sa « collectionnite ». Elle collectionnait, et jouait la martyre. Son enfant parfaite lui avait été prise, la laissant avec... *lui*.

Plus pour longtemps, songeait-il.

Par simple habitude, il inspecta la route devant et derrière lui – pas le moindre véhicule – avant de ralentir pour s'engager sur une deux-voies non signalée qui serpentait vers les montagnes parmi de hauts massifs de sauge. De minuscules boulettes de neige roulaient sur le capot et frappaient sa vitre. Les doigts tordus de sauges solitaires raclaient son bas de caisse.

La vieille route l'emmena au travers d'une étroite muraille d'antiques frênes d'altitude puis dans une descente tout en virages resserrés. Il franchit un pont d'un autre temps bâti en traverses de chemin de fer qui s'affaissaient au-dessus d'un torrent. Chaque fois qu'il y engageait son tracteur, il craignait toujours qu'il ne s'effondre mais ça ne s'était jamais produit.

Les arbres se firent plus clairsemés et il passa le sommet d'une montée d'où il put voir la vieille propriété s'étalant en contrebas. Elle ne méritait pas vraiment le nom de ranch car les terres – une cinquantaine d'hectares peut-être au total – n'auraient pas suffi à nourrir suffisamment de vaches pour que l'activité soit rentable, avait-il entendu dire. Mais quand ce vieux dingue de Schweitzer l'avait achetée au début des années 1950, l'élevage n'était pas vraiment sa priorité. Il croyait trouver là un emplacement capable de résister à une guerre atomique contre l'Union soviétique ou la Chine rouge. C'était la raison pour laquelle il avait porté son choix sur un domaine encadré sur quatre côtés par de hautes montagnes, loin de tout centre urbain susceptible d'être choisi comme cible lors d'une attaque. C'était aussi la raison pour laquelle il avait bâti le bunker sous la maison, avec murs et plafond en béton d'un mètre d'épaisseur. À proprement parler, ledit bunker n'aurait jamais résisté à une frappe directe mais les humains qui s'y seraient réfugiés auraient logiquement pu survivre à quasiment tout le reste. Bien qu'en fin de course, le système de

filtration d'air fonctionnait encore.

Ils sauraient qu'il avait rendu l'âme quand ils retrouveraient des cadavres asphyxiés à l'intérieur. Jusque-là...

*Ramène ton cul ici au plus vite, dès que tu le peux... Sois pas débile...
Apporte les bandes.*

Il se repassait ces paroles à satiété, comme une litanie. Et à chaque répétition, sa furie ne faisait que croître. Il se demanda ce que la fliquette avait bien pu dire pour déclencher chez Legerski une telle réaction.

Il se souvenait du temps, quelques années auparavant, où son monde secret était sien, exclusivement le sien. Avant que ce flic n'en force l'entrée. Et avant que Jimmy ne se joigne à eux. Les choses étaient pourtant loin d'être parfaites à l'époque tant il craignait d'être capturé à tout moment. Mais il avait appris à mesure et s'était amélioré, se montrant de plus en plus prudent. Jamais il n'avait été arrêté ni interrogé. La seule personne qui semblait avoir des soupçons à son égard – et ne se privait pas pour en parler à qui voulait l'entendre – était à la maison, assise dans un antique fauteuil dépenaillé, ses pieds d'obèse en appui sur une table. Elle ne connaissait rien des détails et des ramifications de sa vie secrète et aurait été scandalisée de les apprendre. Elle savait juste qu'il était complètement pourri de l'intérieur et elle s'empressait toujours de partager son opinion avec tous les curieux qui posaient des questions. Dont, apparemment, Legerski.

Les choses étaient tellement mieux avant, comprenait-il aujourd'hui. En tout cas, personne ne l'avait jamais appelé alors qu'il dormait pour lui ordonner de ramener son cul au plus vite. Ou le traiter de débile.

Aucun homme ne pouvait se prévaloir de sa position ni de son statut pour lui dire une chose pareille. Aucun homme n'avait le droit de le traiter en simplet, comme l'idiot de service, le dernier des imbéciles tout juste bon à exécuter des ordres sans mettre en doute leur validité. En tout cas, tant qu'il n'aurait pas enduré ce que lui avait enduré et fait ce que lui avait fait sur les routes. C'était *lui*, et lui seul, qui avait démarré ça, songea-t-il. C'était *lui* qui avait tout mis sur pied pour que la chose devienne réalité. C'était *lui* qui livrait les marchandises à des gens qui non seulement n'appréciaient guère mais commençaient à croire qu'ils étaient meilleurs que lui et bien plus

intelligents.

Il savait qu'il n'était pas seul dans son cas, il en existait d'autres comme lui sur la route, mais pour autant, ils n'étaient pas membres d'une sorte de club ou d'association.

Un jour, devant les urinoirs d'un relais routier à la sortie de Valentine, Nebraska, il s'était retrouvé à côté d'un autre chauffeur de poids lourd dont il semblait émaner une sorte de familiarité, un mec rondouillard au poil sombre et aux yeux aussi morts que ceux d'un corbeau. En se réajustant, il avait jeté un coup d'œil en coin et constaté que l'autre le fixait d'un air entendu qu'il n'aurait su expliquer. Puis le mec lui avait offert un petit salut de la tête suivi d'un filet de sourire avant de se détourner pour remonter sa braguette. Ils avaient échangé quelque chose tous les deux, un lien ténu qu'ils possédaient en partage, mais sans rien dire. Il *savait*. Il avait attendu dans le couloir que le routier sorte, il aurait aimé lui poser des questions, méthodologie, tactique, élimination des restes. Mais au bout du compte, il s'était dégonflé. Il était déjà sur la route, direction plein sud vers North Platte avant que l'autre ne ressorte du relais et grimpe dans son camion.

Au fond de la vallée se trouvait une petite maison blanche. Tout à côté étaient garées la voiture de patrouille de Legerski et la Jeep Wagoneer de Jimmy.

Il se rangea à côté de la Jeep et sortit de sa Buick en emportant une des deux boîtes à munitions. Mais au lieu d'aller à la porte d'entrée affaissée sur ses gonds, il obliqua vers le côté, là où se dressait un épaulement en béton massif.

Il se pencha, saisit une poignée en acier et tira. Les abattants n'étaient pas verrouillés.

Il descendait l'escalier quand sa furie se métamorphosa instantanément en calme absolu : il était redevenu le Roi Reptile, spontanément, sans même l'avoir cherché.

10 h 02, mercredi 21 novembre

Danielle était assise près du radiateur, le dos collé au mur, enserrant de ses bras ses genoux nus. Ses yeux étaient grands ouverts mais elle était dans un monde à elle. Gracie l'observait de près mais sa sœur ne semblait pas s'en rendre compte ni s'en soucier, occupée à psalmodier quelque chose, ses lèvres remuant vaguement en rythme.

Gracie but une gorgée à l'une des bouteilles d'eau que l'homme leur avait balancées un peu plus tôt et essaya de comprendre sa litanie silencieuse. Du contenu du sac en papier, ni l'une ni l'autre n'avait rien mangé hormis un peu de bœuf séché.

— Danielle, dit-elle.

Son aînée ne réagit pas, elle ne releva pas les yeux ni n'arrêta son mantra.

— Danielle, nom de Dieu ! s'écria-t-elle.

Sa sœur interrompit ses murmures et tourna lentement la tête dans sa direction. Jamais encore sa cadette ne l'avait apostrophée en ces termes mais le juron semblait avoir percé sa carapace.

— Quoi ?

— Qu'est-ce que tu es en train de marmonner entre tes dents ?

— Plus jamais je ne tomberai amoureuse, répondit Danielle d'un filet de voix rauque. Je ne ferai plus confiance à aucun garçon. Je ne tomberai plus jamais amoureuse. Je ne ferai plus confiance à aucun garçon.

— Ça va, j'ai pigé, dit Gracie, inquiète, avant d'ajouter : Qu'est-ce que ça vient faire dans tout ça ?

Danielle montra leur cellule, comme si son geste répondait à la question.

— Le problème n'est pas là, dit Gracie. Le problème est que tu

refuses toujours d'endosser la moindre responsabilité, voilà tout. Nous ne sommes pas ici parce que tu te soucies des autres outre mesure. À tes yeux, tout ça est arrivé uniquement parce que tu tenais obstinément à rejoindre Justin pour le convaincre de te revenir.

— C'est bien ce qui s'est passé.

— Non, c'est faux, dit Gracie. Nous ne sommes pas ici, dans cet endroit infâme, parce que tu voulais Justin et que tu avais confiance en lui.

— Je t'en prie, ne rejette pas la faute sur moi, dit Danielle à mi-voix. Si tu fais ça, je ne pourrai pas le supporter.

— Je ne rejette pas la faute sur toi, dit Gracie en drapant la mince couverture sur ses épaules. Mais tu ne comprends toujours pas. Que dirais-tu de : « Je ne mentirai jamais à mes parents » ? Ou alors : « Je ferai toujours réviser ma voiture au garage pour éviter de mourir au milieu de nulle part. » C'est ça que j'essaie de te faire comprendre.

Le regard vide avait fait sa réapparition sur le visage de Danielle.

— Ou peut-être encore: « Je ne mettrai plus jamais la vie de ma petite sœur en danger en étant aussi stupide. »

— Nous allons mourir ici, dit Danielle à mi-voix.

Gracie n'avait rien à lui répondre. Leur situation était trop vaste et trop horrible pour que leurs réflexions s'y fraient un chemin. À deux reprises au cours des dernières vingt minutes, elles avaient cru entendre des bruits derrière la lourde porte. Les deux fois, elles avaient cessé de parler pour la fixer de tous leurs yeux, terrifiées à l'idée qu'elle pût s'ouvrir. Les deux fois, il ne s'était rien passé.

— Nous n'avons aucune arme, et rien qui puisse en faire office, dit Gracie en regardant autour d'elle.

Les deux seuls objets étaient le radiateur et les toilettes chimiques que Danielle refusait d'utiliser. Elle se demanda combien de temps sa sœur serait capable de tenir le coup avant de sombrer doucement dans la folie, tant elle lui semblait dangereusement proche du point où elle se laisserait tout bonnement... partir. Si seulement elle parvenait à l'engager dans une action quelconque, à lui trouver une tâche à accomplir, n'importe quoi, qui la garderait dans l'instant présent, elles auraient peut-être une chance.

— Nous pouvons les combattre, dit-elle.

Danielle haussa un sourcil, dubitative.

— Nous pouvons lui donner un coup de pied dans les couilles et lui arracher les yeux. Nous l'assomons avec le radiateur. Nous pouvons le prendre par surprise.

Danielle haussa les épaules.

Gracie leva un coin de la fine couverture.

— On a ça, dit-elle.

— Une couverture ?

— Il fait vraiment sombre ici, en particulier pour quelqu'un qui arrive du dehors. À l'entrée, on ne doit quasiment rien voir. Peut-être qu'en se préparant à son retour, on pourrait se cacher dans le noir et lui balancer la couverture sur la tête dès qu'il aura passé la porte.

Danielle se contenta de la regarder.

— On le fait tomber au sol, on lui donne des coups de pied dans la figure et les couilles et on s'enfuit en courant. On ne reste pas, il pourrait nous tuer. On court, c'est tout. On n'est pas comme Krystyl, on a deux bonnes jambes.

Danielle plissa les paupières et parut réfléchir. *Elle réagit, l'idée fait son chemin*, songea Gracie, requinquée à cette pensée.

— Si on se dépêche, reprit-elle avec enthousiasme. Je lui jette la couverture sur la tête et toi, tu le fais tomber aussi violemment que tu peux parce que tu es plus forte que moi. Ensuite on le tabasse et on court. C'est en tout cas comme ça que ça devrait se passer, je crois.

— Et on court où ?

— On court, répondit Gracie avec un haussement d'épaules, et on ne s'arrête pas. Je crois qu'on peut garder notre avance s'il nous poursuit.

— Et s'il parvient à attraper l'une de nous deux ?

— L'autre continue à courir jusqu'à ce qu'elle trouve quelqu'un et appelle la police. C'est tout ce qui me vient à l'esprit. Si on s'arrête pour s'entraider, il risque de nous attraper l'une et l'autre.

Danielle acquiesça. Mais une nouvelle fois, Gracie craignit d'avoir perdu sa grande sœur. Elle n'aurait su dire si elle était toujours avec elle ou si elle réagissait machinalement.

Elle s'assit en silence, la rage au ventre, luttant pour ne pas pleurer puis bondit brusquement et attrapa la boîte de pastilles mentholées. Elle constata qu'elle tenait parfaitement au creux de sa paume. Le métal poli du fond reflétait les barres orangées du radiateur.

— On va utiliser ça, dit-elle.

— Les bonbons ? dit Danielle en relevant la tête.

— Non, la boîte. Regarde, elle a la taille et la forme d'un téléphone portable et quand je l'ai en main, on s'y tromperait.

Elle la retourna alors et fit mine de taper un message sur le métal de ses deux pouces.

— Tu vois...

Danielle secoua la tête, perplexe. Elle ne comprenait pas.

— De loin, elle ressemble à un portable si je la masque en partie avec mes doigts. Et si le chauffeur jette un coup d’œil dans la cellule et te voit pianoter comme pour envoyer un texto ? Peut-être qu’il va paniquer et se dire qu’il a laissé passer un de nos téléphones quand il nous a jetées dans ce trou ? Il pensera naturellement qu’il n’a rien oublié mais il ne pourra pas en être absolument sûr. Donc il voudra vérifier et se précipitera dans la cellule. Moi, je serai derrière cette porte et à ce moment-là, je jetterai la couverture sur sa tête, après quoi on le frappe à coups de pied, on l’assomme avec le radiateur et on court.

Gracie s’interrompt, les yeux écarquillés, pleine d’espoir.

— Ça ne marchera pas, dit Danielle en secouant la tête.

— Pourquoi pas ?

— Il verra que ce n’est pas un téléphone.

— Et comment le saura-t-il, répondit Gracie en tapant du pied, si tu te comportes vraiment comme si tu tapais un texto ? Si tu lui vends ton numéro de dactylo.

Avant que Danielle ait pu objecter quoi que ce soit, Gracie explosa et lui balança la boîte de toutes ses forces. Le métal claqua sur le mur en crachant sous le choc une pluie de petites pastilles rondes et blanches.

— Écoute-moi ! hurla Gracie. Il faut qu’on fasse quelque chose. Il faut qu’on *essaye*. Regarde cette pièce. Ces hommes vont nous violer avant de nous tuer, dans tous les cas de figure. Ils ne peuvent pas se permettre de nous relâcher. Tu ne veux pas sortir d’ici ?

Danielle détourna la tête puis, après un bref temps de silence, répondit :

— Si.

— Alors mets-toi au boulot. Avec moi.

— Tu n’étais pas obligée de me jeter ça.

— C’est à coups de poing que je te ferai entrer un peu de jugeote dans le crâne si tu m’y obliges, répondit Gracie en sentant que cette fois, les rôles s’étaient inversés entre la grande et la petite sœur. Maintenant, prends cette boîte et fais semblant de texter.

Danielle finit par retrouver la boîte, la referma avec un claquement et se mit à pianoter mollement de ses deux pouces.

— *Vends-le-moi, ton numéro !*

Danielle se mit à texter furieusement.

— C’est mieux, dit Gracie.

Au même moment, sous ses yeux, les doigts ralentirent et finalement s'arrêtèrent, puis la boîte glissa au sol, sur le béton.

— Danielle ? hurla-t-elle.

En pure perte, exactement comme si elle criait sur une coquille vide. Elle venait de la reperdre, pour toujours peut-être.

Elle se mit à pleurer.

— Peut-être qu'on devrait prier, dit-elle après un moment.

Elles étaient de nouveau assises côte à côte. À tout le moins, Gracie voulait apporter quelque réconfort à sa sœur. Et elle aussi en avait besoin.

Pas de réponse.

— Prier Dieu, continua-t-elle.

Elle tendit le bras et attrapa la main de Danielle, froide et molle, qui réagit à peine à son contact.

— S'il te plaît, mon Dieu, aide-nous à sortir d'ici. Nous savons que nous n'avons guère prêté attention à toi mais nous te demandons aujourd'hui de nous aider.

Tournant la tête, elle vit les yeux de Danielle embués de larmes qui brillaient dans les lueurs orangées du radiateur.

— Peut-être qu'on pourrait prier pour papa et maman ? Tu imagines dans quel état ils doivent être tous les deux ? Regarde-moi, Danielle, dit-elle en se saisissant de ses deux mains pour les serrer avec force.

Un long moment plus tard, les yeux de sa sœur croisèrent les siens et elle se rapprocha jusqu'à presque toucher son visage. Elle ne savait pas prier comme il se devait. Elle ne connaissait pas les mots et toutes les formules religieuses qui lui revenaient à l'esprit lui semblaient finisses et ampoulées.

— S'il te plaît, mon Dieu, murmura-t-elle, si tu es là-haut, s'il te plaît aide-nous à trouver un moyen de sortir d'ici. Et s'il te plaît aide ma sœur.

Elle serra les dents, s'armant de courage. Si elle faisait le choix de croire, elle ne pourrait plus battre en retraite par la suite. Elle ne savait pas bien de quelle façon cette décision allait changer sa vie ou améliorer sa position, si tant est que ce fut possible, mais elle se dit qu'elle y était prête. Elle avait besoin de croire en quelque chose, une chose qui la dépassait, une chose plus grande qu'elle qui l'aiderait dans sa situation. Dieu avait toujours été là, à la périphérie de son champ visuel, songeait-elle, mais elle avait toujours refusé de tourner

la tête pour Le regarder directement. S'il y avait un temps pour ce faire, le moment était bien choisi et elle aimait l'idée de s'en remettre totalement à un tout-puissant.

En se demandant toutefois combien de filles dans cette même pièce avaient prié pour qu'on les laisse partir. Toutes, fut sa réponse. Et est-ce que ç'avait marché pour seulement une seule d'entre elles ?

Les deux sœurs se tenaient toujours les mains quand une légère vibration se propagea dans le sol et leurs regards se croisèrent. À deux reprises déjà, elles avaient perçu des mouvements de l'autre côté de la porte. Cette fois, ils furent suivis par les faibles échos d'une voix d'homme lointaine et grave. Gracie ne parvint pas à distinguer les mots mais elle eut le sentiment que l'homme n'était pas seul à parler.

— Ils sont dehors, dit Danielle, terrifiée.

Instinctivement, elles se dépêchèrent toutes deux de rejoindre au plus vite le coin le plus éloigné de l'entrée et Gracie remarqua que Danielle avait laissé la boîte en métal par terre quand elle s'était redressée.

Une fois encore, elle tourna la tête vers son aînée et vit que la lueur de lucidité avait disparu de son regard. Danielle avait une nouvelle fois sombré dans les ténèbres, les yeux grands ouverts.

10 h 13, mercredi 21 novembre

Ronald Pergram s'immobilisa au bas de l'escalier sombre avant d'ouvrir la porte, puis, reculant un peu pour se donner plus d'espace, ouvrit son blouson et s'entraîna à dégainer le .380 glissé au creux de ses reins pour le brandir devant lui. Il était rapide. S'étant assuré qu'il y avait une balle dans le canon, ce qui lui évitait de tirer la glissière, il ôta le cran de sûreté et remit le pistolet dans son jean. Puis, fourrant la main dans la poche du blouson, il rectifia la position de son Derringer .45 en le pointant vers l'avant, chien relevé, prêt à servir, et le laissa à sa place. En cas de besoin, il savait qu'il pourrait aisément tirer à travers le tissu et sur une cible suffisamment proche, la puissance de feu était phénoménale.

Paré. Il ouvrit la lourde porte, entra dans la pièce sans dire un mot et fit un pas sur la droite, dos collé au mur, main droite dans la poche serrée autour de la crosse du Derringer. Tous ses sens vibraient, sa peau fourmillant de picotements comme s'il s'était rechargé en croix blanches. La porte se referma sur lui avec un sifflement d'asthmatique.

Jimmy et Legerski étaient déjà là. Ils ne se levèrent pas pour l'accueillir et ne parurent pas autrement surpris par son arrivée soudaine. Legerski, qui avait gardé son uniforme, était assis en arrière dans un fauteuil de jardin en plastique dont les deux pieds avant n'étaient plus en contact avec le sol béton. Quasiment immobile, il mastiquait furieusement un chewing-gum, les mains croisées sur sa bedaine, et le détaillait d'un œil calculateur. Pergram remarqua son arme de service dans son étui, lanière de sécurité boutonnée. Avec ses bras croisés et sa position décontractée, dégainer ne serait pas une mince affaire.

Jimmy quant à lui faisait les cent pas. Dès qu'il était nerveux ou excité, il se déplaçait de manière incongrue, à petits sauts, avec force gestes. Tout en marchant, il ne cessait de coller les paumes des mains

devant sa poitrine avant de les laisser retomber à ses flancs, hochant la tête comme un flotteur sur l'eau au rythme d'un monologue intérieur que Pergram n'avait aucune envie d'entendre. Apparemment, il ne portait pas d'arme sur lui, mais il l'avait peut-être cachée sous ses vêtements. Cependant, avec son jean serré et sa chemise moulante à boutons pression en imitation nacre – il aimait le style western de jadis –, il aurait eu du mal à planquer un pistolet sur lui, sauf peut-être dans une de ses bottes de cow-boy. Si c'était le cas, lui non plus ne pourrait pas dégainer rapidement. Mais Pergram ne se souciait pas vraiment de Jimmy, ce n'était pas lui le problème.

Tout se réglerait sur la piste centrale, entre Legerski et lui, Jimmy n'était qu'une attraction secondaire et il l'avait toujours été.

Pergram leva sa boîte à munitions pour bien la montrer au flic.

— Tout est là-dedans ? lui demanda Legerski.

C'était ça, la question. La seule vraie et grande question.

— Pratiquement, répondit-il.

— Il me faut la totalité. Il faut absolument que je m'assure qu'on ne puisse pas m'identifier. Je me suis montré si prudent...

— Peut-être pas suffisamment, dit Pergram. Mais tu tiens simplement à t'en convaincre.

Le masticage s'interrompt et le visage de Legerski se durcit comme un masque.

— Vous parlez de quoi, là, les mecs ? demanda Jimmy, percevant à l'évidence la tension entre les deux hommes.

Schweitzer avait donné à son bunker souterrain en béton la forme d'un haltère en déséquilibre. La pièce dans laquelle ils se trouvaient, de loin la plus spacieuse, avait jadis été bourrée jusqu'à la gueule d'étagères métalliques où s'entassaient caisses d'aliments lyophilisés et barriques d'eau, armes et équipements de première nécessité, tout l'attirail nécessaire à la survie pendant plusieurs années après l'apocalypse nucléaire. Les étagères avaient disparu mais il restait toujours quelques articles d'origine. Ainsi qu'un vieux groupe électrogène à essence qu'ils n'avaient jamais mis en marche. L'alimentation électrique du bunker et de son système de filtration d'air venait de l'extérieur, fournie par le réseau de distribution général. En cas d'urgence, pour passer en autonomie, il suffisait de basculer un interrupteur et de démarrer le groupe.

Schweitzer avait été un *prepper* – ceux qui se préparaient pour la fin – bien avant que le terme ne fasse partie du vocabulaire. En ce

temps-là, Pergram savait que la menace était perçue comme venant de l'extérieur. Aujourd'hui, les *preppers* s'étaient convaincus qu'elle venait au contraire de l'intérieur. Ces débiles et leur église étaient en avance sur leur temps, songea-t-il.

Sur la droite se situait le studio improvisé. C'est aussi là que se trouvait le lit. Avec quelques différences par rapport à une chambre en sous-sol banale, mis à part l'éclairage et la caméra sur son trépied: des anneaux métalliques dans les murs de béton, la caisse en bois pleine de godes et d'appareils de contention en cuir, plus le tuyau d'arrosage roulé hors du champ de la caméra qui servait à laver les murs et le sol après usage. Sous le lit était installé un grand drain d'évacuation avec grille. Le drap-housse qui recouvrait le matelas était en plastique si épais que le sang ne risquait pas de traverser.

Un long couloir sombre partait du studio vers une autre pièce qui n'avait jamais été terminée et dont Schweitzer ne s'était jamais servi. C'est là qu'ils gardaient les filles ramenées par Pergram, derrière une lourde porte en acier munie d'un judas de cinq centimètres sur dix, fermé par un petit panneau coulissant.

— Pratiquement, répéta Legerski, l'œil noir, en secouant la tête.

Pergram haussa les épaules.

— Mais vous parlez de quoi, là ? demanda à nouveau Jimmy.

— La ferme, répondit sèchement Legerski.

Jimmy la boucla et cessa de faire les cent pas en hochant la tête, conscient cette fois qu'une confrontation finale entre deux bêtes féroces était proche.

— Je dois comprendre quoi quand tu dis *pratiquement* ? demanda Legerski.

— Je crois que tu sais, répondit Pergram. Pourquoi irais-je liquider mon assurance-vie juste maintenant ?

— Putain, mais t'as pas les idées claires. Tu laisses traîner des traces partout. Tu laisses derrière toi des pièces à conviction.

— Je n'ai rien laissé traîner nulle part, simplement je ne les ai pas apportées.

— Mais vous parlez de quoi, tous les deux ? demanda une nouvelle fois Jimmy, d'une voix qui avait grimpé d'une octave.

Les deux autres l'ignorèrent.

— Peut-être que tu n'aurais pas dû tuer Hoyt. Tu as décidé ça tout seul. Peut-être que tu aurais dû penser une seconde à ce qui risquait de nous tomber sur la tête ensuite.

Legerski piqua un fard. Il était furieux mais ne voulait pas le laisser paraître.

— Si je n'avais pas agi aussi brutalement, on serait déjà foutus. Il fallait le faire, c'était impératif, vu les circonstances. Je te l'ai déjà expliqué. Et si tu réfléchis un peu plus, tu verras que j'ai pris la bonne décision au bon moment.

Pergram hésita avant de répondre.

— Possible. Mais tu as aussi dit que tu étais de taille à contenir tout ce qui risquait d'arriver ensuite.

Legerski leva les mains, paumes en l'air.

— Cette nana flic d'Helena. Jamais je n'aurais pu prévoir qu'elle allait débarquer ici ce matin. Je m'étais dit qu'au pire, ils pourraient envoyer une voiture de Livingston pour inspecter les routes et prendre contact avec moi. Je les connais tous, les mecs de là-bas, et je m'entends bien avec eux. Jamais je n'aurais pensé qu'une fliquette d'Helena se pointerait ici sans tambour ni trompette. Elle pourrait foutre le bordel partout.

— Je croyais t'avoir entendu dire que tu saurais manœuvrer et faire en sorte qu'il n'arrive rien.

— C'est différent, cette fois, répondit Legerski en regardant ses bottes.

Pergram sentit son estomac gargouiller.

— Qu'est-ce qu'elle a de si spécial, cette nana ?

— Rien du tout. Elle n'a pas vraiment d'expérience. J'ai pris mes renseignements sur elle et elle vient tout juste d'être recrutée. Pour faire bonne figure, pour la parité des sexes. En fait, elle ne devrait même pas être là. Son mari était militaire et il s'est fait descendre en Afghanistan, donc elle est seule pour élever son fils et si elle avait un peu de cervelle, elle se contenterait de suivre le mouvement en attendant que ça passe, faire acte de présence et accumuler des points pour sa retraite.

— Eh bien, où est le problème ? demanda Pergram qui commençait à en avoir sa dose de Legerski et de ses excuses. T'es bien censé la leur faire au baratin à ces gens-là, avec doigté, tout en douceur.

— En temps normal, je pourrais, effectivement, répondit le flic. Mais elle prend tout ça à cœur. Elle le connaissait, ce Cody Hoyt – c'était son partenaire. Elle veut trouver ce qui lui est arrivé et elle pense que c'est directement lié à ces deux filles, dit-il avec un signe de tête vers le couloir. Elle s'est débrouillée pour mettre le shérif du comté de Park dans le coup et elle m'a demandé d'aller voir le juge Graff afin d'obtenir un mandat qui lui permette de fouiller la propriété

de l'église.

Pergram ne comprenait plus très bien.

— Mais c'est pas ça que tu cherchais ? Qu'ils soupçonnent l'église ?

— Si, dit Legerski sans conviction. Je voulais qu'ils aillent jusque-là et tombent sur une impasse. Qu'ils aient quelques vagues soupçons, tu comprends, qu'ils passent même quelques-uns des membres sur le gril. Après quoi l'enquête se serait réduite en peau de chagrin parce qu'elle n'aurait rien trouvé à leur mettre sur le dos. Mais elle n'a rien d'un flic banal, cette nana. Je te l'ai dit, elle en fait une affaire personnelle et elle pose des tas de questions sur tout, des questions que je n'aurais jamais cru voir soulevées.

« Écoute, poursuivit-il. Je connais les flics. J'en suis un. Je connais la différence entre envoyer des mails pour faire ses heures et se lancer concrètement sur une piste. Je veux dire par là, cette femme est ici de sa propre initiative, elle prend sur son temps personnel, et je ne la vois pas se contenter de rédiger un rapport et rentrer chez elle. Elle m'a parlé comme si j'étais un suspect. Putain, c'est un vrai *interrogatoire* qu'elle m'a fait subir, oui. Et elle n'a pas arrêté, à toujours en remettre une couche, avec ses « encore une chose, encore un détail ». Pour finalement me demander si je connaissais des chauffeurs routiers au long cours qui vivaient dans le coin.

Legerski laissa les mots faire leur chemin.

— Demande à Jimmy, si tu ne me crois pas.

Pergram se tourna vers le barman.

— Ouais, ça se passait dans mon bar y a une heure de ça. C'est une garce. Elle a pas le sens de l'humour. Tu vois le genre.

— Tu n'as pas... commença Pergram en sentant une nouvelle bouffée de furie écarlate remonter dans sa gorge.

— Non, je ne lui ai rien dit qui puisse lui être utile, dit Legerski en écartant la question de Pergram d'un geste de sa grosse paluche. Comme je t'ai expliqué, j'ai été forcé d'accepter sa proposition : aller voir le juge ce matin et obtenir le mandat. Je n'ai pas eu le choix. Sinon, elle aurait eu l'impression que je lui mettais des bâtons dans les roues pour ralentir l'enquête. C'est bien pour ça que j'y vais dès qu'on en aura fini.

— Qu'est-ce que tu lui as dit ? demanda Pergram.

— Rien du tout. Mais elle ne va pas lâcher le morceau après sa visite aux gens de l'église. Si elle commence à poser des questions, ce n'est un secret pour personne que nous nous connaissons. Les gens du coin le lui diront sans problème. Et je ne peux pas le nier si elle me le demande.

Legerski se pencha et les deux pieds avant du fauteuil se posèrent sur le béton.

— Et puis après ? Ça fait quoi que tu me connais ? demanda Pergram.

Legerski s'empourpra.

— Hoyt avait posé la même question, voilà ce que je veux dire. Tu es une sorte de conclusion logique vu les circonstances. Je vois ça aussi clairement qu'un nez au milieu d'une figure. Ils t'ont dans leur collimateur sans même savoir qui tu es. Ce n'est plus qu'une question de temps avant que cette femme flic n'additionne deux et deux.

— Quoi ?

— Tu as le type, Ronald. Tu corresponds au profil. Je l'ai toujours su.

— Quel profil ? demanda Pergram, encore plus enragé soudain.

En entendant son ton de voix, Jimmy se changea en statue, les yeux comme des billes, et fixa Pergram bouche bée, l'air de tomber des nues.

— Seigneur, dit Legerski en regardant de nouveau ses bottes. J'avais espéré qu'on n'en arriverait jamais là. Mais c'est exactement de la même façon que je t'ai découvert au début. En consultant les affaires non résolues, je suis tombé sur cette amie de ta sœur. Elle s'appelait comment déjà ? Melody ? Ouais, Melody Anderson, dix-sept ans, lycéenne à Livingston et douée en athlétisme. Grande, un peu givrée. Elle a disparu, comme tu le sais.

Sans le vouloir, Pergram fit un pas en arrière. Jamais il n'aurait pensé que Legerski était au courant pour Melody. Sa toute première. Et aussi sa première erreur, d'une certaine façon. Depuis, il avait beaucoup appris, voulait-il lui crier. Fini, les filles du coin. De toute évidence, il apparaîtrait inévitablement dans le tableau comme une connaissance ou un proche si les disparues à venir habitaient la région. Aussi, pour s'assurer un flux de proies continu et régulier et éviter bavardages et soupçons intempestifs, il avait appris à lancer ses filets bien plus loin. En se concentrant sur des cibles sans le moindre soutien, sans amis, famille ou parents qui risqueraient de s'inquiéter. Ainsi, après leur disparition, elles ne manqueraient pas vraiment à quiconque. Il lui avait fallu un moment pour mettre les choses au point mais il maîtrisait, désormais. Sauf que Melody, la toute première, serait toujours là en arrière-plan, se rappelant à son souvenir. Comme en cet instant. Depuis elle, il s'était montré tellement prudent...

— Mais bordel, tu serais l'illustration vivante d'un avis de recherche tellement t'as le profil, dit Legerski. Réfléchis un peu. La

quarantaine bien mûre. Célibataire. En déplacement pour de longues périodes. S'il voulait vraiment chercher, un flic déterminé n'aurait qu'à comparer les disparitions avérées et tes registres de chauffeur au long cours. Bon Dieu, moi, c'est exactement ce que j'ai fait. Le mec verrait petit à petit un modèle se répéter, des femmes disparues le long de tes itinéraires. Aussi, quand Cody Hoyt m'a demandé de le regarder droit dans les yeux, j'ai aussitôt compris que ce mec était une rareté, un bulldog, un vrai de vrai. Il ne lâcherait pas prise. Il allait mordre dans cette affaire à pleines dents et c'est ça qu'il ferait sortir du panier. Ce que j'ai fait a sauvé ta misérable vie, Pergram.

Sur ces mots, il agrippa les accoudoirs du fauteuil bon marché et y prit appui le temps de se remettre debout, la main droite en suspens au-dessus de son arme.

— Et pour t'avoir sauvé la vie, j'ai droit à quoi ? Des conneries et je me fais engueuler pour ma peine, lui lança-t-il une fois debout.

Pergram regarda alentour, en évitant de croiser les regards des deux autres. Il voulait réfléchir seul, sans se laisser influencer.

— Tu te poses en sauveur mais c'est du bidon. En fait c'est ta propre vie que tu sauvais parce que tu ne savais pas où les vidéos étaient cachées ou combien j'en avais fait de copies.

En voyant face à lui le masque de Legerski se fissurer, Pergram comprit qu'il venait de faire mouche. La douce illusion venait de voler en éclats. Tant que ce mec n'aurait pas toutes les vidéos en sa possession, il ne pourrait jamais le tenir à sa botte et ils le savaient tous les deux.

— Tu as fait ce que tu as fait, poursuivit-il, pour sauver ta peau. T'en as jamais eu rien à foutre de moi. Moi qui ai rendu tout ça possible. J'ai jamais eu besoin de toi, ou de ce bunker, ou de n'importe quoi d'autre. C'est moi qui ai démarré ça, et toi et Jimmy, vous vous êtes faufilés en douce dans la combine. Comme deux fouines. Alors ne me la joue pas grand seigneur au cœur d'or en me racontant que t'as tué un flic pour me sauver. Tu te fiches complètement de moi.

Pour seule réponse, Legerski inspira profondément et emplît d'air son énorme poitrine. Mais ses yeux comme l'expression de son visage trahissaient sa méfiance, et aussi sa résignation, se dit Pergram.

Une minute durant, aucune parole ne fut échangée, rien que deux regards pleins de colère. Pergram songea une seconde à glisser la main dans sa poche droite et écraser la détente de son .45.

— Moi, je veux les voir, les filles, dit soudain Jimmy. Je veux me les faire maintenant.

— Mais putain, t'as perdu la tête ou quoi, Jimmy ? Ce n'est pas le moment.

Jimmy leva les yeux au ciel, mains sur les hanches, comme au théâtre.

— Vous deux, vous les avez vues. Moi pas encore.

— Plus tard, répondit Legerski.

— Conneries, gémit Jimmy en étirant le mot sur trois syllabes. On a des filles que j'ai jamais vues. De la viande jeune, à ce que vous m'avez dit. Mais vous deux, vous restez plantés là comme deux connards qui font l'important, on dirait deux coqs à la parade. Moi, je dis qu'on va là-bas et qu'on reluke ce que le Roi Reptile nous a apporté.

— J'ai dit, pas maintenant, Jimmy, murmura Legerski. Tu connais les règles. Nous participons tous les trois ou pas du tout.

— On est ici tous les trois, dit Jimmy, geste à l'appui, en désignant d'abord Legerski ensuite Pergram. Je suis resté debout toute la nuit avec vos conneries. Maintenant, l'heure est venue de rencontrer les nouvelles poulettes.

Legerski le fixa méchamment. Il n'y avait qu'une seule raison à sa présence, c'était lui qui l'avait fait entrer. Pergram n'avait jamais voulu de participants supplémentaires. Ça compliquait les choses.

— Allez vous faire foutre tous les deux, dit Jimmy en tournant les talons, direction le couloir sombre. Je m'en vais les chercher, je les amène ici et on va passer du bon temps. Sinon, nom de Dieu, pourquoi j'aurais accepté de venir ?

— Jimmy, l'avertit Legerski.

— À ce que j'ai pu entendre, on risque de se faire choper tous les trois par les flics, leur lança Jimmy par-dessus l'épaule. Alors, d'ici là, moi, je veux ce que je veux. Vous pouvez venir avec moi ou rester ici à vous disputer sur qui a fait quoi le premier.

Pergram détestait voir son monde basculer ainsi dans le chaos. L'idée que Jimmy soit le premier à toucher ces filles lui était un affront innommable.

— C'était mon truc à moi longtemps avant votre arrivée à tous les deux, dit-il. Vous ne devriez même pas être ici.

Legerski l'ignora et emboîta le pas à Jimmy qui était déjà dans le couloir.

Pergram ferma les yeux un instant et méprisa Legerski pour être partie prenante de son truc à lui. Et aussi Jimmy pour ce qu'il faisait. Puis il les suivit à son tour dans le couloir.

Et pourquoi pas ? se demanda-t-il. Il pensait aux longues jambes de la brune. Aux jambes grêles couvertes de taches de rousseur de l'autre. Même s'il fallait que timing et désir soient juste à l'unisson, comme il

se devait...

Jimmy fut le premier à atteindre la porte avec Legerski derrière lui, sur sa droite. En dépit de l'éclairage plus que chiche, Pergram crut voir la main du policier s'abaisser côté droit et détacher la lanière du holster.

À cet instant, Jimmy poussa un cri de victoire et tendit le bras vers la porte.

10 h 22, mercredi 21 novembre

Gracie perçut plus qu'elle n'entendit des bruits de pas s'approchant de la porte. Les échanges de voix, les grognements assourdis avaient cessé.

— Seigneur Jésus, ils arrivent, murmura-t-elle à sa sœur.

Dans le couloir, un homme hurla d'une voix haut perchée. Comme un cri d'allégresse.

Elle sentit la main de sa sœur la serrer fort.

Le judas horizontal coulissa, deux yeux le remplirent un instant, et il se referma.

Retentit alors le claquement sec d'un loquet qu'on tirait, métal contre métal. Le battant s'ouvrit et deux silhouettes apparurent, tranchant sur un flot de lumière. Non, pas deux, trois, qui entrèrent l'une après l'autre, leurs corps une masse compacte indistincte dont seules trois têtes se détachaient. Le premier portait un chapeau de cow-boy aux bords relevés bien droit. Celui du milieu arborait une casquette à visière.

Le dernier à entrer était tête nue mais la forme massive de son crâne lui était familière. C'était le routier, l'homme qui les avait amenées là, celui qui avait sorti Krystyl de la pièce en la traînant par les cheveux. Un reflet de lumière accrocha l'insigne que portait le deuxième et une fraction de seconde, Gracie sentit un espoir fou l'envahir : *la police venait les sauver*. Mais elle se rendit aussitôt compte qu'il était entre les deux autres, et non pas sur leurs talons, là où il aurait dû être. Il ne les poussait pas devant lui, il faisait partie du trio.

— Salut, les filles, lança une voix haut perchée et nasillarde qu'elle n'avait encore jamais entendue.

Avant d'ajouter :

— Passe-moi cette torche.

Un faisceau de lumière l'aveugla presque immédiatement, l'homme le pointait sur son visage. Elle leva les mains pour s'en protéger mais malgré ses paupières closes, comprit que la lampe restait braquée sur elle.

— La maigre, elle ressemble à un foutu garçon, dit le mec à la torche.

C'est *elle* qu'il décrivait. Le faisceau passa sur sa gauche.

— Ah, voilà ce que j'appelle un joli petit lot, reprit-il.

Sa voix se fit de plus en plus criarde, comme si le vertige le guettait.

— Voilà ce que moi, j'appelle un joli petit lot. Ah !

À l'évidence, il parlait de Danielle.

— Les putes, ça commençait à me fatiguer, précisa-t-il. T'as bien travaillé ce coup-ci, Ronald. Continue comme ça et on sera plus obligés de t'appeler le Roi Reptile.

La torche n'était plus sur elle et Gracie écarta les doigts pour mieux y voir. Le grand maigre s'était avancé dans la pièce pour se planter à cinq mètres d'elles. Elle n'eut pas le courage de relever la tête vers la lumière ou son visage. Dans l'ombre moins dense, elle n'entrevit que les bouts pointus de ses bottes éculées, son jean moulant et une boucle de ceinturon ovale, en bronze. Les deux hommes derrière lui, le chauffeur routier et le mec à l'insigne, étaient toujours dans l'obscurité.

— Waouh ! s'exclama le maigre avec délices.

Cette fois, elle releva la tête et vit le porteur d'insigne sur ses talons se baisser avant de se redresser, le bras tendu pointé sur le cou du cow-boy. Apparemment, il tenait une arme dans sa main.

La détonation fut assourdissante dans l'espace confiné et le maigre s'effondra sur place comme une pierre. Elle entendit ses rotules cogner le béton et il tomba à genoux juste dans son champ de vision. La torche roula vers elle, puisant son faisceau sur le mur latéral.

Au passage d'un flash, elle entrevit son visage long et chevalin, des joues cireuses, une peau mal rasée semée de poils argentés, le portrait craché d'un bouseux des fins fonds de la cambrousse comme dans les films. Sa bouche s'entrouvrait sur de longues dents jaunes et ses yeux la regardaient fixement, sans une once d'intelligence derrière eux pour les guider. Il paraissait surpris.

Le gros en uniforme se planta derrière lui, lui colla le canon de son arme sur la nuque, et une seconde explosion retentit. Le cow-boy se raidit des pieds à la tête et s'étala de tout son long, nez en avant.

Quelque chose de chaud et visqueux atterrit sur la jambe nue de

Gracie mais elle ne chercha pas à savoir de quoi il s'agissait. L'air sentait la poudre, le sang, les cheveux brûlés.

— Un vrai taré, ce fils de pute, dit l'homme armé, avant de s'adresser aux prisonnières : Désolé que vous ayez vu ça, mes poulettes.

— Vous êtes là pour nous aider ? lui demanda Gracie.

— Pas vraiment, répondit l'homme à l'insigne. Ronald, lança-t-il au dernier, aide-moi à traîner ce taré dans le coin. Pour l'instant, il reste là.

10 h 23, mercredi 21 novembre

Ronald Pergram regarda la scène en simple spectateur: Jimmy à son entrée dans la pièce, impatient, le pas conquérant, débitant ses conneries avec des cris d'allégresse. Jimmy qui demandait ensuite à Legerski sa torche pour l'allumer aussitôt et éclairer les deux filles blotties dans le coin, le faisceau jouant sur leurs deux corps comme le regard du malin. Puis, du coin de l'œil, au ras du sol sur la droite, il avait vu le gros flic s'accroupir avec une aisance surprenante pour un homme de sa corpulence, remonter sa jambe de pantalon sur la crosse d'un revolver dans un étui de cheville, dégainer l'arme et, dans le même élan, la pointer à canon presque touchant, dix centimètres derrière l'oreille de Jimmy. Lequel n'avait rien vu venir. Il n'avait même pas tourné la tête, il était tombé.

Ensuite, Legerski lui avait donné le coup de grâce, à cet imbécile, d'une balle dans sa tête stupide.

Mais lui n'avait pas fait le moindre geste pour l'arrêter. Simple spectateur, toujours. Serein, sans crainte de voir son complice s'en prendre à lui.

Parce qu'il était le Roi Reptile, il avait protégé ses arrières et son assurance était à toute épreuve. Finalement, Legerski s'était retourné en brandissant le revolver pour lui lancer :

— C'est celui que j'ai utilisé un peu plus tôt – sous-entendu, l'arme anonyme qui avait servi à tuer Hoyt. Ne t'en fais pas, je ne tarderai pas à m'en débarrasser.

Le corps de Jimmy ne pesait pas bien lourd. Pergram se saisit d'une jambe et le tira en direction du mur. Sous la toile du jean, les muscles agités de spasmes continuaient à tressauter et la tête fracassée laissait derrière elle une traînée de sang noir pareille au sillage d'un bateau.

Ils lâchèrent le corps dans le coin comme un vulgaire sac, ses membres tordus en tous sens, avant que Legerski ne les réaligne à coups de pied pour leur donner un semblant de tenue.

— Attrape la lampe par terre et viens m'aider, lui commanda-t-il.

Docile mais bouillonnant intérieurement à la pensée de devoir obéir aux ordres de quiconque, Pergram referma les doigts sur la torche, toute gluante d'avoir roulé dans la flaque de sang. Il rejoignit Legerski, penché au-dessus du cadavre de Jimmy et occupé à lui faire les poches : menue monnaie, un couteau pliant, son portefeuille, une liasse de cartes de crédit, reçus et pense-bêtes que le mort gardait dans sa pochette de chemise maintenus par un élastique. Il défit ensuite le ceinturon et le fit glisser dans les passants.

— Comme ça, elles n'auront rien qui pourrait leur servir d'arme ou leur permettre de se pendre.

Puis il ôta les bottes du cadavre et les balança dans le couloir.

Un geste qui rappela à Pergram que le battant était resté ouvert. Legerski comprit à son tour et, pivotant sur les talons, pointa aussitôt le doigt vers les deux filles dans le coin opposé.

— L'une comme l'autre, ne vous avisez surtout pas de vous enfuir par cette porte. Vous n'irez nulle part et on vous arrêtera avant que vous l'ayez touchée. Vous avez vu ce qui vient de se passer ici, vous avez vu de vos yeux ce que je suis capable de faire. Mais vous n'avez pas la moindre idée de ce dont mon partenaire, lui, est capable. Alors contentez-vous de rester dans votre coin et de la boucler jusqu'à notre départ.

Pergram braqua sa torche sur ses proies. Elles n'avaient pas bougé mais il vit briller un éclair dans le regard de la plus jeune. L'idée lui avait traversé la tête, à celle-là, elle avait pensé à tenter sa chance, à les contourner en fonçant bille en tête vers la sortie. Il sourit, sachant qu'elle ne pouvait rien voir de son rictus.

— Vous allez le laisser ici ? demanda la brune.

— Un temps, répondit Legerski. Jusqu'à ce qu'on décide de ce qu'on va en faire.

Legerski se retourna, aperçut la vieille couverture au sol et s'en saisit pour en couvrir une partie du cadavre.

— Là, dit-il, maintenant, on n'est plus obligés de le voir.

Pergram n'avait aucune envie de parler, alors même que ce vieux con de Jimmy avait prononcé son nom. Tout comme Legerski. Mais malgré tout, il doutait fort que les filles s'en souviennent, vu ce qui s'était passé. Elles avaient déjà entendu sa voix, mais à quoi bon insister ?

La plus âgée enfouit son visage dans ses mains et il entendit un sanglot. Il regarda la cadette qui ne baissa pas les yeux, l'air farouche, le visage comme un masque de défi.

Ce sera un plaisir de la briser, celle-là, songea-t-il devant son impudence totalement déplacée, que rien, à première vue, ne pouvait justifier. Encore une de ces minettes hyper performantes, à l'image de JoBeth, sa sœur décédée. Elle ne savait rien de la manière dont le vrai monde fonctionnait. Comment l'aurait-elle pu, alors qu'elle avait passé sa vie à être chouchoutée, à s'entendre répéter combien elle était intelligente et tellement spéciale ? L'aînée, au moins, pleurerait. Peut-être que dans ses tripes, elle comprenait. Sinon, elle ne tarderait pas à se rendre compte.

Et même si le moment était mal choisi – en fait, il n'aurait pu trouver pire –, il sentait l'excitation le gagner et son sang battre plus fort.

— T'es prêt à y aller ? demanda Legerski.

Pergram acquiesça, à contre-cœur. Mais chaque chose en son temps.

Les deux hommes étaient assis à une table dans la pièce voisine.

— On sera mieux sans lui, dit Legerski en fourrant les affaires personnelles de Jimmy dans un sac plastique.

— Ouais. Moi, d'abord, j'ai jamais voulu qu'il participe.

Le flic releva les yeux.

— Je le sais parfaitement. Et je regrette de l'avoir fait entrer dans l'affaire. Mais tu sais ce qui s'est passé. Il s'est mis à me poser des questions sur nos allées et venues. Je savais que c'était un pervers mais je ne savais pas qu'il se montrerait imprudent.

— Moi, si, je le savais, lui répondit Pergram.

Legerski repensait à sa propre stupidité. Six mois auparavant, Jimmy lui avait demandé pourquoi il prenait tant de repas à emporter alors qu'il ne restait que lui à la maison. Des questions du genre : « T'as une poulette que tu tiens à garder pour toi tout seul ? Tu m'en as jamais rien dit. » Ce genre de chose. Un soir, sa journée terminée, il s'était enivré et Jimmy lui avait montré sa collection porno personnelle, substantielle et variée, qui révélait en gros ses inclinations profondes. Dans le tas, il avait aussi remarqué divers articles qui ne pouvaient être que des trophées – des boucles de cheveux, des culottes, une paire de lunettes. Une chose conduisant à une autre, à sa session suivante au bunker en duo avec Pergram, il avait amené Jimmy. Pour le faire entrer dans leur cercle.

Pergram s'était convaincu que sa première erreur avait été de faire

participer Legerski à ses activités, même s'il ne voyait pas comment, à l'époque, il aurait pu refuser. Mais l'arrivée de Jimmy avait multiplié le problème par deux.

— C'est comme ça, on n'y peut plus rien, déclara Legerski en nouant le sac. Dans les environs, personne ne sera très choqué à l'idée que Jimmy ait simplement pu fermer boutique pour prendre la route. Il a déjà fait ça par le passé, des mois d'affilée.

Pergram acquiesça, mais une pensée sombre et méchante commençait à prendre forme.

— Tu veux dire que tu n'as rien sous le coude, pas la moindre bonne excuse, pour justifier le départ de Jimmy ?

— Pas vraiment.

— Tu te contentes d'improviser et c'est tout ? Je croyais pourtant que c'était toi, le grand stratège ?

— On n'avait pas le choix. Jimmy allait entrer là-bas en premier, avec les filles, avant qu'on puisse les toucher. Ça n'a jamais été dans nos accords. Il s'est montré trop gourmand et stupide. En plus, ce n'est pas le moment: nous n'avons pas le temps de discuter de ça maintenant. Toi et moi, on doit d'abord reprendre la situation en main et tenir la police à l'écart.

Pergram acquiesça, pour la forme.

— Écoute, dit Legerski. Je dois absolument aller à Livingston, il faut que je voie ce juge. Cette connasse de flic se demande probablement où je suis passé, bon Dieu. Il faut que j'y aille, pour me couvrir les miches.

— En me laissant le cul à l'air, c'est ça ? dit Pergram.

— Non, c'est pas du tout ça.

— Des clous, oui. Et puis quoi encore ?

— Ronald, l'heure est venue de prendre tes responsabilités toi aussi. Jusqu'ici, c'est toujours moi qui ai fait le sale boulot. À ton tour, il serait temps.

Pergram arqua le dos et, les yeux plissés réduits à deux fentes, regarda son acolyte. Il attendait. La pensée noire qui occupait sa tête se changeait en convoi et le train fonçait droit sur lui.

— Cette femme flic d'Helena me connaît, poursuivit Legerski. Toi, elle te connaît pas. Tu peux l'approcher d'assez près pour lui refiler un roofie. Ensuite, tu peux la conduire à ton endroit secret dans le parc ou la ramener ici, je m'en fous. Mais il faut qu'elle dégage au plus vite, avant d'avoir eu le temps d'ameuter tout le monde en posant trop de questions et de commencer à assembler les pièces du puzzle. C'est essentiel.

— Tu es en train de me dire que tu veux que je tue cette fille ?

— C'est exactement ça.

— Et ça ne risque pas de faire dégringoler tous les feux de l'enfer sur nos têtes ?

Legerski s'écarta de la table.

— C'est possible, mais ça n'arrivera pas si nous faisons ça rapidement en prenant un maximum de précautions. Les adjoints du shérif du comté de Park ne seront pas là avant des heures. Il n'y a personne avec elle, elle est seule. Si nous l'éliminons maintenant, ce sera un mystère, mais personne saura que dalle sauf si on merde notre coup.

« En fait, poursuivit-il, apparemment ravi par une nouvelle idée, je peux orienter les choses dans une autre direction. Je peux raconter que je les ai vus tous les deux – elle et Hoyt – se faire des câlins dans une voiture sur le bas-côté de la route. Qui pourra prétendre ensuite qu'ils ne se sont pas tirés ensemble ? Le flic en disgrâce et sa collègue et maîtresse ? C'est le genre de choses dont Cody Hoyt serait parfaitement capable. Et c'est juste assez dingue pour que les gens le croient.

Le visage barré par un large sourire, il ajouta :

— Je vais travailler un peu le scénario. D'ici ma rencontre avec le juge, j'ai le temps. Je peux aussi semer le doute dans l'esprit des gars du comté de Park que je connais. Possible qu'il y ait des blancs dans mon histoire, mais pour l'instant, elle me plaît plutôt.

Pergram ne dit pas s'il aimait ou pas. Il ne savait qu'une chose : tout ce qu'il avait bâti au fil des années s'entassait entre les rails et la motrice arrivait plein pot. Tout ce qu'il avait accompli volait en éclats, tourbillonnant comme un manège pris de folie et échappant à tout contrôle, et l'individu qui était aux commandes était debout devant lui, tenant un sac plastique où se trouvaient les effets d'un mort.

De sa main libre, Legerski empoigna la boîte à munitions livrée par Pergram. Un instant, Pergram refusa de lâcher prise et les deux hommes se dévisagèrent sans tendresse. Puis Pergram céda et abandonna la boîte à Legerski.

— Tu sais que j'ai d'autres copies, murmura-t-il.

— Il me les faut aussi, répondit Legerski.

— Pas avant que je décide de te les donner.

— Si tu les gardes, tu risques de nous faire arrêter.

— Ouais, mais si ça arrive, on sera deux. On tombera ensemble.

Legerski lui offrit alors son meilleur regard de flic, impassible et glacé, mais Pergram ne craqua pas. Il connaissait, il avait affaire aux

flics et à leurs yeux de poisson mort depuis des années.

Il laissa passer un temps, il ne voulait pas se montrer rabat-joie et lui gâcher son plaisir trop vite. Changeant de sujet, il dit :

— Cette fille, elle ressemble à quoi et elle conduit quel genre de bagnole ?

Legerski lui décrivit la Ford Expédition avec plaques du comté Lewis et Clark.

— Une bonne trentaine d'années, plutôt dodue, taille moyenne, cheveux marron, yeux noisette, et elle porte un tailleur-pantalon de couleur sombre et un chemisier blanc.

« Et elle a un joli visage, conclut-il.

10 h 38, mercredi 21 novembre

Assise dans la Ford Expédition garée sur le bas-côté de l'autoroute, moteur au ralenti, Cassie songeait à Thanksgiving, aux églises et à Dieu.

La propriété de l'Église de la Gloire et de la Transcendance était située sur la berge opposée de la rivière, de l'autre côté de Yankee Jim Canyon. Elle l'avait déjà vue au passage, des années auparavant, sans toutefois étudier de plus près l'agencement du lieu ni même lui accorder beaucoup d'attention. Là, elle l'inspectait aux jumelles, de bâtiment en bâtiment, avec l'espoir de découvrir quelque chose, un détail qui la mettrait sur la piste et lui permettrait de résoudre la disparition des filles Sullivan et de Cody Hoyt. Elle ne vit pas de marques de pneus fraîches sur le sol meuble de la route de terre conduisant à l'entrée principale, ni sur les chemins à l'intérieur de la propriété. Pas la moindre Ford rouge, aucun signe du pick-up de Cody.

Le soleil d'hiver, pâle et voilé derrière les nuages d'orage, se leva tard sur la vallée, ses rayons diffus uniformisant le paysage, ses couleurs, ses ombres, ses contours. Dans le Montana, il brillait si souvent qu'un jour sans belle lumière lui paraissait toujours un phénomène étrange. Du coup, elle sentit baisser d'un cran l'enthousiasme qui l'avait portée jusque-là, de moins en moins convaincue soudain qu'elle faisait la chose juste et que son enquête aboutirait quelque part.

Au bout d'une centaine de mètres, une grille fermait la route qui, au-delà, déroulait ses lacets le long de la berge la plus proche jusqu'à un pont à double voie au-dessus de la rivière. À première vue, c'était le seul et unique accès à l'église mais les diverses constructions lui masquaient d'autres routes éventuelles s'enfonçant directement dans les montagnes. C'était néanmoins à envisager.

Les bâtiments s'étagaient le long d'une énorme langue de terre

juste devant elle. Des contreforts de collines abruptes se dressaient dans le fond et sur les côtés, comme si la montagne tenait délicatement l'ensemble dans les paumes de ses mains. Le tout semblait avoir été bâti avec une précision presque militaire. Sur la gauche, quatre ou cinq rangées rectilignes de petites maisons individuelles, blanches et propres, avec des toits verts. En leur milieu, une imposante chapelle également peinte en blanc, coiffée d'un clocher à flèche pointue, avec quatre étages de vitraux qui laissaient supposer l'existence de quatre niveaux, au moins en façade, sur la moitié de sa surface au sol. Une bâtisse aux murs en bardeaux à un seul étage faisait office d'école, jugea-t-elle, au vu des équipements de jeux dans la zone clôturée qui la jouxtait. Plus à droite, elle repéra plusieurs dépendances vastes et anonymes, garages, hangars à équipements ou entrepôts de stockage. Incontestablement le meilleur endroit pour abriter les véhicules disparus. Le reste du terrain, plus à droite encore, consistait en un champ cultivé parsemé de taches vertes, certainement les premières pousses de blé de printemps.

Un détail lui sauta aux yeux : elle ne voyait pas trace d'activité humaine, malgré les volutes de fumée au sortir des cheminées des maisons et les tortillons de vapeur s'échappant du tuyau sur le toit d'un hangar. Littéralement, pas un chat à l'horizon. Elle se demanda alors si les fidèles ne se trouvaient pas tous dans les sous-sols et se sentit quelque peu déconcertée à cette idée.

Elle essaya de s'imaginer la taille du réseau souterrain censé s'étendre sous les bâtiments. À l'exception de quelques curieux blocs en béton massif qui apparaissaient sans rime ni raison dans les cours gravillonnées des maisons et parmi les dépendances, il n'y avait aucune raison d'en soupçonner l'existence.

À l'occasion d'une longue absence de sa mère, une parmi tant d'autres, elle avait été remise aux bons soins de son oncle Frank qui possédait un petit ranch d'élevage aux abords de Miles City, Montana, dans les grandes plaines de l'Est. Oncle Frank et tante Helen avaient quatre garçons dont deux étaient plus âgés qu'elle, mais aucun des enfants n'habitait plus aujourd'hui dans le comté. Jusqu'à ce que l'oncle Frank perde son ranch et se voie contraint de déménager en ville, dès lors qu'il s'agissait du travail quotidien sur la ferme, elle aussi était un garçon. Même si son oncle cherchait à gâter l'unique fille de la famille, elle ne voulait pas en entendre parler. En partie parce qu'elle n'avait aucune envie de se trouver en butte aux moqueries de ses cousins, et aussi parce qu'elle tenait obstinément à se faire une place. Elle montait des clôtures, accouchait les jeunes veaux

et conduisait le camion ou le tracteur avec leur remorque : l'été, elle y chargeait les balles de foin, qu'elle distribuait ensuite au bétail, l'hiver venu.

Tous les dimanches, elle allait à l'église à Miles City, à la Première Église congrégationaliste. Ses cousins détestaient ça alors qu'elle, en secret, adorait cette occasion de s'habiller joliment, d'être une fille, d'aller en ville avec ses frères tout propres et qui sentaient bon. Elle n'avait jamais compris pourquoi ils fréquentaient l'Église congrégationaliste pas plus qu'elle ne comprenait les différences entre congrégationalistes, luthériens, baptistes ou presbytériens. Elle n'ignorait pas que les catholiques se sentaient spéciaux et elle les envoyait toujours de savoir apparemment des choses qu'elle ignorait. Il y avait aussi quelques mormons en ville et c'est eux qui disposaient de l'église la plus récente, avec terrain de basket-ball dans l'enceinte, et ça aussi, elle le leur envoyait.

Elle avait décidé à l'époque qu'elle était chrétienne et se disait qu'elle l'était restée. Ses jumelles braquées sur la propriété, elle s'interrogeait sur les membres de cette église, si dévots qu'ils en avaient abandonné jusqu'à leurs racines pour s'installer là des années auparavant et vivre entre fidèles d'une seule et même conviction. Elle les envoyait comme elle avait envié les catholiques et les mormons parce qu'ils semblaient tous croire en quelque chose. Elle ne les trouvait pas stupides, ni ignorants. En fait, spirituellement parlant, peut-être étaient-ils plus intelligents qu'elle. Au moins croyaient-ils en une chose qui pouvait les aider et les guider dans leur existence.

Elle n'entendit pas la cloche qui avait dû pourtant sonner pour la récréation car, brusquement, l'école se remplit d'enfants, les uns occupant aussitôt toutes les balançoires, les autres se plaçant en file indienne derrière le toboggan. Les garçons se partagèrent en deux équipes pour une partie de football. Les gamins qui n'avaient pas été assez rapides pour accéder aux jeux se tenaient par petits groupes dans les coins de la cour et bavardaient entre eux. Trois adultes en parka surveillaient tout ce beau monde en arpentant la cour.

Elle actionna le zoom. Les enfants étaient d'âges divers, depuis des bambins de cinq ans jusqu'à des ados godiches. Tous paraissaient en bonne santé et correctement habillés, des tenues plutôt classiques sans être pour autant trop démodées. Elle nota les joues roses de certaines gamines dans le froid du matin et les plumets de leur haleine qui flottaient au-dessus de leurs têtes comme les bulles des BD.

Elle déplaça ses jumelles et se concentra sur un groupe de cinq ou six écoliers parmi les plus jeunes, dans un coin de la cour. Ils étaient à

l'écart des grands et se cantonnaient à leur classe d'âge, vivantes illustrations de l'ordre tribal naturel qui s'établit de fait parmi les enfants sur un terrain de jeu. Leurs manteaux paraissaient trop grands et trop volumineux pour leur taille – probablement des vêtements récupérés d'un aîné – et leurs petites jambes en ressortaient comme de frêles brindilles. Ils n'étaient pas beaucoup plus vieux que Ben. Deux d'entre eux auraient pu être son fils. À cette pensée, elle sentit son cœur monter dans sa poitrine et lutta contre son envie aussi soudaine qu'inattendue de fondre en larmes.

Elle soupira, s'essuya les yeux du revers de la main et reposa ses jumelles sur ses genoux. Malgré son examen attentif du site, pas un instant elle n'avait éprouvé de malaise ni vu le moindre indice laissant soupçonner que les fidèles de l'église étaient le mal incarné et qu'ils pourraient être impliqués dans la disparition de Cody. C'était stupide de croire une chose pareille, elle en avait la conviction. Elle savait très bien que de l'extérieur, les gens malfaisants trompaient aisément leur monde. C'était d'ailleurs l'une des grandes révélations de son travail de police : l'homme qui tondait sa pelouse pouvait être aussi abominable que les occupants drogués des chalets de location au-dessus de Lincoln. Elle savait aussi que les embrigadés de Dieu pouvaient être capables de crimes monstrueux. Mais en dépit de ce que lui avait raconté le trooper Legerski, son instinct ne lui soufflait rien.

Elle aurait aimé pouvoir demander à Cody ce qu'il pensait de la situation. Il se fiait beaucoup plus à son intuition que la plupart des flics de sa connaissance. Un jour, il lui avait dit : « Quand quelque chose te paraît louche ou douteux, suis ta première impression. » Mais rien de ce qu'elle voyait ou sentait ne lui paraissait suspect.

Elle envisagea un instant de rouler jusqu'à la grille et de demander qu'on lui ouvre. C'était son intention, au départ. Mais elle y réfléchit à deux fois et décida qu'elle ne pouvait courir ce risque, quand bien même Cody, lui, aurait foncé sans l'ombre d'une hésitation – c'était peut-être d'ailleurs ce qu'il avait fait. Si on lui refusait l'entrée et qu'elle devait attendre le mandat du juge, ces gens disposeraient de tout le temps nécessaire pour dissimuler d'éventuelles pièces à conviction ou s'en débarrasser. Et s'ils lui autorisaient l'accès et que son intuition les concernant se révélait fausse – il lui resterait quoi ? Quoi qu'il en soit, ils pourraient la faire disparaître de la même façon que les filles Sullivan et Cody.

Aussi décida-t-elle d'attendre l'arrivée des adjoints du comté de Parle porteurs du mandat. Elle ne serait plus seule et le document leur

autoriserait l'accès au site en toute légalité.

Elle avait du temps à tuer et se demandait si ce qu'elle faisait avait vraiment un sens.

Elle consulta sa montre. Une heure et demie avant le déjeuner, une heure pour le repas, ensuite restaient trois ou quatre heures de vrai travail avant que tout le monde ne s'égaie pour les congés de Thanksgiving. Entre Livingston et elle, il fallait compter quarante-cinq minutes de route, ce qui réduisait d'autant le temps dont les adjoints de Parle disposeraient pour l'aider. Elle maudit ce foutu timing. Tout ça n'aurait pas pu arriver un lundi, non ?

Les filles Sullivan avaient disparu depuis à peine treize heures, et Cody huit. S'ils se trouvaient tous détenus sur la propriété ou ailleurs, quelles chances auraient-ils d'être encore en vie après un week-end de quatre jours ? Après quatre-vingt-seize heures de captivité ? Elle avait vu les statistiques à l'académie de police. Elles étaient pratiquement réduites à zéro.

Elle pensa une nouvelle fois à Ben. Son fils méritait un vrai dîner de Thanksgiving. Il méritait un semblant de normalité et de tradition, tout ce qu'elle n'avait jamais connu avec sa mère. Elle décida de rentrer à Helena dès qu'elle le pourrait.

Les Albertson restaient ouverts tard et s'ils n'avaient plus de dinde, elle prendrait un jambon. Et elle cuisinerait toute la nuit s'il le fallait.

À la pensée d'être à la maison en compagnie de Ben alors que les filles Sullivan et Cody restaient introuvables, elle fut saisie d'un sentiment de culpabilité confinant à la nausée. Mais que pourrait-elle faire ensuite, s'ils ne trouvaient rien pour les mettre sur une piste ?

Elle décida alors d'accélérer le mouvement. Elle prit son portable et appela les services de police, comté de Parle, en demandant à parler au shérif Bryan Pedersen en personne. La standardiste la mit en attente et il s'écoula un laps de temps suffisamment long pour qu'elle l'imagine en compagnie du shérif en train de concocter avec lui la meilleure excuse possible pour ne pas prendre son appel.

— Shérif Pedersen à l'appareil, entendit-elle enfin.

La voix était sèche et haut perchée, sans prétention.

— Je suis Cassandra Dewell, enquêtrice, comté Lewis et Clark, répondit-elle.

— Très bien, adjointe Dewell. Chaque fois que j'entends votre nom,

je pense à l'adjoint Dawg, le chien du dessin animé...

Un silence.

— J'espère que je ne vous ai pas offensée.

— Non, ce n'est pas la première fois qu'on me la fait.

— Désolé, en ce cas, gloussa-t-il. Alors que puis-je faire pour vous ?

— Est-ce que le shérif Tubman vous a contacté ce matin ? Il m'avait dit qu'il le ferait.

— Oh, ouais. Ça m'avait échappé. Pour l'instant, tous les hommes sont dehors pour le boulot mais je pourrais peut-être vous en libérer deux après déjeuner.

— Après déjeuner ?

— Ouais, j'ai Gadbury et Simmons que je peux envoyer là-bas. Deux de mes meilleurs enquêteurs.

Sous-entendu, flics en civil, comme Cody et elle.

— Et les agents en uniforme ?

— Peu probable. Nous fonctionnons à service réduit à cause des congés. Il faut que j'aie deux gars d'astreinte ici au poste et je dois aussi surveiller ma prison. Je ne peux libérer aucun de mes hommes pour l'envoyer jusque là-bas.

Elle ferma les yeux et respira profondément pour garder son calme. Les paroles de Legerski lui revinrent en mémoire : elle avait beau piquer sa crise, ça ne voulait pas dire que les autres étaient dans le même cas.

— Shérif, nous avons trois personnes disparues. Le trooper Rick Legerski vient chez vous pour obtenir un mandat auprès du juge et j'aurais vraiment besoin d'hommes pour m'aider à le présenter.

— À qui donc ? Aux gens de l'église ? dit Pedersen, sans rien masquer de sa réticence.

— Oui.

— Ouais, je suis au courant.

Elle attendit plus, mais rien.

— Shérif, y a-t-il un problème ?

Long soupir au bout de la ligne.

— Non, j'ai dit à Tubman que je vous donnerais un coup de main. Mais vous devez comprendre une chose, adjointe Dewell. Toute cette histoire me paraît bien mince. Vous nous demandez de descendre là-bas pour mettre le bazar chez un groupe de croyants et tout retourner de fond en comble la veille de Thanksgiving, en vous fondant sur quoi ? Vos seuls soupçons ? Comment croyez-vous que ces gens vont réagir, sans même parler des résidents de la vallée ? Ça me paraît

sacrement lourd et maladroît comme opération, si vous voulez mon avis.

Je ne vous l'ai pas demandé, voulait-elle lui répondre. Au lieu de quoi, elle lui dit :

— Regardez les choses sous un autre angle. Plus vite nous les innocenterons, plus vite nous pourrons chercher dans d'autres directions. Je suis certaine qu'ils apprécieraient.

— Vous croyez ? demanda-t-il, dubitatif, puis il ajouta : Vous êtes déterminée à faire ça aujourd'hui ?

— Absolument.

— Moins de vingt-quatre heures après la disparition de ces filles... *quelque part en chemin ?*

— Oui.

— Vous êtes sûre que ça ne peut pas attendre un peu ? Disons après les congés du week-end ? Nous disposerons alors de plus d'hommes et nous aurons plus de temps devant nous. Nous ne savons même pas avec certitude si ces filles ont vraiment disparu dans le canyon, je me trompe ?

— Non. Mais l'enquêteur Cody m'a dit personnellement qu'il venait ici hier soir pour se renseigner. Et depuis, il n'a plus donné de ses nouvelles.

— Je connais Cody, grogna Pedersen. C'est un sacré numéro, têtue comme une bourrique. Je crois que je ne serais pas surpris d'apprendre qu'à ses yeux, franchir les limites d'un comté ne pose aucun problème. Pas plus que démarrer une investigation de son propre chef, hors de sa juridiction, sans se préoccuper une seconde d'informer les autorités locales ou de les mettre dans le coup.

— Il agit en solo, dit-elle, sur la défensive mais sans vouloir s'en cacher.

— C'est toujours ce qu'il fait, c'est ça le problème avec les mecs comme lui.

— Nous pouvons débattre des méthodes de Cody ou nous pouvons essayer de sauver quelques vies, shérif.

Nouveau soupir à l'autre bout du fil.

— Je me suis laissé dire que vous n'étiez pas du genre accommodant.

— Qui vous a raconté ça ?

Soit Tubman soit Legerski, soupçonna-t-elle aussitôt. Dans les deux cas, en dépit de ses efforts pour le nier, elle se sentit blessée. Puis elle songea : *Non, pas Tubman*. Même entre shérifs, il n'irait jamais accabler sa dernière recrue, celle qui était là grâce à lui et à son fameux

programme de parité.

— Donc le trooper Legerski vous a contacté ce matin ?

— Il y a quelques minutes de ça, précisément. Il voulait savoir si le juge était en session ou parti pour Thanksgiving.

Elle ne s'était pas trompée. C'était bien Legerski.

— Le juge est là ? demanda-t-elle.

— Jusqu'à midi. Ensuite, il prend la route.

— Bien. Nous devrions l'obtenir, ce mandat.

— Je suppose, enquêtrice Dewell. Mais il risque d'avoir quelques doutes du même ordre que les miens. Et de se demander également pourquoi ça ne peut pas attendre.

Elle ferma les yeux, luttant pour ne pas exploser de colère.

— Si, au bout du compte, il s'avère que c'est bien par ici qu'il est arrivé quelque chose à ces filles et à mon partenaire, et que nous aurions pu l'empêcher, peut-être serez-vous capable d'expliquer au reste du monde pourquoi il était préférable d'attendre la fin d'un week-end de quatre jours pour les sauver.

— Calmez-vous, ma petite dame.

— Je ne suis la petite dame de personne, shérif.

— Pas étonnant. Mais aucune importance. Je vais envoyer Gadbuty et Simmons, comme je vous l'ai dit. Et si je peux rameuter d'autres renforts, je les envoie également. Je leur demanderai de vous appeler quand ils arriveront à proximité, que vous puissiez convenir d'un lieu de rendez-vous.

— Devant la grille fermée de la propriété. Dites-leur de me retrouver là-bas.

— Très bien.

À l'entendre, il n'avait qu'une hâte : raccrocher au plus vite.

Furibarde au volant de son Expédition, roulant au ralenti, elle remarqua qu'il ne lui restait qu'un quart de réservoir et décida de gagner Gardiner, à quinze kilomètres de là, pour y faire le plein. En s'engageant sur la grand-route, elle se repassa mentalement la conversation qu'elle venait d'avoir avec le shérif Pedersen et sa colère grandit encore. *Petite dame* ? Legerski avait semé son poison. Mais pour quelle raison ?

Lui revint alors le nombre de mégots dans la benne à ordures du bar et elle repensa à sa rencontre avec le policier ce matin-là, ce Legerski aux manières de faux jeton trop prudent, convaincue que ce qu'il avait pu dire d'elle au shérif Pedersen ne devait pas se limiter à ses côtés « peu accommodants ». L'insulte qu'il avait articulée en

partant restait gravée dans sa mémoire.

Elle rouvrit son téléphone et appela Edna sur son portable personnel à Helena. Elle ne voulait pas passer par le standard, n'importe qui pourrait entendre leur conversation à la radio.

Après avoir récapitulé les derniers développements et précisé où elle se trouvait, elle lui demanda :

— N'avais-tu pas dit que ta sœur vivait toujours à Gardiner ?

— Si, ma belle. Sally. Elle possède une petite boutique où elle vend des patchworks. La Yellowstone Quilt Shop.

— J'ai un peu de temps devant moi. Possible que je lui rende une petite visite.

— Je vais l'appeler pour la prévenir. Je suis sûre qu'elle te fera vingt pour cent de rabais si tu lui demandes.

— Edna, dit Cassie d'un ton plus sec. S'il te plaît, ne l'appelle pas. Je ne ferai que passer, c'est tout. Je veux juste lui poser quelques questions sur son ex-mari Rick Legerski. Je préférerais qu'elle n'en sache rien avant.

— C'est quelqu'un de très discret, finit par dire Edna après un temps de silence. Mais si elle a confiance en toi, elle aura beaucoup à raconter. Okay, je ne la préviens pas.

— Merci, Edna.

11 h 10, mercredi 21 novembre

La bourrasque de neige avait cessé momentanément mais au nord, les nuages orageux semblaient se ramasser en masse compacte, de plus en plus serrés, comme autant de poings fermés se préparant à assener un coup autrement plus violent en fin de journée. Au volant de la vieille Buick qu'il menait sans ménagement sur son chemin de terre défoncé, sautant et retombant au passage des ornières, Pergram rentrait chez lui, la tête et le cœur pleins d'un calme sinistre malgré les secousses.

En dépit de ses mauvais résultats scolaires et d'un diplôme obtenu de justesse, il avait toujours manifesté un talent inné pour planifier et réfléchir en prévoyant avec plusieurs longueurs d'avance les conséquences éventuelles de ses actions. Si on lui demandait de coucher ses stratégies sur le papier, c'était peine perdue, il en était incapable. Mais au gré des routes et des années, sa profession lui avait enseigné une chose : il dépassait de cent coudées ses collègues chauffeurs, tous leurs plans, leurs stratagèmes et leurs manœuvres, en conservant toujours sur eux un avantage substantiel. Il leur était supérieur. Voilà pourquoi il gardait systématiquement son poids total roulant sous la limite des quarante tonnes en évitant de faire systématiquement le plein de ses deux réservoirs de cinq cents litres pour simplement les compléter à mesure si besoin était. En chemin, il n'utilisait jamais le régulateur de vitesse, préférant rétrograder pour éviter de fatiguer son moteur inutilement, se cantonnant à quelques kilomètres sous la limite de vitesse autorisée, soit cent à cent trois kilomètres heure, pour économiser un maximum de carburant. Sachant que son camion consommait trente-sept litres au cent l'été et quarante-deux l'hiver, il préparait son itinéraire en conséquence, faisait le plein dans les États comme l'Illinois – faibles taxes et prix réduits – et traversait d'une traite sans jamais s'arrêter le Minnesota

où ça taxait un max. Il mangeait et dormait dans sa cabine, évitant de gaspiller son argent dans les relais sauf cas de force majeure. Il avait perfectionné une technique personnelle et déplaçait la charge de sa remorque de l'avant à l'arrière et vice-versa en gonflant et dégonflant les pneus correspondants avant le pesage.

Ces différentes stratégies lui faisaient gagner du temps et de l'argent, il le voyait bien chaque mois quand il faisait ses comptes. Au fil des années, il avait gagné des milliers de dollars pour s'être montré moins stupide et moins fougueux que ses collègues, se bornant à livrer ses marchandises, sans plus, toujours à anticiper et à voir plus loin que son train avant, son esprit le précédant de cent kilomètres à mesure que défilait le paysage.

Comme en ce moment, sur le trajet qui le ramenait au bercail. Il voyait cent kilomètres devant lui et savait ce qu'il devait faire.

La boîte « En Cas de Merde » était posée tout à côté, sur le siège passager.

Lorsque le pauvre vieux rideau élimé du salon s'entrouvrit de quelques centimètres, il remarqua l'embout meurtri d'une canne écartant le tissu. C'est ainsi désormais qu'elle regardait au-dehors, sans même se lever de son fauteuil. Elle se penchait en avant et écartait le voilage du bout de sa canne. Il fit semblant de n'avoir rien vu.

Il n'entra pas immédiatement mais transporta sa boîte métallique jusqu'à son Peterbilt, se hissa dans la cabine et la déposa entre les sièges. Il referma la portière, enfonça le bouton de préchauffage et démarra. Le moteur Cat-15 était froid mais il attendit sans s'émouvoir, en l'alimentant en gazole à petits coups de pédale délicats, que le raffut métallique monte en régime et se change en bourdonnement familial. Il scruta ses cheminées d'échappement et attendit aussi que les fumées passent de noir huileux à blanchâtre avant de se stabiliser, une fois claires.

Il vérifia ses jauges et ses cadrans, son niveau de gazole dans les réservoirs, la pression de ses pneus, la température du moteur et les niveaux de fluides. Tout collait à merveille. C'était bon de se retrouver dans sa cabine. Mieux que bon, *juste*, à l'image du guerrier enfourchant son cheval de bataille. Cette fois-ci, sa petite escapade sur la terre ferme s'était révélée être un désastre.

Il laissa tourner le semi au ralenti, sortit de l'habitacle et descendit les marches jusqu'au sol. Il savait qu'elle détestait entendre le moteur de l'engin si près de la maison.

Il entra par la porte principale et se fraya un chemin dans le labyrinthe pour gagner sa chambre. À son passage, il vit qu'elle était toujours dans son fauteuil, là où il l'avait laissée en partant. Elle le menaça de sa canne, ses lèvres bougèrent et des sons en sortirent. Il ne tourna même pas la tête.

Il déverrouilla la porte de sa chambre et entra. En moins d'une minute, ordinateur portable et caméra vidéo, appareils photo numériques et convertisseur VHS-DVD, étaient emballés dans une valise à coque rigide. Debout sur son lit, il leva le bras vers le plafond, souleva un des carrés d'isolant bon marché et saisit un sac d'épicerie contenant les copies de tous les enregistrements originaux livrés à Legerski. Toutes ces sessions soigneusement préservées, si nombreuses qu'il eut du mal à les ranger toutes dans la valise. Il finit par y parvenir et la ferma à clé.

Il laissa la porte ouverte en ressortant. Inutile de pousser le verrou cette fois, se dit-il.

Le fond sonore horripilant, ce caquètement de crécelle qu'il avait délibérément chassé de son esprit, revint en force, parce qu'il le voulut bien. Il s'arrêta à un mètre de l'alcôve de trésors empilés où elle était assise.

— Ronald ! Tu sais ce que je pense de ton camion qui tourne devant ma fenêtre. J'ai la tête qui explose tellement c'est bruyant. J'ai l'impression qu'on me secoue comme un prunier et je sens trembler toute la maison. Je sens aussi les gaz d'échappement et ils me donnent la nausée. Chaque fois que tu le laisses tourner comme ça, qu'est-ce que je t'ai demandé ? Combien de fois ?

Il ne répondit pas. Toujours debout, silencieux, immobile.

— Ronald, je sais que tu es là. Je sais que tu m'entends, espèce de grossier personnage. Je sais que tu es tout près.

En guise de réponse, il acquiesça, pour lui-même.

— Est-ce que tu as fait le plein comme t'avais promis ? Si on veut passer un bon Thanksgiving, il faut que j'aille en ville faire les courses. Je n'ai pas envie de tomber en panne d'essence, Ronald.

« Est-ce que tu repars en déplacement ? C'est pour ça que t'as démarré ton camion ? Est-ce que ça veut dire que tu ne seras même pas là pour partager Thanksgiving avec ta vieille mère ? C'est ça que je dois comprendre ?

Pergram tendit son bras libre et posa la main sur une colonne qui se dressait du sol au plafond, journaux, revues et sacs d'épicerie vides en papier marron soigneusement pliés. Une petite poussée et la tour commença à pencher, libérant moutons et grains de poussière qui tombèrent de son sommet, flottant dans les rais de lumière provenant

de la fenêtre en façade. Il poussa plus fort en direction de l'allée qui menait au fauteuil de sa mère.

— Ronald, qu'est-ce que tu fabriques ? Fais attention.

— Qu'est-ce que je t'ai dit cent fois à propos de ces merdes ? finit-il par répondre.

— Je nettoierai tout. Je t'ai déjà dit que j'allais m'en débarrasser.

Il soupira.

— Et pour Thanksgiving alors, Ronald ?

— Je crois que tu vas pouvoir passer Thanksgiving en compagnie de JoBeth.

Un temps de silence pour toute réponse. Puis :

— *Qu'est-ce que tu viens de dire ?*

— J'ai dit que tu allais avoir la chance de passer ce Thanksgiving en compagnie de JoBeth, m'man.

— Tu dis des bêtises. Ça n'a ni queue ni tête.

— Tu lui diras que je n'ai jamais pu la supporter.

Sa mère eut un haut-le-cœur, souffle coupé, gorge nouée, incapable pour une fois de proférer un mot.

— Tu lui diras aussi que je n'ai jamais pu supporter ses amies non plus.

— Ronald, dis pas ça. Ne dis pas ça.

La pression de sa main sur la pile se fit plus forte. Quelques journaux tout en haut du tas dégringolèrent dans le passage.

— Ce lieu est un risque d'incendie potentiel, dit-il. *Combien de fois je te l'ai répété, hein ?* ajouta-t-il en imitant son ton et sa voix.

— Ronald, fais attention. C'est pas drôle.

— Si, moi, je trouve que si, dit-il en aparté. T'es allée raconter à ce trooper de l'autoroute que ça tournait pas rond dans ma tête. Que je préparais un truc.

— Quel trooper ?

— Celui qui t'a arrêtée il y a quelques années de ça. Legerski.

— Je m'en souviens même pas, vraiment, je t'assure.

— Je veux bien te croire, alors je me pose la question : combien de fois as-tu parlé de moi à d'autres gens que tu as complètement oubliés, eux aussi ? Je me fous bien de tout ce que tu peux raconter mais ça ne veut pas dire que les autres ne t'écoutent pas. T'as déjà pensé à ça ?

Il poussa violemment et la colonne de papier s'effondra, fermant tout accès à l'alcôve.

— Ronald !

Au milieu de ces ordures, il ne voyait plus d'elle que le sommet de son crâne et ses cheveux argentés. Elle balançait la tête de droite et de gauche en hurlant :

— Ronald, je t'ai dit que ça allait arriver ! Faut maintenant que tu m'aides à me dégager de là ! Y a des trucs qui sont tombés sur mes jambes !

Il recula d'un pas, glissa les doigts dans la poche de sa chemise et en sortit un étui d'allumettes portant l'inscription RELAIS ROUTIER/ PORTLAND OREGON. Un endroit très correct, songea-t-il. Pas la moindre couleuvre de parking.

Il ouvrit la pochette, arracha une allumette et la craqua. L'odeur de soufre le piqua à la gorge et un filet de fumée resta suspendu en l'air.

— Qu'est-ce que tu fais, Ronald ? demanda-t-elle, effrayée.

Il inclina la pochette et enflamma toutes les allumettes.

Une vraie fusée éclairante, qu'il faillit lâcher quand elle toucha le bout de ses doigts. Avant de la balancer sur la pile effondrée.

— Ronald...

Il recula et franchit le seuil de l'entrée. Déjà, la chaleur était telle qu'il la sentit sur sa figure en sortant.

Il montait les vitesses et s'éloignait au volant de son Peterbilt, les yeux rivés sur ses rétroviseurs latéraux, emplis de flammes écarlates et de rouleaux de fumée noire s'échappant des fenêtres et des portes de la vieille maison. D'ici peu de temps, songeait-il, la Buick à son tour exploserait, réduisant en cendres cheveux, fibres et autres preuves à charge. Les massifs d'oliviers de Bohême de part et d'autre de la bâtisse s'embrasaient déjà.

Il ralentit en approchant de l'intersection avec la grand-route et inspecta les deux voies de circulation. Il prit son virage au plus large comme il l'avait fait des centaines de fois, veillant à ne pas décapiter du bout de sa remorque le poteau indicateur, et pointa le nez trapu du Peterbilt vers le sud, vers Gardiner.

Il partait à la recherche de la grosse fliquette d'Helena.

11 h 46, mercredi 21 novembre

La Yellowstone Quilt Shop était une ancienne maison d'habitation située sur Scott Street, la rue principale qui traversait la bourgade, coincée entre une compagnie de rafting en eau vive fermée pour l'hiver et une officine de prêteur sur gages arborant la pancarte ARMES ! Une construction de style victorien classique, étroite et bien conservée, avec toit en bardeaux et galerie couverte également en bois. Une enseigne fabriquée à partir de carrés de patchwork pendait dans la vitrine, indiquant que c'était ouvert.

Cassie gara la Ford Expédition juste devant le magasin et descendit en brossant les miettes sur son pantalon et son manteau. Elle avait rempli son réservoir et avalé une demi-douzaine de minibeignets au chocolat dans une supérette près du pont qui enjambait la Yellowstone River. À sa question sur l'emplacement de la boutique, le chauve derrière le comptoir, longue barbe et bretelles, avait répondu qu'il ignorait jusqu'à son existence. Sur quoi, la cliente derrière elle n'avait pas manqué de l'apostropher pour sa mémoire défaillante et s'était empressée de renseigner Cassie.

Sur l'arrière des commerces alignés en rang d'oignons, elle entendait le grondement de la rivière. Elle courait pourtant tout au fond du canyon mais le fracas des eaux portait loin.

Les rideaux en dentelle blanche donnaient un cachet d'intimité un peu vieillot à la boutique de patchwork, tant elle détonnait dans le lot, le reste de la ville revendiquant fièrement son look western avec ses trophées en bois d'élan omniprésents. Comme tous les autres bâtiments du bloc, la boutique était toute proche de la rue, seule une étroite bande d'herbe brunie derrière une clôture de piquets blancs la séparait du trottoir.

Une clochette tinta quand elle poussa la porte. L'endroit, pas bien grand, était rempli de tissus étalés sur les tables ou exposés aux murs.

Une femme mince aux cheveux sombres leva les yeux et sourit timidement derrière sa machine à coudre installée sur un bureau ancien devant la vitrine. La machine s'arrêta.

— Vous êtes arrivée à temps, dit la femme. J'avais l'intention de fermer à midi pour le long week-end. Mais ne vous faites pas de souci. Regardez autant que vous voulez. Les tissus sur la table bénéficient d'une réduction de vingt pour cent et je fais une jolie promotion sur les *fat quarters* [9].

Cassie rougit de ne pas savoir à quoi correspondait un fat quarter et ne posa pas la question. Elle se sentait toujours coupable d'en connaître si peu sur le patchwork et la couture mais choisit de carrer les épaules et demanda :

— Vous êtes la propriétaire ?

— C'est bien moi.

Sally Legerski lui parut douce et presque élégante. Mince, de petite taille, un visage aux pommettes hautes, avec une large bouche et de grands yeux bleus. Elle ne reconnut pas grand-chose d'Edna, ni dans ses traits ni dans sa corpulence. Elle estima que Sally devait approcher la cinquantaine mais il n'était pas difficile d'imaginer qu'elle ait pu être une vraie beauté dans sa jeunesse. Le contraste avec Edna était frappant.

Cassie sortit son insigne de son sac.

— Madame Legerski, je suis Cassandra Dewell, enquêtrice auprès des services du shérif, comté de Lewis et Clark. Je suis à la recherche de deux adolescentes qui ont disparu hier soir et j'espère que vous accepterez de répondre à quelques questions.

— Oh, Seigneur.

À voir l'expression de son visage, Cassie en conclut immédiatement qu'elle se préoccupait du sort des gamines et ne s'inquiétait nullement de ses questions. Délibérément, elle n'avait pas cité le nom de Cody, sentant intuitivement que cela n'arrangerait rien.

— Deux filles du Colorado. La dernière fois qu'elles ont donné de leurs nouvelles, elles avaient traversé Gardiner et se dirigeaient vers Helena. Depuis, nous n'avons pas réussi à les localiser, ni elles ni leur véhicule. Cela fait plus de dix-huit heures.

— Je vois, dit Sally, de toute évidence perplexe, se demandant bien la nature des questions qui allaient suivre.

Elle laissa passer un silence avant de poursuivre :

— Vous voulez savoir si je les ai vues, c'est ça ?

— Et vous les avez vues ? demanda Cassie en haussant les sourcils.

— Je ne crois pas, répondit Sally. Mais c'est possible. Il y a

beaucoup de circulation sur cette route, devant ma vitrine. Vous savez, tous les gens qui vont dans le parc ou qui en reviennent. Là maintenant, c'est très tranquille, mais en été, ça en devient presque risible. C'est bruyant et je m'efforce de ne pas l'entendre. À quelle heure ont-elles traversé la ville, avez-vous dit ?

Cassie consulta ses notes.

— Après neuf heures.

— Du soir ?

— Oui.

— Alors je suis sûre de ne pas les avoir vues. J'étais déjà rentrée chez moi. J'habite sur la colline, à un endroit d'où on ne voit pas la route. Mais j'espère que quelqu'un les aura aperçues et que vous pourrez les retrouver. La ville tout entière est morte à cette période de l'hiver. Je me fais toujours beaucoup de souci pour les jeunes filles qui roulent seules sur l'autoroute. Est-ce que vous me demandez ça parce qu'elles faisaient elles aussi du patchwork ou quelque chose ?

Cassie, gênée, sentit ses joues s'empourprer.

— Pas à ma connaissance.

Sally acquiesça et dit :

— Très bien, d'accord, une façon polie de lui demander: *Alors pourquoi êtes-vous ici ?*

Cassie prit une profonde inspiration et tenta un sourire plein d'empathie.

— Je crois que je devrais jouer cartes sur table avec vous.

Sally inclina la tête de côté, perplexe.

— Je voudrais vous poser quelques questions au sujet de votre ex-mari, le trooper Rick Legerski.

À l'énoncé de ce nom, le visage de Sally se ferma, ses yeux et ses traits se figèrent en un masque de glace. Une réaction viscérale, se dit Cassie. Puis Sally s'écarta de sa table et croisa les bras.

— Que voulez-vous savoir sur lui ?

— Puis-je m'asseoir ? demanda Cassie en montrant une chaise pliante.

Sally acquiesça sans mot dire.

En s'asseyant, Cassie se rapprochait d'elle, avec l'espoir que ses questions ressembleraient moins à un interrogatoire qu'à une conversation.

— Je l'ai rencontré ce matin à propos des deux disparues puisqu'il est le seul à patrouiller sur cette portion d'autoroute, expliqua-t-elle. Je crois que nous n'avons pas vraiment accroché tous les deux. Je suis

repartie avec l'impression qu'il gardait des informations pour lui. J'ai eu le sentiment qu'il se passait des choses en coulisse dont il ne voulait pas me parler. Je suis nouvelle dans le métier et je ne connais personne dans le comté de Parle. Et donc je me demandais si...

Soudain, elle manqua de courage. Que cherchait-elle à savoir exactement ? Voulait-elle qu'une femme lui déballe des saletés sur son ex-mari ? Et dans quel but ? Pour se venger d'un homme qui l'avait insultée de façon aussi révoltante ?

— Vous me permettrez de deviner où vous vous êtes retrouvés tous les deux, intervint Sally. Au First National Bar de Emigrant, je me trompe ?

Cassie confirma de la tête.

— Et le propriétaire était là lui aussi ? Un grand mec sinistre à faire peur, qui a passé tout son temps à faire la mouche du coche en disant des choses inconvenantes ?

— Jimmy.

— Oui, Jimmy, dit Sally, la lèvre supérieure légèrement retroussée en prononçant son nom. Si jamais je revois Jimmy avant ma mort, ce sera une fois de trop.

— Moi non plus, il ne m'a pas plu.

— C'est un oiseau de malheur. J'ai toujours détesté aller là-bas, même en compagnie de Rick. Ces deux-là...

Elle ne termina pas sa phrase, relevant brusquement la tête pour regarder Cassie.

— Je suis désolée, dit-elle. Vous remuez de bien mauvais souvenirs avec vos questions.

— Ce n'est pas dans mes intentions, mentit Cassie.

— Que voulez-vous savoir de Rick ?

— Je ne le sais pas bien moi-même. Je crois que je veux savoir quel genre d'homme il est.

Une ombre assombrit le visage de Sally.

— J'ai refermé ce chapitre de ma vie une bonne fois pour toutes et, très honnêtement, je n'ai aucune envie de le rouvrir. Je suis allée de l'avant et je ne suis pas de ces femmes qui se répandent en ragots sur le compte de leur ex-mari, comme si elles ne portaient pas la responsabilité de l'avoir choisi en tout premier lieu. J'espère que ce n'est pas ce que vous attendiez de moi.

— Je ne veux pas être indiscrete, dit Cassie en inspirant profondément, indécise quant à la manière de poursuivre.

— J'en ai eu pourtant l'impression.

— Non. Restons si vous le voulez bien sur un plan uniquement professionnel et non personnel. Vous étiez avec lui quand il a gagné du galon et commencé à sillonner l'État. Donc, ce doit être un bon policier, non ?

Sally répondit comme si elle récitait une leçon.

— Rick était un grand représentant de la loi et de l'ordre. Il travaillait dur, n'hésitait pas à faire des heures supplémentaires et respectait le règlement sans prendre trop de raccourcis. Il aimait un peu faire l'important – s'assurer que tout le monde sache que c'était lui le patron – mais ce n'est pas inhabituel chez les troopers. Il soutenait obstinément que ça faisait partie du boulot. Après tout, ces hommes sont habituellement seuls à patrouiller sur l'autoroute. Ils n'ont pas de partenaires et dans un État comme le Montana, les renforts sont parfois si éloignés qu'il leur faut vingt minutes pour arriver. Faire preuve d'autorité permet de désamorcer des situations potentiellement explosives.

« Croyez-moi, poursuivit-elle, à déménager un peu partout dans le Montana pour le suivre comme j'ai fait, j'ai eu l'occasion d'en rencontrer beaucoup, des troopers. Je crois que je veux vous faire comprendre sans vouloir le dire en ces termes que son boulot passait toujours en premier.

Cassie hocha la tête pour l'inciter à continuer.

Sally n'en fit rien et se contenta de demander, bien au contraire :

— Nous en avons terminé ?

— Oui. À moins que vous n'ayez autre chose à ajouter.

— Vraiment, je ne vois pas. Le reste est personnel.

Cassie eut honte d'elle-même. Elle ne savait plus quelle direction prendre. Dans son esprit s'enchevêtraient furieusement plusieurs pistes possibles mais aucune ne s'accordait de façon logique avec ce qu'elle apprenait. La disparition de Cody, la présence de l'église, les mégots de cigarettes, les fins de non-recevoir de la part de Legerski et du shérif du comté de Park, les filles volatilisées dans la nature...

Sally reprit.

— Personne ne pourra jamais vraiment comprendre ce qui se passe chez un couple marié s'il ne partage pas sa vie. C'est la chose la plus compliquée au monde et j'ai complètement renoncé à essayer, vous savez ? J'ai connu ce merveilleux couple qui habitait la maison juste derrière la mienne. Marié depuis quarante-trois ans. Chaque fois que je les voyais tous les deux, ils semblaient toujours aussi amoureux. Elle se prénommaient Wilma mais Walt le mari l'appelait toujours « puce ». Vraiment, je les enviais. Jusqu'au jour où il lui a dit qu'il partait faire les courses pour ne plus jamais revenir. Elle refuse de parler de ce qui

est arrivé et moi, je n'en ai pas la moindre idée.

Cassie secoua la tête.

— On entend dire partout que les disputes ont toujours pour raison l'argent ou le sexe et c'est probablement vrai. Mais parfois, il s'agit tout simplement d'une sensation mauvaise, une onde méchante qui vous arrive brutalement. Parfois vous pouvez regarder l'homme dont vous partagez la vie depuis des années et vous rendre compte avec horreur que vous ne savez rien de lui. Qu'il vit une autre vie juste devant vos yeux. Que vous n'avez absolument aucune idée de ce qu'il fait quand il n'est pas à la maison vu qu'il ne cherche jamais d'excuse, même bidon, pour se justifier, n'importe quoi qui expliquerait son épuisement et son visage rouge comme une pivoine.

Cassie sentit des picotements dans son cuir chevelu.

Un temps de silence et sans qu'elle la pousse à poursuivre, Sally reprit d'elle-même :

— Je vais vous dire une chose : pour un flic, il a des fréquentations bien étranges.

— Vous voulez parler de Jimmy ?

— Entre autres, répondit Sally.

Avant qu'elle ait pu lui demander qui étaient les « autres », le silence de la boutique s'emplit d'un grondement de diesel cliquetant de tous ses cylindres, dehors, dans la me.

— C'est exactement de ça dont je parlais un peu plus tôt, expliqua Sally, en haussant le ton, criant presque pour se faire entendre. L'endroit est super pour harponner les touristes de passage mais il devient carrément moche dès que vous essayez de vous concentrer ou de partager une conversation. En particulier quand il s'agit de ces gros monstres.

Cassie suivit le regard de Sally et pivota sur sa chaise. Un poids lourd noir et imposant, tractant une longue remorque métallisée, s'était arrêté en pleine rue au niveau de son Expédition, de l'autre côté de la chaussée. Baissant la tête, elle tenta d'entrevoir le chauffeur par les rideaux en dentelle mais la cabine du camion était trop haute. Aussi attendit-elle que le chauffeur reparte afin de reprendre leur conversation.

Elle finit par se lever, contourna la table couverte de tissus et gagna la fenêtre dont elle écarta les rideaux pour regarder au-dehors. Un gaillard imposant, lourdement charpenté, en jean et manteau démesuré, se hissa dans la cabine et referma la portière derrière lui. Impossible de voir son visage ni même un profil de trois quarts – elle ne distingua qu'une bande de cheveux clairs sous le bandeau d'une casquette graisseuse. Pourquoi cet homme s'était-il arrêté ? Pour

quelle raison était-il descendu de son engin ?

Un sifflement d'air comprimé, un bond en avant et le semi-remorque reprit la route.

— Qu'est-ce qu'il voulait, ce mec ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas, répondit Sally derrière la table. Je ne vois rien.

Le camion quitta son champ de vision, son grondement de moins en moins perceptible à mesure qu'il s'éloignait. Au bout du pâté de maisons, il prit son virage au plus large et elle plissa les paupières pour tenter de déchiffrer sa plaque d'immatriculation : elle ne distingua qu'une appellation commerciale du Montana.

— Je reviens tout de suite, dit-elle en tirant la porte.

La clochette tinta à sa sortie. Debout sous la galerie, elle ne voyait plus le camion mais le suivait au bruit. Il avait tourné au moins deux fois de suite et remontait la rue parallèle dans l'autre sens, repartant d'où il était venu.

Tout en se dirigeant vers sa Ford, elle ouvrit son blouson et posa la main sur la crosse du Glock.

Elle se pencha contre la vitre côté passager et aperçut un objet sur le siège du conducteur. Elle n'avait pas fermé sa portière et quelqu'un – très certainement le chauffeur – l'avait ouverte pour le déposer là.

Elle fit le tour de sa Ford et y regarda de plus près. Un paquet blanc mal emballé. Elle enfila son gant gauche, ouvrit sa portière et s'en saisit.

Trois enveloppes blanches carrées tenues par un élastique. Elle reconnut aussitôt des pochettes de CD ou de DVD. Sur la surface blanche et lisse de la première, une phrase rédigée d'une écriture en pattes de mouche : *À la ferme Schweitzer.*

12 h 51, mercredi 21 novembre

Cassie regagna le magasin avec sa mallette et le paquet juste au moment où l'ex-Mme Legerski retournait son enseigne dans la vitrine, prête à fermer boutique. Elle s'arrêta sous la galerie mais Sally lui fit signe d'entrer.

— Ça, c'est pour mes clients, dit-elle quand Cassie repoussa la porte derrière elle. Qu'est-ce qui s'est passé là-dehors ?

— Le chauffeur du camion m'a laissé quelque chose.

— Vous plaisantez. Vous le connaissez ?

Cassie s'immobilisa. Elle n'avait même pas envisagé cette éventualité.

— Non, mais c'est étrange, parce que ces temps derniers, j'ai beaucoup réfléchi aux routiers.

Sally hocha la tête, sans trop comprendre ce qu'elle entendait par là. Difficile de lui en vouloir.

— Il m'a laissé ça, dit Cassie en lui montrant les pochettes.

— Oh, dites donc.

— Puis-je m'installer à la table pour les visionner ?

— Naturellement, je vais débarrasser.

— Ne vous donnez pas cette peine, répondit Cassie.

Elle traîna la chaise pliante jusqu'à la table, sortit l'ordinateur portable du comté et l'ouvrit sur le tas de tissus, Sally toujours dans son dos.

— Je ne suis pas sûre que vous ayez envie de voir ce qui va suivre, lui dit-elle en tournant la tête.

— De quoi s'agit-il ?

— Je ne sais pas au juste mais j'ai un très mauvais pressentiment.

Sally s'installa derrière le comptoir et commença à faire ses comptes de la matinée, accompagnée par les tintements de sa caisse enregistreuse. Depuis sa chaise, elle aurait bien du mal à voir l'écran, estima Cassie en sortant le premier disque de sa pochette.

Elle le glissa dans son lecteur de DVD. Il était sans étiquette, vierge de toute inscription mais peut-être portait-il des empreintes. Elle décida aussitôt de garder les deux autres en l'état pour les techniciens du labo en évitant de les manipuler et brancha ses écouteurs. S'il y avait une bande-son, elle ne voulait pas que Sally entende.

L'enregistrement démarra sans préambule ni générique, sur le visage d'un homme masqué d'une cagoule qui envahit tout l'écran. Elle vit les yeux, si proches de l'objectif qu'ils en devenaient flous et absolument méconnaissables. Il ne regardait pas devant lui mais tripotait la caméra, sur fond de bruits sourds et de parasites. Puis il recula, dos à la caméra, et l'image devint plus nette. Sans même s'en rendre compte, Sally plaqua ses mains de chaque côté de sa figure.

Imposant et massif, des chaussures hautes lacées aux pieds, il était vêtu d'un chandail noir à longues manches sur un pantalon de survêtement, noir lui aussi. Un ventre imposant débordait de la ceinture et d'énormes mains blanches ressortaient des manches du pull. Elle chercha un signe distinctif ou une alliance. En vain. Rien. Mais la taille de ses battoirs l'impressionnait. Même gabarit et même corpulence que Legerski, mais c'était vrai de beaucoup d'hommes.

L'homme à la cagoule se tourna légèrement, fit un pas de côté et d'un geste du bras, présenta une sorte de chambre des plus austères.

— Et nous voici de nouveau, annonça-t-il d'une voix inhumaine et désincarnée, déformée par l'électronique. Ça devrait bien se passer aujourd'hui, parce que la vedette... c'est *moi* !

Cassie remarqua la caméra à hauteur d'épaule, vraisemblablement posée sur une étagère ou un trépied. Les images et le son étaient de piètre qualité, l'éclairage beaucoup trop cru.

— Attendez juste une seconde que j'amène l'actrice.

Il sortit du cadre sans que la caméra le suive.

Après une minute de plan vide immobile, il était de retour, tenant une laisse, semblait-il. Non, pas une laisse, plutôt une chaîne qui serpentait derrière lui et à laquelle il donna une violente secousse.

Apparut alors une femme nue au corps décharné, entravée à une cheville, qu'il traîna jusque dans le champ. Elle s'assit sur le lit et se tourna vers la caméra, hagarde, absolument terrorisée. L'encagoulé tout de noir vêtu tira d'un coup sec pour avoir son attention et fixa une extrémité de sa longe à un anneau scellé au mur près du lit. Incapable de détacher le regard de ces yeux hantés, Cassie vit que la

chaîne était juste assez longue pour autoriser des déplacements autour du lit mais pas au-delà.

Elle tenta de mieux voir les traits de la jeune femme. Une figure familière qu'elle reconnut, une des trois disparues de la région identifiées au cours de ses recherches la nuit précédente. Mais sa mémoire lui fit défaut, impossible de mettre un nom sur ce visage. La réponse était dans son dossier, un coup d'œil suffirait.

Les quelques minutes qui suivirent, le temps s'arrêta. La scène qui se déroulait devant ses yeux sortait droit des enfers, les vrais, ceux de la vraie vie. Elle continua pourtant à regarder, sachant dans le même temps qu'elle aurait beau faire, sa volonté ne suffirait pas : ces images resteraient gravées dans sa mémoire, sans plus jamais s'effacer, pour le restant de ses jours. Elle en oublia même de respirer.

L'homme semblait tout à la fois crâneur, désinvolte et d'une cruauté innommable. Quand il se tourna vers la caméra – des yeux sombres au creux de deux orbites bien écartées – le doute n'était pas permis : il prenait son pied.

La suite se déroula en une succession d'accéléérés, une horreur absolue en avance rapide, juste le temps de se confronter à une image infâme sans s'attarder une seconde de trop sur les détails.

L'homme poussa son bas-ventre en plein dans la figure de la fille, une main empoignant les cheveux, l'autre sur sa braguette...

Avance-rapide-Avance-rapide-Avance-rapide.

À son grand soulagement, la caméra restait fixe, pas de zoom ni rien, et elle présuma qu'il n'y avait personne avec lui, même s'il s'adressait à l'objectif comme un présentateur de show télévisé.

À un moment, après avoir retourné la fille à plat ventre sur le lit, il se dandina jusqu'à elle et se tourna vers la caméra qu'il poignarda d'un doigt bien raide en disant :

— N'essaie plus jamais de me baiser, Roi Reptile !

Roi Reptile, c'était quoi, ça ?

Avance-rapide-Avance-rapide-Avance-rapide.

Pauvre gamine, songea Cassie, les yeux embués de larmes en entendant la fille pleurer et le supplier d'arrêter. Pour toute réponse, il lui aligna un revers de main suffisamment puissant pour la faire dégringoler au sol. Penché sur elle, il la remontait sur le lit quand Cassie remarqua une grande étendue de peau décolorée au creux de ses reins. Une sorte de tache ou un reste de tatouage raté. À croire qu'il venait de s'en rendre compte à son tour, il tendit aussitôt le bras et rabattit le bas de son chandail pour la masquer.

Avance-rapide-Avance-rapide-Avance-rapide.

Les jambes chancelantes, l'air complètement vidé, il se remit debout et ne bougea plus, haletant, le souffle court, en contemplant la caméra d'un œil furieux. Puis il bondit vers l'écran et disparut hors champ.

La fille gisait sur le lit en position du fœtus, serrant ses genoux contre elle, dos à l'objectif. Cassie distingua son échine ployée, ses épaules agitées de soubresauts à chaque sanglot. Au creux des reins, elle portait un tatouage qu'elle reconnut comme un insigne de Harley-Davidson. Une des disparues avait le même...

Quand l'homme réapparut, il tenait à la main un couteau à longue lame qui ressemblait à une baïonnette. Il bondit plein champ vers la fille sur le lit, s'arrêta pour regarder pardessus son épaule et sourit.

Avance-rapide-Avance-rapide-Avance-rapide.

Du sang, à travers tout...

En enlevant son casque, Cassie se sentait aussi révoltée, horrifiée et violentée dans sa chair que la jeune disparue assassinée.

— Sainte Mère de Dieu, lâcha-t-elle d'une voix brisée, les yeux fermés.

— Quoi ? demanda Sally, inquiète. On dirait que vous venez de voir le diable en personne.

— C'était bien lui, répondit Cassie.

Et soudain prise de frénésie, elle se mit à frotter son visage des deux mains, comme pour tenter de récurer sa peau des horreurs qui s'y étaient incrustées. En pure perte.

— Il y a du sang qui coule, lui fit Sally.

— Quoi ?

Cassie ne comprit pas immédiatement qu'elle ne parlait pas de la fille dans la vidéo et il lui fallut un moment pour voir sa propre main toute rouge. Elle avait serré ses doigts si fort que ses ongles avaient transpercé sa paume. Son visage était strié de rouge.

— Tenez, dit Sally en s'approchant avec un mouchoir en papier.

La vidéo était finie. Sally ne pouvait plus la voir, et pourtant Cassie referma son ordinateur avec violence.

— Qu'y a-t-il ? demanda Sally.

Le mouchoir toujours pressé contre sa paume droite, elle rouvrit l'ordi et remit le disque en marche avant de figer l'image du tout début. Celle de la chambre Spartiate, avant que la fille n'y soit amenée.

— J'ai besoin de votre aide, dit-elle. Je veux que vous regardiez quelque chose.

Sally eut l'air effrayé.

— Ne vous en faites pas, j'ai mis sur pause. Je veux juste que vous identifiiez un lieu pour moi si vous le pouvez. Il y a un moment que vous vivez ici et vous pourriez peut-être reconnaître l'endroit, s'il est situé dans la région.

Sally Legerski prit une profonde inspiration, contourna la table et se pencha si près de l'écran que Cassie sentit son parfum. Sans la quitter des yeux, elle lui demanda :

— Est-ce que vous reconnaissez cette pièce ?

Petit frémissement sur le visage : Sally savait.

— Qu'est-ce qui se passe dans cette chambre ? demanda à son tour Sally.

— Peu importe. Est-ce que vous la reconnaissez ?

— Peut-être bien.

Malgré le frisson qui la traversa, Cassie essaya de garder son calme.

— Où est-elle située ? voulut-elle savoir.

— J'ai dit *peut-être bien*.

— A-t-elle un rapport avec votre ex-mari ?

— Je ne peux pas savoir si je n'en vois pas plus.

— Ça ne risque pas d'arriver, répondit Cassie avec fermeté.

Sally soupira.

— Peu après notre installation ici, Rick a acheté une vieillerie, un ancien ranch abandonné. Sur le moment, j'ai pensé que c'était stupide de sa part et je le pense toujours. Il a clamé haut et fort qu'il allait tout remettre en état pour nos vieux jours, mais la bâtisse était en ruine et le puits quasiment à sec.

— Cette chambre se trouve dans la vieille maison d'habitation ?

— Non, dit Sally. L'homme à qui Rick a acheté la propriété avait bâti un abri souterrain. Je ne sais pas combien ça a dû lui coûter, mais il prétendait qu'il résisterait à une guerre nucléaire. Il est situé sur le côté de la maison, près de l'entrée je veux dire. Et ça, ça ressemble à la chambre qu'il y avait là-bas. Je n'ai jamais passé plus de dix minutes dans ce sous-sol parce que le lieu me fichait une trouille bleue et en plus, j'étais furieuse contre Rick pour avoir dilapidé nos économies en achetant cette chose. Il est sûr que ça y ressemble fort, mais je ne pourrais pas le jurer.

Elle pointa le doigt sur l'écran et poursuivit :

— Je reconnais les murs en béton, mais ces anneaux, là, c'est récent...

Sa voix mourut d'elle-même quand elle prit conscience des implications de sa phrase.

— Qu'est-ce qui s'est passé là-dedans ? demanda-t-elle.

Cassie ignore sa question.

— C'est la ferme Schweitzer, non, c'est bien comme ça qu'on l'appelle ?

— Comment le saviez-vous ?

— Je crois que c'est là-bas que se trouvent les filles.

Comme il était indiqué sur la pochette.

Sentant ses jambes céder sous elle, Sally tendit les bras pour se raccrocher à la table.

Cassie gagna l'arrière-boutique, traversa une réserve encombrée d'articles et sortit dans une minuscule arrière-cour. Elle avait besoin d'air, et de quelques minutes. La courette était fermée à son extrémité par une clôture grillagée derrière laquelle plongeait une paroi du canyon au fond duquel grondait la Yellowstone River.

Elle agrippa la rambarde à deux mains et ferma les yeux. Aussitôt elle revit le visage terrifié de la fille tourné vers l'objectif puis la courbure de ses épaules quand l'homme en cagoule s'était approché d'elle armé d'une baïonnette. À l'académie de police, elle en avait suffisamment lu et appris pour savoir que la plupart des tueurs en série conservaient des trophées pour se remémorer leurs victimes. Pourtant, si photos et vidéos n'étaient pas rares, elle n'en avait jamais regardé à proprement parler et en cet instant précis, elle n'aurait voulu qu'une chose, trouver le moyen de dé-regarder ce qu'elle venait de voir. Plongée dans ses pensées, elle se demandait combien d'autres victimes apparaissaient sur les deux disques qu'elle n'avait pas visionnés.

Puis soudain, comme saisie par une fureur intense, elle releva la tête et rouvrit les yeux en se traitant de tous les noms pour s'être offert le luxe de rassembler ses pensées et de se reprendre. Elle avait perdu un temps précieux que les filles Sullivan – et Cody – ne pouvaient se permettre de voir gaspillé à cause de ses hésitations.

Elle consulta sa montre. Cela devait suffire. Elle se sentait coupable d'avoir joué un aussi sale tour à Sally en la laissant seule avec son ordinateur. Mais elle ne doutait pas une seconde que Cody aurait approuvé.

Elle retourna dans la boutique d'un pas décidé. En la voyant rentrer et se rasseoir devant l'ordinateur, Sally garda la tête baissée derrière son comptoir, apparemment en état de choc. À l'écran, l'image figée montrait l'homme et la fille, juste avant qu'il ne la remonte sur le lit.

— Vous avez regardé, dit Cassie.

— Il le fallait... C'est lui, c'est bien lui. Rick.

— Comment pouvez-vous en être aussi sûre ? demanda Cassie, très excitée soudain. On ne voit jamais son visage.

Sally refusa de croiser ses yeux.

— La tache de naissance qu'il a au bas du dos. On la voit quand son chandail remonte. Elle est violacée et lui recouvre presque les reins. Il en a toujours eu honte parce qu'on dirait qu'elle a la forme d'un crâne. Il l'appelait sa tête de mort et c'est vrai que ça y ressemble.

— Vous êtes sûre ?

— C'est *lui*, répondit Sally en la fusillant du regard.

Au moins, se dit Cassie en regardant l'image arrêtée, Sally n'avait pas visionné le film jusqu'au bout.

— Quel est votre mot de passe wi-fi ?

Sally ne répondit pas, pleine d'une furie contenue, prête à exploser.

— Sally, quel est votre mot de passe wi-fi ? redemanda sèchement Cassie.

Dès qu'elle l'eut obtenu, elle se mit au travail tandis que Sally se mettait à débiter un monologue d'une voix monocorde, autant pour elle-même que pour Cassie.

— C'est un homme autoritaire, il tient absolument à tout régenter.

Cassie se contenta d'un simple « humm » pour toute réponse.

— Les premières années, ça ne me gênait pas vraiment qu'il tienne à tout savoir de mes activités pendant la journée, et des gens avec qui j'avais pu parler. Je trouvais même presque attendrissant qu'il se montre aussi jaloux. Mais ce n'était pas simplement de la jalousie – c'était une volonté absolue de me posséder complètement. Comme s'il ne me faisait pas confiance, comme s'il trouvait suspect tout ce que je faisais ou disais. Il épluchait les factures de téléphone et m'interrogeait sur les numéros qui lui étaient inconnus, ou bien il vérifiait les sites Web que j'avais consultés à l'ordinateur. Et il piquait une crise si je n'étais pas d'accord, avec lui ou sur un point de détail, même insignifiant. Au bout d'un moment, j'ai eu l'impression d'étouffer et je n'ai pas pu le supporter plus longtemps.

Cassie devina d'avance ce qui allait suivre. Elle ne se trompait pas.

— Mais jamais je n'aurais pensé qu'il était capable de ça.

Une fois les cinq dernières minutes de la vidéo enregistrées sur son disque dur, compressées et envoyées, Cassie ouvrit son téléphone portable et rappela le dernier numéro. Une nouvelle fois, elle tomba sur le standard des services du shérif, comté de Park.

— Cassandra Dewell à l'appareil, enquêtrice auprès du comté Lewis et Clark. Il faut que je parle au shérif Pedersen immédiatement. De toute urgence.

— Il a peut-être pris sa journée, m'dame.

— Alors connectez-moi à son portable ou à son domicile personnel.
Tout de suite.

La standardiste se tut une seconde comme pour se préparer à répliquer mais y réfléchit à deux fois.

Une minute plus tard, Pedersen était en ligne. Apparemment, il ne l'appelait pas de son portable.

— Oui, agent Dewell ?

Elle ignore son ton rageur.

— Où êtes-vous ? demanda-t-elle.

— Ici, au bureau. Mais j'avais prévu de partir tôt, en début d'après-midi. Pourquoi ?

— Est-ce que le trooper Legerski est encore là ?

— Je n'en suis pas sûr. Possible qu'il soit rentré après sa visite au juge.

— Vous voulez vérifier, s'il vous plaît ?

— Vous pouvez me dire de quoi il s'agit ? demanda-t-il, toujours aussi agacé.

— Legerski est un violeur et un meurtrier. C'est probablement lui qui détient les filles Sullivan prisonnières dans une propriété qu'il possède et je ne sais pas si elles sont encore en vie.

Elle n'entendit plus qu'un silence exaspérant.

— Shérif, dit-elle, trouvez Legerski et bouclez-le avant qu'il sache de quoi il retourne. C'est un putain de monstre et si vous consultez vos mails, vous en verrez la preuve. Mais arrêtez-le *d'abord*, vous vérifierez vos mails ensuite.

— Ne quittez pas, dit Pedersen.

Il reposa violemment le combiné sur son bureau et elle l'entendit en fond sonore demander :

— Rick est encore là ?

Elle ne distingua pas l'échange de voix qui s'ensuivit puis Pedersen

revint en ligne.

— Il discutait dans la salle de brigade avec des adjoints mais je crois qu'il est parti. Au cas où vous ne le sauriez pas, le juge a refusé votre demande de mandat.

— Aucune importance, répondit-elle. Mettez la main sur Legerski et collez-le en cellule. Je ne plaisante pas, et si vous ne le faites pas immédiatement, tous les habitants du Montana voudront savoir pourquoi quand cette histoire fera la une.

— Écoutez, dit Pedersen. Je connais plutôt bien Legerski. Ce que vous me dites me paraît complètement dingue. Je ne peux pas simplement l'arrêter sur la seule foi de vos accusations et sans preuves à charge.

— Je vous l'ai pourtant dit, reprit-elle, sa voix enflant à mesure pour se changer en hurlement. *Les preuves sont dans votre foutue boîte mail!* Vous verrez de vos yeux votre pote Rick violer une fille enchaînée à un mur avant de l'étriper comme une bête sauvage. C'est la pire chose que j'aie jamais vue et celui qui a fait ça se trouvait dans vos bureaux. Faites-le enfermer au plus vite, après quoi, vous annulez tous les congés pour le week-end et vous envoyez tous les hommes dont vous disposez à l'ancienne ferme Schweitzer non loin de l'autoroute 89.

Elle s'interrompt pour consulter son écran.

— Les coordonnées GPS sont: latitude 45° 10' 06" nord, longitude 110° 51' 45" ouest. Vous les avez ?

Silence. Puis une plainte :

— Oh Jésus. Oh mon Dieu...

— Vous regardez le fichier que je vous ai envoyé.

— Oh Seigneur... *Oh mon Dieu.* Où avez-vous eu ça ?

— On m'en a fait cadeau.

— Je n'arrive pas à voir son visage. Comment savez-vous que c'est bien lui ?

— Il porte une tache de naissance dans le bas du dos. On la voit un moment dans la vidéo.

— Mais...

— Son ex-épouse est assise en face de moi et elle l'a formellement identifié. Elle dit que c'est lui.

— Vous êtes sûre qu'il ne s'agit pas d'une simulation ?

— Je ne vois rien de simulé là-dedans. Vous, si ? Vous croyez vraiment que c'est une fiction avec deux acteurs qui s'éclatent ?

— Répétez-moi les coordonnées, ordonna Pedersen sans plus

tergiverser, en vrai défenseur de la loi.

Ce qu'elle fit. Avant de préciser :

— Shérif, ne lancez pas d'appel à vos unités par radio. Sinon Legerski l'entendra et ira aussitôt se planquer. Il serait préférable d'envoyer directement des gars à sa recherche pour l'appréhender.

— Je suis d'accord.

— Je vous retrouve chez Schweitzer, dit Cassie.

En ajoutant pour elle-même : *Tenez bon, les filles. Accroche-toi, Cody.*

14 h 51, mercredi 21 novembre

Gracie et Danielle étaient debout, blotties l'une contre l'autre le long du mur latéral sous la grille d'aération métallique, le seul endroit de la pièce où elles n'avaient pas trop la nausée à cause des relents de cadavre dans le coin et du sang sur le sol.

Sans chaussettes ni chaussures, Gracie avait les pieds glacés et le froid du béton semblait s'insinuer dans ses os. Elle serrait Danielle au plus près, avec l'espoir de lui donner un peu de sa chaleur, mais ne savait plus quoi faire pour se réchauffer elle-même. Quand elle exhalait, son haleine sortait de sa bouche en tremblotant.

Elle songeait bien à récupérer la couverture qui cachait le cadavre mais ne pouvait s'y résoudre, pour l'instant.

Toujours muette, Danielle se balançait sur place d'avant en arrière en psalmodiant son mantra.

— La prochaine fois que quelqu'un apparaît à la porte, tu fais ton truc avec le portable, d'accord ? lui dit Gracie.

Depuis une heure, sa sœur aînée n'avait plus dit un mot ni relevé la tête. Jamais encore elle ne l'avait vue silencieuse aussi longtemps.

— Danielle, imagine Justin de l'autre côté de la porte.

Danielle continua à se balancer.

— Qu'est-ce que t'en dis ? lui demanda Gracie, espérant toujours trouver le moyen de percer sa carapace. Tu le feras, cette fois ?

Malgré ses pieds changés en blocs de glace, Gracie perçut une vibration lointaine répercutée par le sol. Sa sœur également, qui redressa la tête et fixa la porte, les yeux comme des soucoupes, complètement terrorisée.

— Ils reviennent, murmura Gracie. Commence à texter et fais ça bien. Débrouille-toi pour les convaincre.

Danielle ramassa la boîte et s'assit dos au mur, pouces en l'air, prêts à pianoter. Gracie en eut chaud au cœur.

Elle arracha la couverture du cadavre et se posta près de la porte.

Elle entendait des bruits étouffés au loin, mais pas le moindre échange de paroles, comme précédemment. Elle était pourtant sûre qu'ils étaient là mais que faisaient-ils ?

Des pas lourds résonnèrent dans le couloir puis une main fit coulisser le judas. Terrorisée elle aussi, elle fixa les yeux porcins enfoncés dans leurs orbites qui balayèrent la pièce avant de se poser sur sa sœur.

— Te voilà, dit l'homme.

Elle reconnut la voix : le porteur d'insigne, celui qui était armé et avait abattu le grand maigre gisant dans le coin.

— Comment vous allez, les filles ?

Du coin de l'œil, elle vit que sa sœur venait de baisser les mains et cachait la boîte de pastilles entre ses genoux, refusant de se prêter au simulacre du texto. Avec un soupir, elle laissa retomber sa couverture au sol.

— J'en aperçois une, dit l'homme à Danielle. Où est l'autre ? Où est ta sœur ?

Changée en statue, Gracie se colla au mur, là où il ne pouvait pas la repérer par le judas, trop étroit pour qu'elle soit dans son champ de vision.

Instinctivement, Danielle leva les yeux sur elle et Gracie eut le sentiment que son aînée venait de la poignarder dans le dos.

— Montre-toi, que je puisse vérifier si tu es bien là, dit l'homme.

Gracie s'avança au milieu de la pièce et baissa la tête.

— Tu te cachais, hein ? Tu n'es pas la première à essayer ce tour-là.

Elle contemplait obstinément ses pieds gelés tant elle craignait sa propre réaction si elle regardait sa sœur : elle n'avait qu'une envie, lui sauter dessus et lui arracher tous ses cheveux.

— Je ne devrais pas vraiment être ici, dit l'homme, autant pour lui-même que pour Gracie, semblait-il. Mais je voulais voir comment vous alliez.

Elle acquiesça en silence.

— Est-ce que mon autre ami est passé vous voir depuis notre départ ?

— Non, dit Gracie en levant les yeux.

— Tu ne me mens pas, n'est-ce pas ?

— Non.

— Je te crois, puisque tu es encore debout. Je reviendrai d'ici quelques minutes. Mais il faut que vous gardiez une simple chose à l'esprit. Votre seul rôle ici est de me satisfaire *moi*. Tant que vous pourrez faire ça, je vous garde. Je ne laisserai pas ce routier vous faire de mal, et croyez-moi... c'est ce qu'il fera. Il aime bien le son des os qui se brisent. Vous avez vu ce qui est arrivé à Krystyl et à la cuisinière qui gît là-bas. Pensez à elles, et ensuite, pensez à *moi*. Pensez à toutes les manières possibles de me faire plaisir. Si vous faites ça, les filles, je peux vous protéger du chauffeur et nous pourrons discuter de notre avenir ensuite. Vous avez pigé ?

Elles ne répondirent pas.

— Bien, dit l'homme en refermant brutalement le judas.

— Si ce n'est pas lui qui te tue, c'est moi qui le ferai, gronda Gracie à sa sœur.

Danielle haussa les épaules, les yeux remplis de larmes.

Au même moment, Cassie fonçait sur l'autoroute 89 plein nord après Gardiner, un œil sur la chaussée, l'autre sur son GPS. Si elle avait correctement programmé ses coordonnées, à en croire son écran, la propriété Schweitzer n'était plus qu'à six minutes.

Six minutes.

Dans la boutique de patchwork, elle avait hésité : attendre sur l'autoroute l'arrivée du contingent de policiers de Livingston et débarquer en force à la ferme Schweitzer ou alors, partir en solo et la trouver toute seule. Avant de se poser une question toute simple : Que Ferait Cody ?

QFC. Elle sourit tristement en y repensant.

Elle avait aussitôt dit au revoir à Sally Legerski, toujours en état de choc derrière sa machine à coudre silencieuse, pour regagner sa Ford au plus vite. En se faisant la promesse de revenir quand tout serait terminé et de reconforter cette femme autant qu'elle le pourrait. Les victimes de crime sont toujours si nombreuses, le cercle du mal n'est jamais circonscrit : des tas d'amis, de parents et de membres de la famille occupent toujours leur juste place, à sa périphérie.

Lancée à pleine vitesse, elle remarqua une colonne de fumée noire à sa droite, vers les montagnes. Un gros incendie, apparemment, à une dizaine de kilomètres de distance. Un phénomène plutôt surprenant en cette fin d'automne, les accidents naturels n'étaient plus de saison. Les basses pressions du front orageux aplatissaient le sommet de la colonne de fumée en forme de T, l'empêchant de monter droit vers le ciel. Par sa vitre ouverte, elle sentit l'odeur, un mélange de plastique fumant et d'ordures en décomposition.

Son esprit tournait en surmultipliée, entre l'adrénaline, le manque

de sommeil et la révolulsion qui l'alimentaient. Elle imaginait l'horreur: être enfermées dans un abri souterrain sans savoir qui pouvait essayer de vous retrouver – pour autant que des recherches aient été lancées. Chaque minute qui passait était un cauchemar en soi. Elle se raccrochait à la seule idée positive qui lui venait à l'esprit : il était peu probable que Legerski ait eu l'occasion de passer à l'acte en un laps de temps aussi court depuis l'enlèvement des gamines. Moins de vingt-quatre heures s'étaient écoulées dont, elle s'obligeait à ne pas l'oublier, il avait été contraint de consacrer une large part à deux entretiens, avec elle et avec Cody. Autant d'heures qui pour lui s'étaient envolées en fumée, deux accidents de parcours qui avaient peut-être profité aux filles Sullivan en leur épargnant le destin de la jeune femme du DVD. Naturellement, elle ne pouvait être sûre de rien mais si on laissait plus de temps à Legerski, elle ne doutait pas une seconde du sort qui les attendait toutes les deux. De plus, elle gardait du visionnage du film une impression qui lui soulevait le cœur, la certitude que ce monstre n'en était pas à son coup d'essai : il avait de la pratique.

Elle avait déclaré au shérif Pedersen qu'elle le retrouverait à la ferme Schweitzer, mais sans préciser qu'elle attendrait qu'il soit là *en personne*. Elle voulait être sur les lieux la première, libérer Cody et les filles et attendre que la cavalerie débarque. Elle voulait voir Cody, mettre un terme à cette enquête, être l'héroïne et rentrer chez elle pour Thanksgiving. Une chose qu'elle pourrait raconter à Ben un jour : la façon dont sa mère était devenue un héros, comme son père.

Le GPS lui indiquant qu'elle devait quitter l'autoroute dans huit cents mètres, elle ralentit. La route affichée sur l'écran n'avait rien de spécial: un chemin de terre privé à deux voies, mal entretenu et toujours anonyme. Elle vit qu'il remontait en lacets au milieu des sauges, passait un épaulement et rejoignait ce qui ressemblait à une vallée sur l'autre versant. En prenant son virage, elle remarqua dans la boue du chemin des marques de pneus récentes témoignant d'une activité indue en un lieu aussi retiré. Son cœur se mit à battre violemment dans sa poitrine.

Et on aurait dit soudain que Cody était revenu, il était là, à côté d'elle, dans l'Expédition, à fumer à la chaîne en dévidant son monologue cynique sur la nature humaine et le système judiciaire corrompu. Elle l'entendait étaler son argumentation, présenter avantages et inconvénients, un scénario malheureusement trop vrai dans lequel tout ce qu'ils essayaient de faire bien servait à que dalle.

Que se passerait-il si les DVD, les pièces à conviction proprement dites, se révélaient être trafiqués? Et si l'homme qui les lui avait donnés les avait volés? Est-ce qu'ils seraient acceptés comme preuves

à charge devant un tribunal ? Et si Legerski prétendait que c'étaient des faux, qu'un petit génie en informatique disposant du matériel numérique adéquat et possédant le talent et la technologie nécessaires lui avait fait endosser le rôle de violeur et d'assassin de femmes ? N'était-ce pas justement ce qui se pratiquait à Hollywood – la fabrication d'images réalistes d'êtres et de gens par infographie, l'imagerie 3-D générée par ordinateur ? Et s'ils ne parvenaient pas à trouver de preuves matérielles confirmant les images ou si lesdites preuves étaient rejetées par le juge à cause d'un point juridique comme une perquisition illégale faute de mandat établi dans les règles ? Un mandat qu'elle n'avait même pas essayé de demander pour la ferme Schweitzer ou l'abri souterrain...

Une autre question la taraudait: pour quelles raisons le chauffeur de poids lourd avait-il décidé de tout faire éclater au grand jour en lui laissant les enregistrements ? Elle l'ignorait. Était-il impliqué lui aussi d'une façon ou d'une autre ou était-ce le geste d'un Bon Samaritain qui voulait la mettre sur la bonne piste sans vouloir se faire connaître ? Dans les deux cas, sa précipitation à fuir et la méthode choisie pour lui transmettre ces foutues preuves indiquaient clairement qu'il voulait se tailler de là au plus vite. Néanmoins, elle n'avait rien signalé de l'incident par téléphone à ses collègues ni même lancé d'appel général contre son camion noir pour une raison toute simple: le risque était trop grand. Elle redoutait que le trooper Legerski n'entende lui aussi le message sur sa radio et se mette à paniquer. Elle voulait le voir pris la main dans le sac avant même de comprendre qu'il était soupçonné.

Retrouver le chauffeur et son camion ne devrait pas présenter de difficulté majeure. Elle ne connaissait pas tout des arcanes du métier de routier, mais savait au moins que les conducteurs obéissaient à des réglementations strictes et que leurs identités étaient répertoriées dans une banque de données nationale. Il ne faudrait pas longtemps aux enquêteurs pour retrouver le nom du chauffeur et son numéro de plaque, et transmettre l'information à la police de la route. Sans compter que son numéro d'enregistrement établi par le ministère américain des Transports était inscrit au pochoir sur sa portière. Elle ne voyait pas comment un chauffeur de poids lourd pourrait rester longtemps anonyme une fois le message diffusé, entre patrouilleurs des autoroutes, responsables dudit ministère – niveau fédéral et niveau de l'État –, employés des stations de pesage et caissiers des relais. Ce n'était plus logiquement qu'une question d'heures avant qu'il ne soit appréhendé et ramené dans le comté. Elle attendait avec impatience le moment où elle pourrait l'interroger. Avant, qui sait, de le remercier pour être lui aussi un Chevalier de la Route.

Lorsqu'elle atteignit le sommet de l'épaule et attaqua la descente abrupte jusqu'au fond de la vallée, elle prit une décision. En se reposant une nouvelle fois la question : QFC ?

La voiture de patrouille de Legerski était garée devant la vieille bâtisse décrépite en contrebas et ce simple détail suffit peut-être à chasser ses dernières hésitations. Ou alors ce fut la prairie qui la fit tiquer, avec ses deux rectangles de terre fraîchement retournée et une demi-douzaine d'irrégularités similaires de mêmes dimensions dont les périmètres tranchaient visiblement sur le reste grâce à la petite neige du matin accrochée aux herbes folles alentour. Elle ne s'expliquait pas la présence de ces vagues monticules mais il est certain qu'ils faisaient tache dans le paysage comme autant d'incongruités suspectes.

Elle se gara à côté de la voiture de patrouille et descendit. Une brise un peu glacée ébouriffa ses cheveux et elle dut écarter une mèche tombée devant ses yeux. De toute évidence, la vieille maison était vide : ses fenêtres étaient démolies et la porte d'entrée pendait sur ses gonds comme une mâchoire béante.

Elle glissa la main sous son blouson et dégaina son Glock 27 calibre .40, neuf balles dans le chargeur et une dans la chambre. Elle n'avait encore jamais fait usage de son arme dans l'exercice de ses fonctions et l'avait rarement sortie de son étui hormis au stand de tir pour ses certifications. Un pistolet compact d'une grande puissance de feu juste à sa main. Jusque-là, elle s'était toujours demandé si elle serait capable de tuer un être humain mais ce qu'elle avait vu sur le DVD avait complètement changé la donne.

Elle suivit plusieurs séries de traces conduisant à un épaulement en béton adossé au côté de la maison, semblable à un refuge pour les jours de grande tempête mais si épais et si solidement bâti qu'il en paraissait indestructible. Pourtant, il ne datait pas d'hier à voir les veines bleu-vert du lichen remontant à ses flancs. L'accès au sous-sol se faisait par deux abattants en bois pivotant vers l'extérieur. Leurs charnières montées sur chant étaient complètement rouillées mais elle ne vit pas de serrure.

Elle inspira profondément en carrant les épaules avant de se baisser pour les ouvrir. Elle découvrit une longue volée de marches conduisant à une deuxième porte en contrebas, en acier celle-là, au niveau de la dernière marche. Elle commença à descendre, hésita, changea d'avis et remonta pour se pencher dans la cage d'escalier :

— Trooper Legerski ! cria-t-elle. C'est Cassie Dewell. Est-ce que vous êtes là ? J'ai vu votre voiture dehors.

Silence pendant un moment puis un bruit sourd derrière le battant

d'acier.

— Trooper Legerski, est-ce que vous êtes en bas ?

Elle devait prendre sur elle pour maîtriser les trémolos de sa voix et ne pas hurler à tue-tête. Il ne se doutait de rien et le risque d'éveiller ses soupçons était trop grand. Si elle voulait le prendre complètement au dépourvu, il fallait absolument continuer à lui parler normalement, se dit-elle, comme si de rien n'était.

Prête à se jeter de côté au cas où il apparaîtrait en mitraillant à tout va, elle entendit un verrou qu'on tirait, vit la porte s'entrouvrir de quelques centimètres et se bloquer. Il resta derrière le battant.

— Monsieur Legerski, est-ce que vous êtes en bas ?

— Qu'est-ce que vous voulez ? répondit-il d'une voix revêche.

Revêche, certes, presque hargneuse, mais il en rajoutait. Sa hargne sonnait faux, comme s'il cherchait à lui faire comprendre à juste raison qu'elle avait bien mal choisi son moment : en cette veille de Thanksgiving, il n'appréciait pas son intrusion.

— Qu'est-ce que vous fichez ici ? lui demanda-t-il.

— C'est votre ex-femme qui m'a dit que vous possédiez cet endroit, c'est comme ça que je vous ai trouvé.

— Sally. Seigneur Jésus ! s'exclama-t-il, avec, lui sembla-t-il, un certain soulagement.

— Avez-vous obtenu le mandat du juge ? Il y a un moment que j'attends votre coup de fil mais vous ne m'avez pas rappelée.

Elle l'entendit soupirer.

— On ne vous a pas informée ? Il a refusé de le signer. Présomptions trop indirectes. Motif de suspicion légitime insuffisant, je vous avais prévenue.

— Et merde, dit-elle en tapant du pied. Non, on ne m'a rien dit. Hé, est-ce que je peux descendre ? Je veux vous parler. Il faut passer au plan B, le pressa-t-elle.

Plus sincère, tu meurs, fut sa seule pensée.

— Seigneur Jésus, ma belle dame, répondit-il.

Un temps de silence.

— Bougez pas, c'est moi qui monte.

— C'est quoi, cet endroit, d'abord ? lança-t-elle dans la cage d'escalier vide.

Elle l'entendit jurer et marmonner entre ses dents avant que la porte d'acier ne s'ouvre en grand sur son gabarit imposant. Il était en uniforme et reboutonnait sa chemise. Le geste était des plus banals, mais il agit sur elle comme un déclic : sa conviction était faite. Pour

quelle raison sinon se serait-il promené chemise ouverte, à moitié dévêtu, dans un sous-sol en béton ? En cette saison ?

Elle était certaine d'avoir vu juste : les filles étaient bien détenues là et lui ne voulait à aucun prix la voir s'approcher plus près qu'elle n'était déjà.

Sa masse emplît tout l'espace disponible quand il entama pesamment sa montée, titubant presque d'un pied sur l'autre de giron en giron comme si chaque pas lui était une galère, ses larges épaules raclant presque les parois au passage.

Elle attendit qu'il sorte de l'ombre et entrevit son visage dans un rai de soleil. Il lui restait six marches à monter quand elle ploya les genoux, en position de tir, et l'aligna de son Glock, ses deux mains serrées sur la crosse.

Quand il releva la tête et vit le pistolet braqué sur lui, son horrible visage bouffi se défit telle une baudruche crevée. Les yeux comme des soucoupes, il ouvrit la bouche pour parler mais elle ne lui en laissa pas le temps : elle écrasa la détente, vidant son chargeur jusqu'à la dernière balle, avant que la glissière ne se verrouille sur la chambre vide. Il dégringola en arrière au ralenti, ses bras et ses jambes inertes battant l'air, à l'image d'un sac de viande qu'on aurait balancé au bas des marches d'un coup de pied.

Cassie éjecta le chargeur, le remplaça par un plein et amorça la descente, en se tenant à la rampe quand les marches devinrent trop glissantes à cause du sang qui s'étalait à leur surface.

Elle enjamba le cadavre du gros mec vrillé sur lui-même, pivota et du pied, poussa pour le rouler sur le flanc. Le plastron de son uniforme était noir de sang, une joue, son cou et ses mains troués de balles.

Elle se pencha, empoigna la tunique enfoncée dans le ceinturon au creux des reins et tira violemment pour la dégager. La peau était livide mais la marque de naissance était bien là, au bas du dos : oblongue et violacée, haute d'une vingtaine de centimètres, avec deux taches couleur chair qui évoquaient vaguement deux orbites. Un semblant de tête de mort, effectivement...

De la poche de son blouson, elle sortit un gant qu'elle enfila à sa main droite avant de dégainer l'arme de service de Legerski puis un second revolver à canon court, au numéro de série limé, qu'il portait dans un étui de cheville. Un monte-le-coup. Cody en avait toujours un ou deux sur lui mais elle n'en avait pas besoin. Elle replaça le revolver dans son étui et rabaissa la jambe de pantalon pour le cacher afin qu'on le découvre plus tard.

Elle se releva et fit un pas en arrière, le souffle court, s'attardant un

instant sur les yeux ouverts sans y voir autre chose qu'un grand vide. Il en imposait beaucoup moins soudain, se dit-elle.

Puis elle pointa l'arme de service de Legerski vers le haut de la cage d'escalier, tira à deux reprises dans l'ouverture qui laissait apparaître le ciel, et la balança sur les marches du haut.

— Pauvre mec, dit-elle. Tué par une pauvre conne.

Lorsque le judas métallique coulissa, Gracie leva la tête. En lieu et place des yeux porcins et lubriques de l'homme qui leur avait annoncé un peu plus tôt qu'il allait revenir, elle vit deux yeux bleus, une femme, tout juste assez grande pour pouvoir regarder dans la pièce. Son cœur se gonfla d'espoir.

Toutes deux avaient naturellement entendu les détonations, l'une après l'autre, en succession rapide comme un cordon de pétards.

Dix coups de feu à la suite. Elle avait compté. Et puis... deux de plus.

— Gracie et Danielle Sullivan ? demanda la femme.

— Oui, répondit Danielle timidement.

— Seigneur, que oui ! dit Gracie en poussant un cri perçant, autant en réponse à la voix qu'à la réaction de Danielle.

— Je suis Cassie Dewell, enquêtrice auprès des services du shérif, comté de Lewis et Clark. Le trooper Legerski est mort. Tout va bien ?

— Oui, répondit Gracie.

— Il vous a fait du mal ?

C'est Danielle qui répondit en jetant la boîte de pastilles de côté.

— Il nous a pris nos vêtements, nos portables et il nous a mises dans cette pièce...

— Mais vous a-t-il fait du *mal* ? répéta-t-elle.

— Non, dit Gracie qui comprenait, au contraire de sa sœur. Pas encore, ajouta-t-elle.

— Dieu soit loué, dit la femme sans cacher son émotion. Est-ce que Cody est là avec vous ?

Les deux sœurs échangèrent des regards perplexes avant de se retourner vers le judas.

— C'est comme ça qu'il s'appelle, le mort dans le coin ? demanda Danielle.

Le seul Cody que Gracie connaissait était le père de Justin.

— Ne bougez pas, j'ouvre la porte, dit la femme et ses yeux

disparurent.

Le verrou tiré, elle ouvrit le battant en grand. Elle était petite et trapue, le visage ouvert avec de grands yeux. Et elle avait une arme à la main. Gracie courut jusqu'à elle et Cassie la serra fort dans ses bras.

— Ça va aller. Ça va aller maintenant.

Gracie ne voulait plus la lâcher mais elle écarta doucement ses bras pour se dégager et s'approcha du corps gisant dans le coin. Elle sortit une petite torche, l'alluma d'une torsion et éclaira le visage du cadavre. Un trou rouge béant occupait l'emplacement de l'œil droit, l'orifice de sortie de la balle. Gracie détourna la tête et Danielle ferma les yeux.

— C'est Jimmy, dit Cassie en se redressant.

— On n'a même jamais entendu son nom, dit Gracie.

— Donc Cody est peut-être toujours en vie. Savez-vous s'il reste encore du monde dans ce sous-sol ?

Gracie secoua la tête et s'expliqua :

— Il y avait une fille prénommée Krystyl. Je crois qu'ils l'ont tuée.

— Mais pas de Cody Hoyt ?

— Le père de Justin ?

— Oui.

— Pourquoi serait-il ici ? demanda Danielle.

— Il était à ta recherche, répondit Cassie, avec un regard de reproches.

— Non, dit Gracie. Nous ne l'avons jamais vu et personne ne nous a jamais parlé de M. Hoyt.

Cassie hocha la tête et sourit.

— Je vais vous sortir d'ici et vous trouver des vêtements.

— Merci, dit Gracie.

Cassie inclina la tête.

À leur arrivée en haut de l'escalier, Gracie et Danielle protégées par des couvertures trouvées dans le sous-sol, Cassie leva les yeux et vit un flot de voitures de police, tous gyrophares allumés, descendre la route dans leur direction.

Jeudi 22 novembre

*C'est un acte injustifiable que d'implorer d'être béni ou,
ayant réussi, se dispenser d'action de grâces.*

Francis Quarles

15 h 15, jeudi 22 novembre

À son retour sur la propriété Schweitzer, une fois franchi le sommet de la colline aux sauges, c'est tout juste si Cassie reconnut l'endroit. Dans le vallon en contrebas, pelleteuses, bulldozers, tracteurs, camions-bennes et véhicules de différents services de la police avaient pris possession de la pâture. D'énormes tas de terre noire foisonnée étaient visibles en bordure de plusieurs excavations et des véhicules boueux tout cabossés s'alignaient vaguement en rang d'oignons tandis que les employés du comté allaient d'un trou à l'autre, pelle en main. Une énorme tente de la police scientifique dressée au-dessus de l'épaulement en béton masquait aux regards l'accès au sous-sol. Garées autour de la vieille bâtisse du ranch, elle comptait au moins deux douzaines de voitures de patrouille, entre police locale, police du comté et police de l'État, auxquelles s'ajoutaient des berlines et des 4x4 sans signes distinctifs.

Un adjoint du shérif, comté de Parle, leva la main paume en avant, pour lui signifier de s'arrêter avant de descendre dans le vallon. Il abandonna sa voiture de patrouille et s'avança jusqu'à la Ford Expédition, passa devant le pare-chocs avant et lui signifia du doigt de descendre sa vitre. Elle s'exécuta. De le voir si jeune, si maigre et si roux, elle le plaignit presque. Il flottait dans son uniforme trop grand.

Elle plongea la main dans son sac pour en sortir insigne et portefeuille avant de se rappeler qu'elle ne les avait plus.

— Scène de crime, dit-il. Pas d'entrée sans autori... ajouta-t-il pour s'interrompre aussi vite.

Elle sortit la tête de son sac et le vit qui la fixait, complètement ébahi, son visage de jeunot une illustration parfaite de respect mêlé d'effroi.

— C'est vous, n'est-ce pas ?

— Je suis l'enquêtrice Dewell.

— C'est bien vous alors, dit-il.

Il se rapprocha et ôta son chapeau.

Elle ne put s'empêcher de rougir et détourna la tête.

— C'est un honneur de vous rencontrer, dit le jeune flic. Ce que vous avez fait est incroyable.

— Est-ce que je peux passer ? demanda Cassie, gênée.

Elle regrettait son choix du mot « incroyable », même s'il l'entendait comme un compliment.

— Absolument, répondit-il en s'écartant.

À son entrée sous la tente, elle constata que le shérif Pedersen avait une mine de déterré, les yeux hâves au creux des orbites. Une par une, la vingtaine de personnes qui occupaient le chapiteau interrompirent leur tâche et la fixèrent sans ciller au point qu'elle craignit une seconde que sa figure ne se dissolve sous l'intensité de leurs regards.

Finalement, au bout de dix secondes presque insupportables, quelqu'un applaudit. Alexa Manning, la technicienne du labo, comté de Lewis et Clark. D'autres suivirent. Cassie dut cligner des paupières pour en chasser les larmes, tout à la fois furieuse et surprise par cette réaction. Elle articula un « Merci » du bout des lèvres et se dirigea vers Pedersen.

En passant devant Alexa, elle lui lança :

— Je croyais que tu étais en vacances.

— J'étais à mi-chemin de l'aéroport, expliqua la jeune femme, quand on m'a réquisitionnée. Et je ne suis pas la seule dans ce cas.

Cassie acquiesça et put constater de visu que les gens présents venaient d'un peu partout, du comté de Lewis et Clark aussi bien que du comté de Park, plus quelques autres qu'elle n'avait jamais vus. Plusieurs hommes arboraient d'épaisses chemises grises portant la mention SERVICES D'ENTRETIEN -COMTÉ DE PARK brodée au-dessus de la pochette.

Quant au shérif Pedersen, il tenait d'une main un bloc à pince et de l'autre, un téléphone portable. Il hocha la tête à son adresse puis, d'un signe du menton, lui signifia de le suivre dehors. Au passage, elle remarqua le technicien derrière une table en plastique qui répertoriait et étiquetait soigneusement ses dix douilles calibre .40. Une fois à l'extérieur, le shérif lui dit :

— Venez avec moi.

Grand et large d'épaules avec de longues jambes, Bryan Pedersen avait de petits yeux marron recrus de fatigue et une longue moustache de pistolero. Elle l'aurait trouvé presque beau en d'autres circonstances et, instinctivement, elle jeta un coup d'œil à ses grosses mains : il portait une alliance.

— L'enquête interne s'est bien passée ? lui demanda-t-il.

De la tête, elle répondit que oui. La majeure partie de sa soirée de la veille et toute la matinée avaient été consacrées aux multiples dépositions exigées par les inspecteurs de la Division d'investigations criminelles du Montana, systématiquement appelés sur les lieux dès lors qu'il y avait mort d'homme parce qu'un officier de police avait fait usage de son arme. Ils avaient saisi son pistolet et son insigne avant qu'elle ne passe sur le gril une demi-douzaine de fois pour répondre invariablement aux mêmes questions, jusqu'à saturation.

Je n'ai pas attendu l'équipe du shérif parce que j'avais la conviction que les filles Sullivan étaient là et que le danger était imminent...

Il remontait les marches quand je l'ai vu sortir son arme et tirer à deux reprises, alors j'ai riposté aussitôt en légitime défense en faisant feu à mon tour...

Je n'ai pas compté en appuyant sur la détente. Je ne me suis pas rendu compte que j'avais vidé mon chargeur, jusqu'à ce que...

Durant les interrogatoires, où pas une seconde elle n'avait regretté d'avoir tué Legerski le monstre, une seule et unique préoccupation lui avait taraudé l'esprit : ne se laisser prendre à aucun moment en défaut sur les détails de la fusillade, au risque de se placer elle-même dans le collimateur. Mais ayant appris auprès du meilleur, elle n'avait jamais failli.

C'est à cet instant que Pedersen lui demanda justement, comme si l'idée lui était revenue soudainement :

— J'espérais que vous pourriez éclaircir un point de détail concernant la mort de Legerski.

— De quoi s'agit-il ? répondit-elle en sentant ses genoux partir en flanelle.

— Les filles Sullivan ont déclaré avoir entendu d'abord une succession de détonations rapides puis ensuite deux autres coups de feu distincts. Ça vous paraît logique à vous ?

Cassie fit non de la tête. Cette question-là, elle y avait eu droit plus que son content de la bouche des enquêteurs.

— Ça s'est passé exactement à l'inverse, répondit-elle. Legerski a tiré le premier, et j'ai riposté ensuite. Il est compréhensible qu'elles se

soient trompées sur l'enchaînement des coups de feu, vu les circonstances et leur état de stress. Elles ont dû confondre les deux séquences.

Pedersen soutint son regard un moment, juste pour vérifier, à l'affût de la moindre hésitation.

— Ça me suffit amplement, dit-il.

Elle n'était pas tout à fait certaine d'avoir emporté sa conviction mais son attitude parlait pour lui : la question n'était plus à l'ordre du jour, ils avaient du pain sur la planche.

— Nous avons visionné les DVD, déclara-t-il de but en blanc.

Cassie ne fit aucun commentaire.

— La pire des choses que j'aie jamais vues, poursuivit-il. Il y a quatre filles au total. Elles finissent toutes de la même façon. Impossible que ce soit un coup monté contre Legerski, personne n'aurait su fabriquer un simulacre de cette sorte. Jamais de la vie. C'est bien lui. Pour l'instant, par chance, nous sommes parvenus à identifier deux des victimes et nous diffusons les images à l'échelon national. Nous saurons vite qui sont les deux autres.

Il secoua lentement la tête.

— Je n'avais encore jamais vu de telles horreurs et j'espère ne plus jamais en revoir, dit-il.

— Quatre, dit-elle. Serait-il possible qu'il en ait tué d'autres ?

— Il y en a eu sacrément plus, croyez-moi, je serais prêt à parier un million de dollars, dit-il. Peut-être ne les a-t-il pas toutes filmées ou alors nous n'avons pas encore retrouvé les autres enregistrements. Il suffit de regarder la chambre des horreurs qu'il s'était installée là-bas... les griffures d'ongles sur les murs... il y en a eu plus de quatre, vous pouvez m'en croire.

Elle acquiesça en silence, et au simple souvenir de cette chambre, sentit un frisson glacé remonter le long de son échine.

— Je sais, dit-elle. J'ai vu, j'y suis entrée. Avez-vous déterré les corps ?

— Non, dit-il. Et c'est là le problème. Les quatre corps en question restent introuvables. Nous ne savons pas où il les a mis, nous ignorons s'il les a brûlés ou quoi. J'ai présenté une requête aux fédéraux pour avoir des chiens renifleurs de cadavres ou des caméras numériques de détection pour pouvoir passer toute la propriété au peigne fin. J'ai une trouille de tous les diables à la simple pensée du nombre de victimes qu'on risque de retrouver.

« Je me demande sans cesse combien il y en aura au bout du compte. Cet endroit est un foutu abattoir pour humains, nom de Dieu. Deux des filles sur les DVD ne sont même pas d'ici, alors qui peut savoir d'où elles sont originaires et combien on en trouvera d'autres. Nous allons inspecter le bunker à la loupe pour tenter de trouver des fibres, des cheveux, du sang... de l'ADN... Nous aurons peut-être une idée plus précise.

« Nous savons en tout cas qu'il ne les a pas enterrées en même temps que les voitures que nous avons retrouvées enfouies, dit-il en montrant les engins de chantier grondant en pleine action à travers tout le champ.

— Vous avez retrouvé des voitures entières enterrées ? demanda-t-elle complètement prise au dépourvu, ne soupçonnant rien de ce qui se cachait exactement sous les rectangles de terre meuble entrevus la veille.

— Nous avons sorti huit véhicules pour l'instant. Deux au moins sont là depuis trois ou quatre ans. Il ne s'est même pas donné la peine d'enlever les plaques minéralogiques, donc nous pourrions identifier leurs propriétaires très bientôt. Mais l'ampleur de toute l'opération me donne le vertige, agent Dew...

Il rectifia de lui-même à mi-phrase et termina par: « enquêtrice ».

— Huit voitures enterrées ? répéta-t-elle, sidérée.

— Un petit détail me fout dans une rogne noire : il s'est servi des pelleteuses du comté, il les sortait directement de notre entrepôt sous un faux nom et les conduisait jusqu'ici. Notre propre équipement ! Legerski faisait ça à notre nez et notre barbe en utilisant nos propres ressources !

Cassie en revanche ne pensait qu'à une chose: si seulement elle avait attendu, si elle n'avait pas tué Legerski, peut-être aurait-il avoué ses crimes et identifié ses victimes.

— À votre avis, il faisait ça depuis combien de temps ?

— Des années, je dirais, répondit Pedersen avec un haussement d'épaules. Mais il n'était pas seul.

— Vous voulez dire que Legerski et Jimmy n'étaient pas les deux seules personnes impliquées dans ces meurtres ? C'est bien ça ?

— Pourquoi ? Dois-je comprendre que vous l'ignoriez ? lui demanda-t-il sèchement, le regard dur. Les filles Sullivan ont déclaré qu'ils étaient au moins trois.

— Les filles Sullivan ? dit Cassie en secouant la tête. Je n'ai pas

réussi à échanger une parole avec elles depuis qu'on nous a séparées en haut de l'escalier. Je n'ai eu droit qu'à des interrogatoires et j'ai passé mon temps à répondre à des questions. Des tas de questions.

— Oh, bon, très bien. Si, c'est vrai, elles ont bien dit qu'ils étaient trois.

— Et c'est qui le troisième ?

— Elles disent que c'est un chauffeur de poids lourd. C'est lui qui les a kidnappées dans leur voiture.

La nouvelle la laissa complètement estomaquée.

— Je ne peux pas m'empêcher de penser que c'est lui aussi qui m'a donné les disques.

— C'est également notre avis. Et nous avons un suspect.

— Qui ?

— Un gars du coin, un dénommé Ronald Pergram. Comme taré, il se pose là, pas de doute. Il a une maison pas loin mais elle a été réduite en cendres par un incendie hier. Et c'est justement ça qui nous a conduits à penser que c'était peut-être lui. Son cadavre sera peut-être retrouvé sous les cendres mais pour l'instant, rien. Son semi-remorque n'était pas là et nous ignorons s'il couche dans un garage, s'il est en révision quelque part ou je ne sais quoi. Juste au cas où il aurait pris la fuite, nous avons lancé un appel à toutes les unités, mais pour le moment, pas de retour. Mais nous le retrouverons, d'une façon ou d'une autre.

— Je l'espère, dit Cassie.

— Je ne vois pas bien comment on pourrait cacher un poids lourd de quarante tonnes, dit-il avant qu'un nuage sombre ne voile brutalement son visage.

« Il faut que vous voyiez quelque chose. C'est pour cette raison que je vous ai amenée jusqu'ici.

— Voir quoi ? voulut-elle savoir, le ventre noué.

Du menton, il montra les énormes mamelons de sol frais tout juste excavés.

Elle avait compris avant même de voir la carcasse entière du pick-up, partiellement masquée par les tumulus. Le vieux Dodge tout cabossé de Cody, donnant de la gêne à cause d'un pneu crevé, son plateau rempli de terre à ras bord, les vitres brisées, le toit de la cabine enfoncé, probablement sous le poids des pelletées au remblayage du trou.

Pedersen posa la main sur son épaule.

— Nous avons excavé un des rectangles de sol nu et il était dessous, expliqua-t-il. C'est le seul corps que nous ayons trouvé. Apparemment abattu à bout portant, par Legerski ou quelqu'un d'autre, nous ne savons pas. Mais j'ai vu les marques de poudre sur son visage.

Cassie ferma les yeux et sentit ses genoux sur le point de lâcher, une fois encore. Pedersen s'approcha, lui passa un bras autour des épaules et la serra contre lui. Elle lui en fut reconnaissante.

— J'ai averti le shérif Tubman, qui a appelé son ex-femme, dit-il. Nom de Dieu, je suis vraiment désolé. C'est infâme de perdre un partenaire.

— Je n'y crois pas, dit-elle. Je n'arrive pas à croire qu'il l'ait tué.

— Si vous l'aviez laissé faire, il vous aurait réservé le même sort. Mais vous l'avez devancé en appuyant sur la détente la première, dit Pedersen. Et c'est tout ce qui importe.

Elle retournait dans la tente quand elle vit le 4 x 4 du shérif Tubman s'engager dans le parking improvisé. Il n'était pas en uniforme mais arborait fièrement son Stetson à bords roulés en se donnant bien du mal pour prendre un air de circonstance. Mais son allure et son pas allègre le trahissaient sans coup férir : monsieur était aux anges, ou presque.

— Je vous laisse tous les deux, dit Pedersen en la lâchant. Il faut que je retourne à la tente.

Elle aurait aimé qu'il continue à la serrer contre lui et en voulut aussitôt à Tubman pour son intrusion. Il n'y avait rien d'ambigu dans les intentions de Pedersen, c'était juste un homme solide et rassurant, deux qualités que Tubman n'avait jamais reçues en partage.

— La voilà, dit Tubman en s'avançant vers elle. La voilà, ma petite.

— Je ne suis pas votre petite.

— C'est juste une façon de parler, rien de plus, répondit-il en faisant mine de n'avoir rien entendu. Je suis fier de vous, c'est tout. C'est vous, l'héroïne.

Elle grogna.

— Vous n'imaginez pas une seconde la masse de coups de fil que je reçois – et de tout le pays. Les télécs veulent nous interviewer, elles envoient des équipes avec cameramen – je ne sais plus où donner de la tête. C'est le truc le plus énorme qui soit jamais arrivé dans cette partie de l'État depuis des années et c'est vous qui avez eu le méchant. Je suis... tellement fier, c'est tout.

Cassie le fusilla d'un regard chargé de mépris, sachant qu'elle

venait probablement de lui garantir sa réélection. Un nouveau mandat pendant lequel il allait pouvoir continuer à se pavaner et à collecter les loyers des trafiquants de drogue.

— Eh bien ? lui demanda-t-il, sincèrement surpris qu'elle ne partage pas son enthousiasme.

— Ils ont retrouvé le corps de Cody, dit-elle. Vous aviez oublié ?

— Bien sûr que non. Je suis navré. J'ai fait part de toute ma sympathie à Jenny et à son fils Jarrod.

— Justin, le corrigea-t-elle.

— Justin, oui, c'est vrai.

— Comment a-t-elle pris la chose ?

— Mal, répondit-il la voix grave, l'air sombre, en tartuffe accompli. Mais vu celui qu'il était, elle devait s'attendre à ce que ça arrive.

— Je sais très exactement ce que Cody vous répondrait en cet instant précis, s'il était là, lui lança-t-elle en se reculant.

Tubman haussa les sourcils comme pour lui demander quoi.

— Il dirait : « Aujourd'hui, j'ai abattu un policier de l'État et je m'en suis sorti blanc comme neige. Là je crois que je vais tenter ma chance avec un shérif. »

Tubman en resta comme deux ronds de flan.

— Ce n'est pas drôle, dit-il.

— Ce n'était pas dans mes intentions, répliqua-t-elle. S'ils n'avaient pas pris mon arme ce matin pour l'enquête, je vous aurais fait sauter la cervelle.

Il essaya de sourire. En pure perte.

— Vous n'avez pas le droit de me parler comme ça, dit-il.

— C'est pourtant ce que je viens de faire.

Il regarda au loin vers la prairie.

— Dewell, je vais faire comme si cette conversation n'avait jamais eu lieu. Je mettrai ça sur le compte du stress et de la fatigue, le contrecoup du combat, pour ainsi dire. Je veux que vous preniez quelques jours de congé quand tout cela sera terminé. Je m'assurerai que vous soyez payée. Je demanderai également au psy de vous contacter, que vous puissiez faire votre deuil. Et là, je crois que je vais rentrer et retrouver ma famille pour le dîner de Thanksgiving.

— Faites donc.

— Vous prenez tout ça de travers, dit-il. Au lieu de me laisser vanter vos mérites parce que vous avez résolu un crime d'envergure épouvantable, à notre grande fierté à tous, c'est moi personnellement que vous choisissez comme tête de Turc pour vous décharger de votre

chagrin et de vos petites aigreurs. Un Cody Hoyt me suffit amplement, j'ai dû le supporter des années durant. Je n'ai pas besoin d'une copie conforme.

— Montez dans votre voiture, répondit-elle. Sinon, cette arme, je me la fais prêter.

Tubman secouait la tête en regagnant son 4x4. Cassie en tira quelque satisfaction.

Avant de pénétrer sous la tente, Cassie appela sa mère.

— Oh, mais tout se passe à merveille, répondit cette dernière, un peu essoufflée mais exubérante. La dinde est pratiquement cuite et je finis de préparer la purée de pomme de terre et les haricots verts. Ben et les deux invités regardent le football.

— Deux invités ? demanda Cassie, interloquée.

— Oh, oui, c'est vrai, je ne t'avais pas dit ? J'ai invité deux amis à moi. Ils n'avaient nulle part où aller et après tout, c'est Thanksgiving, non ?

— Tu as invité chez moi deux SDF de ta manif « Occupy Helena » ?

— Comme je viens de le dire, Cassie chérie, ils n'avaient nulle part où aller. Ce n'est pas justement comme ça qu'on devrait fêter Thanksgiving ?

— Passe-moi Ben, dit Cassie.

Elle dit à son fils qu'elle arriverait dès que possible.

Son coup de fil à sa mère terminé, elle appela Jenny Hoyt.

Ce fut douloureux d'appuyer sur le bouton ENVOI.

C'est Justin qui répondit.

— Justin, c'est Cassie Dewell. Je veux te dire à quel point je suis désolée.

De toute évidence, il ne sut que répondre pendant un moment et elle se sentit pleine d'empathie.

— Souviens-toi simplement qu'il est mort en faisant son devoir. Il est mort en tentant de sauver la vie de deux jeunes filles et s'il n'était pas descendu jusqu'ici, elles auraient souffert, elles seraient blessées ou pis encore. Et nous ne les aurions probablement jamais retrouvées.

— Ouais, dit Justin. Mais c'est dur à encaisser, vous savez ? C'est vraiment dur.

— Je comprends.

— Je suis heureux que vous ayez abattu ce mec. Je regrette de ne

pas avoir été là pour voir ça.

— Non, ne crois surtout pas une chose pareille.

Elle entendait des voix en fond sonore. L'une d'elles lui sembla familière.

— Est-ce que Gracie et Danielle sont là avec vous ?

— Ouais. Et aussi leur père. Il est arrivé d'Omaha par avion. Leur mère sera là plus tard dans la journée.

— Elles vont bien ?

— Je crois. Vous voulez leur parler ?

— Passe-moi Gracie, si elle le veut bien.

Quand Gracie fut en ligne, Cassie se présenta et lui demanda :

— Comment te sens-tu ?

— Bien, je dirais. Je veux vous remercier encore une fois d'...

— Aucune importance, dit Cassie. Moi, je veux juste te dire que je t'admire. Tu es une dure de dure. Je n'arrive pas à comprendre comment tu as fait pour tenir le coup, à ton âge.

Elle s'imagina la gamine à l'autre bout du fil, tout sourire ou rougissante, du moins l'espérait-elle.

— Merci, finit par répondre Gracie.

— Comment va ta sœur ?

Un temps de silence.

— Il y a des psy auprès d'elle. Elle va avoir besoin d'un soutien. Mais elle semble bien aller, je crois. En tout cas, j'ai l'impression qu'elle est dans la même pièce que nous, ce qui est une bonne chose. Elle s'en sortira. Moi, ça va.

— J'espère que quand tout sera terminé, nous pourrons nous voir, j'ai envie de bavarder un peu avec toi. Tu me parais être une fille selon mon cœur. J'ai un jeune garçon mais pas de fille. Si j'en avais une, je voudrais qu'elle te ressemble.

S'ensuivit un moment de silence, avant que Gracie ne lui demande :

— Est-ce que vous avez retrouvé le chauffeur du camion ?

— Non, mais ça ne saurait tarder.

— Vous devez absolument le retrouver, dit Gracie d'une voix qui se brisait.

La maison des Pergram fumait encore à leur arrivée. Cassie se rappelait avoir vu les panaches noirs au loin, la veille, mais elle ne

leur avait pas attaché d'importance. Apparemment, personne n'avait appelé les pompiers du comté.

— Il ne reste rien, dit-elle quand Pedersen avança la voiture plus près. Et comme je vous ai dit, son camion n'est plus là.

— On dirait que ce fils de pute a bien effacé ses traces, dit Pedersen en secouant la tête. Je regrette que les gars de la division criminelle ne nous aient pas prévenus quand les filles leur ont déclaré qu'elles avaient été enlevées par un chauffeur routier. Ils devaient certainement s'imaginer que nous le savions déjà.

La maison avait été littéralement rasée par un brasier infernal. Il n'en restait plus rien et l'air sentait le plastique brûlé et le carburant : une vieille voiture s'était elle aussi consumée, trop proche des flammes. Les oliviers de Bohême alentour étaient réduits à l'état de squelettes.

— Je crois que sa mère vivait là aussi, dit Pedersen. J'espère simplement qu'elle ne se trouvait pas à l'intérieur, bon Dieu.

Échange de regards, les paroles étaient inutiles.

— Nous le trouverons, dit le shérif histoire de la rassurer. Pour l'amour du ciel, on ne peut pas se cacher longtemps au volant d'un semi-remorque tout noir à dix-huit roues. Nous connaissons son numéro de plaque, son numéro d'enregistrement et le signalement du camion. Le message a été diffusé partout. Tous les troopers dans tout l'Ouest sont à sa recherche. Nous l'aurons, ce fils de pute.

Cassie acquiesça comme un automate, écrasée littéralement par tout ce qu'elle venait d'apprendre. C'est elle qui l'avait laissé s'échapper parce qu'elle ne l'avait pas signalé en découvrant le paquet dans sa voiture. Elle le savait, Pedersen le savait... Pergram le savait également.

— C'est lui qui a délibérément jeté Legerski dans la gueule du loup, dit-elle, et il s'est servi de moi pour que je presse la détente.

— Cessez de vous battre la coulpe. Vous avez fait ce qu'il fallait faire. Vous ne pouviez pas le savoir, répondit Pedersen.

— Il anticipe, dit-elle en montrant le tas de cendres. Il prépare ses coups longtemps à l'avance. Il a probablement un plan déjà sur pied pour s'en tirer comme une fleur.

Elle ferma les yeux.

— Au lieu de tuer le monstre, je n'ai tué que son acolyte. Et le monstre est toujours là, libre comme l'air.

Et la voix de Gracie retentit en écho : *Vous devez absolument le retrouver.*

Vendredi 7 décembre

*There is a killer on the road
His brain is squirming like a toad*

*Il y a un tueur sur la route
Son cerveau palpite comme un crapaud*

Jim Morrison, « The Hitchhiker »

Suite sans fin

15 h 37, vendredi 7 décembre

Deux semaines après être devenu Dale Everett Spradley, citoyen de Oakes, Dakota du Nord, Ronald Pergram était seul, debout sous un moniteur de télévision dans un relais routier Love aux abords de Tulsa et il consultait les tableaux de fret mis à la disposition des camionneurs. À minuit, il avait déchargé dans un entrepôt treize palettes de saumon surgelé en provenance de l'État de Washington, ce qui lui en laissait dix à livrer à Little Rock au matin. Il cherchait une cargaison partielle au départ de la région afin de rentabiliser au maximum son trajet jusqu'en Arkansas et la trouva : dix palettes de poissons-chats surgelés élevés en pisciculture à Inola, Oklahoma, à livrer à Hot Springs, Arkansas. Le petit détour lui demanderait deux heures, mais comme à son habitude, il avait de l'avance sur son horaire.

Il nota le numéro de téléphone du courtier, consulta sa montre et appela. Joli coup : quatre mille cinq cents dollars direct dans la poche. Il accepta. Inutile de rouler à cargaison réduite quand il pouvait la compléter en chemin. C'était tout bénéf.

Le relais routier était vide et silencieux, à l'exception de deux chauffeurs blottis l'un contre l'autre qui sirotaient leur café dans le restau ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il les salua de la tête à sa sortie et ils lui rendirent son salut de la même façon. Ils ne l'avaient pas reconnu. Il sourit pour lui-même. La tornade était passée.

Il était prêt à repartir en chasse. Il avait besoin de se remettre en chasse.

Après son départ de Gardiner, ce furent les premières vingt-quatre heures les plus stressantes, même s'il avait échangé ses plaques du

Montana contre un jeu de plaques immatriculées dans l'Oregon, volées l'année précédente et planquées dans sa boîte « En Cas de Merde » juste au cas où, pour une urgence de ce type. Il ne lui fut pas bien difficile de masquer le numéro d'enregistrement inscrit sur sa portière grâce à une bombe de peinture noire Krylon pour le remplacer par des chiffres adhésifs choisis au hasard, ils feraient l'affaire même s'ils ne correspondaient à personne. Il prit plein sud sans s'arrêter, urinant dans son bidon à pisser, empruntant de petites routes de campagne, traversant de minuscules villes endormies, tout cela pour éviter les autoroutes et les stations de pesage. Ses cheveux étaient désormais noir aile-de-corbeau, il les avait teints dans le lavabo d'un relais routier perdu, en y ajoutant une grosse fausse moustache tombante de même couleur qu'il porterait jusqu'à ce que son poil pousse. La touche finale était une paire d'épaisses lunettes à monture d'écailles et verres neutres : hormis l'intensité de son regard, c'est tout juste s'il se reconnut dans le miroir.

Sa remorque étant vide, il n'eut pas à refaire le plein avant son entrée au Nouveau-Mexique, sur une réserve indienne célèbre pour son laisser-aller en matière de factures, et régla son gazole en liquide. Il repéra trois troopers se dirigeant vers Brownsville, Texas, mais ils ne regardèrent pas derrière eux.

Alors qu'il payait son plein de carburant, sur l'écran de la télévision branchée sur Fox News derrière le comptoir, il s'était vu. C'était la photo de son permis de conduire, un visage éteint et rougeaud plein de bajoues. L'employé ne se retourna pas et il ne releva pas la tête.

À Brownsville, juste en bordure de la frontière, chez un revendeur de poids lourds d'occasion à la réputation infamante, il perdit de l'argent en échangeant son semi-remorque contre un Peterbilt Modèle 389 vieux de deux ans, équipé d'un moteur Cummings ISX15, d'une transmission Eaton-Fuller à dix-huit vitesses, d'une cabine Unibilt Ultracab avec couchette de cinquante centimètres, micro-ondes et réfrigérateur, plus rideaux occultants, et trois cent mille kilomètres au compteur. Il rajouta soixante-dix mille dollars pour avoir une remorque réfrigérée et parvint à convaincre le gars d'égarer les certificats de vente en échange d'un paiement intégral en liquide qui mit quasiment à sec les réserves planquées dans sa boîte « En cas de Merde ». Il savait que son ancien camion serait revendu au sud de la frontière en l'espace de quelques jours. Là-bas, les gens ne se souciaient guère de numéros d'enregistrement ou de plaques factices.

Tandis qu'ils lui préparaient son nouveau semi, Pergram se rendit dans un café Internet découvert quelques années auparavant. Le propriétaire s'était spécialisé dans les faux papiers qu'il revendait

surtout aux « coyotes » ou aux clandestins qui passaient la frontière. Il lui restait vingt-cinq mille dollars en liquide, et pour cette somme, l'homme lui établit un nouveau permis de routier poids lourd au nom de Dale E. Spradley, plus une carte de sécurité sociale, un certificat médical et un dossier vierge de la CSA, la preuve concrète que Spradley était un sacré chauffeur qui gardait le nez propre et jouait le jeu dans les règles. Pergram/Spradley loua un des ordinateurs destinés au public pour prendre une assurance *online* couvrant les marchandises transportées. Il était fin prêt, c'était parti, les affaires reprenaient.

Une semaine auparavant, il avait obtenu sa première grosse cargaison comme routier indépendant. Soit vingt-quatre palettes de saumon surgelé dans l'État de Washington à livrer à quatre entrepôts différents répartis sur tout le pays, d'une côte à l'autre. À chaque déchargement d'un lot de saumon, il avait consulté les répertoires de fret disponible dans les relais routiers pour refaire le plein de marchandises et garder son camion toujours chargé au maximum. L'argent rentrait.

Puisqu'il travaillait désormais à son compte, il n'aurait plus jamais à se soucier des pistages par satellite, des standardistes autoritaires ou des émetteurs Qualcomm qui suivaient chacun de ses déplacements. Il négocierait ses contrats personnellement depuis son téléphone portable prépayé totalement anonyme, et ne quitterait plus l'autoroute, allant toujours de l'avant. Il mangerait dans son camion, dormirait dans son camion, tiendrait ses registres de bord à jour et s'arrêterait à chaque station de pesage pour regonfler le kilométrage à son actif dûment inscrit sur son fichier. Ce serait rapide.

Il repensait à ce qui s'était passé dans le Montana, sans s'y appesantir outre mesure. Il reconnaissait ses erreurs – l'implication des deux autres, essentiellement – et en avait tiré la leçon. Plus jamais il n'aurait d'adresse fixe ni de maison comme base de départ avec une mère obsessionnelle à la trop grande gueule. C'était inutile.

Il était dorénavant Dale Spradley du Dakota du Nord mais jamais il ne mettrait les pieds à Oakes.

Dans un carnet à spirale qu'il gardait dans sa console, il avait esquissé la raison pour laquelle il n'aurait jamais plus besoin de s'en remettre à un lieu déterminé ou un endroit comme la ferme Schweitzer. Son croquis était le résultat soigneusement pesé de ses cogitations : il avait prévu de souder une fausse cloison à l'avant de sa remorque et de diminuer sa capacité de chargement en en réduisant les dimensions de dix-sept mètres cinquante à seize mètres. Seize

mètres était une longueur standard pour une remorque et il doutait fort que quiconque pût remarquer d'un simple coup d'œil le mètre cinquante manquant. Derrière cette fausse cloison, il disposerait d'un compartiment de presque quatre mètres carrés avec enregistreurs image et son, suffisant pour une couchette fixée au plancher, assez costaud pour des anneaux boulonnés aux parois et isolé phoniquement de l'extérieur.

Plus personne ne le tenait en laisse.

Pareil au requin, il resterait toujours en mouvement, sans plus jamais s'arrêter. Plus personne ne pourrait le coincer. Il prendrait un chargement sur une côte qu'il livrerait à un entrepôt sur la côte opposée sans jamais repasser par une ville ou une maison. Le paysage défilerait jour après jour et il garderait l'œil ouvert, prêt à saisir l'occasion si elle se présentait.

En chemin vers Inola par la vieille Route 66 où l'attendait une cargaison de poissons-chats surgelés, l'aube commença à poindre au-dessus de l'horizon. Le ciel était limpide, la température froide et il voyait des virgules de neige sur la prairie de l'Oklahoma. Il dut freiner soudain pour éviter d'emplafonner une vieille Honda qui zigzagait de file en file sur la chaussée à deux voies. D'un coup de volant, il la contourna et resta à son niveau pour regarder en contrebas.

Une brune échevelée encore adolescente, vêtue d'un pyjama d'intérieur tout avachi, conduisait le nez dans le volant, plissant les yeux pour tenter de garder son véhicule en ligne. Certainement avec la gueule de bois, se dit-il, une petite privilégiée qui rentrait chez elle au petit matin après une longue nuit blanche de sexe et de bière.

Elle releva les yeux vers lui, de toute évidence agacée qu'il ne la double pas.

Le Roi Reptile était de retour.

Remerciements

J'aimerais remercier Butch et Dana Preston du Montana, deux merveilleux chauffeurs routiers au long cours, pour m'avoir offert leur assistance technique en répondant à toutes mes questions lors de ce trajet de janvier sous un froid glacial sur la 1-90, entre Billings et Chicago.

Je voudrais aussi exprimer ma reconnaissance à mes premiers lecteurs : Laurie Box, Molly Donnell, Becky Reif et Roxanne Box. Merci en particulier à Ann Rittenberg – qui avait raison, comme toujours.

Merci également à Don Hajicek, Jennifer Fonnesbeck et à l'extraordinaire équipe de St Martin's Minotaur: Sally Richardson, Andy Martin, Hector Dejean, Matt Baldacci, Matthew Shear et Jennifer Enderlin, mon éditrice sans égale.

DU MÊME AUTEUR

Détonations rapprochées

Seuil, 2003

« *Points* », n° P1272

La Mort au fond du Canyo

Seuil, 2004

« *Points* », n° P1394

Winterkill

Seuil, 2005

« *Points* », n° P1562

Sanglants Trophées

Seuil, 2006

et « *Points* », n° P1783

L'Homme délaissé

Seuil, 2007

et « *Points* », n° P2140

Meurtres en bleu marine

Seuil, 2008

et « *Points* », n° P2254

Ciels de foudre

Seuil, 2009

et « *Points* », n° P2382

Zone de tir libre

Seuil, 2009

et « *Points* », n° P2494

Le prédateur
Seuil, 2010
et « Points », n° P2658

Trois semaines pour un adieu
Seuil, 2011
et « Points », n° P2841

Below Zéro
Calmann-Lévy, 2012

Fin de course
Calmann-Lévy, 2013

Piégés dans le Yellowstone
Seuil, 2013

Vent froid
Calmann-Lévy, 2014



Notes de bas de page

1. Automatic Colt Pistol, type de munition.

[← Retour au texte](#)

2. Trooper: policier de la route relevant de l'État.

[← Retour au texte](#)

3. Piégés dans le Yellowstone, Seuil, 2013.

[← Retour au texte](#)

4. Compliance, Safety and Accountability, « Conformité, Sécurité et Responsabilité », agence de sécurité des transports routiers du ministère fédéral des Transports.

[← Retour au texte](#)

5. National Park Service.

[← Retour au texte](#)

6. Siège de la secte des davidiens, en 1993, à Waco, Texas, par les forces gouvernementales. Quatre-vingt-deux morts dont vingt et un enfants.

[← Retour au texte](#)

7. Confrontation sanglante, en 1992, entre un couple croyant en l'apocalypse, leur fils et un ami, et le FBI, entre autres. Trois morts.

[← Retour au texte](#)

8. Soirée promotionnelle d'un bar ou d'un club: les femmes paient moins que les hommes.

[← Retour au texte](#)

9. Littéralement, « gros quart », coupon de tissu, 45 centimètres sur 55 centimètres, d'une surface à peu près équivalente à un quart de yard (91 centimètres) au carré.

[← Retour au texte](#)